



VIE

DE

DENIS DIDEROT.

V.XXII



DENIS DIDEROT.

Né à Langres, le 5 octobre 1713. Mort à Paris, le 30 juillet 1784.

MÉMOIRES

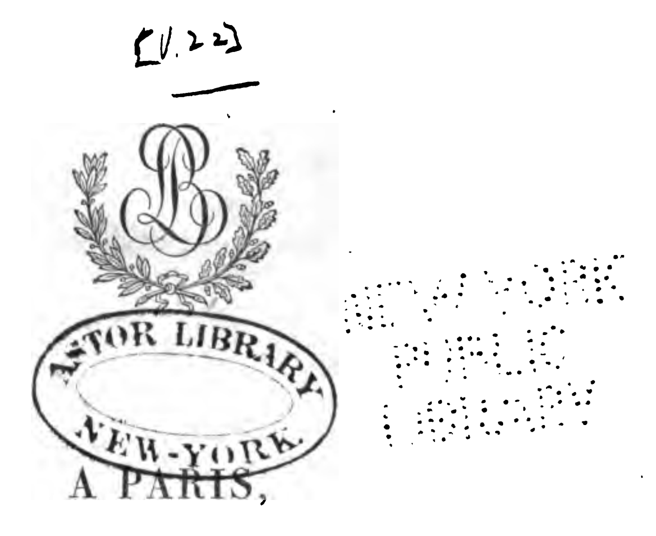
HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE D. DIDEROT.

PAR J. A. NAIGEON, DE L'INSTITUT.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

M DCCC XXI.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

L'OUVRAGE important que nous publions aujourd'hui sous le titre de *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Diderot*, par Naigeon, a été composé en 1784, mais terminé seulement en 1795. C'est cet ouvrage que la *Biographie universelle* (article DIDEROT) regardait comme perdu pour les Lettres, et qui laissait incomplètes et les Œuvres et l'histoire de la vie de celui qui éleva le monument encyclopédique.

Cette perte, grave en elle-même, le devenait encore plus pour les lecteurs de l'édition des *Œuvres de Diderot* de 1798, et du *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, puisque, dans ces deux ouvrages, Naigeon renvoie souvent à ses *Mémoires* pour une foule d'éclaircissements et de faits historiques.

On y trouve non seulement des anecdotes peu connues sur Diderot, et sur ses contemporains considérés dans leurs rapports avec cet homme universel, mais ils jettent encore un nouveau jour sur cette grande époque littéraire. Indépendamment de l'histoire des ouvrages connus pour être

de Diderot, l'auteur y donne une analyse exacte de tous les manuscrits non publiés, et le jugement qu'il en porte est appuyé d'extraits faits autrefois sur les originaux. Ces extraits sont d'autant plus précieux aujourd'hui, qu'ils peuvent seuls remplacer plusieurs manuscrits dont on doit à jamais déplorer la perte.

Nous avons imprimé à la suite de ces *Mémoires* un morceau de M. de Meister, intitulé : *A la mémoire de Diderot*. Ce fragment, composé au mois de novembre 1786, deux ans après la mort de l'auteur, fait connaître quelques particularités sur sa vie, que Naigeon, occupé tout entier de ses écrits, a trop souvent négligées.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

MÉMOIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE D. DIDEROT.

> Etiam si omnibus tecum viventibus silentium livor indixerit, venient qui sine offensa, sine gratia judicent.
>
> SENEC *Epist.* LXXIX *sub fin.*

RIEN n'est plus naturel que cet intérêt général de curiosité qu'inspirent les divers événements de la vie des grands hommes; on veut même être instruit du lieu et de la date de leur naissance, de celle de leur mort : on se plaît à les suivre par la pensée jusqu'à leur dernière demeure; il en est d'eux comme de tous les êtres chéris qu'on a perdus, on aime à savoir où leurs cendres reposent; si on l'ignorait, on ne saurait plus de quel côté adresser ses soupirs et ses regrets.

Denis Diderot naquit à Langres, petite ville du Bassigny, le 5 octobre 1713. Son père, simple artisan, mais homme d'un grand sens et d'une probité qui lui a mérité l'estime et la confiance de ses com-

patriotes, persuadé de l'influence d'une bonne éducation sur toute la teneur de la vie, donna à celle de son fils les soins les plus tendres et les plus assidus. Il le fit étudier de très-bonne heure sous les jésuites, qui avaient alors dans leur dépendance la plupart des écoles publiques, et, ce qui était encore entre leurs mains un instrument de trouble plus actif et plus puissant, la direction absolue de la plupart des consciences.

Les progrès du jeune Diderot furent rapides. Il fit même ses *humanités* d'une manière brillante, et qui annonçait déjà cette heureuse facilité pour le travail, qu'il a conservée toute sa vie, et à laquelle on doit un grand nombre d'excellents morceaux de littérature, de morale et de philosophie, dont plusieurs ont été l'ouvrage d'un seul jour [1], et qui suffisaient pour le placer parmi les meilleurs écrivains de ce siècle.

Les jésuites, qui ne négligeaient aucun moyen honnête ou malhonnête d'attirer dans leur Ordre ceux de leurs élèves qui montraient une grande aptitude pour les sciences ou pour les lettres, avaient engagé Diderot, déjà tonsuré, et que ses parents destinaient à l'état ecclésiastique, à entrer dans leur société. Séduit par leurs discours insidieux, dans un âge que le défaut d'expérience, et la sécurité qu'il donne dans

[1] Je citerai, entre autres, son bel éloge de Richardson, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en ce genre, et qu'il fit en quinze heures, tel qu'il fut imprimé dans le *Journal étranger*.

le danger, expose à tant de fausses démarches, il avait promis de s'évader secrètement de la maison paternelle et de la ville. Le jour et l'heure de son départ étaient même fixés : mais un de ses amis à qui, par une suite de cette indiscrétion si ordinaire et si excusable dans l'enfance, il confia son projet et la manière dont il devait s'exécuter, en instruisit son père et le fit échouer.

Cependant le jour de la distribution publique des prix arriva : Diderot en avait remporté trois, mais il l'ignorait. Impatient d'apprendre son sort, ou plutôt de jouir du spectacle d'une fête qui avait pour lui l'attrait de la nouveauté, il veut entrer dans la salle avant l'heure fixée par le préfet des études, bien sûr d'obtenir cette légère faveur d'un homme qui lui demandait le sacrifice de sa liberté. Indigné de la résistance qu'on lui oppose, il s'élance au milieu de la cour; le Suisse le poursuit, l'atteint plus tôt qu'il ne l'espérait, et d'inadvertance, plus encore que par brutalité, lui fait avec la pointe de sa hallebarde une légère blessure au côté.

Diderot n'avait alors que onze ans; mais, aussi courageux et pour une plus noble cause que le jeune Spartiate qui se laissa tranquillement déchirer le ventre par un renard qu'il avait volé, il ne se permet pas la plus faible plainte, applique son mouchoir sur sa plaie pour en étancher le sang, reçoit au milieu des applaudissements de l'assemblée les trois prix qu'il avait mérités, et à chacun desquels on avait joint une

couronne de laurier, et retourne chez ses parents qui ne savaient rien encore de son accident et de ses succès. Sa mère l'attendait sur la place avec cette tendre sollicitude si naturelle aux mères, et que toutes celles qui liront ces Mémoires partageront sans doute. Elle aperçoit son fils de loin, les bras chargés de livres, et avec ses trois couronnes qu'il avait passées autour de son cou. Elle court au devant de lui, l'embrasse, le presse fortement contre son sein avec ce silence si expressif qui est l'effet de toutes les émotions fortes, et le conduit ensuite à son père, dans les bras duquel il jette précipitamment ses livres, ses couronnes, et qui fit couler sur lui des larmes dont le souvenir excitait encore les siennes toutes les fois qu'il se rappelait cette circonstance de sa vie.

Diderot ne parla point à ses parents de sa blessure; mais la suppuration qui s'y était établie, et dont sa mère ne s'aperçut que le troisième jour en le changeant de linge, trahit son secret, et son père en fut bientôt instruit. Celui-ci, qui savait combien il est essentiel de se montrer touché de toutes les petites choses honnêtes et louables que font les enfants, donna des éloges à la fermeté de son fils, saisit habilement cette occasion de lui inspirer de l'aversion pour un Ordre religieux qui traitait ainsi ses prosélytes; et cette leçon, faite au moment même où l'enfant avait encore l'ame ulcérée, produisit l'effet qu'on en attendait.

Quand Diderot eût fait sa rhétorique, son père, qui n'en voulait faire ni un savant ni un homme de lettres, mais ce qui est plus difficile et plus rare, un théologien raisonnable, l'amena à Paris dès l'âge de quinze ans : il jugea qu'un séjour de quelques années dans la capitale, où l'on voit les lumières arriver pour ainsi dire de tous les points de l'horizon, et se réunir ensuite comme vers un centre commun, serait très-utile à son fils, et son attente ne fut pas trompée. Il le mit donc au collége d'Harcourt pour y suivre les meilleurs cours de logique, de philosophie, de physique expérimentale, et se préparer par ces études à celle de la théologie.

Combien l'on a de temps à soi dans un collége ou dans un cloître, et qu'il y est bien employé, pour peu qu'on aime le travail et la méditation ! Ils y ont l'un et l'autre un charme tout particulier, et deviennent même un besoin. Il en est de l'étude dans le silence de la retraite, comme de nos rêves, d'autant plus vifs que dans le sommeil nos sens ne se répandent sur aucun objet, et que rien ne nous distrait.

Éloigné dans son collége de tant de frivolités importantes qui agitent les turbulents habitants des villes, et libre de toute entrave, Diderot partageait son temps entre l'étude des langues anciennes et modernes, et celle des mathématiques, dont l'inexorable précision lui plut extrêmement, et lui inspira bientôt du dégoût et même du mépris pour la théologie :

c'est qu'il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, entre les vérités, comme entre les erreurs, une espèce d'attraction morale qui agit même à d'assez grandes distances, sans qu'on puisse néanmoins méconnaître, dans les conséquences prochaines ou éloignées qu'on en déduit, les principes vrais ou faux d'où elles émanent : à peu près comme une corde pincée fait résonner des harmoniques qui sont à un intervalle immense du premier son qui les a produites, et dans lesquelles une oreille sensible et exercée distingue toujours le son générateur. Il semble, en effet, qu'à parler avec exactitude il n'y ait point dans l'entendement d'erreurs ni de vérités isolées, soit qu'il aperçoive ou n'aperçoive pas la liaison nécessaire et constante des unes et des autres. Fontenelle avait pour tous ceux dont il voulait éprouver les sentiments en matière de religion ou de philosophie, une mesure générale et commune très-exacte : il les interrogeait sur la liberté des actions humaines; et, selon le parti qu'ils prenaient dans cette question, il continuait la conversation ou parlait d'autre chose. Cette règle était d'autant plus sûre qu'il est bien difficile (quoique cela ne soit pas néanmoins sans exemple) d'avoir dans la tête telle ou telle erreur, telle ou telle vérité, sans y avoir en même temps avec plus ou moins d'ordre ou de confusion, d'obscurité ou d'évidence, toutes les erreurs ou toutes les vérités qui sont des dépendances inévitables du premier écart ou de la première découverte.

On a dit que la géométrie ne redressait que les esprits droits, et cela est vrai. L'étude de cette science, qui s'applique avec un égal succès à tant d'objets divers, fit sur Diderot l'effet qu'elle produira toujours sur une tête saine et bien organisée. Elle ne rectifia pas seulement son esprit, elle l'étendit encore, en multiplia les forces, rendit sa logique plus exacte, plus rigoureuse, et lui fit surtout concevoir que, soit en physique, soit en philosophie rationnelle, il n'y a que le calcul qui donne la précision et les détails. Il ne se rappelait point cette époque de sa vie, et les obstacles que jusqu'à ce moment les préjugés religieux avaient opposés à son instruction, sans envier à cet égard le bonheur de ce philosophe qui, en parlant des sermons, des catéchismes et des livres de controverse qu'on lui avait fait lire dans son enfance, disait avec cette finesse et cette légèreté d'expression qui lui étaient propres : *Je n'avais alors que dix ans, et je commençais déjà à ne rien entendre à tout cela.*

A mesure que la géométrie, considérée dans ses différentes branches, et devenue l'objet principal des études de Diderot, offrait à sa curiosité un nouvel aliment, et à sa raison des vérités de plus à recueillir et à combiner, il se sentait plus d'éloignement et même d'aversion pour la théologie. Cependant comme c'est une lutte trop inégale, trop forte que de vouloir amener les circonstances, et qu'il est plus sûr de les laisser naître, il attendit patiemment et avec plus de prudence qu'on n'en a communément à son âge,

que ces circonstances si desirées se présentassent. Il se permit seulement, pour préparer ses parents à son changement d'état, de quitter l'habit ecclésiastique qu'il portait depuis plusieurs années. Son père en fut bientôt informé, et lui en témoigna son mécontentement; mais, ne voulant d'ailleurs forcer ni son inclination ni son talent, et craignant surtout de faire de son fils un mauvais prêtre, espèce de méchant la plus dangereuse et la plus commune, il n'insista pas davantage sur ce point. Dès ce moment Diderot, libre du joug pénible qu'on lui avait imposé, se livra tout entier à la culture des sciences et des lettres. Agité, tourmenté par ce desir, ce besoin de savoir qu'on remarque dans tous les hommes qui ont donné à leur siècle une grande impulsion, il saisissait avidement tous les moyens d'instruire, d'exercer ses sens et sa mémoire, ces premiers instruments de nos connaissances. Il crut même devoir sonder les profondeurs de la métaphysique, que les travaux des Bonnet, des Condillac, etc., n'ont pas fort avancée, et dont, il faut l'avouer, les divers objets, observés avec leurs instruments, ne réfléchissent qu'une lueur sombre et vacillante. Diderot porta sur ces matières que les préjugés de ces philosophes et leur mauvaise méthode d'investigation ont rendues très-obscures et de nul intérêt pour la plupart des lecteurs, un coup d'œil si pénétrant, qu'il entrevit dès ce temps même, ce dont il s'est assuré depuis : c'est que la physique, la médecine et la physiologie peuvent seules donner

quelque base à l'analyse du métaphysicien, et faire passer, si j'ose m'exprimer ainsi, ses résultats jusqu'alors vagues, incertains et de pure théorie, à l'état de vérités en quelque sorte pratiques, usuelles et démontrables.

Ce n'est point l'éducation publique ou particulière qu'on a reçue dans l'enfance et dans la jeunesse qui est utile et instructive, c'est celle qu'on se donne à soi-même lorsqu'on a quitté les bancs de l'école ou la maison paternelle : c'est cette analyse exacte et rigoureuse à laquelle on soumet toutes ses sensations, toutes ses idées, tous ses jugements, toutes ses opinions vraies ou fausses, pour remonter dans l'un et l'autre cas à la source de la vérité ou de l'erreur. Ce qu'on doit aux leçons de son régent ou de son précepteur est peu de chose, et ce peu même qu'on en retient, on le sait presque toujours mal, et en quelque sorte sur parole. On peut être plus ou moins savant du savoir d'autrui, pour parler comme Montaigne, mais on n'est véritablement riche que du sien, et celui-là s'acquiert sans maître. C'est même la condition expresse sans laquelle il n'y a point à cet égard de vraie propriété. Tibère disait d'un sénateur qui, de l'état obscur où il était né, s'était élevé par son mérite personnel aux plus grandes dignités de la république : *Curtius Rufus mihi videtur ex senatu.* C'est la devise générale et commune de tous les hommes de génie : ils n'ont point eu d'autre guide dans la carrière où ils ont brillé; c'est en effet le meilleur et le plus éloquent des insti-

tuteurs : on ne pense, on ne parle, on n'écrit bien que lorsqu'il inspire. La réputation que Diderot s'est acquise, il la doit toute entière à cette seconde éducation qu'il se donna, et qui lui révéla le secret de ses forces. En général il lisait peu, méditait beaucoup, recueillait des faits, inventait des hypothèses pour les expliquer, formait lentement son opinion, et laissait ensuite à deux juges qu'on ne corrompt pas facilement, l'expérience et le calcul, à déterminer le degré de certitude et d'utilité des connaissances où le simple raisonnement l'avait conduit. Je ne crois pas qu'il y ait eu un être plus contrasté que lui : né avec une imagination vive, ardente, et une disposition assez forte à l'enthousiasme, qualité la plus contraire à l'esprit d'observation, il savait néanmoins voir, et même bien voir. Personne peut-être ne s'est avancé d'un pas plus lent, mais plus ferme et plus sûr vers la vérité : il suffit pour s'en convaincre de lire avec attention ses ouvrages philosophiques dans l'ordre où il les a publiés. Tout se passait à cet égard dans son entendement comme dans la nature, où rien ne se fait par sauts et par bonds, mais par nuances insensibles. Ce qui n'étonne pas moins, c'est qu'il fut entraîné toute sa vie par un penchant presque invincible à la géométrie et aux sciences abstraites; il aimait leur indépendance et leur généralité. Toujours dans un monde idéal, soit avec Euclide et Archimède, soit avec Platon, il fallait qu'il démontrât ou qu'il conjecturât. Au milieu des occupations diverses, et

souvent même assez disparates, que la loi impérieuse de la nécessité et des circonstances lui prescrivit quelquefois, et auxquelles son génie souple et versatile se pliait avec tant de succès, que la chose qu'il faisait semblait toujours être celle à laquelle la nature l'avait particulièrement destiné[1]; au milieu, dis-je, de ces différentes occupations, il faisait de la géométrie; il s'était même fait un calcul qui n'était qu'à lui, et dont il a écrit quelque part les éléments; ce n'était ni de l'analyse, ni de la synthèse. C'est à l'aide de ce calcul qu'il comparait lui-même à une paille, avec laquelle il remuait des quartiers de roches, qu'il osa tenter la solution d'un problème (la quadrature du cercle) qui a résisté constamment aux efforts réunis des plus grands géomètres, et sur lequel, pour le dire en passant, Diderot, armé un peu à la légère à cet égard, ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé et qui le suivront.

La pension qu'il recevait de son père était modique, et ne suffisait pas à ses besoins, ou, si l'on veut, à ses desirs; il y suppléa en donnant des leçons de mathématiques. Forcé de faire usage de ses talents pour se procurer une aisance qu'un autre aurait à peine regardée comme le simple nécessaire, il s'estimait heureux de ne devoir au moins ces secours qu'à lui seul, de trouver dans son travail un moyen de conserver son

[1] Tite-Live a dit la même chose de Caton. *Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret.* Titus-Livius, lib. xxxix, cap. xl.

indépendance, et surtout de ce que la même science, qui avait fait tant de fois l'agrément de sa vie, en faisait encore le soutien, et peut-être même la douceur. Il trouvait un autre avantage à enseigner les mathématiques : c'est que dans cette science, comme dans toutes les autres, les questions, souvent très-profondes, que les écoliers proposent à ceux qui les instruisent, exigeant quelquefois une solution claire et précise, qu'ils ne peuvent pas entendre, parce qu'elles supposent des connaissances qui leur manquent, il vaut mieux leur parler un moment une langue inconnue, et anticiper sur des théories dont ils n'ont pas encore les éléments, que de justifier à leurs yeux un silence dont le vrai motif leur échappe, et qui leur paraît toujours le prétexte ou l'asyle de l'ignorance. Diderot travaillait donc à se mettre au dessus de ces questions, de ces difficultés imprévues, auxquelles ceux qui professent un art ou une science quelconque sont presque forcés de répondre, pour ne pas perdre la confiance de leurs disciples, d'où dépend tout le succès de leurs leçons. Il avouait même qu'il devait au desir d'acquérir cette supériorité, dont sa position lui faisait un besoin, des connaissanees sans lesquelles il lui eût été souvent impossible de résoudre les diverses objections qu'on lui proposait.

Je ne dois pas omettre à ce sujet une anecdote qui fait bien connaître Diderot. Quelque riche que fût l'écolier, il le quittait à la première ou à la seconde leçon quand il le trouvait inepte ou peu attentif; il

restait une journée entière avec celui dont la sagacité lui promettait des progrès rapides, ne demandait jamais aucun honoraire, acceptait de chacun ce qui lui était offert, et était toujours content de ce qu'on lui donnait. Il m'a dit plusieurs fois qu'on le payait en argent, en livres, en linge, en dîners, et souvent en simples remercîments, ce qui lui convenait également.

Il ne put néanmoins s'accommoder long-temps de ce genre de vie qui le forçait de sortir et de penser à certaines heures fixes, et le plus souvent lorsque son corps et son esprit avaient également besoin de repos; qui le réduisait à la triste fonction d'interprète et de commentateur des idées des autres, lorsqu'il aurait voulu s'occuper des siennes; en un mot, qui disposait malgré lui de sa liberté, de son temps et de sa raison. Il crut un moment qu'il lui serait plus utile de faire une éducation, et ayant appris que M. Randon d'Hannecourt cherchait un instituteur pour ses deux fils, il lui offrit ses services qui furent acceptés. Diderot, déjà assez réfléchi pour connaître toute l'étendue des devoirs que ce titre lui imposait, et qui, par un effet de ce zèle et de cette ferveur que les hommes passionnés mettent dans toutes les choses qu'ils font pour la première fois, s'était peut-être exagéré à lui-même l'importance et le nombre de ses fonctions, ne perdait pas de vue ses élèves; il couchait dans leur chambre, les voyait s'habiller, assistait à leurs repas, veillait attentivement sur leurs jeux,

où les enfants se montrent à peu près tels qu'ils sont, et par conséquent à peu près tels qu'ils seront dans l'âge mûr; et ne les quittait que lorsqu'ils étaient endormis. Il avait eu l'art si difficile et si rare de leur faire aimer le travail, et d'ôter même aux conseils et aux instructions qu'il leur donnait sur leur conduite, cette petite pointe d'amertume qui accompagne presque toujours les leçons, et qui les rend si souvent inutiles. Enfin il usait à tout moment de leur confiance pour perfectionner leur cœur, leur langue et leur esprit. Au bout de quelques mois il devint si mélancolique, et ce nouvel emploi de son temps lui parut si pénible, si disproportionné à ses forces, qu'il pria M. Randon de chercher un autre instituteur. Celui-ci, qui s'applaudissait tous les jours de son choix, et qui sentait vivement la perte irréparable qu'il allait faire, espèce de discernement bien rare dans les pères, et dont le défaut assure à leurs enfants une mauvaise éducation, et la plupart des vices qui en sont les suites nécessaires, demanda avec inquiétude à Diderot la cause de ce projet subit de retraite, lui proposa de doubler ses honoraires, d'ajouter aux commodités et aux plaisirs de sa vie par toutes les sortes de distractions qu'il pourrait desirer; et le pria même de se relâcher désormais de cette extrême diligence, et de ménager ses forces qui devenaient de jour en jour plus nécessaires pour la tâche qu'il se proposait. « Vous voyez, monsieur, lui répondit Diderot, combien ma santé est altérée; les honoraires

que vous me donnez suffisent à mes besoins : si je restais chez vous, je ne desirerais pas une vie plus aisée; mais je ne puis résister plus long-temps à la fatigue inséparable de mon état. Il ne dépend pas de moi de remplir mes devoirs avec plus ou moins d'exactitude; je fais peut-être de vos enfants des hommes, mais je sens que je retombe dans l'enfance avec eux. »

Il sortit donc de chez M. Randon, se remit avec ses livres dans un petit cabinet, à un quatrième étage, recommença à donner des leçons de mathématiques, et vécut ainsi, pendant plusieurs mois, d'une vie incertaine et précaire. Cependant il n'avait point d'état, et son père qui ne le voyait pas sans inquiétude livré à lui-même dans l'âge des erreurs et des passions, lui fit proposer par un ami commun de la famille de se faire médecin ou avocat. Diderot estimait beaucoup l'art d'Hippocrate et celui de Démosthènes : sans leur accorder d'ailleurs le même degré d'utilité, il pensait qu'il était à peu près aussi difficile, aussi rare d'y exceller. Mais d'autres vues, et surtout un goût plus vif pour des études fort diverses, l'éloignaient également de l'un et de l'autre. Cependant, comme il ne voulait que gagner du temps, il pria cet ami de lui chercher un procureur, et d'obtenir de ses parents l'agrément de son choix. Son père lui laissa la liberté de faire tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il fît quelque chose, et lui permit même d'entrer chez le procureur, ainsi qu'il paraissait le desirer, *bien entendu*

(ce sont ses termes) *qu'il ne manquerait pas préalablement d'invoquer le Saint-Esprit, et d'approcher du très-saint-Sacrement.* Ces conditions parurent étranges à Diderot, et il ne lut point sans sourire cet article de la lettre de son père. « Avez-vous jamais ouï dire, écrivait-il à ce sujet, qu'on se préparât ainsi à entrer chez un procureur? Le Saint-Esprit invoqué pour entrer chez le procureur! » C'est que cette profession étant en général un écueil dangereux pour les mœurs, et une épreuve délicate pour la conscience, l'espèce d'initiation que son père exigeait de lui n'était pas seulement dans ses principes un devoir de piété, mais un acte religieux dont l'objet était à peu près le même que celui des sacrifices des Anciens à ce Dieu qu'ils priaient de détourner de dessus leur tête les maux qui les menaçaient.

L'étude de la pratique, qui n'est que l'art de chicaner avec le droit et l'équité, comme on a dit que les livres des casuistes étaient l'art de chicaner avec Dieu, ne convenait pas plus à Diderot que celle de la théologie : il resta cependant quelques mois chez le procureur, mais il n'y apprit rien. Au lieu de lire les Conférences de Bernier, et le style du Châtelet, il étudiait alternativement Tacite, Locke, Hobbes et Newton.

Son père, ne lui voyant aucune aptitude pour ce nouvel état, et sachant d'ailleurs qu'il s'occupait d'études très-différentes, lui retrancha aussitot la pension qu'il lui faisait, et cessa même de lui écrire.

Cette époque de la vie de Diderot est une de celles qui développent le mieux toute l'énergie et l'originalité de son caractère. La persécution du sort irrite les ames fortes; il faut savoir quelquefois, comme les sauvages de l'Inde, chanter dans le Quadre; cette espèce d'enthousiasme distrait de la douleur et l'amortit. Diderot ne se laissa point abattre par ce revers qui aurait pu entraîner dans le vice, ou dans quelque autre désordre aussi funeste, un enfant moins heureusement né que lui; c'est même à l'avantage d'avoir connu de bonne heure l'infortune, un des précepteurs qui ne manqueront jamais à l'espèce humaine, mais dont il importe surtout de recevoir la leçon dans la jeunesse, qu'il a dû plusieurs bonnes qualités, et particulièrement cette tendresse bienfaisante qui le livrait à tous ses semblables, et qu'une longue habitude lui avait rendu nécessaire. Cependant sa gaîté naturelle, les passions auxquelles il fut en proie, et qui, concentrant, pour ainsi dire, l'ame dans un seul point, affaiblissent en nous l'impression de toutes les autres peines, et les font souvent oublier, ne l'empêchèrent pas de sentir l'embarras et la gêne extrême de sa position; mais elles l'empêchèrent de s'en affliger, et de s'arrêter trop long-temps sur cette idée. Content d'avoir pourvu au besoin du moment, il s'occupait peu de ceux du lendémain. Il faisait des dettes, les payait quand il pouvait, engageait ses habits, vendait les livres inutiles pour acheter ceux qu'il voulait lire ou étudier; et, plein de confiance dans l'avenir, lorsqu'il avait le plus

à se plaindre du présent, il était précisément comme ces joueurs malheureux qui se ruinent en se disant toujours : *Il faut pourtant bien que la chance tourne.*

Il vécut ainsi plusieurs années dans la société de quelques amis aussi jeunes et aussi fougueux que lui, dont l'exemple l'entraîna quelquefois, mais sans le corrompre, et ne lui coûta jamais un repentir. S'il ne fit pas alors un emploi toujours utile de son temps, il sût au moins le passer agréablement, ce qui n'est indifférent à aucun âge, et surtout au sien. Il ne recevait aucun secours direct de sa famille; mais quels sont les parents assez injustes, assez durs, pour abandonner ainsi à la discrétion du sort un enfant de ce caractère? Il ne venait pas à Paris un de ses compatriotes sans une recommandation expresse de le voir et de savoir ce qu'il faisait. Diderot empruntait au concitoyen, et son père rendait à celui-ci. La Fontaine a dit que *tout père frappe à côté.* Mais cela est bien plus vrai des mères, en qui ce sentiment produit de si grands effets, lorsqu'il s'agit de la vie et du bonheur de leur enfant : celle de Diderot ne le laissa jamais douter de sa tendresse; elle lui faisait remettre de temps en temps, à l'insu de son mari, quelques louis et un peu de linge, et lui envoya deux fois la servante de la maison. Cette fille qui, dans une condition où il est si commun et si facile de s'avilir, avait su conserver une ame honnête et sensible, faisait soixante-dix lieues à pied, pour apporter à son jeune maître les épargnes de sa mère, ce

qu'elle avait elle-même amassé de ses propres gages, et regardait ce pénible voyage comme la plus douce récompense de ses longs services.

Le père de Diderot connaissait à Paris un carme appelé le frère Ange*; il l'avait prié de voir quelquefois son fils, et de veiller indirectement sur sa conduite. Diderot avait remarqué dans ce moine un grand desir d'illustrer son Ordre, et surtout de l'enrichir. Cet homme adroit et intrigant avait en effet trouvé le moyen de faire de son couvent une maison de commerce qu'il dirigeait même assez habilement, et dans des vues plus mondaines que monacales. Diderot jugea que ce carme pourrait lui être utile, au moins pendant quelque temps. Il lui fit donc successivement trois ou quatre visites, et ne lui parla que de choses générales et indifférentes. Quand il crut lui avoir inspiré de l'intérêt, et surtout de la confiance, il lui avoua qu'il était aussi ennuyé que las de la vie dissipée qu'il menait, et lui témoigna le desir le plus ardent et le plus réfléchi de se retirer du monde; mais il était très-indécis sur le choix de la maison; chaque Ordre avait des inconvénients; il voulait une retraite où il pût s'occuper un peu de l'affaire de son salut; mais il voulait être heureux, et non changer de tourments. D'ailleurs, il avait contracté différentes dettes, les unes pour les besoins de première nécessité, les autres pour ses plaisirs : il avait de plus quelques liaisons qui

* C'est ce même frère Ange que Diderot a placé dans *Jacques le Fataliste*.

exigeaient du temps et des ménagements pour les rompre honnêtement; il ne voulait pas laisser dans l'indigence je ne sais quel être imaginaire à qui il était, disait-il, fort attaché, etc., etc., etc. Le carme répondit, et pourvut à tout; fit modestement et en peu de mots l'apologie de son Ordre; trouva qu'il était très-facile de payer des dettes, et de donner quelques dédommagements à une femme dont on voulait se séparer, et finit par offrir à Diderot tous les secours qui dépendraient de lui. Celui-ci, pour donner au moine une grande idée de sa discrétion et de sa véracité, se contenta d'une somme assez modique, mais suffisante pour éteindre les dettes les plus urgentes, promit ou du moins laissa entrevoir le projet de se faire carme, et partit.

Il retourna peu de jours après chez le frère Ange, lui dit qu'il était libre, mais qu'il n'avait point de linge : il ne voulait pas entrer dans un Ordre sans être au moins pourvu des choses les plus essentielles; cela affligerait ses parents : ils ne lui donnaient rien, parce qu'il était sans état; mais, quand il serait carme, ils rendraient avec usure à la maison ce qu'elle aurait fait pour lui.... Le frère Ange, persuadé de cette dernière vérité, donna de l'argent pour acheter du linge, et ils se séparèrent contents l'un de l'autre.

Diderot laissa écouler quelques jours, et revint trouver le carme. Il avait encore quelques affaires à terminer; il voulait retirer les livres qu'il avait mis en gage : il lui en fallait d'autres qu'on trouve rare-

ment dans les bibliothèques de religieux, et dont il avait un besoin indispensable pour achever un grand ouvrage très-propre à répandre sur lui un éclat qui réfléchirait sur son Ordre. Ce qu'il avait reçu lui avait servi à se libérer, mais il avait fallu vivre depuis ce temps. Le carme fit quelques objections, et paya. Enfin Diderot lui demanda encore de l'argent sous d'autres prétextes aussi spécieux; alors le frère Ange commença à voir que ses demandes ne finiraient jamais s'il ne prenait avec lui un autre parti. « Je ne « vous refuse rien, lui dit-il avec un peu d'humeur; « donnez-moi l'état exact de vos dettes, je les paierai; « joignez-y celui des choses qui vous sont nécessaires « ou agréables, je les achèterai; mais entrez d'abord: « rien ne se fera tant que vous serez livré à vous-« même; je serais coupable à vos yeux et à ceux de « vos parents, si je servais vos désordres en vous fa-« cilitant les moyens de les prolonger, et certaine-« ment je ne vous donnerai plus d'argent.... — Vous « ne me donnerez plus d'argent?.... — Non assuré-« ment.... — A la bonne heure. Eh bien, moi, je ne « veux plus être carme. »

Le moine, au lieu de saisir habilement cette occasion de faire à Diderot quelques remontrances, avec cette douceur et cette onction qui les rendent si puissantes sur ceux en qui le sentiment du bien et du bon n'est pas entièrement éteint, s'abandonna sans mesure à toute la violence de son caractère; humilié du rôle qu'il avait joué dans cette scène, et ne prenant

conseil que de sa vanité blessée, il traita Diderot très-durement, écrivit à son père, lui dénonça comme graves des faits qui, dans un exposé fidèle, n'auraient paru que plaisants, et se permit même d'employer contre le fils de son ancien ami l'arme ordinaire des lâches et des méchants, la calomnie. Le père de Diderot, assez sage pour fermer son ame aux soupçons alarmants que cet article insidieux de la lettre du frère Ange aurait pu y faire naître, le laissa sans réponse, acquitta la dette de son fils; et, rejetant sur le moine tout ce qui s'était passé : « Vous m'avez appris, lui « dit-il, ce que peut-être je n'aurais jamais su sans « vous, c'est qu'un homme d'un âge mûr et d'une « expérience consommée pouvait se laisser attraper « comme un enfant par un écolier. »

C'est ainsi que toujours guidé par ce sens droit, qui dans la plupart des cas donne avec précision la vraie valeur des choses, ce père, indulgent sans faiblesse, et juste sans être dur, parlait de son fils. Il ne voyait dans le plan, la marche et le dénoûment du petit drame dans lequel Diderot s'était mis un moment en scène avec le frère Ange, qu'un simple *tour d'écolier;* et en effet ce n'était rien de plus.

Au reste, cette anecdote même prouve combien ses moyens de subsistance étaient précaires et incertains. On se peint les inquiétudes cruelles que cet état de choses devait lui causer; on les partage, et on le plaint. Mais ce qui ajoute, ce me semble, à l'intérêt des détails précédents, c'est que cette lutte presque

habituelle de Diderot contre le malheur, le montre sous un point de vue très-imposant; c'est que toujours dans la détresse, et quelquefois même très-près de la misère, il ne perdit jamais ni le courage, ni l'espérance, ni le soin de sa propre dignité. Il dut cette contenance ferme et assurée, ce respect pour l'opinion publique, présage heureux dans un jeune homme, à l'amour de la gloire; passion qui élève l'ame, en augmente le ressort, et dont un des caractères les plus remarquables est de se montrer constamment liée dans ceux qui l'éprouvent au goût de toutes les choses honnêtes, utiles et grandes. Telle fut en effet l'influence que cette passion active, noble et fière eut sur toutes ses affections, qu'elle ne lui laissait pas le temps de desirer, encore moins de regretter cette foule de petites jouissances, qui sans doute ne font pas le bonheur, mais qui, réparties pour ainsi dire sur toute la longueur de la vie, en rendent les peines moins vives et les plaisirs plus grands. Accoutumé depuis long-temps à ces privations, que la plupart des hommes souffrent si impatiemment, il subissait sans se plaindre le joug de la nécessité; mais son stoïcisme n'allait pas plus loin, et ne le rendait pas insensible au refus de sa famille, dont l'indifférence réelle ou simulée lui paraissait également injuste, et avait pour lui le même inconvénient.

Pour donner une idée de la dureté de sa première éducation, et des tristes épreuves par lesquelles il

avait passé, il suffit du fait suivant qui le peint mieux que plusieurs pages.

Il avait vécu fort retiré et réduit au plus étroit nécessaire tout le temps du carnaval. Le dernier jour de ces fêtes, plus bruyantes que gaies, il se trouvait absolument sans argent; il n'avait pas même soupé la veille. Ses amis réunis par l'attrait du plaisir si puissant à cet âge, avaient tenté en vain de l'associer à leurs jeux. Ne voulant ni leur avouer sa détresse, ni acheter par une nouvelle obligation, toujours pénible pour une ame libre et indépendante, l'amusement d'un jour, il avait résolu de rester dans sa chambre, et de charmer par la lecture et la méditation l'ennui de sa solitude. Mais cette diversion ne fut pas assez forte pour transférer, comme dit Montaigne, *la pensée des choses fâcheuses aux plaisantes*. Son esprit obscurci de vapeurs noires était incapable d'application : il sortit donc, et alla errer à l'aventure au milieu des champs. Les sensations douces, lorsqu'elles sont continues, calment, sans qu'on s'en aperçoive, les mouvements les plus violents; on ne se défend pas de cette paix de la nature, qui règne sans cesse autour de soi; on s'en défend d'autant moins, qu'elle agit imperceptiblement : ce n'est point une éloquence qu'on entend; c'est, si je l'ose dire, une persuasion qu'on respire; c'est un exemple auquel on se conforme par une pente naturelle à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit. Mais, pour éprouver cet heureux effet du séjour de la

campagne, il faut l'habiter plusieurs mois; et Diderot n'y resta que quelques heures. Accablé de tristesse, de fatigue, et très-affaibli par le besoin, il revint le soir à son auberge, s'assit, ou plutôt se laissa tomber précipitamment sur une chaise; et il était prêt à s'évanouir, lorsque l'hôtesse, effrayée de sa pâleur, dont elle devina peut-être la cause, se hâta de lui donner une rôtie de vin sucré. Elle le fit souper quelque temps après, et il alla se coucher. Dès ce jour il se promit, si dans un avenir plus heureux il jouissait d'un peu d'aisance, de ne refuser à quelque homme que ce fût l'écu qu'il lui demanderait : jamais serment ne fut ni plus religieusement gardé, ni plus souvent rempli *.

L'influence que cet événement a eue sur les mœurs de Diderot, et même sur toute la teneur de sa vie, me fait penser qu'il y a dans notre jeunesse ou dans notre enfance un moment décisif pour notre caractère. J'ignore à quoi cela tient, à un mot peut-être, à une circonstance, à un petit succès qui nous modifie à notre insu, et qui nous incline presque sans retour du bon ou du mauvais côté. C'est ce hasard de rien, ce sont ces phénomènes si fugitifs, dont il est également difficile au philosophe qui les observe, et à ceux en qui ils se passent, de prévoir les suites et de les prévenir, qui déterminent l'enfant bien né à suivre

* Voyez à ce sujet une de ses lettres à Voltaire rapportée plus loin sous la date du 29 septembre 1763; et tome XII des *Œuvres de Diderot*, page 346.

son cœur, l'enfant mal né à lutter contre le sien. Voilà la première ligne de l'histoire de leur vie écrite, et tout le reste tiendra quelque chose de sa couleur. Il n'y a personne qui n'offre plus ou moins de preuves de la vérité de cette réflexion.

Diderot vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente ans au milieu de toutes les séductions et de tous les écueils qui environnent la jeunesse dans les grandes villes, manquant souvent des choses les plus nécessaires, donnant à l'étude tous les moments où la violence de ses passions lui laissait la liberté de son esprit, et prolongeant dans le silence de la nuit un travail dont les distractions du jour ne lui avaient pas permis de s'occuper.

Quelque temps avant d'entrer chez le procureur, il vint demeurer dans une maison, où il fit la connaissance d'une demoiselle infiniment estimable par une régularité de mœurs qui ne s'est jamais démentie, mais surtout par sa bienfaisance; vertu beaucoup moins commune et d'une utilité plus générale dans la société. C'est pour soi qu'on est chaste, mais c'est pour les autres qu'on est bienfaisant. Diderot était jeune, impétueux, et très-prompt à s'enflammer. Il devint bientôt éperdument amoureux de cette demoiselle, dont il mit la mère dans ses intérêts par des soins, des égards, des attentions délicates et continues, et plus encore par le charme irrésistible de sa conversation. Un grave archevêque, Péréfixe, a dit avec raison que le filtre de l'amour, c'est l'amour

même : Diderot n'en employa pas d'autre pour se faire aimer de celle que son cœur avait choisie. Il parvint enfin à lui plaire; et après l'avoir déterminée avec assez de peine à l'épouser, il fallut encore la faire consentir, sous différents prétextes, à tenir son mariage secret : il le fut en effet cinq ou six ans; et ce fut ensuite à cette même union, contractée à l'insu de ses parents, qu'il dut son entière réconciliation avec eux.

Celui ou celle qui se marie confie son bonheur à tant d'événements incertains, qu'il faut bien moins s'étonner du petit nombre de mariages heureux, que de ce qu'on en peut citer quelques uns. D'un autre côté, deux êtres honnêtes et sensibles, que la passion précipite dans les bras l'un de l'autre, peuvent s'étouffer réciproquement; mais le premier instant de leur approche est si involontaire, si innocent et si doux, que cela excuse et explique tout. Diderot fut assez sage, ou si l'on veut assez heureux pour faire un bon choix; car ces petits orages qui s'élèvent nécessairement dans les ménages les mieux assortis, ne doivent pas entrer en compte relativement à la durée de la vie : ce sont de petites quantités qu'on néglige comme dans les problèmes qu'on résout par approximation. Il faut regarder la somme totale, ou, comme disent les géomètres, prendre une constante; or cette constante sera à peu près la quantité de bonheur que l'homme peut naturellement espérer dans l'état du mariage; espèce de lien absolument contre nature,

lorsque, d'après des idées religieuses cette source féconde d'erreurs, on le considère comme indissoluble [1], et qu'on en fait un sacrement, tandis qu'il devrait être partout ce qu'il est dans quelques pays, un contrat purement civil [2].

L'époque de son mariage est aussi celle de ses premiers pas dans la carrière des sciences et des lettres. C'est de ce moment qu'on voit se succéder presque sans interruption un nouvel ordre de choses très-importantes, sans doute, par leur objet et par leur influence sur les progrès de l'esprit humain, mais qui, si je ne me trompe, ne font rien perdre de leur intérêt ni de leur prix à celles qui précèdent. En commençant la vie d'un homme célèbre où commence sa réputation [3], on fait connaître son talent,

[1] L'homme sage frémit à l'idée seule d'un engagement indissoluble. Les législateurs qui ont préparé aux hommes des liens de cette nature, n'ont guère connu leur inconstance naturelle. Combien ils ont fait de criminels et de malheureux! (Art. de Diderot : voyez la première édition de l'*Encyclopédie*, tome VIII, page 684, col. 1re.)

[2] Un docteur de Sorbonne, nommé Launoy, a fait un livre intitulé *De potestate regia in matrimonio*, où il fait voir qu'il n'appartient qu'au bras séculier d'invalider les mariages et de donner des dispenses. Si ce principe si vrai était admis, il épargnerait bien de l'argent à tous les princes catholiques, et affaiblirait sensiblement le pouvoir de la cour de Rome.

[3] C'est ce que D'Alembert a cru devoir faire dans l'éloge de Jean Bernouilli : mais il déclare néanmoins (et alors il rentre dans mon sens) qu'il promet encore plus son histoire que son éloge, et qu'on ne peint point les hommes quand on les peint sans faiblesses. C'est aussi ce que je prétends, et ce que j'ai fait entendre très clairement dans le texte.

son génie, le mérite des actions et des ouvrages par lesquels il s'est illustré; mais on ne fait pas connaître l'homme : on peint le héros, le magistrat, le géomètre, le poète, le philosophe, le littérateur; mais le fils, l'époux, le père, l'ami, en un mot l'homme moral échappe. Or, comme dit Montaigne : « *Il faut* « *pour iuger bien à poinct d'un homme, principa-* « *lement contrerooller ses actions communes, et le* « *surprendre en son à tous les iours.* » Cette raison, indépendamment de beaucoup d'autres, suffirait pour prouver que les éloges oratoires sont un mauvais genre. Ils n'apprennent rien, et ne peuvent servir ni à l'historien ni au biographe. Ce ne sont la plupart que des amplifications de rhétorique, des lieux communs d'éloquence où le beau et le bon sont sans cesse exagérés, le mal affaibli, déguisé ou omis; où rien n'est discuté, approfondi; où il n'y a ni analyse, ni aperçus, ni résultats enfin où la vérité blessée, *inter infensos, vel obnoxios* (TACIT.), altérée, à dessein, ou méconnue, décèle à chaque page le vice général du genre, et l'ignorance ou la flatterie, et souvent l'une et l'autre du panégyriste. Il n'y a réellement d'instructifs que les éloges historiques, tels que ceux de Fontenelle, de Condorcet, de D'Alembert, ou les vies écrites à la manière de Tacite [1] et de Plutarque.

[1] Voyez la *Vie d'Agricola*, un des chefs-d'œuvre immortels de cet historien incomparable, et qui suffirait seul pour lui mériter ce titre.

L'HISTOIRE DE GRÈCE, DE TEMPLE STANYAN.

Le premier Livre que Diderot publia, fut la traduction de l'*Histoire de Grèce*, de Temple Stanyan, extrait d'ailleurs assez médiocre, et qui a l'inconvénient de tous les abrégés, celui de ne rien apprendre. Mais l'utilité publique n'entra pour rien dans cette entreprise, dont le vrai motif fut de se perfectionner dans l'anglais qu'il étudiait alors, et surtout de se procurer promptement quelques secours dans un état de choses où les besoins se multiplient tous les jours, et où les peines se partagent bien plus sûrement que les plaisirs [1].

ESSAI SUR LE MÉRITE ET LA VERTU.

Il essaya bientôt ses forces sur un ouvrage plus important, plus difficile, et qui exigeait avec une connaissance plus étendue de la langue, l'intelligence de la matière que la plupart des traducteurs croient toujours avoir, parce qu'ils savent bien ou mal la langue ancienne ou moderne dans laquelle elle est traitée. Diderot était à cet égard dans un cas très-différent : il entendait beaucoup mieux la matière que la langue, comme on le voit par plusieurs fautes où il est tombé pour avoir ignoré les nuances fines et délicates de certaines expressions, nuances difficiles à saisir dans

[1] C'est en raison de la médiocrité de cette traduction, que nous n'avons pas cru devoir l'admettre dans la collection des Œuvres de Diderot.

toutes les langues, mêmes vivantes, et qui en font l'agrément, les ressources et la richesse; mais ces fautes, d'ailleurs très-légères et en petit nombre, sont rachetées par l'élégance et la clarté du style de sa traduction. On peut même assurer que l'ouvrage de mylord Shaftsbury s'est fort amélioré sous la plume de son interprète. Celui-ci en a usé comme de son propre bien; et, à l'exception de quelques passages hardis que Diderot, écrivant dans un pays où le même supplice attend l'homme de bien qui dit la vérité et le scélérat qui commet un crime, a été forcé d'affaiblir ou de supprimer, il a traduit l'*Essai sur le Mérite et la Vertu* [1] dans le même esprit et avec la même liberté que Cicéron traduisit autrefois dans sa langue les deux harangues célèbres de Démosthènes et d'Eschine [2]. Il fit plus; il joignit à sa traduction des notes sur divers passages de l'auteur dont il goûtait alors les principes, qui ne sont au fond qu'un Platonisme un peu épuré, et couvert d'un léger vernis de Christianisme.

On peut considérer Shaftsbury comme le vrai fondateur de cette philosophie écossaise qui a aujourd'hui tant de sectateurs en Angleterre, et dont les meilleurs esprits de ce pays, tels que Hume lui-même et quelques autres, n'ont jamais pu secouer entièrement le joug; tant est grande la force des opinions préconçues et qu'on trouve déjà établies au moment

[1] Voyez tome premier des *Œuvres de Diderot*.

[2] Voyez Cicéron *de optimo genere oratorum*, n° XIV.

où l'on commence à réfléchir. Je ne connais aucun ouvrage de morale, de métaphysique, même de politique, publié en Angleterre depuis le commencement de ce siècle, où l'on ne retrouve d'une manière plus ou moins explicite les vues, les idées Platoniciennes et philosophico-théologiques de Shaftsbury, d'Hutcheson, et de plusieurs autres enthousiastes moins célèbres. C'est même à mon sens une des raisons pour lesquelles les Anglais, attachés servilement à cette doctrine vague, exaltée, et poétique des moralistes écossais, doctrine dont ils ne seront peut-être pas encore détrompés dans cinquante ans, n'ont pas fait depuis Locke un seul pas en philosophie rationnelle, et sont restés bien loin derrière nous.

Diderot avait un frère chanoine, homme d'esprit, très-sévère dans ses mœurs, d'une piété rigide, mais dont le zèle ardent et tout voisin de l'enthousiasme et du fanatisme, l'a souvent emporté fort au-delà de la juste limite. Le philosophe, qui voyait avec douleur son frère plus disposé à jouer le triste rôle de martyr, qu'à se contenter sagement du simple titre de confesseur, crut devoir l'arrêter sur le bord du précipice; et comme « il y a, selon Bayle [1], une manière hon-« nête d'avertir les gens de leur devoir, laquelle con-« siste à leur dire qu'on n'ignore point qu'ils connais-« sent qu'il faut faire ceci ou cela, et qu'ils n'ont aucun « besoin d'en être avertis, » Diderot employa avec

[1] Voyez son *Dictionnaire historique et critique*, remarque A de l'article SYNERGISTES.

son frère cet innocent artifice, et fit imprimer à la tête de sa traduction de Shaftsbury un fragment de lettre où, en respectant ses préjugés religieux, il lui donne indirectement de très-bonnes règles de conduite. Mais ce frère, auquel il voulait inspirer des sentiments plus doux, plus propres à faire leur bonheur commun, était alors dans l'âge où l'homme est à peu près modifié en bien ou en mal pour le reste de sa vie. La lettre de Diderot ne produisit donc aucun effet : et ces deux frères, si fortement contrastés, mais dont les cœurs, sans se toucher, pour ainsi dire par tous les points, ce qui d'ailleurs n'est pas absolument nécessaire pour être amis, se rapprochaient au moins par les qualités qui peuvent seules rendre l'amitié parfaite et durable, restèrent l'un et l'autre ce que la nature les avait faits : le chanoine, intolérant, austère, dur pour lui-même, quelquefois pour les autres, quand il ne trouvait pas en eux les mêmes passions qui le dominaient : et le philosophe, indulgent, facile, sensible et bon pour tout le monde.

La grande célébrité de Shaftsbury a d'abord fait le succès de la traduction de Diderot : et c'est aujourd'hui le nom si justement célèbre du traducteur, qui soutient l'ouvrage du docteur anglais, et qui le fait rechercher. Ceux qui ne lisent point, mais qui ont entendu parler de la hardiesse des opinions politiques et philosophiques de Diderot, s'imaginent que les notes qu'il a jointes à l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*, sont écrites avec cette liberté de penser qui

distingue ses autres ouvrages : c'est dans cette supposition que ces incrédules sur parole, beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense communément, achètent encore ce traité de Shaftsbury. Mais leur empressement à cet égard prouve qu'ils n'en connaissent que le titre : s'ils avaient lu quelques pages du texte et des notes, ils se seraient bientôt détrompés. En effet, la plupart des opinions consignées dans ces notes portent à faux ; ce sont les premiers aperçus d'un homme qui n'a vu qu'un côté de l'objet, et qui juge, pour parler la langue des logiciens, sans avoir fait une énumération complète et suffisante des parties. Aussi ne laissa-t-il subsister dans la suite presque aucune des pierres de l'édifice qu'il avait élevé avec tant de peine dans ses réflexions. Il a même eu plus d'une fois le courage et la sincérité, également rares, de réfuter lui-même très-directement et avec force quelques unes des erreurs qui se trouvent dans les notes de ce traité.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE.

La traduction du *Dictionnaire de Médecine*, qu'il fit en société avec Eidous et Toussaint, fut encore, comme celle de l'*Histoire de Grèce*, une affaire d'argent [1], et un nouveau sacrifice fait aux besoins d'une femme, d'un enfant, et aux devoirs sacrés de père et d'époux, les premiers de tous dans l'ordre naturel

[1] Cette même raison a dû nous déterminer à ne pas faire entrer le *Dictionnaire de Médecine* dans la collection des OEuvres de Diderot.

des devoirs de l'homme, après celui de sa propre conservation. J'ignore la part plus ou moins grande que Diderot eut à cette entreprise, et je n'en parle ici que pour déplorer le malheur d'un homme de lettres né avec un génie propre à la culture des sciences, et que son peu de fortune oblige à chaque instant de se détourner de ses études, de ses travaux les plus chers, pour s'occuper d'objets pécuniaires, dont le produit, quel qu'il soit, ne peut jamais compenser la perte du temps, encore moins celle de la gloire, ce bien qu'on ne dédaigne que lorsque, affaibli par l'âge ou la maladie, on ne se sent plus la force de l'augmenter, et qu'on a perdu l'espérance de guérir.

BIJOUX INDISCRETS.

Il se dédommagea de la fatigue et de l'ennui inséparables de toutes les longues entreprises, par une espèce de roman satirique, qui eut beaucoup de succès, et qui en méritait : je veux parler des *Bijoux indiscrets*. Ce fut une dispute de société qui donna naissance à cet ouvrage licencieux. Il en paraissait alors sans nombre, et Diderot prétendait avec raison qu'il y avait si peu de mérite à se distinguer dans cette carrière, que son premier essai en ce genre ne serait guère inférieur à ceux de ces romans qu'on célébrait le plus. Il fut contredit, défié, et ces motifs déjà suffisants pour déterminer un homme de lettres qui sent sa force, rendus plus impérieux encore par d'autres circonstances très-propres à l'excuser, s'il était per-

mis de les révéler, le portèrent à écrire *les Bijoux indiscrets.* Ce ne sont pas les mauvais livres qui font les mauvaises mœurs d'un peuple; mais ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres. *Ce sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque.* C'est ainsi que l'auteur, plus mûr, regardait tous ces ouvrages que la pudeur et le bon goût proscrivent aussi sévèrement. Il n'en exceptait pas même le sien; il ajoutait seulement que, quoique ce fût *une grande sottise*, lorsqu'il se rappelait cette époque, une des plus critiques de sa jeunesse, il était très-surpris de n'en avoir pas fait de plus grande. J'observerai, à ce sujet, un fait qui suffirait seul pour prouver les progrès de la raison, et combien, à mesure qu'elle se rectifie et se perfectionne, les idées qu'elle donne des choses et de leurs rapports, sont simples, exactes et claires : c'est que si Diderot ne croyait pas en Dieu, il croyait fermement à la probité, à la vertu, à cet intérêt puissant qu'ont tous les hommes à être justes, bienfaisants. Il croyait à l'indispensable nécessité dont il est, pour la conservation, la gloire et la prospérité des empires, ainsi que pour le bonheur commun des peuples, qu'ils aient partout de bonnes lois, de bonnes mœurs, une bonne éducation et de bons exemples à imiter. Tous les jours il s'applaudissait d'avoir employé les forces de son esprit à établir ces grands résultats d'une saine philosophie, ces vérités d'une utilité générale et constante; et tous les jours il se repentait d'avoir écrit *les*

Bijoux indiscrets. Il n'entendait parler de ce livre, même en bien, qu'avec chagrin et avec cet air embarrassé que donne le souvenir d'une faute qu'on se reproche tacitement. Il m'a souvent assuré que, s'il était possible de réparer cette faute par la perte d'un doigt, il ne balancerait pas d'en faire le sacrifice à l'entière suppression de ce délire de son imagination. Tant il est vrai que les règles d'après lesquelles l'athée se dirige dans la route obscure et périlleuse de la vie [1], et prononce ensuite sur la moralité ou l'immoralité de ses actions, ne sont pas seulement plus sévères, plus inflexibles que celles qui déterminent en général la conduite du chrétien ; mais même que dans les accès si dangereux de ces passions violentes qui portent le trouble et le désordre dans les fonctions vitales et intellectuelles, ces règles sont encore pour l'athée, considéré dans ces moments critiques où la raison est faible, parce que les passions sont fortes, un frein plus puissant, un principe réprimant plus efficace, que tous les motifs empruntés de la religion ne peuvent l'être dans aucun cas pour le chrétien le plus zélé. Supposons en effet qu'un bon et fidèle croyant, oubliant comme cela arrive communément dans l'âge des erreurs, des plaisirs et des illusions, les exemples et les leçons de piété qu'il avait reçus de ses parents, et s'abandonnant sans défiance à des conseils perfides et insidieux, eût fait *les Bijoux indiscrets*,

[1] *Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis*
Degitur hoc ævi, quodcumque est !....
LUCRET. *De Rer. nat.* Lib. II, v. 15, 16.

ou commis quelque faute contre l'honneur et la probité; que dix, quinze, vingt ans après, les préjugés religieux reprenant sur son esprit faible, irréfléchi et peu éclairé leur premier empire, le cri de la conscience si redoutable et si touchant pour le philosophe, mais qui dans la plupart des chrétiens n'est presque jamais que la crainte du diable, l'ait précipité tremblant aux pieds d'un prêtre; il est certain qu'après cinq ou six confessions, plus ou moins, il aurait enfin obtenu de ce prêtre, de ce médiateur entre le ciel et lui, une entière absolution de sa faute, quelque grave qu'on veuille la supposer, et que régénéré en quelque sorte par cette espèce d'expiation ou d'initiation, comme on voudra l'appeler, il se serait cru pleinement justifié devant les hommes, et, sinon aussi innocent, aussi pur aux yeux de son Dieu, que s'il eût toujours vécu conformément à sa loi, au moins assez repentant pour oser espérer d'avoir fléchi sa colère et mérité sa miséricorde. Mais il n'en est pas de même de l'athée. La religion chrétienne n'admet point de crimes inexpiables [1]; ils le sont tous pour l'athée : car à quel tribunal, à quel juge peut-il avoir recours pour se faire absoudre? Il n'en reconnaît point d'autre que sa conscience, et celui-là est inexorable, incorruptible et n'absout jamais. Une fois coupable à ses yeux, l'athée est malheureux tout le reste de sa vie; il ne dort plus : c'est

[1] Cette considération seule suffirait pour nous prouver la divinité de notre sainte religion; jamais on n'employa contre soi une arme plus forte que celle dont Naigeon vient de se servir.

en vain qu'il veut se fuir, il porte partout avec lui le souvenir de sa mauvaise action, le trait mortel qui le déchire :

> ..... *Illa fuga sylvas saltusque peragrat*
> *Dictæos : hæret lateri lethalis arundo.*
>
> VIRG. *Æneid.* Lib. IV, v. 72, 73.

En un mot, il ne peut se flatter d'échapper aux remords, le plus cruel de tous les maux; ce mal qu'on n'assoupit qu'en le portant à l'excès, c'est-à-dire en se rendant le plus vil, le plus misérable, le plus dépravé des êtres; un être qui n'a trouvé de soulagement à son supplice que dans les ruines de l'édifice moral; un être pour lequel il n'y a plus ni vice ni vertu, ni juste ni injuste, ni bien ni mal; un être en qui l'habitude du désordre et du crime a détruit ce tact exquis du beau et du bon qui fait discerner, goûter les choses honnêtes, cette sensibilité qui les fait aimer, et ce desir de la vraie gloire qui les fait faire : un être enfin tel que nous prendrions plutôt le parti de mourir, que celui de vivre à des conditions si pénibles.

Au reste, comme il ne faut rien exagérer, et que tout ce qu'on peut raisonnablement exiger des hommes, c'est qu'ils soient sévères pour eux-mêmes et justes envers les autres, je ferai sur *les Bijoux indiscrets* une remarque que l'exacte et scrupuleuse impartialité, dont je me suis imposé la loi dans ces Mémoires, rend nécessaire. Mon dessein n'est pas d'excuser, encore moins d'approuver un ouvrage qui, s'il ne corrompt pas les cœurs, peut influencer l'ima-

gination et les sens, et faire naître des pensées qui en général ont plus besoin d'être tempérées qu'excitées. Je dirai donc que *les Bijoux indiscrets* ont un caractère et même un mérite qui les distingue de tous les ouvrages de ce genre. J'oserai même hasarder un jugement que l'avenir me paraît devoir confirmer : à mesure que les livres purement et simplement licencieux perdront de leur célébrité, celui-ci pourrait bien en acquérir, parce qu'on y trouve la satire des mauvaises mœurs, de la fausse éloquence, des préjugés religieux, avec une connaissance très-étendue des langues, des sciences et des beaux-arts; des pages très-philosophiques et très-sages, des morceaux allégoriques remplis de finesse, avec beaucoup de chaleur et de verve. Cependant la délicatesse et la sévérité de Diderot auraient certainement banni *les Bijoux indiscrets* de toutes les éditions de ses œuvres, s'il y avait eu la moindre part [1].

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

Il n'était connu jusqu'alors que par cette ingénieuse plaisanterie, et par quelques traductions élégantes; mais les *Pensées philosophiques* qu'il publia en 1746, c'est-à-dire un an après l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*, excitèrent un grand scandale, et firent connaître un nouvel athlète, d'autant plus difficile à vaincre, qu'il attaque de tous les côtés à la fois; qu'il

[1] Naigeon conclut encore ici contre lui-même, puisqu'il a été le premier a admettre *les Bijoux indiscrets* dans la collection des OEuvres de Diderot; nous n'avons pas dû nous montrer plus scrupuleux à cet égard.

semble se multiplier sous différentes formes, et qu'à cet égard il aurait pu dire comme le diable de l'Évangile, *Je m'appelle Légion.* Cependant cet ouvrage, très-hardi pour le temps où il parut, ne ferait presque aucune sensation au moment où j'écris (mois d'octobre 1784) : mais il n'y a pas moins de mérite à l'avoir fait il y a près de quarante ans ; car ici, comme dans tous les cas où il s'agit d'apprécier le talent d'un auteur, et de mesurer exactement l'espace qu'il a parcouru dans une carrière quelconque, il faut marquer le terme d'où il est parti, celui où il s'est arrêté, et déterminer de plus le nombre et la nature des obstacles que lui ont imposés les temps, les circonstances et la disposition générale des esprits. C'est en connaissant bien la vraie valeur de ces quantités considérées en somme ou séparément, qu'on peut résoudre ce problème dans toutes ses conditions.

Un écrivain, dont le ton magistral et tranchant ne rend les arrêts ni plus justes, ni plus irrévocables, regarde les *Pensées philosophiques* comme un des meilleurs ouvrages de Diderot [1]; mais ce jugement d'un homme qui s'est plus occupé de vers et de littérature agréable et légère que de ces matières dont on ne dissipe l'obscurité qu'en y portant le flambeau de l'analyse la plus rigoureuse et la plus profonde, ne doit pas, ce me semble, être d'un grand poids dans la balance. C'est une de ces assertions hasardées que ce littérateur si dédaigneux, si haut, si vain, si

[1] C'est ce que j'ai entendu dire plusieurs fois à Saint-Lambert.

sûr de tout ce qu'il dit, se permet trop souvent. Les *Pensées philosophiques* sont certainement le livre d'un homme qui a beaucoup d'idées, et qui voit même quelquefois très-loin dans une question. On y trouve des paragraphes d'une éloquence forte et persuasive, des raisonnements serrés, précis [1]; et partout ce talent, cet art si difficile et si rare de colorer agréablement tous les objets, et de leur donner en quelque sorte de la vie et du mouvement. Mais soit qu'en attaquant de front un de ces préjugés populaires, dont l'ignorance et la terreur ont été partout l'origine, et que par cela même on retrouve chez tous les peuples sous des dénominations plus ou moins bizarres, selon le génie particulier et le degré de civilisation de ces peuples, Diderot craignît de se compromettre et de déchaîner contre lui des hommes intéressés à le persécuter; soit qu'à cette époque même il ne regardât pas encore comme certaine l'opinion qu'en métaphysique et en morale, comme dans les sciences physiques et mathématiques, l'athéisme peut entrer dans les théories philosophiques; il faut avouer qu'il ébranle plus d'erreurs qu'il n'en déracine, et qu'à l'exemple de Bayle, dont il lisait alors l'excellent Dictionnaire, il laisse à l'indolence, au doute et à l'irrésolution du sceptique une grande latitude. Après plusieurs paragraphes, où l'on remarque avec une surprise mêlée de plaisir quelques uns de ces principes simples, lumineux et féconds,

[1] Voyez, entre autres, les articles 15, 21, 25, *et alibi passim*.

qu'il suffit de généraliser et d'appliquer à d'autres cas pour s'élever aux résultats les plus importants de la philosophie rationnelle, on rencontre bientôt d'autres articles dont la plupart sont autant de rétractations[1] indirectes des précédents, et qui en détruisent même tout l'effet sur l'esprit des lecteurs superficiels, inattentifs et paresseux, lesquels forment partout le plus grand nombre. Enfin on pourrait dire de la *Lettre sur les aveugles*, de celle *sur les sourds et muets*, ou des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, que c'est un des meilleurs ouvrages imprimés de Diderot; mais c'est, à mon sens, avoir une étrange mesure des personnes et des choses, que de porter ce jugement des *Pensées philosophiques*; écrit qui ne suppose ni autant de connaissances, ni une raison aussi exercée que ceux dont je viens de parler, et qui ne peut même leur être comparé que sous un seul rapport, celui du style qui est également soigné dans ces divers ouvrages, et qui les fait même lire avec plus d'intérêt que n'en inspirent communément les matières abstraites.

Ces *Pensées* furent attaquées avec autant d'aigreur que d'emportement par les théologiens catholiques et protestants; mais ces réfutations ne valent pas une page de l'original, et sont oubliées depuis long-temps comme toutes celles de nos Origènes, de nos Tertulliens modernes, qui ne raisonnent pas mieux que ces anciens pères, et qui sont aussi ennuyeux. Le bon

[1] Voyez, entre autres, les paragraphes 18, 20, 23, *et alibi passim*.

Formey qui, à l'exemple de ce jurisconsulte dont parle M. de Thou, faisait tous les ans [1] un livre et un enfant, crut devoir aussi signaler son zèle; mais on ne se souviendrait plus aujourd'hui de ses *Pensées raisonnables* [2], sans l'excellente plaisanterie de Voltaire, qui trouvait dans ce titre une double erreur [3].

ENCYCLOPÉDIE.

Il y avait déjà plusieurs années que D'Alembert et Diderot étaient unis par les liens de la plus tendre amitié; et ce qui mérite surtout d'être remarqué, parce que cela est beaucoup plus rare, cette amitié fondée sur une estime mutuelle et sentie, n'a été altérée dans tout le cours de leur vie [4] par aucune de ces querelles si affligeantes, si scandaleuses même, qui s'élèvent quelquefois entre les gens de lettres, et qui en font bientôt des ennemis irréconciliables. Ces deux philosophes, haïs, calomniés, persécutés avec fureur pendant cinquante ans, aujourd'hui négligés et presque oubliés, parce que chez tous les peuples le temps de la justice et de la reconnaissance, plus ou moins re-

[1] *Æque ingenii ut corporis numerosa fecundus prole, cum singulis annis, singulos libros ac liberos reipublicæ daret.* (THUAN. *Hist.* Lib. XXI, ad ann. 1558, p. 727, tom. I, edit. Londin. 1733.)

[2] Voici le titre entier : *Pensées raisonnables*, pour opposer aux *Pensées philosophiques*.

[3] Voyez la prétendue lettre de Formey dans les OEuvres de Voltaire, *Nouveaux Mélanges*, tome V, p. 328, édit. de Genève, 1768.

[4] Diderot a survécu de quelques mois à son ami D'Alembert, et à cette époque il était lui-même très-malade. Lorsque je lui annonçai la perte qu'il venait de faire, il me dit en pleurant : « Mon ami, voilà une grande lumière éteinte, et une grande intelligence de moins. »

culé dans l'avenir, ne s'avance que lentement au travers des siècles, conçurent ensemble le projet littéraire le plus vaste, le plus utile qu'aucun peuple ait jamais formé, celui de l'*Encyclopédie*, telle que ces deux savants éditeurs l'exécutèrent.

Je dis *telle* qu'ils l'exécutèrent, parce que le premier projet, qui n'avait été qu'une simple spéculation de commerce, se bornait à la traduction de l'*Encyclopédie* anglaise de *Chambers*, avec quelques corrections et additions que l'abbé de *Gua*, alors seul éditeur et rédacteur, s'était chargé de faire pour réparer les omissions importantes de l'auteur anglais, et achever le tableau des connaissances humaines à cette époque.

Des raisons particulières ayant empêché l'abbé de *Gua* de continuer son travail, et même de s'en occuper avec la suite et l'application qu'il exigeait, les libraires associés qui avaient déjà fait de fortes avances qu'ils ne voulaient pas perdre, et qui d'ailleurs fondaient sur cette entreprise l'espérance d'un grand profit, qu'ils recueillirent en effet, proposèrent à Diderot et à D'Alembert de rassembler ces matériaux épars [1], de les ranger dans l'ordre qu'ils jugeraient le

[1] Voici ce que Diderot dit de ces matériaux : « Nous sommes en « droit d'exiger un peu d'indulgence. L'ouvrage auquel nous tra- « vaillons n'est point de notre choix : nous n'avons point ordonné « les premiers matériaux qu'on nous a remis, et on nous les a pour « ainsi dire jetés dans une confusion bien capable de rebuter qui- « conque aurait eu moins d'honnêteté ou moins de courage, etc. » (Art. ENCYCLOPÉDIE, tome v, page 664, colonne 1re, 1re édit.)

meilleur, le plus conforme à une bonne méthode d'instruction, de retrancher les erreurs que le progrès des lumières avait fait connaître, et surtout d'ajouter ce qui leur paraîtrait nécessaire pour compléter l'histoire des sciences et des arts. Ils y consentirent, sans se dissimuler les dangers auxquels l'opposition des deux corps les plus puissants de l'État, le *clergé* et le *parlement*, devaient nécessairement les exposer. Mais on ne ferait jamais le plus petit bien, si, pour l'opérer, on attendait qu'il n'y eût aucun inconvénient. Ils travaillèrent donc de concert à un nouveau plan de Dictionnaire qui, à l'avantage de conserver tout ce qu'il y avait de bon dans celui de *Chambers*, devait réunir un mérite particulier, celui d'être en même temps un Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, des métiers, et le Vocabulaire universel de la langue. Ce dernier objet n'a été rempli qu'en partie. Le projet, tel que Diderot l'avait d'abord conçu, était beaucoup plus vaste et d'une utilité moins circonscrite : il a toujours regretté de n'avoir pu l'exécuter dans la première édition de l'*Encyclopédie;* mais il ne l'a jamais perdu de vue, et il se proposait même de lui donner son plein et entier effet, lorsqu'il s'occuperait d'une seconde édition de ce grand ouvrage. C'est aux talents très-divers de ces deux derniers éditeurs, que nous devons le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, un des meilleurs ouvrages de D'Alembert; et le prospectus de ce Dictionnaire, qui appartient tout entier à Diderot, ainsi que la table, le système des connais-

sances humaines, et l'explication de cette table dont la première idée est due au chancelier *Bacon*, mais à laquelle Diderot a fait plusieurs changements très-importants, et qu'on ne pouvait attendre que d'un siècle philosophe. Observons à ce sujet que les Anglais sont souvent aussi indifférents, aussi dédaigneux, aussi ingrats que les autres peuples envers ceux qui les ont éclairés : les honneurs tardifs qu'ils ont rendus à Bacon [1], le peu de cas qu'ils font encore aujourd'hui de Hobbes, le plus profond de leurs philosophes, sont de fortes preuves de ce que j'avance. Si ce n'est pas en eux un défaut d'équité, c'est un défaut de lumières, et ils aimeront mieux sans doute être accusés d'injustice que d'ignorance. Quoi qu'il en soit, c'est Diderot qui le premier [2] a fait retentir dans toute l'Europe le nom alors presque ignoré de Bacon; c'est lui qui a inspiré le desir de le lire, de l'étudier; en un mot c'est lui qui, étonné du long oubli où les Anglais avaient laissé vieillir les ouvrages de cet homme de

[1] La première édition complète des OEuvres de ce grand homme n'a paru à Londres qu'en 1740. Elle est en 4 vol. in-fol., et le caractère en est très-net et très-beau. On en a publié depuis deux éditions in-4° qui sont beaucoup plus complètes.

[2] Il s'en applaudit avec raison dans un de ses plus beaux articles. « Je crois, dit-il, avoir appris à mes concitoyens à estimer et à lire « le chancelier Bacon. On a plus feuilleté ce profond auteur depuis « cinq ou six ans, qu'il ne l'avait jamais été. Nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages; les « esprits ne sont pas assez avancés, etc. » (Article ENCYCLOPÉDIE, page 375, tome XV de notre édition des OEuvres de Diderot, et page 647, verso. T. V, 1re édition in-fol. de l'*Encyclopédie.*)

génie, a jeté sur sa tombe les premières fleurs dont elle ait été ornée.

Un ouvrage tel que l'*Encyclopédie* exigeait sans doute, des éditeurs et des rédacteurs, des connaissances générales sur un grand nombre d'objets auxquels un Dictionnaire universel des sciences, etc., doit donner plus ou moins d'étendue et de développements selon le degré d'importance et d'utilité qu'ils offrent à ceux qui s'en occupent. Mais il fallait encore des connaissances particulières, et, pour ainsi dire, pratiques dans les sciences et les arts, qui devaient faire partie de leur travail réciproque : et ces connaissances de détail, sans lesquelles il est bien difficile, même avec de la clarté et de la précision dans les idées, de porter dans l'esprit de ceux dont on doit se faire entendre et qu'on veut instruire, une lumière vive et pure, sont beaucoup plus rares, mais surtout beaucoup plus utiles que les premières. Un géomètre de la force de D'Alembert, de Lagrange, etc. etc., est nécessairement un homme très-versé dans toutes les sciences qui ont la géométrie pour base et pour guide, telles que l'astronomie, la mécanique, l'optique et toutes les sciences physico-mathématiques. Mais si, comme l'expérience le démontre, les spéculations sublimes d'un Huygens, d'un Newton, d'un Bernouilli, d'un Euler, etc., appliquées à certains arts, ont servi à en reculer les limites, elles n'apprendront pas à celui qui est en état de les suivre, comment on fait une aiguille, une étoffe, un bas,

une feuille de papier, etc. Il n'y a aucune liaison nécessaire entre ces connaissances, aucune conséquence immédiate de l'une à l'autre. Ainsi D'Alembert, en se chargeant de toute la partie mathématique, comme son goût dominant et le genre de ses études l'y portaient naturellement, était bien sûr de son succès; et cette partie si essentielle qui s'étend à tant d'objets divers, et qui occupe dans l'*Encyclopédie* un si grand espace, était moins pour lui un travail qu'un délassement. Mais il n'en était pas de même de celle de Diderot : je veux parler de la description des arts, où tout était à faire, et où il avait tout à apprendre, les choses, et, ce qui est peut-être plus difficile, la manière de les décrire.

Il est impossible de mettre plus de soin et d'exactitude, de porter dans une matière une attention de détail plus scrupuleuse et plus continue que celle dont tous les articles de ce genre, qui lui appartiennent, offre la preuve. Il passait des jours entiers dans les ateliers des plus habiles artistes, et ne négligeait pas même les simples manouvriers, qui, sans avoir jamais réfléchi sur leur art, et sans en avoir embrassé l'ensemble, en connaissent très-bien certaines parties, et sont même parvenus, par une pratique habituelle et par une longue expérience à laquelle la théorie la plus ingénieuse ne peut jamais suppléer, à perfectionner les méthodes connues, à rendre les résultats plus sûrs, plus constants et plus faciles à obtenir. Le chancelier Bacon dit que l'admiration est le germe

de la science [1]; et cela est très-vrai. L'homme de génie qui observe pour la première fois le métier à bas, voit d'abord dans la construction de cette belle et ingénieuse machine un grand phénomène produit; mais ce spectacle si imposant pour lui, est absolument indifférent et muet pour le vulgaire, qui ne s'étonne de rien, parce qu'il ne sait rien. Le savant sait et s'enquiert, mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir, dit un proverbe persan. Diderot, qui étudiait les arts en philosophe, comme il faut étudier toutes les sciences dont on veut donner de bons éléments, examinait d'abord une machine, demandait le nom, se faisait expliquer l'usage de chaque pièce en particulier, et le jeu ou l'action déterminée de chacune dans le mécanisme général [2]. L'ouvrier travaillait ensuite devant lui, et il travaillait lui-même sous les yeux de l'artiste. Après plusieurs essais de ce genre, où il montrait autant de patience et d'activité que d'adresse et de pénétration, il faisait démonter et remonter la machine. Soit que le métier à bas et celui avec lequel on fait les velours ciselés, lui aient paru

[1] *Admiratio semen scientiæ.* Bacon. *De augment. scientiarum.* Lib. I, p. 9.

[2] J'ai éprouvé, disait-il à ce sujet, que ceux qui s'occupent sans cesse d'un objet avaient un penchant égal à croire que tout le monde savait ce dont ils ne faisaient point un secret, et que ce dont ils faisaient un secret n'était connu de personne : en sorte qu'ils étaient toujours tentés de prendre celui qui les questionnait, ou pour un génie transcendant, ou pour un imbécile. (Art. ENCYCLOPÉDIE, tome V, page 647, col. 1re, édition in-folio; et tome XV, page 368 de cette édition.)

l'extrême du génie mécanique, et qu'il ait voulu donner à leur description un soin égal à l'admiration que ces machines, si ingénieuses en effet, excitaient en lui; soit que la difficulté de se faire entendre de ses lecteurs, sans avoir sous les yeux les objets mêmes qu'il avait à décrire, lui ait paru invincible, il fit exécuter en petit un modèle de chacun de ces métiers. Je l'ai trouvé plusieurs fois dans son cabinet occupé à déranger à dessein l'un ou l'autre, pour le restituer ensuite dans l'état qui convient au travail, ce qu'il exécutait avec cette facilité qui suppose une assez longue étude de l'art, de ses moyens et de ses effets.

Quant à l'art des tissus, Diderot avait deux partis à prendre, celui de parcourir toutes ces sortes d'étoffes, depuis la toile jusqu'au velours de coton, et depuis le taffetas jusqu'au velours de soie, et de ranger par ordre ces sortes de descriptions ainsi que les étoffes et les métiers avec lesquels elles se fabriquent. L'autre parti était de s'attacher d'abord à l'étoffe la plus compliquée, de détailler tous les procédés de sa fabrication, de décrire toutes les pièces dont ce phénomène suppose l'action tantôt partielle et tantôt simultanée, et de faire envisager un grand résultat dans plusieurs petits. Diderot préféra le second au premier, par la raison que cela simplifiait sa marche, et que d'ailleurs cette méthode présentait les différents détails de l'art, dans un rapprochement que tous les lecteurs n'auraient pas pu faire. On peut voir un

exemple de ce choix dans l'article du métier à velours ciselé, machine qui donne une si haute idée de la puissance de l'industrie humaine et de ce qu'on peut encore attendre de ses progrès.

Ceux qui savent combien il est difficile d'exposer clairement les plus simples procédés des arts en général, de définir, par exemple, ce que c'est que la maille dans le métier à bas; ou beaucoup plus simplement encore, de décrire d'une manière claire, exacte et précise, l'art de faire un nœud de ruban; en sorte que si quelqu'un l'ignorait, ou si le procédé s'en perdait un jour, on pût l'apprendre ou le retrouver d'après la simple description; ceux-là, dis-je, pourront apprécier à leur juste valeur le travail de Diderot sur les arts; c'est à eux seuls qu'il appartient de le juger.

Montaigne dit que l'*assuéfaction endort la vue de notre jugement.* C'est surtout en appliquant cette observation aux arts mécaniques, qu'on en sent toute la justesse. Pour qu'un phénomène, soit de l'art, soit de la nature, excite l'admiration du vulgaire, il ne faut pas seulement qu'il soit grand, que les causes ou les moyens qui le produisent lui soient inconnus, qu'il en résulte même pour lui du plaisir ou de l'utilité; il faut encore qu'il soit rare [1]. La première montre, la première étoffe, de laine ou de soie, les

[1] *Admiratio enim proles et raritatis : siquidem rara licet in genere sint ex vulgatis naturis, tamen admirationem pariunt.* (BACON. *Nov. organ.* Lib. II; *Aphorism.* §. 31, tome II, m. 219.)

premiers bas qu'on a portés, ont fort étonné ceux qui les voyaient; mais aujourd'hui ces chefs-d'œuvre de l'industrie humaine n'ont plus rien de curieux ni d'extraordinaire pour personne, excepté pour le philosophe qui ne s'accoutume pas même aux phénomènes les plus communs, et cette disposition particulière, qui le caractérise, est aussi nécessaire à ceux qui font les découvertes qu'à ceux qui les font connaître aux autres et qui en développent l'esprit. Pour réduire à rien le mérite des inventeurs, et se dispenser envers eux de la reconnaissance, tribut plus pénible encore pour la plupart des hommes, que celui de la louange, on répète sans cesse que presque toutes les grandes découvertes sont dues au hasard [1]. Mais si on en savait l'histoire, on verrait, sans doute, que la plupart de celles qu'on lui attribue communément ont été préparées par un grand nombre d'expériences et de tentatives secrètes faites antérieurement, abandonnées quelquefois, faute de moyens, de patience et de temps, alternativement reprises, discontinuées, oubliées, retrouvées, perdues, et dont on ne se souvient plus à l'époque de ces découvertes fortuites, mais qui n'en ont pas moins influé sur elles, et accéléré plus ou moins le moment de leur maturité. C'est

[1] Le chancelier Bacon le dit expressément, et plusieurs écrivains, d'ailleurs justement célèbres, l'ont répété, d'après lui, peut-être. Voici le passage de Bacon : *Omnia inventa quæ censeri possunt magis nobilia* (*si animum advertas*), *in lucem producere nullo modo per pusillas enucleationes et extensiones artium, sed omnia per casum.* (*Nov. organ.* Lib. II; *Aphorismor.* §. 31, tome II, p. m. 218, 219.)

en ce sens qu'on peut dire avec Leibnitz, que *le présent est gros de l'avenir.* Quelques seigneurs de la cour du prince d'Orange parlaient devant lui du maréchal de Luxembourg; et, soit par flatterie, soit par conviction, ils attribuaient tous ses succès à son bonheur. *Ah!* répondit judicieusement le prince, *il est trop souvent heureux pour n'être que cela.* Ce mot est applicable à tous les hommes de génie. Le hasard n'est que pour eux, il ne sert jamais un sot. Il n'est pas seulement très-difficile, il est encore très-rare que, dans quelque art ou science que ce soit, la vérité soit le prix des premiers efforts de l'esprit humain. On demandait à Newton comment il avait trouvé le vrai système du monde et les lois mathématiques dont il résulte : *En y pensant toujours*, répondit ce philosophe.

Toutes les découvertes dans les arts et dans les sciences ont été faites de la même manière. Si en cherchant une chose qu'on ne trouve point, on en trouve une autre qu'on ne cherchait pas, ce qui arrive fort souvent en chimie, c'est que cette découverte imprévue et inopinée était liée dans la nature, si elle ne l'était pas dans l'entendement de l'inventeur, à celle dont il s'occupait alors sans succès; c'est qu'elle en était toute voisine; c'est qu'il avait, pour ainsi dire, tourné long-temps autour d'elle par ces méditations profondes qui n'ont point d'objet déterminé, et auxquelles on se livre sans avoir le projet de rien découvrir, et seulement par une suite de cette

inquiétude, de cette curiosité naturelle à l'homme environné de phénomènes de toute espèce dont il ignore la cause : c'est que la chose qu'il cherchait inutilement et celle qu'il a trouvée fortuitement, n'étaient vraisemblablement qu'une manière différente et plus générale de considérer le même objet; c'est qu'il y a entre toutes les vérités connues ou inconnues, quelque isolées et indépendantes les unes des autres qu'elles nous paraissent, un tel rapport, une telle analogie, un tel enchaînement, qu'elles ne sont peut-être que des corollaires les unes des autres; corollaires plus ou moins éloignés, plus ou moins sensibles, et que l'entendement aperçoit ou plus tôt ou plus tard.

Attribuer au hasard les inventions les plus utiles, c'est supposer deux choses également absurdes; l'une, qu'il n'est pas nécessaire de s'être occupé d'un art ou d'une science pour y faire des découvertes, puisque le hasard peut les offrir indistinctement à tout le monde, à l'homme inepte comme à l'homme éclairé, à celui qui laboure comme à celui qui médite ou qui calcule; l'autre, c'est que les arts sont sortis, pour ainsi dire, tout faits de la tête des inventeurs, comme on voit dans la fable Minerve sortir toute armée du cerveau de Jupiter.

L'âge qui, dans tous les hommes les plus instruits, et qui ont senti le plus vivement le prix de tous les talents, affaiblit souvent, et détruit même quelquefois

le goût des choses purement agréables, leur laisse toujours celui des choses utiles : Diderot ne l'avait point perdu en vieillissant. Les arts mécaniques avaient encore les mêmes droits à son estime, à son admiration, et il en plaçait avec raison les inventeurs, presque toujours ignorés, à côté des plus grands génies de l'univers. Toutes les fois que cette matière, à laquelle les gens de lettres sont plus ou moins étrangers, devenait le sujet de la conversation, on était sûr de l'intéresser, et d'exciter toute son attention. Une nouvelle machine, un nouveau procédé, une nouvelle étoffe qu'on lui faisait connaître, réveillait en lui une foule d'idées ingénieuses et neuves; et ses questions, ses réflexions, ses objections mêmes étaient celles d'un homme qui s'est fort occupé de la partie théorique et pratique des arts, et qui a sur ces objets divers des notions exactes et claires.

Quoique la description des arts imposât à Diderot une tâche longue et pénible, elle n'est cependant qu'une petite partie de son travail dans l'*Encyclopédie*. C'est à lui que l'on doit encore les meilleurs articles qui traitent de la philosophie des Anciens.

OPINIONS DES ANCIENS PHILOSOPHES. Parmi ces articles qui, sans être également soignés, forment tous une lecture où le précepte d'Horace est fidèlement observé [1], il s'en trouve un grand nómbre d'excellents, quelques uns où les matières les plus graves,

[1] *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* (HOR. *De Art. poet.*)

les plus abstraites, sont présentées sous une forme originale et piquante, qui en fait disparaître l'austérité [1]; d'autres enfin qui sont remplis de vues nouvelles, d'idées fortes et hardies.

Je sais que, par des considérations purement relatives à sa tranquillité personnelle, dont il commençait à sentir tout le prix, il a souvent prêté aux philosophes anciens, quelquefois même aux modernes, ses idées, ses réflexions, ses conjectures, ses doutes même, et qu'il n'a pas toujours exposé leurs opinions particulières avec une exactitude rigoureuse; mais si ces idées, si ces vues qu'il leur suppose sont justes et saines, si elles sont utiles, si elles peuvent accélérer les progrès de la raison, si ce qu'il dit vaut mieux que ce qu'ils ont pensé, qu'importe de quel point de l'horizon la vérité nous arrive, pourvu que ce soit la vérité? qu'importe que ce soit Épicure, Platon, Hobbes ou Diderot qui nous instruise et qui nous éclaire?

Divers articles de la première édition de l'Encyclopédie, et qui sont de Diderot.

J'ai observé ci-dessus qu'à une conception vive et forte Diderot joignait le travail le plus facile. Mais cet heureux talent de rassembler, de combiner en un moment un grand nombre d'idées fines, toujours justes, souvent profondes, de les comparer, et d'en trouver l'expression précise, énergique et vraie; cette singulière aptitude à traiter avec intérêt, avec grâce les sujets les plus arides, à les considérer sous des

[1] Voyez l'article Épicuréisme.

faces nouvelles, et qui donnent de nouveaux aperçus, se remarque surtout dans cette foule d'articles qu'en qualité d'éditeur Diderot a été obligé de faire pour remplir les vides que ses collègues avaient laissés dans leurs parties respectives. Comme un dictionnaire se consulte et ne se lit point, les gens du monde et la plupart même des gens de lettres connaissent peu ces articles où Diderot, embrassant presque tous les objets dont l'entendement s'occupe selon ses trois facultés principales, se montre à la fois penseur profond, écrivain élégant, et homme d'un grand goût : c'est dans ces articles conçus, écrits, imprimés dans le même jour, souvent même au moment où, frappé d'une omission importante, il se voyait forcé de la réparer, que, d'une main plus ferme et plus hardie, il soulève un peu le voile sous lequel la crainte d'offrir à ses ennemis un prétexte de plus pour le persécuter, le forçait souvent de laisser la vérité. Je ne puis me refuser au plaisir de rapporter ici quelques uns de ces articles oubliés, perdus dans l'immense recueil dont ils font partie, et qu'il est d'ailleurs important de faire connaître, pour donner des idées exactes et précises de la variété des talents de Diderot, et du caractère particulier de son esprit.

Fordicidies. Tout le monde sait que Numa, prince doux et pacifique, mais superstitieux à l'excès, et dont le règne prolongé aurait fait de Rome un vaste monastère, et des Romains amollis autant de moines, institua des sacrifices de vaches pleines dans un temps

de stérilité commune aux campagnes et aux bestiaux. Diderot rapporte le nom que l'on donnait à ces sacrifices, et y joint cette sage réflexion. « Il y a de l'apparence que le législateur songea à affaiblir une de « ces calamités par l'autre, et qu'il fit tuer les vaches « pleines, parce que la terre n'avait pas fourni de quoi « les nourrir et leurs veaux : mais la calamité passa, « et le sacrifice des vaches pleines se perpétua. Voilà « l'inconvénient des cérémonies superstitieuses : tou-« jours dictées par quelque utilité générale, et res-« pectables sous ce point de vue, elles deviennent « onéreuses pendant une longue suite de siècles à « des peuples qu'elles n'ont soulagé qu'un moment. « Si l'intervention de la divinité est un moyen pres-« que sûr de plier l'homme grossier à quelque usage « favorable ou contraire à ses intérêts actuels, à « sa passion présente, en revanche, c'est un pli « dont il ne revient plus ; il en a ressenti une uti-« lité passagère, et il y persiste moitié par crainte, « moitié par reconnaissance : plus alors le législateur « a montré de sagesse dans le moment, plus le mal « qu'il a fait par la suite est grand. D'où je conclus « qu'on ne peut être trop circonspect quand on or-« donne aux hommes quelque chose de la part des « dieux. »

Bois sacrés. « Les bois, dit l'auteur, ont été les « premiers lieux destinés au culte des dieux. C'est « dans le creux des arbres et des antres, le silence « des bois et le fond des forêts que se sont faits les pre-

« miers sacrifices. La superstition aime les ténèbres : « elle éleva dans des lieux écartés les premiers autels; « quand elle eut des temples dans le voisinage des « villes, elle ne négligea pas d'y jeter une sainte hor- « reur, en les environnant d'arbres épais. Ces forêts « devinrent bientôt aussi révérées que les temples « mêmes; on s'y assembla; on y célébra des jeux et « des danses. Les rameaux des arbres furent chargés « d'offrandes; les troncs sacrés aussi révérés que les « prêtres, les feuilles interrogées comme les dieux. « Ce fut un sacrilége d'arracher une branche. On « conçoit combien ces lieux déserts étaient favorables « aux prodiges; aussi s'y en faisait-il beaucoup, etc. »

Tout le monde connaît, tout le monde sait par cœur ces beaux vers de Virgile:

Hic gelidi fontes; hic mollia prata Lycori;
Hic nemus; hic ipso tecum consumerer ævo.

Il n'y a point d'homme de goût dont l'ame mobile et tendre ne respire, en les lisant, la sensibilité profonde qui les a dictés; mais personne peut-être n'y a vu ces nuances fines et délicates de la passion, que le poète a si bien exprimées, et que Diderot a si bien saisies. Virgile, dit-il, a renfermé dans deux vers tout ce que deux êtres peuvent éprouver à la fois de sensations délicieuses; celles de la tendresse et de la volupté, de la fraîcheur et du silence, du secret et de la durée.

Coterie. Il remarque à l'article *coteries* que « toute « la ville est divisée en coteries ennemies les unes

« des autres, et s'entre-méprisant beaucoup. Il y a « telle coterie obscure qui équivaut à une bonne so-« ciété, et telle société brillante qui n'équivaut tout « juste qu'à une mauvaise coterie. Il n'y a presque « point de bonnes coteries gaies, libres et franches « sous les mauvais règnes. »

Gazettes, Journaux. Ce qu'il dit des gazettes et des journaux n'est pas moins solide. Tous ces papiers sont la pâture des ignorants, la ressource de ceux qui veulent parler et juger sans lire, et le fléau et le dégoût de ceux qui travaillent. Ils n'ont jamais fait produire une bonne ligne à un bon esprit, ni empêché un mauvais auteur de faire un mauvais ouvrage.

Divers articles de Grammaire. Les faits historiques et fabuleux, les usages anciens et modernes, les superstitions plus ou moins ridicules des différents peuples idolâtres, tous les mots de la langue deviennent également pour lui l'objet de quelques réflexions judicieuses. Ceux-ci ne sont pas seulement d'excellents articles de grammaire, où les acceptions diverses de chaque terme pris au physique et au moral sont déterminées avec beaucoup d'exactitude et de précision; ce sont encore des articles d'une morale saine et douce, dont l'effet est d'autant plus sûr que la leçon est toujours indirecte et générale, et que l'exemple destiné à fixer dans l'esprit les nuances légères et quelquefois très-fugitives de certains mots, fait passer le précepte moral avec lui.

L'ADJECTIF INVULNÉRABLE. S'agit-il d'expliquer l'adjectif *invulnérable*, il en fixe le sens en rappelant une tradition fabuleuse très-connue, mais dont il fait une application à laquelle avant lui personne n'avait pensé. « Les poètes, dit-il, ont feint qu'Achille n'était « vulnérable qu'au talon. Achille n'est ici que le sym« bole de tous les hommes extraordinaires. Quelque « parfaits qu'ils aient été, quelques efforts qu'ils aient « faits pour s'élever au dessus de la condition hu« maine, il leur est toujours resté un endroit vulné« rable et mortel, et c'est toujours un *Pâris*, quelque « ame vile, basse et lâche qui le découvre. »

LOISIR. Parle-t-il du loisir, de ce temps vide que nos devoirs nous laissent, et dont nous pouvons disposer d'une manière agréable et honnête? Il ajoute: « Si notre éducation avait été bien faite, et qu'on « nous eût inspiré un goût vif de la vertu, l'histoire « de nos loisirs serait la portion de notre vie qui nous « ferait le plus d'honneur après notre mort, et dont « nous nous souviendrions avec le plus de consolation « sur le point de quitter la vie : ce serait celle des « bonnes actions auxquelles nous nous serions portés « par goût et par sensibilité, sans que rien nous y « déterminât que notre propre bienfaisance. »

ÉCLAIRÉ, CLAIRVOYANT, INSTRUIT. Avec quelle étonnante précision ne marque-t-il pas les différences de ces mots éclairé, clairvoyant, instruit! Combien n'ajoute-t-il pas d'idées à la définition de ces termes

tous relatifs aux lumières de l'esprit! « Il faut être « *éclairé* dans les matières de faits passés, de lois « prescrites et autres semblables qui ne sont point « abandonnés à notre conjecture. Il faut être *clair-* « *voyant* dans tous les cas où il s'agit de probabilité, « et où la conjecture a lieu. L'homme *éclairé* sait ce « qui s'est fait; l'homme *clairvoyant* devine ce qui « se fera. L'un a beaucoup lu dans ses livres, l'autre « sait lire dans les têtes. L'homme *éclairé* se décide « par des autorités; l'homme *clairvoyant* par des rai- « sons. Il y a cette différence entre l'homme *instruit* « et l'homme *éclairé*, que l'homme *instruit* connaît « les choses, et que l'homme *éclairé* en sait encore « faire une application convenable : mais ils ont de « commun que les connaissances acquises sont tou- « jours la base de leur mérite : sans l'éducation ils « auraient été des hommes fort ordinaires; ce qu'on « ne peut pas dire de l'homme *clairvoyant*. Il y a « mille hommes *instruits* pour un homme *éclairé*; cent « hommes *éclairés* pour un homme *clairvoyant*; et « cent hommes *clairvoyants* pour un homme de génie. « L'homme de génie crée les choses; l'homme *clair-* « *voyant* en déduit des principes; l'homme *éclairé* en « fait l'application; l'homme *instruit* n'ignore ni les « choses créées, ni les lois qu'on en a déduites, ni « les applications qu'on en a faites : il sait tout, mais « il ne produit rien. »

L'ADJECTIF NATAL. Les Anciens ont parlé de cet attachement plus ou moins vif que tous les hommes

ont pour le lieu de leur naissance; mais ils se sont contentés d'observer le phénomène, sans en chercher la cause. Diderot en a fait le sujet d'un article de grammaire, qu'on ne lit point sans émotion, quand on a reçu du ciel une ame honnête et sensible. « On aime son pays natal; il est rare qu'on n'y laisse « des parents, des amis ou des connaissances : et puis, « on n'y peut faire un pas sans y rencontrer des objets « intéressants par la mémoire qu'ils nous rappellent de « notre temps d'innocence. C'est ici la maison de mon « père; là je suis né; ici j'ai fait mes premières études; « là j'ai connu cet homme qui me fut si cher; ici « cette femme qui alluma mes premiers desirs : et « voilà ce qui forme cette douceur dont Virgile et « Ovide se seraient rendu raison, s'ils y avaient un peu « réfléchi. »

Divers synonymes. Enfin il n'y a presque aucun des synonymes (et il en a fait un grand nombre) qui ne soit remarquable par le choix des exemples; condition si importante lorsqu'on écrit sur la grammaire, et dont l'omission rend ces sortes d'ouvrages fastidieux et pénibles, tandis que, composés par de bons esprits, tel que Dumarsais, le seul grammairien qui ait mérité le nom de philosophe, ils pourraient être en même temps d'excellents traités de logique et de morale. Voyez avec quel art Diderot parsème ses articles de grammaire, de pensées judicieuses, de traits saillants, d'applications fines, de comparaisons ingénieuses.

Les importants. « Les importants, dit-il, sont dans « les cours ce que les prêtres du paganisme étaient « dans leurs temples. On les croyait en grande fami- « liarité avec les dieux, parce qu'ils ne s'en éloignaient « jamais. On leur portait des offrandes qu'ils accep- « taient, et ils s'engageaient à parler au ciel, à qui ils « ne disaient rien, ou qui ne les entendait pas. »

Saccager. S'il explique le verbe *saccager*, il rappelle l'emploi heureux qu'un de nos meilleurs poètes en a fait dans l'une de ses fables ; et à cette occasion il tire de cette fable même une morale plus générale, plus détournée, et par conséquent plus piquante, moins commune et plus utile. « La Fontaine a dit du « vieillard qui avait deux maîtresses, l'une vieille, « l'autre jeune : que celle-là saccageait tous les poils « noirs, et l'autre tous les poils gris. Ce vieillard est « l'image de ceux qui n'ont point d'opinion à eux ; ils « sont dépouillés à mesure qu'ils tombent sous diffé- « rentes mains. »

Puérilité. La remarque sur le mot *puérilité* est son apologie et celle de tous les bons pères. « La sot- « tise des pères est, dit-on, de parler de la puérilité de « leurs enfants ; heureuse sottise, qui montre combien « ils y sont attachés, par la faute même qu'ils com- « mettent, en mettant assez d'importance à leurs ac- « tions pour en entretenir les autres, au hasard de les « ennuyer. »

Intolérance. Quelques lignes lui suffisent pour éta-

blir de la manière la plus forte et la plus convaincante, la justice, la nécessité de la tolérance des princes envers tous leurs sujets indistinctement. « Dans un État in« tolérant, dit-il, le prince ne serait qu'un bourreau « aux gages du prêtre. Le prince est le père commun « de ses sujets, et son apostolat est de les rendre tous « heureux. S'il suffisait de publier une loi pour être « en droit de sévir, il n'y aurait point de tyran; si « votre vérité me proscrit, mon erreur que je prends « pour la vérité vous proscrira; si un prince incrédule « a un droit incontestable à l'obéissance de son sujet, « un sujet mécréant a un droit incontestable à la « protection de son prince : c'est une obligation réci« proque. Si le prince dit que le sujet mécréant est « indigne de vivre, n'est-il pas à craindre que le sujet « ne dise que le prince infidèle est indigne de régner? « Ne peut-il pas ajouter : Si vous ne voulez pas nous « protéger, parce que nous ne pensons pas comme « vous, nous ne voulons pas vous obéir, parce que « vous ne pensez pas comme nous? Intolérants, hom« mes de sang, voyez les suites de vos principes, et « frémissez-en! »

Éducation. On n'a rien écrit de plus judicieux, de plus éloquent et de plus utile sur l'éducation des enfants, que ce qu'il en dit en peu de mots. « Celui « qui veut que l'arbre de son jardin prospère, choisit « la saison, prépare le sol, et prend un grand nombre « de précautions, dont la plupart me semblent appli« cables à un être de la nature beaucoup plus impor-

« tant que l'arbre. Je veux que le père et la mère « soient sains; qu'ils soient contents; qu'ils aient de « la sérénité; que le moment où ils se disposent à « donner l'existence à un enfant, soit celui où ils se « sentent le plus satisfaits de la leur. Si l'on remplit « d'amertume la journée d'une femme enceinte, croit-« on que ce soit sans conséquence pour la plante « molle qui germe et s'accroît dans son sein? Lorsque « vous avez planté dans votre verger un jeune arbris-« seau, allez le secouer avec violence seulement une « fois par jour, et vous verrez ce qui en arrivera. « Qu'une femme enceinte soit donc un objet sacré « pour son époux et pour ses voisins!

« Lorsqu'elle aura mis au jour son fruit, ne le cou-« vrez ni trop ni trop peu; accoutumez-le à marcher « tête nue; rendez-le insensible au froid des pieds; « nourrissez-le d'aliments simples et communs; allon-« gez sa vie en abrégeant son sommeil; multipliez « son existence, en appliquant son attention et ses « sens à tout; armez-le contre le hasard, en le ren-« dant insensible aux contre-temps; armez-le contre le « préjugé, en ne le soumettant jamais qu'à l'autorité « de la raison. Si vous fortifiez en lui l'idée générale « de l'ordre, il aimera le bien; si vous fortifiez en lui « l'idée générale de la honte, il craindra le mal; il aura « l'ame élevée, si vous attachez ses premiers regards « sur de grandes choses. Accoutumez-le au spectacle « de la nature, si vous voulez qu'il ait le goût simple « et grand, parce que la nature est toujours grande

« et simple. Malheur aux enfants qui n'auront jamais « vu couler les larmes de leur père sur la misère des « autres ! La fable dit que Deucalion et Pyrrha repeu-« plèrent le monde en jetant des pierres derrière eux. « Il reste dans l'ame la plus sensible une molécule qui « tient de sa première origine, et qu'il faut travailler « à reconnaître et à amollir. »

Parmi ces différents articles, la plupart fort courts, mais serrés et précis, il en est qui, s'ils eussent été connus, auraient excité contre Diderot une persécution dont il eût peut-être été la victime. Plusieurs de ces articles sont faits avec beaucoup d'art ; quelques uns sont évidemment destinés à servir de correctifs à de pieuses déclamations, à réparer le scandale qu'ont justement causé ces fréquents sacrifices à l'erreur commune, et à donner, pour ainsi dire, le mot de ces espèces d'énigmes. Je citerai entre autres l'article SUBIT, à la fin duquel il ne manque, pour remplir l'objet que Diderot s'y est proposé, c'est-à-dire pour en faire une satire très-ingénieuse et très-fine, qu'un renvoi. Voici cet article, qui est en effet très-leste et d'un excellent goût : « Il y a des coups subits, des « bonheurs subits, des fortunes, des élévations su-« bites ; c'est alors qu'on considère les hommes élevés « si subitement, et qu'on se demande comment cela « s'est fait, sans pouvoir se répondre. On se rappelle « seulement un endroit où Lucien introduit Jupiter, « fatigué des clameurs qui s'élevaient de la terre, « mettant la tête à sa trappe, et disant : De la grêle

« en Scythie, un volcan dans les Gaules, la peste ici, « la famine là ; refermant sa trappe, achevant de « s'enivrer, s'endormant entre les bras de Gani- « mède ou de Junon, et appelant cela gouverner le « monde. »

VICE, DÉFAUT. Quoi de plus sensé et de plus philosophique que cette addition à un article du chevalier de Jaucourt?

« L'usage a mis de la différence entre un défaut et « un vice. Tout vice est défaut, mais tout défaut n'est « pas vice. On suppose à l'homme qui a un vice une « liberté qui le rend coupable à nos yeux ; le défaut « tombe communément sur le compte de la nature : « on excuse l'homme, on accuse la nature. Lorsque « la philosophie discute ces distinctions avec une exac- « titude bien scrupuleuse, elle les trouve souvent « vides de sens. Un homme est-il plus maître d'être « pusillanime, voluptueux, colère en un mot, que « louche, bossu ou boiteux? Plus on accorde à l'or- « ganisation, à l'éducation, aux mœurs nationales, au « climat, aux circonstances qui ont disposé de notre « vie, depuis l'instant où nous sommes tombés du sein « de la nature, jusqu'à celui où nous existons, moins « on est vain des bonnes qualités qu'on possède et « qu'on se doit si peu à soi-même ; plus on est indul- « gent pour les défauts et les vices des autres ; plus « on est circonspect dans l'emploi des mots vertueux « et vicieux, qu'on ne prononce jamais sans amour et « sans haine ; plus on a de penchant à leur substituer

« ceux de malheureusement et d'heureusement nés,
« qu'un sentiment de commisération accompagne tou-
« jours. Vous avez pitié d'un aveugle; et qu'est-ce
« qu'un méchant, sinon un homme qui a la vue courte,
« et qui ne voit pas au-delà du moment où il agit? »

J'ose dire qu'il n'y a que de petits esprits, des têtes étrangement troublées par la superstition, qui puissent se refuser à l'évidence de ces principes, et en contester l'utilité.

Sur les souverains qui aiment ou haïssent les sciences. SARRASINS. Il n'y a guère de préjugés politiques et religieux que Diderot n'ait combattus dans l'*Encyclopédie.* Tout ce qui peut inspirer aux souverains l'amour de la justice, de l'humanité, de la vertu, le respect de la postérité, à tous les hommes en général le goût des sciences et de l'instruction, la bienfaisance universelle; enfin tout ce qui peut les rendre meilleurs et par conséquent plus heureux, est le but qu'il s'est proposé dans ses articles, et vers lequel tendent tous ses efforts. Personne peut-être n'a fait un usage plus utile des faits historiques, des traditions fabuleuses des différents peuples, de l'observation des phénomènes de la nature, et n'en a tiré de plus grands résultats. Fortement convaincu que les princes ennemis de la raison le furent en même temps de la justice, de la liberté et de la vertu, il en conclut que s'il est permis de prononcer, d'après l'expérience d'un grand nombre de siècles écoulés, on peut avancer que le souverain qui haïra les sciences, les arts et la

philosophie, sera un imbécile ou un méchant, ou tous les deux. S'il veut montrer la différence de la philosophie et de la superstition, il n'a point recours à de longs raisonnements; il éclaircit la question par un exemple frappant, celui du sage *Alkindi.* Un interprète de la loi le déchirait cruellement, et avait même attenté à sa vie. Le philosophe aurait pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouissait à la cour, et le perdre; il se contenta de le réprimander doucement, et de lui dire : « Ta religion te commande « de m'ôter la vie; la mienne de te rendre meilleur, « si je puis. Viens, que je t'instruise, et tu me tueras « après si tu veux. Que pense-t-on qu'il apprit à ce « prêtre fanatique? L'arithmétique et la géométrie. « Il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir et le ré- « former. C'est peut-être ainsi qu'il en faudrait user « avec les peuples féroces, superstitieux et barbares. « Faites précéder le missionnaire par un géomètre; « qu'ils sachent combiner des vérités, et puis vous « leur ferez ensuite combiner des idées plus difficiles. »

Tout le monde a parlé de l'opinion des mahométans sur la destinée, mais Diderot est le seul qui ait trouvé la vraie raison de son institution, et qui en ait senti la nécessité chez un peuple que son législateur veut rendre guerrier et conquérant. « Mahomet, dit-il, « prêcha le dogme de la fatalité, parce qu'il n'y a « point de doctrine qui donne tant d'audace et de mé- « pris de la mort, que la persuasion que le danger est « égal pour celui qui combat, et pour celui qui dort. »

Hobbes, souvent moins effrayé de ses principes que des résultats qu'on peut en tirer, Hobbes, toujours plus ferme, plus hardi lorsqu'il énonce ces principes, que conséquent lorsqu'il en déduit les corollaires, a enseigné sur la souveraineté, la justice et la toute-puissance de l'Être infini, une doctrine qui, généralisée, conduit au principe très-philosophique de l'hétérogénéité de Dieu; c'est ce même principe que, sans l'énoncer expressément, Diderot a développé avec beaucoup d'éloquence dans ce qu'il dit sur un article de la théologie des musulmans, et qui me paraît mériter une attention particulière, car c'est une bonne solution de plusieurs difficultés communes à tous les systèmes religieux fondés sur le dogme de l'*unité de Dieu*. Le lecteur en va juger.

Sarrasins. « Les musulmans n'établissent aucune « liaison entre le créateur et la créature; ils disent « que tout se rapporte à lui seul; qu'il est juste, « parce qu'il est tout-puissant; que l'idée de son « équité n'a peut-être rien de commun avec la nôtre, « et que nous ne savons précisément par quels prin- « cipes nous serons jugés à son tribunal, bons ou « méchants. Qu'est-ce qu'un être passager, d'un mo- « ment, d'un point, devant un être éternel, im- « mense, infini, tout-puissant? moins que la fourmi « devant nous. Qu'on imagine ce que les hommes se- « raient pour un de leurs semblables, si l'existence « éternelle était seulement assurée à cet être : croit-on « qu'il eût quelque scrupule d'immoler à sa félicité

« tout ce qui pourrait s'y opposer ? Croit-on qu'il ba-
« lançât de dire à celui qui deviendrait sa victime :
« Qu'êtes-vous, par rapport à moi ? Dans un moment
« il ne s'agira plus de vous, vous ne souffrirez plus, vous
« ne serez plus ; moi je suis, et je serai toujours. Quel
« rapport de votre bien-être au mien ? Je ne vous dois
« qu'à proportion de votre durée comparée à la mienne.
« Il s'agit d'une éternité pour moi, d'un instant pour
« vous, je me dois en raison de ce que vous êtes et
« de ce que je suis : voilà la base de toute justice.
« Souffrez donc, mourez, périssez sans vous plaindre.
« Or, quelle distance encore plus grande d'un Dieu
« qui aurait accordé l'éternité à sa créature, à cette
« créature éternelle, que de cette créature éternelle
« à nous ? Combien ne lui resterait-il pas d'infirmités,
« qui rapprocheraient sa condition de la nôtre, tandis
« qu'elle n'aurait qu'un seul attribut qui rendrait sa
« condition comparable à celle de Dieu. Un seul at-
« tribut divin, supposé dans un homme, suffit donc
« pour anéantir entre cet homme et ses pareils toute
« notion de justice. Rien, par rapport à cet homme
« hypothétique, que sommes-nous donc par rapport
« à Dieu ? Il n'y a que le brachmane qui a craint
« d'écraser la fourmi, qui puisse lui dire : O Dieu !
« pardonne-moi ; si j'ai fait descendre l'idée de ma
« justice jusqu'à la fourmi, j'ai pu la faire aussi re-
« monter jusqu'à toi. Traite-moi comme j'ai traité le
« plus faible de mes inférieurs. »

Je pourrais citer ici cent articles de cette force, où

les principes qui doivent servir de base à toute bonne philosophie sont exposés avec cette éloquence persuasive qu'inspire la vérité, et dont elle peut seule rendre l'impression durable : mais il vaut mieux terminer ce que j'avais à dire du travail de Diderot dans l'*Encyclopédie*, par un article d'un genre très-divers où les idées les plus douces, les images les plus riantes et les plus voluptueuses, sont encore embellies par le charme d'un style pur, harmonieux, correct. Cet article, peu connu, comme tout ce que Diderot a écrit, me paraît être à tous égards un des morceaux les plus parfaits de notre langue : on ne le lit point sans éprouver cette émotion délicieuse que laisse dans l'ame de tout lecteur sensible l'invocation sublime du poème de Lucrèce, et l'imitation presque aussi sublime que Voltaire en a faite dans un de ses plus beaux ouvrages.

Sur le mot JOUISSANCE. « Jouir, c'est connaître, éprouver, sentir les avantages de posséder : on possède souvent sans jouir. A qui sont ces magnifiques palais? qui est-ce qui a planté ces jardins immenses? c'est le souverain : qui est-ce qui en jouit? c'est moi. Mais laissons ces palais magnifiques que le souverain a construits pour d'autres que lui, ces jardins enchanteurs où il ne se promène jamais, et arrêtons-nous à la volupté qui perpétue la chaîne des êtres vivants, et à laquelle on a consacré le mot de jouissance.

« Entre les objets que la nature offre de toutes parts à nos desirs, vous qui avez une ame, dites-moi,

y en a-t-il un plus digne de notre poursuite, dont la possession et la jouissance puisse nous rendre aussi heureux que celles de l'être qui pense et sent comme vous, qui a les mêmes idées, qui éprouve la même chaleur, les mêmes transports, qui porte ses bras tendres et délicats vers les vôtres, qui vous enlace, et dont les caresses seront suivies de l'existence d'un nouvel être qui sera semblable à l'un de vous, qui dans ses premiers mouvements vous cherchera pour vous serrer, que vous éleverez à vos côtés, que vous aimerez ensemble, qui vous protégera dans votre vieillesse, qui vous respectera en tout temps, et dont la naissance heureuse a déjà fortifié le lien qui vous unissait?

« Les êtres brutes, insensibles, immobiles, privés de vie, qui nous environnent, peuvent servir à notre bonheur, mais c'est sans le savoir et sans le partager, et notre jouissance stérile et destructive qui les altère tous, n'en produit aucun.

« S'il y avait quelque homme pervers qui pût s'offenser de l'éloge que je fais de la plus auguste et la plus générale des passions, j'évoquerais devant lui la nature, je la ferais parler, et elle lui dirait : Pourquoi rougis-tu d'entendre prononcer le nom d'une volupté, dont tu ne rougis pas d'éprouver l'attrait dans l'ombre de la nuit? Ignores-tu quel est son but, et ce que tu lui dois? Crois-tu que ta mère eût exposé sa vie pour te la donner, si je n'avais pas attaché un charme inexprimable aux embrassements de son

époux? Tais-toi, malheureux, et songe que c'est le plaisir qui t'a tiré du néant.

« La propagation des êtres est le plus grand objet de la nature ; elle y sollicite impérieusement les deux sexes, aussitôt qu'ils en ont reçu ce qu'elle leur destinait de force et de beauté. Une inquiétude vague et mélancolique les avertit du moment ; leur état est mêlé de peine et de plaisir : c'est alors qu'ils écoutent leurs sens, et qu'ils portent une attention réfléchie sur eux-mêmes. Un individu se présente-t-il à un individu de la même espèce et d'un sexe différent, le sentiment de tout autre besoin est suspendu ; le cœur palpite, les membres tressaillent ; des images voluptueuses errent dans le cerveau ; des torrents d'esprits coulent dans les nerfs, les irritent, et vont se rendre au siége d'un nouveau sens qui se déclare et qui tourmente. La vue se trouble, le délire naît ; la raison, esclave de l'instinct, se borne à le servir. et la nature est satisfaite.

« C'est ainsi que les choses se passaient à la naissance du monde, et qu'elles se passent encore au fond de l'antre du sauvage adulte.

« Mais lorsque la femme commença à discerner, lorsqu'elle parut mettre de l'attention dans son choix, et qu'entre plusieurs hommes sur lesquels la passion promenait ses regards, il y en eut un qui les arrêta, qui put se flatter d'être préféré, qui crut porter dans un cœur qu'il estimait, l'estime qu'il faisait de lui-même, et qui regarda le plaisir comme la récom-

pense de quelque mérite; lorsque les voiles que la pudeur jeta sur les charmes laissèrent à l'imagination enflammée le pouvoir d'en disposer à son gré, les illusions les plus délicates concoururent avec le sens le plus exquis, pour exagérer le bonheur; l'ame fut saisie d'un enthousiasme presque divin; deux jeunes cœurs éperdus d'amour se vouèrent l'un à l'autre pour jamais, et le ciel entendit les premiers serments indiscrets.

« Combien le jour n'eut-il pas d'instants heureux avant celui où l'ame toute entière chercha à s'élancer et à se perdre dans l'ame de l'objet aimé ! On eut des jouissances du moment où l'on espéra.

« Cependant la confiance, le temps, la nature et la liberté des caresses amenèrent l'oubli de soi-même; on jura, après avoir éprouvé la dernière ivresse, qu'il n'y en avait aucune autre qu'on pût lui comparer; et cela se trouva vrai toutes les fois qu'on y apporta des organes sensibles et jeunes, un cœur tendre et une ame innocente qui ne connût ni la méfiance ni le remords. »

Je ne demande point d'excuse au lecteur pour toutes ces citations : outre qu'elles étaient absolument nécessaires pour montrer la variété des connaissances, l'étendue de l'esprit, en un mot, le mérite éminent d'un homme auquel trop peu de gens, même de gens de lettres, ont rendu justice, je suis bien sûr que c'est la partie de ces Mémoires qu'on lira avec le plus de plaisir et d'utilité.

Le nombre et l'importance des matières que je dois traiter dans ces Mémoires, me force de terminer ici cette faible esquisse du travail de Diderot dans l'*Encyclopédie :* mais, avant de parler de ses autres ouvrages, je m'arrêterai quelques moments sur un article de ce dictionnaire dans lequel il a montré une sagacité peu commune, et le talent non moins rare de saisir facilement les choses les plus difficiles; article conçu, écrit partout de verve, et qui, soit par l'étendue et la variété des connaissances qu'on y remarque, soit par la profondeur et la précision des idées, soit par les vues générales, utiles et neuves qu'il offre sur une foule d'objets divers qu'on n'éclaircit point sans avoir long-temps observé et beaucoup réfléchi, soit même par l'énergie, l'élégance, et le coloris du style, me paraît très-supérieur au discours préliminaire de D'Alembert; article qui aurait dû étonner tous les lecteurs, et qui, à peine aperçu dans l'immense recueil dont il est néanmoins un des plus beaux ornements, n'a été goûté, senti, approuvé que par quelques philosophes, c'est-à-dire par un petit nombre d'hommes; article dans lequel, comme dans les ouvrages de Hobbes, on rencontre presque à chaque paragraphe des lignes souvent si fécondes, si substantielles qu'il n'en faut qu'une à un bon esprit pour réveiller en lui une page d'idées qui y restaient en quelque sorte assoupies; article enfin qui suffirait seul pour caractériser un siècle philosophe, et que la postérité impartiale et reconnaissante, ne

lira point sans en placer l'éloquent auteur parmi les hommes d'un génie vaste, hardi et original.

A tous ces traits ici rassemblés sans art et dans l'ordre où la mémoire les a retracés à mon esprit, il est facile de reconnaître l'article *Encyclopédie.*

Sur le mot ENCYCLOPÉDIE. Diderot y expose clairement, et en jetant sur chaque question un coup d'œil rapide et pénétrant, ses idées sur le projet d'un *Dictionnaire universel et raisonné des connaissances humaines*, sur sa possibilité, sa fin, ses matériaux, l'ordonnance générale et particulière de ces matériaux ; le style, la méthode, les renvois, la nomenclature, le manuscrit, les auteurs, les censeurs, les éditeurs et le typographe. Nous allons le suivre dans cette carrière immense qu'il a parcourue avec un succès brillant ; et nous aurons soin de recueillir sur sa route quelques unes des vérités dont il l'a semée de cette main libérale et facile qui annonce l'abondance et qui se plaît à la répandre.

Diderot prouve d'abord, avec la dernière évidence, qu'un simple vocabulaire où l'on se proposerait de fixer la signification des termes d'une langue, en définissant ceux qui peuvent être définis par une énumération courte, exacte, claire et précise, ou des qualités ou des idées qu'on y attache, exige nécessairement le concours d'un grand nombre de talents, parce que les définitions de noms ne diffèrent point des définitions de choses, et que les choses ne peuvent être bien définies ou décrites que par ceux qui

en ont fait une longue étude; d'où il conclut qu'un Dictionnaire tel que l'*Encyclopédie*, où, loin de se borner à la définition du mot, on se propose d'expliquer en détail tout ce qui appartient à la chose, peut encore moins être l'ouvrage d'un seul homme; qu'il ne s'exécutera que par une société de gens de lettres et d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, et liés seulement par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque. Si le gouvernement se mêle d'un pareil ouvrage, Diderot pense qu'il ne se fera point. « Les projets lit« téraires conçus par les grands, dit-il, sont comme « les feuilles qui naissent au printemps, se sèchent « tous les automnes, et tombent sans cesse les unes « sur les autres au fond des forêts, où la nourriture « qu'elles ont fournie à quelques plantes stériles est « tout l'effet qu'on en remarque. »

Après plusieurs réflexions sur l'effet nécessaire des révolutions rapides qui arrivent dans les sciences, et surtout dans les arts mécaniques, dans la langue d'un peuple, dans les opinions qui vieillissent et disparaissent comme les mots, dans l'intérêt qu'on prend à certaines inventions et qui s'affaiblit de jour en jour, etc., il prouve par divers exemples que cette révolution s'opère aussi dans les sciences et dans les arts libéraux, mais qu'elle y est moins forte et moins sensible; il voit les esprits emportés aujourd'hui d'un mouvement général vers l'histoire naturelle, l'anatomie, la chimie et la physique expérimentale; la

philosophie soumettant à son empire tous les objets de son ressort; le temps, émousser le goût sur les questions de critique et de controverse; les connaissances les moins communes dans le siècle passé, le devenir de jour en jour dans celui-ci; la langue, même populaire, changer de face, même s'enrichir d'un grand nombre de mots techniques inconnus et inusités dans le siècle de Louis XIV. En un mot la raison s'avançant à grands pas, secouant le joug de l'autorité et de l'exemple, ici renversant un grand nombre de statues, là en relevant quelques unes qui sont renversées, telles que celles des hommes rares qui ont devancé leur siècle, etc., etc.

Il avance sur le perfectionnement indéfini de l'esprit humain, une opinion que Condorcet a portée depuis à ce degré de probabilité qui équivaut à la certitude; c'est que si on ignore jusqu'où tel homme peut aller, on sait bien moins encore jusqu'où l'espèce humaine irait, ce dont elle serait capable, si elle n'était point arrêtée dans ses progrès : mais Diderot me paraît attribuer trop d'influence aux révolutions nécessaires qui s'opposent à ces progrès; et, de ce qu'il y aura des ouvrages qui resteront toujours au dessus de la portée commune des hommes, il ne s'ensuit point, ce me semble, que l'espèce soit bornée dans ses efforts, et l'individu dans les siens. Au reste, la connaissance de la langue est le fondement de toutes les grandes espérances que l'on peut concevoir à ce sujet; elles resteront incertaines,

si la langue n'est fixée et transmise à la postérité dans toute sa perfection.

Diderot avoue que cette matière, et non celle de la grammaire, n'a pas été traitée dans l'*Encyclopédie.* Il en fait donc le sujet principal de cet article destiné à l'examen impartial de son travail, et à la recherche des moyens d'en corriger les défauts. Rien de plus philosophique que ce morceau pour lequel Diderot réclame avec raison l'attention de ses lecteurs.

Il a très-bien vu que sans la double convention qui attacha les idées aux voix, et les voix à des caractères, tout restait au dedans de l'homme et s'y éteignait.

« Sans les grammaires et les dictionnaires, qui « sont les interprètes universels des peuples entre « eux, tout demeurait concentré dans une nation, « et disparaissait avec elle : c'est par ces ouvrages « que les facultés des hommes ont été rapprochées et « combinées entre elles; elles restaient isolées sans cet « intermède : une invention quelque admirable qu'elle « eût été, n'aurait représenté que la force d'un génie « solitaire, ou d'une société particulière, et jamais « l'énergie de l'espèce. Un idiôme commun serait « l'unique moyen d'établir une correspondance qui « s'étendît à toutes les parties du genre humain, et « qui les liguât contre la nature à laquelle nous avons « sans cesse à faire violence, soit dans le physique, « soit dans le moral. Supposé cet idiôme admis et « fixé, aussitôt les nations deviennent permanentes, « la distance des temps disparaît, les lieux se tou-

« chent, il se forme des liaisons entre tous les points « de l'espace et de la durée, et tous les êtres vivants « et pensants s'entretiennent. »

Si la langue d'un peuple donne son vocabulaire, il est également vrai que ce vocabulaire est une table assez fidèle de toutes les connaissances de ce peuple; et que sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en différents temps, on se formerait une idée de ses progrès. La langue indique à l'homme pénétrant jusqu'où on était allé dans une science, dans les temps mêmes les plus reculés. « C'est ainsi, comme Diderot l'observe, qu'on s'aperçoit au premier coup « d'œil que les Grecs abondent en termes abstraits « que les Romains n'ont pas, et qu'au défaut de ces « termes, il était impossible à ceux-ci de rendre ce « que les autres ont écrit de la logique, de la morale, « de la grammaire, de la métaphysique, de l'histoire « naturelle, etc., etc.; et nous avons fait tant de pro- « grès dans toutes ces sciences, qu'il serait difficile « d'en écrire, soit en grec, soit en latin, dans l'état « où nous les avons portées, sans inventer une infi- « nité de signes. Cette observation seule démontre la « supériorité des Grecs sur les Romains, et notre su- « périorité sur les uns et sur les autres. »

Les hommes doués d'une conception facile, d'une imagination vive et forte, et qui ont plus médité que lu, offrent souvent dans leurs écrits comme dans leur conversation, de ces aperçus brillants, de ces réflexions incidentes, de ces idées de traverse qui ne

tiennent point essentiellement au sujet principal dont ils s'occupent, qui en sont même quelquefois à une assez grande distance, mais que ce sujet réveille néanmoins en eux, et qu'ils suivent plus ou moins loin. Les ouvrages de Diderot sont remplis de ces écarts hardis, de ces excursions philosophiques qui excitent tout à coup l'attention du lecteur, la soutiennent en en variant les objets, et dans lesquelles l'homme le plus instruit trouverait encore des choses très-dignes d'être sues et qu'il ignore. L'article que j'analyse ici, étincelle partout de ces traits saillants, de ces pensées délicates, ingénieuses ou profondes, en quelque sorte improvisées, et qui projetées, pour ainsi dire, sur un fond déjà très-riche, forment un ensemble imposant. Voici un exemple de ces sortes d'écarts que je trouve parmi beaucoup d'autres, dans cet article, écarts que des critiques peu éclairés ont reprochés à l'auteur comme des défauts, et qui sont de vraies beautés aux yeux de ceux dont le jugement formé par l'étude et la comparaison des grands modèles peut être de quelque poids dans la balance.

Après avoir montré par l'observation de plusieurs phénomènes très-fugitifs, l'influence des opinions dominantes sur les esprits, le mouvement général qu'ils commencent à en recevoir, et la teinte qu'elle porte dans la langue commune, Diderot ajoute que c'est là, *pour le dire en passant*, ce qui rend les anciens auteurs si difficiles à juger en matière de goût; remarque également juste et neuve, qu'il développe

rapidement, et dont il tire ensuite sur l'art d'écrire et d'assurer à ses productions une durée indépendante des révolutions nécessaires qui se font dans les sciences, dans les arts, dans les mœurs, dans les opinions, en un mot, dans toutes les choses d'institution humaine, un principe fécond, lumineux et invariable. « La persuasion générale d'un sentiment, d'un « système, dit-il, un usage reçu, l'institution d'une « loi, l'habitude d'un exercice, etc., fournissaient « aux Anciens des manières de dire, de penser, de « rendre, des comparaisons, des expressions, des « figures dont toute la beauté n'a pu durer qu'autant « que la chose même qui leur servait de base. La « chose a passé, et l'éclat du discours avec elle. D'où « il s'ensuit qu'un écrivain qui veut assurer à ses « ouvrages un charme éternel, ne pourra emprunter « avec trop de réserve sa manière de dire, des idées « du jour, des opinions courantes, des systèmes ré« gnants, des arts en vogue : tous ces modèles sont « en vicissitudes ; il s'attachera de préférence aux « êtres permanents, aux phénomènes des eaux, de « la terre et de l'air, au spectacle de l'univers et aux « passions de l'homme, qui sont toujours les mêmes ; « et telle sera la vérité, la force et l'immutabilité de « son coloris, que ses ouvrages feront l'étonnement « des siècles, malgré le désordre des matières, l'ab« surdité des notions, et tous les défauts qu'on pour« rait leur reprocher. Ses idées particulières, ses « comparaisons, ses métaphores, ses expressions, ses

« images, ramenant sans cesse à la nature qu'on ne « se lasse point d'admirer, seront autant de vérités « partielles par lesquelles il se soutiendra. On ne le « lira pas pour apprendre à penser, mais jour et nuit « on l'aura dans les mains pour en apprendre à bien « dire. Tel sera son sort, tandis que tant d'ouvrages, « qui ne seront appuyés que sur un froid bon sens, « et sur une pesante raison, seront peut-être fort « estimés et plus lus, et tomberont enfin dans l'oubli, « lorsqu'un homme doué d'un beau génie et d'une « grande éloquence les aura dépouillés, et qu'il aura « reproduit aux yeux des hommes des vérités, aupa-« ravant d'une austérité sèche et rebutante, sous un « vêtement plus noble, plus élégant, plus riche et « plus séduisant. »

Passant de là à d'autres considérations très-philosophiques, Diderot examine, pèse, compare les avantages et les inconvénients de l'art de transmettre les idées par la peinture des objets, et celui de les transmettre en fixant les voix par des caractères : et il pense que le premier moyen n'était pas sans quelque avantage, et que le second n'est pas resté sans quelque défaut. « Les peintures des êtres sont toujours très-« incomplètes, mais elles n'ont rien d'équivoque, « parce que ce sont les portraits même d'objets que « nous avons sous les yeux. Les caractères de l'écri-« ture s'étendent à tout; mais ils sont d'institution. « Ils ne signifient rien par eux-mêmes; d'un autre « côté la peinture étant permanente, elle n'est que

« d'un état instantané. Se propose-t-elle d'exprimer « le mouvement le plus simple, elle devient obscure. « C'est à l'histoire à lever l'équivoque : quelle que « soit au contraire la variété d'une action, il y a tou« jours une certaine collection de termes qui la repré« sentent ; ce qu'on ne peut dire de quelque suite ou « groupe de figure que ce soit. Multipliez tant qu'il « vous plaira ces figures, il y aura de l'interruption : « l'action est continue, et les figures n'en donnent « que des instants séparés, laissant à la sagacité du « spectateur à en remplir les vides. »

Son opinion sur la manière de discerner les radicaux, c'est-à-dire les termes qui désignent les sensations simples, et qui demeurent dans une langue nécessairement inexpliqués, me paraît très-judicieuse. Quant au moyen de fixer la notion de ces radicaux, il n'y en a selon lui qu'un seul ; c'est de rapporter la langue vivante à une langue morte. Celle-ci seule peut être une mesure exacte, invariable et commune pour tous les hommes qui sont et qui seront, entre les langues qu'ils parlent et qu'ils parleront. Si on lui demande, de la langue grecque ou latine celle qu'il faudrait préférer, il répond, ni l'une ni l'autre, mais toutes deux, et il en donne la raison en avouant toutefois que, s'il fallait se déterminer par la richesse et par l'abondance, il n'y aurait pas à balancer. Il pense que si l'on compte les hommes de génie toujours en petit nombre dans chaque nation et pour chaque siècle, on n'en trouvera presque aucun qui n'ait per-

fectionné la langue. « Les hommes créateurs portent « ce caractère particulier. Comme ce n'est pas seu-« lement en feuilletant les productions de leurs con-« temporains qu'ils rencontrent les idées qu'ils ont à « employer dans leurs écrits, mais que c'est tantôt en « descendant profondément en eux-mêmes, tantôt en « s'élançant au dehors, et portant des regards plus « attentifs et plus pénétrants sur les natures qui les « environnent, ils sont obligés, surtout à l'origine « des langues, d'inventer des signes pour rendre avec « exactitude et avec force ce qu'ils découvrent les « premiers. C'est la chaleur de l'imagination et la mé-« ditation profonde qui enrichissent une langue d'ex-« pressions nouvelles; c'est la justesse de l'esprit et la « sévérité de la dialectique qui en perfectionnent la « syntaxe; c'est la commodité des organes de la parole « qui l'adoucit; c'est la sensibilité de l'oreille qui la rend « harmonieuse.... On ne sait pas encore, ce me semble, « combien la langue est une image rigoureuse et fidèle « de l'exercice de la raison. Quelle prodigieuse supé-« riorité une nation acquiert sur une autre, surtout « dans les sciences abstraites et les beaux-arts, par « cette seule différence! A quelle distance les Anglais « sont encore de nous par la considération seule que « notre langue est faite, et qu'ils ne songent pas en-« core à former la leur! C'est de la perfection de l'idiôme « que dépendent et l'exactitude dans les sciences ri-« goureuses et le goût dans les beaux-arts, et par « conséquent l'immortalité des ouvrages de ce genre. »

Je passe sous silence une foule d'observations incidentes qui, liées avec autant d'art que de goût au sujet principal, mériteraient toutes d'être citées, parce que l'objet de toutes est important. Je dirai seulement qu'il parle en grammairien philosophe de la ponctuation, de l'accent et de la quantité, qui n'est que la loi du mouvement de la prononciation, des gallicismes ou des différents cas dans lesquels il arrive à notre langue de s'écarter des lois de la grammaire générale raisonnée, etc.

Sa remarque sur les passages que nous n'entendons point dans les auteurs anciens est du nombre de celles qu'on voudrait trouver dans les critiques et dans les commentateurs, et qu'on y cherche en vain. Tous ont indiqué avec plus ou moins d'exagération, et selon la portée de leur vue, ces endroits obscurs; mais aucun d'eux ne s'est aperçu, aucun d'eux n'a dit que cette obscurité ne naît jamais de l'indétermination du signe, lorsque ce signe aura été employé selon la même acception en plusieurs endroits différents, comme il arrivera nécessairement à une expression radicale.

Enfin l'Euphonie, dont les Grecs étaient si rigoureux observateurs, que pour ne point blesser l'oreille, ce juge [1] si sévère et si dédaigneux, ils ajoutaient quel-

[1] Voyez Denis d'Halicarnasse, *de Struct. Oration.* sect. VI, p. 54, 56. *Upton. Lond.* 1702. Nous voyons dans Cicéron que, sans avoir égard à l'usage, et uniquement pour le plaisir de l'oreille, les Romains raccourcissaient souvent les mots. *Quin etiam verba sæpe contrahuntur, non usus causa sed aurium. Orator.* cap. XLV, edit. Lefèvre, 1821. C'est le même principe qui produisait deux effets divers.

l'analogie grammaticale, parlaient, soit à Athènes, soit à Rome, avec plus ou moins d'élégance et de pureté, mais qu'ils n'avaient qu'une seule manière de prononcer leur langue, de même que les Français [1], les Allemands, les Anglais, etc., prononcent chacun la leur d'une manière uniforme, ou qui diffère si légèrement de l'uniformité, que l'impression totale reste la même pour les oreilles les plus délicates. Quant aux Grecs, qui sont l'objet particulier de cette discussion, on peut voir dans l'excellent *Traité* de Denis d'Halicarnasse *sur l'Arrangement des mots*, comment les divers organes de la parole doivent se mouvoir dans la prononciation des vingt-quatre caractères grecs, qui avaient chacun leurs différences et leurs propriétés, non seulement en ce qui concerne leur durée,

suavitatis causa liceret. (CICER. *Orator.* cap. XLVII.) J'invite le lecteur à consulter ce chapitre où l'orateur philosophe traite spécialement de l'arrangement des mots. C'est là qu'il nous apprend, entre beaucoup d'autres faits curieux, qu'il n'y avait aucun Romain, quelque grossier qu'il fût, qui ne cherchât à éviter le concours des voyelles. (*Nemo ut tam rusticus sit, qui vocales nolit conjungere.* Id. Ib. cap. XLIV, edit. cit.)

[1] Excepté dans les villages, et même dans quelques provinces de France, où la prononciation de certains mots est plus ou moins corrompue par différentes causes que leur évidence dispense d'indiquer. Il me suffit de dire que ces exceptions particulières ne changent rien à la règle qui conserve toute sa généralité; et Diderot paraît en avoir jugé de même lorsqu'il avoue que, « à parler avec la dernière exactitude, il n'y a peut-être pas dans toute la France deux « hommes qui aient absolument la même prononciation. Nous avons « chacun la nôtre; elles sont néanmoins toutes assez semblables pour « que nous n'y remarquions souvent aucune diversité choquante. » (Voyez l'art. ENCYCLOPÉDIE, tome V, page 639, première édition.)

mais encore quant à leur son [1]. Les mouvements que cet habile rhéteur prescrit spécialement à la langue et aux lèvres étaient fixés et déterminés [2] tant pour chaque élément ou lettre de l'alphabet, que pour les syllabes dont la musique avait seule le droit d'altérer la valeur [3]. Mais ce qui me paraît surtout très-remarquable, c'est qu'il y avait de la différence, quant à la durée, entre une syllabe brève et une autre brève, entre une syllabe longue et une autre longue : par conséquent des longues plus longues, et des brèves plus brèves, comme Denis d'Halicarnasse le prouve par des exemples [4] sans lesquels même nous aurions eu bien de la peine à comprendre sa pensée. On peut conclure, ce me semble, de ces différents faits dont nous avons pour garant celui de tous les critiques grecs qui a le mieux écrit de la langue, et qui en a le plus approfondi la métaphysique :

Que si nous savions avec certitude la manière dont

[1] Dionis. Halicarnass. *De Struct. Orator.* sect. xv, pag. 108.

[2] *Id. Ibid.* sect. xiv. Tout ce chapitre est rempli de détails très-curieux sur cette matière.

[3] « Dans le discours, dit Denis d'Halicarnasse, on ne force ni ne « transpose les temps rhythmiques d'un nom ou d'un verbe, on pro- « nonce longues les syllabes qui sont longues, et brèves celles qui « sont brèves. Mais dans le rhythme musical, on abrége souvent ce « qui est long, on allonge ce qui est bref, de sorte qu'on y voit le « contraire de ce qui était auparavant, et cela, parce que les temps « du chant ne sont point réglés sur la quantité des syllabes, et qu'au « contraire la quantité des syllabes se trouve réglée par les temps du « chant. » (*De Struct. Orator.* sect. xi, pag. 78, 80. Voy. aussi p. 74, édit. d'*Upton*, et Ciceron. *De Orator.* cap. xviii.)

[4] *De Struct. Orator.* sect. xv, pp. 104, 106, 108, édit. d'*Upton*.

les Grecs et les Romains prononçaient, ou plutôt chantaient leurs vers et leur prose, car leur prononciation, comme celle de toutes les langues musicales, telle qu'est encore aujourd'hui celle des Italiens, était réellement une espèce de chant [1], il est très-probable que cette prononciation, si sensiblement modifiée par l'accent, à la loi impérieuse duquel il n'était pas permis de porter atteinte, ne serait en général nullement agréable pour des oreilles françaises, italiennes, allemandes ou anglaises.

J'invite ceux qui pourraient avoir quelques doutes sur la vérité de cette assertion, à lire avec toute l'attention qu'ils méritent le *Traité* de Denis d'Halicarnasse *de l'Arrangement des mots*, et l'*Orateur* de Cicéron; ils trouveront dans ces auteurs, qui ont écrit sur cette matière avec beaucoup de méthode, de clarté et de précision, les preuves les plus fortes de ce que j'avance ici : je n'en citerai qu'une seule tirée du chapitre où, parmi plusieurs observations sur l'usage du nombre, Cicéron examine en combien de ma-

[1] Denis d'Halicarnasse le dit formellement dans le passage suivant : « Il y a dans le discours oratoire une sorte de chant qui ne « diffère du chant musical et de celui des instruments que par le « degré et non par l'espèce. Oui, il y a dans le discours oratoire, le « chant, les rhythmes, les variations, la convenance : le chant qui flatte « l'oreille, le rhythme qui soutient la voix, les variations qui raniment l'attention, et la convenance qui assaisonne tout : la diffé« rence n'est que du plus ou du moins. » (*De Struct. Orator.* sect. XI, pag. 74, édit. d'*Upton.*)

Cicéron dit la même chose dans son traité intitulé *l'Orateur*. Voy. chap. XVIII.

nières on peut varier et la période et ses nombres. « *J'étais présent*, dit-il, *lorsque C. Carbon*, tribun « du peuple, s'écria dans une harangue : *O Marce* « *Druse, patrem appello, tu dicere solebas sacram* « *esse rempublicam; quicumque eam violavissent,* « *ab omnibus esse ei pœnas persolutas. Patris dic-* « *tum sapiens, temeritas filii comprobavit.* »

« On ne saurait croire combien ce dichorée *compro-* « *bavit* excita d'applaudissements dans toute l'assem- « blée. Or, je demande d'où pouvait naître cette admi- « ration? N'était-ce pas un effet du nombre? Pour le « prouver, il suffit de changer l'ordre des mots. Dites, « par exemple, *comprobavit filii temeritas*, et il n'y « aura plus rien; quoique d'ailleurs *temeritas*, mot « composé de trois brèves et d'une longue, forme un « nombre qui, au jugement d'Aristote, doit être pré- « féré à tout autre. Mais, dira-t-on, dans l'un et l'autre « arrangement, ce sont les mêmes mots et la même « idée. La dernière construction suffit, il est vrai, pour « rendre la pensée, mais elle ne suffit pas pour satis- « faire l'oreille[1]. »

Telle est la réponse que Cicéron fait à cette objection; réponse qu'aucun moderne n'aurait certainement trouvée, et dont, quoique averti par ce grand orateur, il nous est même impossible de sentir et d'apprécier toute la justesse. Pour moi, j'avoue sincèrement, dût-on me traiter de sourd et de barbare, que, justifié d'ailleurs par le suffrage d'Aristote,

[1] Cicero *Orator.* cap. LXIII, edit. cit.

dont l'autorité dans ces matières peut au moins contrebalancer celle de Cicéron, j'aurais vraisemblablement préféré le dernier nombre; et j'en aurais même donné cette raison fondée, ce me semble, sur un principe de goût et de style qu'on ne peut guère contester : c'est qu'il faut toujours, autant qu'on le peut sans blesser l'oreille, arrêter dans une période l'esprit et l'attention du lecteur sur l'image ou l'idée dont on veut qu'il s'occupe spécialement, et dont il importe de rendre sur lui l'impression vive, forte et durable. Or, il est certain que dans le passage de Carbon c'est la témérité du fils de Drusus sur laquelle cet orateur devait particulièrement insister et réunir, pour ainsi dire, toute la lumière; à peu près comme un peintre, qui entend bien la magie du clair-obscur, laisse dans la demi-teinte les objets peu intéressants de son sujet, et détache de la toile les figures principales, par le choix des accessoires dont il les environne, et le coloris du fond sur lequel il les projette. Cependant l'ordre que Carbon a cru devoir préférer, et sans lequel, à mon grand étonnement, Cicéron dit nettement qu'il n'y aurait plus d'harmonie, *jam nihil erit*, est évidemment contraire au principe général que je viens d'énoncer, et qui paraît même puisé dans la nature et dans une théorie profonde de l'art d'écrire. Si nous ne savions pas par le témoignage exprès de Cicéron, l'admiration qu'excita dans l'assemblée du peuple le dichorée *comprobavit* qui termine la période de Carbon, et si nous n'étions pas subjugués,

entraînés irrésistiblement par l'autorité grave et imposante de l'orateur philosophe, autorité qui nous modifie plus ou moins à notre insu, et qui, dans le cas dont il s'agit, ne nous laisse plus la liberté pleine et entière de sentir, de juger, en un mot de voir par nos yeux, croit-on que notre oreille eût été plus délicieusement affectée, et notre ame plus vivement émue par le nombre de cette chute *comprobavit* que par le rhythme du mot *temeritas*, qu'Aristote, de l'aveu même de Cicéron, préférait à tout autre? J'adjure ici tous ceux qui sont sincères avec eux-mêmes, et qui n'ont pas la faiblesse ou l'amour-propre puéril de croire qu'il soit honteux de se tromper dans une question de cette nature, et de n'être pas de l'avis de Cicéron; je les prie de me dire si, n'étant point éclairés, et en quelque sorte avertis par la décision de cet excellent juge, ils auraient senti comme lui, et surtout (car c'est là le véritable état de la question), s'ils auraient osé affirmer aussi positivement qu'en changeant l'ordre des mots de cette chute, il n'y aurait plus rien : *Jam nihil erit.*

Toutes ces remarques auxquelles on en pourrait joindre beaucoup d'autres, doivent nous rendre très-circonspects, lorsqu'il s'agit de juger de l'harmonie du style, soit dans les poètes, soit dans les prosateurs. Avec quelle extrême défiance ne devons-nous pas prononcer sur cette question, lorsque nous voyons Cicéron se récrier sur la douceur des mots *insipientem, iniquum, tricipitem, concisum,* et les opposer

à la rudesse de ceux-ci : *insapientem, inæquum, tricapitem, concæsum?* Il cite ensuite plusieurs autres mots, dans la prononciation desquels l'usage permet, contre la nature même des choses, d'altérer la quantité. « Si vous consultez les règles, dit-il, elles vous « condamneront; si vous consultez l'oreille, elle vous « approuvera. Demandez-vous pourquoi? C'est que « cette prononciation la flatte agréablement, et que « le plaisir de l'oreille doit toujours l'emporter sur la « règle [1]. »

Tout le monde connaît, tout le monde sait par cœur ces beaux vers :

Ipse Pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra : quo maxima motu
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor : ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit; ingeminant Austri, et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt [2].

Il est impossible d'observer tous les détails de ce tableau effrayant, peint partout avec des traits de feu, *flagranti telo*, sans y remarquer une harmonie particulière, caractéristique, et appropriée avec autant d'art que de goût aux diverses impressions que le poète a voulu produire. Je suis sûr que le *maxima motu terra tremit, fugere feræ;* la suspension du *stravit pavor;* le pronom *ille* qui la suit, et qui montre le dieu lançant la foudre sur la cime élevée de Rho-

[1] Cicero *Orator.* cap. XLVIII, XLIX et sqq. B.
[2] Virgil *Georgic.* Lib. I, v. 328 et sqq. B.

dope ou d'Athos; le *densissimus imber*, qui fait entendre le sifflement d'une pluie orageuse, agitée par un vent violent, *ingeminant Austri*; et ce vers imité, ou plutôt traduit de Théocrite [1] : *Aut Atho, aut Rhodopen*, etc., dont la prosodie rend l'effet si pittoresque; je suis sûr, dis-je, que tout ce que je remarque ici, tout ce que je loue dans ces vers, était aussi pour Virgile de vraies beautés; je suis sûr que c'est à dessein qu'il a employé ces suspensions, ces nombres rompus, ces mots rejetés au commencement du vers, tels que *motu terra tremit; telo dejicit*, etc. Mais tous ces traits d'harmonie, et beaucoup d'autres aussi marqués, n'en sont que ce que j'appelle la partie matérielle et grossière; celle qui tombe d'abord sous le sens; celle qui ne suppose dans ceux qui l'aperçoivent qu'une connaissance très-ordinaire des langues grecque et latine, et ce tact ou cet instinct que donne l'habitude de lire les Anciens, et qui est même assez commun dans les critiques et les commentateurs.

Il suffit d'observer avec soin tout ce qu'il y a de purement traditionnel dans le sentiment que nous avons de l'harmonie des langues mortes; tout ce que nous croyons de cette harmonie sur la parole de nos instituteurs; tout ce que notre imagination a depuis ajouté à ces premières impressions pour les fortifier; il suffit, dis-je, de remarquer curieusement l'influence nécessaire de toutes ces causes sur les jugements d'ailleurs

[1] Théocrit. *Idyll.* VII, v. 77.

assez divers que nous faisons de cette harmonie du grec et du latin, pour nous convaincre que les nuances les plus fines, les plus délicates de cette harmonie, celles dont Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron s'applaudissaient peut-être le plus d'avoir trouvé la véritable expression, nous échappent; que l'harmonie qui nous étonne et que nous admirons dans les ouvrages de ces grands peintres de la nature, n'est pas toujours où nous croyons la sentir, et se trouve souvent où nous ne la supposons pas; que chaque peuple en juge par la comparaison qu'il en fait avec celle de sa propre langue : d'où il suit que cette harmonie doit nécessairement varier d'un peuple à l'autre; qu'elle doit être pour chacun, dans le rapport de sa langue avec celle des Grecs et des Romains, ou, pour m'expliquer d'une manière plus générale, que l'harmonie des langues grecque et latine, et celle du français, de l'italien, de l'anglais, etc., sont entre elles comme ces langues, et par conséquent que les Italiens sont de tous les peuples connus, celui qui sent le mieux l'harmonie de Virgile et de Cicéron, et dans la prononciation duquel la langue de ces auteurs perd le moins de sa grace, de sa douceur et de sa force. Enfin que, même dans le sentiment plus ou moins développé que nous avons de l'harmonie des vers d'Homère et de Virgile, nous sommes, par le vice de notre prononciation, et par l'incertitude où le défaut de monuments nous laisse sur celle des Anciens, nécessairement en deçà ou en delà du vrai; c'est-à-dire,

ou admirateurs exagérés d'un genre de beauté ordinaire et commun, ou observateurs tranquilles et froids de ces traits sublimes qui portent l'empreinte du génie.

Tels sont les résultats auxquels une analyse plus exacte du problème que Diderot s'est proposé sur l'euphonie, m'a conduit, et où il serait sans doute arrivé, s'il avait procédé dans cet examen avec cette juste défiance que doivent à la plupart des idées reçues tous ceux qui font usage de leur raison. Il aurait surtout évité par ce moyen quelques unes de ces assertions que les hommes d'une imagination vive se permettent trop souvent, et dont il est utile de faire remarquer le défaut, afin de corriger, pour me servir de l'expression de Bacon, la témérité des propositions générales, *ut corrigatur axiomatum iniquitas*. Au reste, quoique Diderot me paraisse être tombé ici dans plusieurs méprises, d'ailleurs très-faciles à rectifier, on va voir par l'exposé succinct de son opinion, qu'il est rare, comme je l'ai insinué ci-dessus, qu'un bon esprit traite une question, même celle sur laquelle il n'est pas préparé, et dont il n'a vu que certaines faces, sans saisir la vérité par quelque côté.

« La quantité, dit ce philosophe, hâtant ou suspen-
« dant seulement la prononciation, ne fait rien [1] ni
« pour la douceur, ni pour l'aspérité des sons. On
« pourra toujours demander comment il arrive que

[1] Cette assertion est une de celles qui ont besoin d'être restreintes; car il est bien difficile de ne pas reconnaître l'influence plus ou moins grande de la prononçiation sur l'euphonie.

« des lettres, des syllabes, des mots ou solitaires, ou « combinés, soient également agréables à plusieurs « personnes qui les prononcent diversement[1]? Est-ce « une suite du préjugé favorable à tout ce qui nous « vient de loin, le prestige ordinaire de la distance « et des lieux, l'effet d'une longue tradition? Comment « est-il arrivé que parmi tant de vers grecs et latins « il n'y ait pas une syllabe tellement contraire[2] à la « prononciation des Suédois, des Polonais, que la « lecture leur en soit absolument impossible? Di-« rons-nous que les langues mortes ont été si tra-« vaillées, sont formées de combinaisons de sons si « simples, si faciles, si élémentaires, que ces sons « forment, dans toutes les langues vivantes où ils sont « employés, la partie la plus agréable et la plus mélo-« dieuse? que les langues vivantes en se perfection-« nant toujours ne font que rectifier sans cesse leur « harmonie, et l'approcher des langues mortes? En « un mot, que l'harmonie de ces dernières, factice et « corrompue par la prononciation particulière de « chaque nation, est encore supérieure à l'harmonie « propre et réelle de leurs langues[3]?

« Je répondrai premièrement, que cette dernière « considération aura d'autant plus de force, qu'on

[1] C'est que le fait n'est pas vrai, et n'est pas même possible. J'en ai dit ci-dessus les raisons.

[2] Voyez la note de la page précédente, qui a de même ici sa juste application.

[3] De toutes ces différentes solutions que Diderot propose ici, la dernière mérite seule qu'on s'y arrête.

« sera mieux instruit des soins extraordinaires que les « Grecs ont pris pour rendre leur langue harmo- « nieuse. Je n'entrerai point dans ce détail, j'obser- « verai seulement en général, qu'il n'y a presque pas « une seule voyelle, une seule diphthongue, une seule « consonne que l'euphonie n'en puisse disposer, soit « en altérant le son [1], soit en le supprimant; secon- « dement, que, quoique les Anciens aient pris quel- « ques précautions pour nous [2] transmettre la valeur « de leurs caractères, il s'en faut beaucoup qu'ils aient « été là-dessus aussi exacts, aussi minutieux qu'ils « auraient dû l'être. Troisièmement, que le savant qui « possédera bien ce qu'ils nous ont laissé, pourra « toutefois se flatter de réduire à une prononciation « fort approchante de la sienne tout homme raison- « nable et conséquent. »

Diderot prouve ensuite qu'en prononçant le premier vers de *l'Iliade*, les Anglais font six fautes de prononciation sur sept syllabes; mais il a tort de dire que les Grecs ne prononçaient pas l'*η* comme l'*ι* : le fait qu'il nie est attesté par plusieurs monuments, et par la prononciation des Grecs modernes, et surtout par celle de ces Grecs habitants indigènes des montagnes de la Grèce, lesquels ne se sont jamais mêlés avec les habitants de la plaine et des villes, et ont

[1] Je l'ai prouvé ci-dessus par un passage de Denis d'Halicarnasse, auquel j'ai renvoyé le lecteur. (Voyez note 1, page 89.)

[2] Voyez la quatorzième section du Traité de Denis d'Halicarnasse, *de Collocat. verbor.* Il entre à cet égard dans des détails très-dignes de l'attention de ceux qui veulent avoir des connaissances exactes sur ce point peu éclairci de l'antiquité.

conservé l'ancienne prononciation dans toute sa pureté primitive et originelle. Mais, insistera-t-on, si les peuples subsistants qui lisent le grec se conformaient aux règles de Denis d'Halicarnasse, ils prononceraient donc tous cette langue de la même manière, et comme les anciens Grecs la prononçaient?

« Je réponds, dit-il, que, quelque scrupuleux « qu'un auteur puisse être dans la description des « mouvements de l'organe, lorsqu'il produit diffé- « rents sons, il y aura toujours une latitude légère en « elle-même, infinie par rapport aux divisions réelles « dont elle est susceptible, et aux variétés sensibles, « mais inappréciables, qui résulteront de ces divisions. « On n'en peut pas toutefois inférer, ni que ces des- « criptions soient entièrement inutiles, parce qu'elles « ne donneront jamais qu'une prononciation appro- « chante, ni que l'euphonie, cette loi à laquelle une « langue ancienne a dû toute son harmonie, n'ait une « action constante dont l'effet ne tende du moins « autant à nous en approcher, qu'à nous en éloigner. »

On peut bien penser que dans ses observations sur la langue, Diderot n'oublie point les synonymes. Le principe dont il déduit la loi générale qui en fixe le nombre, en ne permettant de traiter comme synonymes que les termes que la poésie prend pour tels, et les termes que l'art oratoire substitue indistinctement les uns aux autres; les raisons dont il se sert pour justifier l'harmonie oratoire qui tantôt préfère, et tantôt sacrifie le mot propre, abandonnant le juge-

ment du bon sens et de la raison pour se soumettre à celui de l'oreille; l'exposé des avantages qui résultent de cet abandon, lequel paraît d'abord l'extravagance la plus manifeste, mais qui devient, quand on y réfléchit, le fondement de la finesse, du bon goût, de la mélodie, du style, de son unité, etc., en un mot, tout ce paragraphe sur les synonymes est aussi bien pensé que bien écrit : Diderot le termine par une réflexion qui mérite toute l'attention des grammairiens, et dont on peut conclure que l'obscur et lourd Beauzée n'avait aucun des talents nécessaires pour faire un bon ouvrage sur les synonymes.

« Je voudrais, dit-il, que dans la distinction des « mots synonymes on eût égard à deux choses : l'une, « de ne pas marquer seulement les idées qui diffé« rencient, mais celles encore qui sont communes. « L'abbé Girard ne s'est asservi qu'à la première par« tie de cette loi; cependant celle qu'il a négligée « n'est ni moins essentielle, ni moins difficile à rem« plir. L'autre, de choisir ses exemples de manière « qu'en expliquant la diversité des acceptions, on « exposât en même temps les usages de la nation, « ses coutumes, son caractère, ses vices, ses vertus, « ses principales actions, etc., et que la mémoire de « ses grands hommes, de ses malheurs, et de ses pros« pérités, y fût rappelée. Il n'en coûtera pas plus de « rendre un synonyme utile, sensé, instructif et ver« tueux, que de le faire contraire à l'honnêteté ou « vide de sens. » Personne, pour le remarquer ici en

passant, n'a rempli plus scrupuleusement ces deux conditions que Diderot. Tous les synonymes qu'il a répandus dans l'*Encyclopédie* (et ils sont très-nombreux) sont en général des modèles de goût, de précision; et il n'en est presque aucun qui n'offre en peu de lignes de grandes et instructives leçons de morale, ou qui ne détruise quelques préjugés politiques ou religieux, en élevant sur leur ruine des vérités d'une utilité générale.

Après avoir traité de la langue et du moyen de transmettre les connaissances, il cherche le meilleur enchaînement qu'on puisse leur donner. L'ordre encyclopédique peut être formé soit en rapportant nos différentes connaissances aux diverses facultés de notre ame (c'est le système que Diderot a suivi dans ce Dictionnaire), soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Il divise la science générale en science des choses et en science des signes. L'art et la nature donnent aussi une grande et belle distribution : il en indique encore plusieurs autres; d'où il conclut qu'il n'est aucun système général d'où l'on puisse exclure l'arbitraire.

« L'univers, dit-il, ne nous offre que des êtres « particuliers infinis en nombre, et sans presque au« cune division fixe et déterminée. Il n'y en a aucun « qu'on puisse appeler ou le premier ou le dernier; « tout s'y enchaîne et s'y succède par des nuances « insensibles; et à travers cette uniforme immensité « d'objets, s'il en paraît quelques uns qui, comme

« des pointes de rochers, semblent percer la surface « et la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à « des systèmes particuliers, qu'à des conventions va« gues, qu'à certains événements étrangers, et non à « l'arrangement physique des êtres et à des intentions « de la nature. » Les motifs qui ont déterminé les éditeurs à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle ils ont subordonné leur travail, sont exposés avec beaucoup d'éloquence.

« Si l'on bannit l'homme ou l'être pensant de dessus « la surface de terre, dit judicieusement Diderot, ce « spectacle pathétique et sublime de la nature n'est « plus qu'une scène triste et monotone; l'univers se « tait, le silence et la nuit s'en emparent. Tout se « change en une vaste solitude, où les phénomènes « inobservés se passent d'une manière obscure et « sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'exis« tence des êtres intéressante; et que peut-on se « proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que « de se soumettre à cette considération?..... Qu'on « suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvu « qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, « insensible et froid. L'homme est le terme unique « d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, « si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans « les considérations les plus arides et les détails les « plus secs. Abstraction faite de mon existence et du « bonheur de mes semblables, que m'importe le reste « de la nature? »

Diderot fait sentir ensuite la difficulté de déterminer l'étendue relative des différentes parties d'une *Encyclopédie*, et d'établir une juste proportion entre ces parties d'un si grand tout : et, à cette occasion, il porte un jugement très-sévère du résultat de son travail et de celui de ses collègues. Il compare l'ouvrage entier au monstre de l'*Art poétique*, ou même à quelque chose de plus hideux. Il ajoute, néanmoins avec raison, que ces défauts (qu'il exagère plutôt qu'il ne les affaiblit) sont inséparables d'une première tentative ; mais que cette première édition où d'ailleurs il doit régner le plus de désordre, sera celle qui en revanche montrera à travers ses irrégularités un air original qui passera difficilement dans les éditions suivantes.

Les avantages de la méthode et d'un ordre quel qu'il soit dans le travail de chaque collaborateur d'une *Encyclopédie*, n'ont point échappé à Diderot. Il fait même à ce sujet une réflexion très-philosophique et dont le développement offre d'excellents préceptes pour la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité : on ne trouve rien ni dans Locke ni dans Condillac que l'on puisse comparer pour la précision, la justesse et la profondeur, à ce seul paragraphe écrit d'ailleurs avec cette éloquence si nécessaire pour intéresser, pour plaire et pour persuader, et ce qui n'est ni moins important ni moins difficile, pour colorer avec force et d'une manière agréable les idées les plus abstraites et les plus générales.

« Une marche à laquelle il faudrait, dit ce philo- « sophe, s'assujétir quelquefois parce qu'elle repré- « sente assez bien la méthode d'invention, c'est de « partir des phénomènes individuels et particuliers, « pour s'élever à des connaissances plus étendues et « moins spécifiques, de celles-ci à de plus générales « encore, jusqu'à ce qu'on arrivât à la science des « axiomes ou de ces propositions que leur simplicité, « leur universalité, leur évidence rendent indémon- « trables. Car, en quelque matière que ce soit, on n'a « parcouru tout l'espace que l'on avait à parcourir « que quand on est arrivé à un principe qu'on ne peut « ni prouver, ni définir, ni éclaircir, ni obscurcir, « ni nier, sans perdre une partie du jour dont on « était éclairé, et faire un pas vers des ténèbres qui « finiraient par devenir très-profondes si on ne met- « tait aucune borne à l'argumentation.

« Si je pense qu'il y a un point au-delà duquel il « est dangereux de porter l'argumentation, je pense « aussi qu'il ne faut s'arrêter que quand on est bien « sûr de l'avoir atteint. Toute science, tout art a sa « métaphysique : cette partie est toujours abstraite, « élevée, difficile ; cependant ce doit être la principale « d'un dictionnaire philosophique, et l'on peut dire « que tant qu'il y reste à défricher, il y a des phé- « nomènes inexplicables, et réciproquement. Alors « l'homme de lettres, le savant et l'artiste marchent « dans les ténèbres ; s'ils font quelques progrès, ils « en sont redevables au hasard ; ils arrivent comme

« un voyageur égaré qui suit la bonne voie sans le « savoir. Il est donc de la dernière importance de « bien exposer la métaphysique des choses, ou leurs « liaisons premières et générales; le reste en deviendra « plus lumineux et plus assuré dans l'esprit. Tous « ces prétendus mystères, tant reprochés à quelques « sciences, et tant allégués par d'autres pour pallier « les leurs, discutés métaphysiquement, s'évanouis- « sent comme les fantômes de la nuit aux approches « du jour. L'art éclairé dès le premier pas s'avan- « cera sûrement, rapidement, et toujours par la voie « la plus courte. Il faut donc s'attacher à donner les « raisons des choses quand il y en a, à assigner les « causes quand on les connaît, à indiquer les effets « lorsqu'ils sont certains, à résoudre les nœuds par « une application directe des principes, à démontrer « les vérités, à dévoiler les erreurs, à décréditer « adroitement les préjugés, à apprendre aux hommes « à douter et à attendre; à dissiper l'ignorance, à « apprécier la valeur des connaissances humaines, à « distinguer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, « le vraisemblable du merveilleux et de l'incroyable, « les phénomènes communs des phénomènes extraor- « dinaires; les faits certains des douteux, ceux-ci des « faits absurdes et contraires à l'ordre de la nature; « à connaître le cours général des événements, et à « prendre chaque chose pour ce qu'elle est, et par « conséquent à inspirer le goût de la science, l'hor- « reur du mensonge et du vice, et l'amour de la

« vertu ; car tout ce qui n'a pas le bonheur et la « vertu pour fin dernière, n'est rien. »

Un principe avoué de tous ceux qui ont du goût, qui savent écrire et raisonner, c'est qu'il n'est permis d'avoir recours à la voix de l'autorité pour prouver la justesse d'un argument ou la vérité d'une opinion, qu'après avoir démontré l'une et l'autre par les règles de la dialectique la plus exacte et la plus sévère. Diderot a jugé et senti de même ; il ne peut souffrir qu'on s'appuie de l'autorité des auteurs dans les questions de raisonnement. « Qu'importe, dit-il, à la vé« rité que nous cherchons, le nom d'un homme qui « n'est pas infaillible ? » Il n'approuve pas davantage les citations de vers ; il les trouve faibles et mesquins dans un article philosophique. Cet arrêt me paraît un peu rigoureux. Sans doute, il ne faut pas dans un ouvrage grave multiplier indiscrètement ces citations, prodiguer ces sortes d'ornements ; mais je pense que des vers, recueillis avec choix, employés avec sobriété, et placés avec art, font tout ensemble beauté, répos et variété. Ils offrent à l'esprit, dont le ressort se fatigue et s'affaiblit par une longue et forte contention, une diversion agréable et souvent nécessaire. Voyez quel parti Bayle a tiré des poètes grecs et latins, quelle grace leurs vers épars, jetés pour ainsi dire au travers de ses discussions les plus abstraites et les plus profondes, donnent à tous ses écrits ; combien ces citations animent, vivifient son style d'ailleurs négligé, mais toujours naturel, facile et

clair. Bien loin de se plaindre de ces fleurs dont il sème adroitement la route quelquefois épineuse et pénible par laquelle il conduit son lecteur, on lui sait gré de cette attention délicate, ou si l'on veut de cet innocent artifice : on se plaît surtout à voir ce philosophe à qui Homère et Virgile, Lucrèce et Horace, Molière et Boileau étaient aussi familiers que Platon, Aristote, Pline et Cicéron, Tacite et Sénèque, citer alternativement ces auteurs, orner, embellir ses méditations, des pensées de ces grands modèles du bon et du beau, et, à l'imitation de Montaigne dont il a souvent l'aimable *disinvolture* et l'heureux abandon, détourner habilement de leur vrai sens, les vers qu'il emprunte, et leur rendre ainsi par des applications aussi fines qu'ingénieuses tout l'attrait et toute la fraîcheur de la nouveauté.

Diderot traite ensuite de la nature et de l'usage des renvois; et à cette occasion il laisse échapper son secret, celui de ses collègues, et donne en quelque sorte le mot de plusieurs énigmes qu'offre l'*Encyclopédie*, et qui sans ce mot seraient assez difficiles à deviner. Il faut avouer qu'à l'époque où Diderot écrivait, il était plus que hardi de révéler un pareil secret; mais les ennemis de l'*Encyclopédie*, ou plutôt de Diderot et de D'Alembert, étaient encore plus bêtes que méchants, et c'est beaucoup dire. La plupart n'eurent aucune connaissance de ce passage très-curieux, mais très-indiscret, et ceux qui le lurent ne surent pas en tirer les conséquences

les plus naturelles et les plus immédiates. Mais suivons.

Diderot distingue deux sortes de renvois, les uns de choses, et les autres de mots. « Les renvois de « choses éclaircissent l'objet, indiquent ses liaisons « prochaines avec ceux qui le touchent immédiate- « ment, et ses liaisons éloignées avec d'autres qu'on « en croirait isolées, etc.

« Les renvois de mots sont très-utiles; en effet, où « en serait-on si toutes les fois qu'on emploie un « terme d'art, il fallait en faveur de la clarté en ré- « péter la définition ? »

Il y a une troisième sorte de renvois qui, d'après sa définition même, ne peuvent être que l'ouvrage d'un homme de génie. Pour en donner une idée, il propose diverses conjectures, l'une sur l'inclinaison et la déclinaison de l'aiguille aimantée, l'autre sur l'anneau de Saturne, phénomène solitaire qu'il tâche de faire rentrer dans la loi générale et commune, en considérant cet anneau, non comme un corps continu, mais comme un certain nombre de satellites mus dans un même plan, avec une vitesse capable de perpétuer sous nos yeux une sensation non interrompue d'ombre et de lumière. Passant ensuite à des objets plus voisins de nous, et d'une utilité plus certaine, il offre à la méditation des artistes plusieurs autres conjectures ingénieuses sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas, et que ceux qu'elles intéressent peuvent voir dans l'article même dont nous donnons ici l'analyse.

Enfin, une dernière sorte de renvois sont ceux qu'on peut appeler satiriques ou épigrammatiques. On peut les diriger secrètement contre certains ridicules, comme les renvois philosophiques contre certains préjugés. Mais Diderot n'en aime pas la fréquence; et il pense avec raison que des allusions de cette nature souvent répétées couvriraient de ténèbres un ouvrage. La postérité, qui ignore de petites circonstances qui ne mériteraient pas de lui être transmises, ne sent plus la finesse de l'à-propos, et regarde ces mots qui nous égaient comme des puérilités. «Tout « bien considéré, dit-il, j'aimerais mieux qu'on dît la « vérité sans détour, et que si par malheur ou par ha« sard on avait affaire à des hommes perdus de réputa« tion, sans connaissances, sans mœurs, etc., on les « rappelât à leur état et à leur devoir par des traits san« glants, et qu'on les poursuivît avec l'amertume de « Perse, et le fiel de Juvénal ou de Buchanan. Celui qui « blâme le vice légèrement ne me paraît pas assez « ami de la vertu. On est d'autant plus indigné de « l'injustice, qu'on est plus éloigné de la commettre; « et c'est une faiblesse répréhensible que celle qui « nous empêche de montrer pour la méchanceté, la « bassesse, l'envie, la duplicité, cette haine vigou« reuse et profonde que tout honnête homme doit « ressentir. »

Quelle que soit la nature des renvois, Diderot pense qu'on ne pourra trop les multiplier, et il en donne les raisons. Tout ce qu'il dit à ce sujet est très-ju-

dicieux et mérite d'être lu, surtout de ceux qui tenteront quelque jour une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, et une refonte générale de ce grand ouvrage dont l'Encyclopédie méthodique n'offre encore que les matériaux assez confusément épars. Il compare ingénieusement les renvois indiqués dans un article, à ces pierres d'attente qu'on voit inégalement séparées les unes des autres et saillantes sur les extrémités verticales d'un long mur, ou sur la convexité d'une voûte, et dont les intervalles annoncent ailleurs de pareils intervalles et de pareilles pierres d'attente. Il insiste à ce sujet sur la nécessité qu'un éditeur de l'*Encyclopédie* ait tout son manuscrit sous les yeux avant d'en faire imprimer la première feuille : et cette condition lui paraît même essentielle, parce qu'elle obvierait à toutes sortes de suppléments de choses, de mots et de renvois.

Diderot a très-bien senti qu'en détaillant ainsi comment une véritable *Encyclopédie* doit être faite, il établissait des règles bien sévères pour juger celle qu'il publiait, mais cette considération ne l'a point arrêté. Ces règles prouvent du moins que personne n'était plus en état que les auteurs de critiquer leur ouvrage. « Nous avons vu, ajoute-t-il, que cette « forme alphabétique qui nous ménageait à chaque « instant des repos, qui répandait tant de variété « dans le travail, et qui sous ce point de vue parais- « sait si avantageuse à suivre dans un long ouvrage, « avait ses difficultés qu'il fallait surmonter à chaque

« instant...... Nous avons vu qu'il n'y avait qu'un tra-
« vail de plusieurs siècles, qui pût introduire entre
« tant de matériaux rassemblés la forme véritable qui
« leur convenait...... Nous avons vu que l'*Encyclo-
« pédie* ne pouvait être que la tentative d'un siècle
« philosophe, que ce siècle était arrivé, que la re-
« nommée en portant à l'immortalité les noms de ceux
« qui l'acheveraient, peut-être ne dédaignerait pas de
« se charger des nôtres, et nous nous sommes sentis
« ranimés par cette idée si consolante et si douce,
« qu'on s'entretiendrait aussi de nous, lorsque nous
« ne serions plus; par ce murmure si voluptueux
« qui nous faisait entendre dans la bouche de quel-
« ques uns de nos contemporains, ce que diraient de
« nous des hommes à l'instruction et au bonheur des-
« quels nous nous immolions, que nous estimions et
« que nous aimions quoiqu'ils ne fussent pas encore.
« Nous avons senti se développer en nous ce germe
« d'émulation qui envie au trépas la meilleure partie
« de nous-mêmes, et ravit au néant les seuls mo-
« ments de notre existence dont nous soyons réelle-
« ment flattés. En effet, l'homme se montre à ses
« contemporains, et se voit tel qu'il est, composé
« bizarre de qualités sublimes et de faiblesses hon-
« teuses. Mais les faiblesses suivent la dépouille mor-
« telle dans le tombeau, et disparaissent avec elle,
« la même terre les couvre; il ne reste que les qua-
« lités éternisées dans les monuments qu'il s'est élevés
« à lui-même, ou qu'il doit à la vénération et à la

« reconnaissance publique ; honneurs dont la con-
« science de son propre mérite lui donne une jouis-
« sance anticipée ; jouissance aussi pure, aussi forte,
« aussi réelle qu'aucune autre jouissance, et dans
« laquelle il ne peut y avoir d'imaginaire que les ti-
« tres sur lesquels on fonde ses prétentions. Les nôtres
« sont déposés dans cet ouvrage, la postérité les
« jugera. »

Diderot propose divers moyens de perfectionner l'*Encyclopédie* dans une nouvelle édition, comme, par exemple, d'établir des correspondances dans les lieux principaux du monde lettré, de se pourvoir des catalogues des grandes bibliothèques, afin de ne pas être exposé sans cesse à composer médiocrement avec beaucoup de peine, de temps et de dépense, ce que d'autres ont supérieurement exécuté, et à se tourmenter pour découvrir des choses connues ; de citer exactement les sources où l'on a puisé ; d'analyser scrupuleusement et fidèlement tout ouvrage auquel le temps a assuré une réputation constante ; d'extraire particulièrement des auteurs les systèmes, les idées singulières, les observations, les expériences, les vues, les maximes et les faits ; de dépecer artistement un ouvrage, en ménager les distributions, en présenter le plan. Il ne s'agit pas de briser les jointures, mais de les relâcher ; de rompre les parties, mais de les désassembler, et d'en conserver scrupuleusement ce que les artistes appellent les *repères*. « Il importe quelquefois, dit-il, de faire men-

« tion des choses absurdes ; mais il faut que ce soit « légèrement et en passant, seulement pour l'histoire « de l'esprit humain, qui se dévoile mieux dans cer- « tains travers singuliers que dans l'action la plus « raisonnable. Ces travers sont pour le moraliste ce « qu'est la dissection d'un monstre pour l'historien « de la nature : elle lui sert plus que l'étude de cent « individus qui se ressemblent. Il y a des mots qui « peignent plus fortement et plus complètement que « tout un discours. »

Comme il est au moins aussi important de rendre les hommes meilleurs que de les rendre moins ignorants, Diderot ne serait pas fâché qu'on recueillît tous les traits frappants des vertus morales. « Pour- « quoi serait-on si attentif à conserver l'histoire des « pensées des hommes, et négligerait-on l'histoire de « leurs actions? Celle-ci n'est-elle pas la plus utile? « N'est-ce pas celle qui fait le plus d'honneur au genre « humain? Je ne veux pas qu'on rappelle les mau- « vaises actions; il serait à souhaiter qu'elles n'eussent « jamais été; l'homme n'a pas besoin de mauvais « exemples, ni la nature humaine d'être plus décriée. « Il ne faudrait faire mention des actions déshonnêtes « que quand elles auraient été suivies, non de la perte « de la vie et des biens qui ne sont que trop souvent « les suites funestes de la pratique de la vertu, mais « que quand elles auraient rendu le méchant malheu- « reux et méprisé au milieu des récompenses les plus « éclatantes de ses forfaits. »

En parlant de ces traits qu'il faut surtout recueillir, parce que le caractère de l'honnêteté s'y trouve joint à celui d'une grande pénétration, ou d'une fermeté héroïque, Diderot n'oublie pas celui de Pélisson, qui se porte accusateur de son bienfaiteur. On le conduit à la Bastille; on le confronte avec son accusé qu'il charge de quelque malversation chimérique. L'accusé lui en demande la preuve. — La preuve, lui répond Pélisson? Eh! monsieur, elle ne se peut tirer que de vos papiers, et vous savez bien qu'ils sont tous brûlés. En effet, ils l'étaient. Pélisson les avait brûlés lui-même, mais il fallait en instruire le prisonnier; et il ne balança pas de recourir à un expédient, sûr à la vérité, puisque tout le monde y fut trompé, mais qui exposait sa liberté, peut-être sa vie, et qui, s'il eût été ignoré comme il pouvait l'être, attachait à son nom une infamie éternelle, dont la honte pouvait rejaillir sur la république des lettres où Pélisson occupait un rang distingué. « Si l'on publiait, ajoute Diderot, un recueil qui con-« tînt beaucoup de ces grandes et belles actions, qui « est-ce qui se résoudrait à mourir sans y avoir fourni « la matière d'une ligne? Croit-on qu'il y eût quelque « ouvrage d'un plus grand pathétique? Il me semble, « quant à moi, qu'il y aurait peu de pages dans celui-ci, « qu'un homme né avec une ame honnête et sensible « n'arrosât de ses larmes. »

Il est certain que tous ces traits bien constatés et distribués chacun à leurs articles qu'ils vivifieraient,

auraient un grand objet d'utilité : mais Diderot remarque avec raison *qu'il faudrait singulièrement se garantir de l'adulation.*

« Quant aux éloges mérités, dit-il, il y aurait bien « de l'injustice à ne les accorder qu'à la cendre insen« sible et froide de ceux qui ne peuvent plus les en« tendre; l'équité qui doit les dispenser, le cédera-t-elle « à la modestie qui les refuse? L'éloge est un encou« ragement à la vertu; c'est un pacte public que vous « faites contracter à l'homme vertueux. Si ses belles « actions étaient gravées sur une colonne, perdrait-il « un moment de vue ce monument imposant? ne « serait-il pas un des appuis les plus forts qu'on pût « prêter à la faiblesse humaine? Il faudrait que « l'homme se déterminât à briser lui-même sa statue. « L'éloge d'un honnête homme est la plus digne et la « plus douce récompense d'un autre honnête homme : « après l'éloge de sa conscience, le plus flatteur est « celui d'un homme de bien..... Pourquoi tant d'orai« sons funèbres, et si peu de panégyriques des vi« vants? Croit-on que Trajan n'eût pas craint de « démentir son panégyriste? Si on le croit, on ne « connaît pas toute l'autorité de la considération « générale. Après les bonnes actions qu'on a faites, « l'aiguillon le plus vif, pour en multiplier le nombre, « c'est la notoriété des premières. C'est cette noto« riété qui donne à l'homme un caractère public « auquel il lui est difficile de renoncer. Ce secret « innocent n'est-il pas même un des plus importants

« de l'éducation vertueuse. Mettez votre fils dans « l'occasion de pratiquer la vertu; faites-lui de ses « bonnes actions un caractère domestique; attachez « à son nom quelque épithète qui les lui rappelle; « accordez-lui de la considération : s'il franchit jamais « cette barrière, j'ose assurer que le fond de son ame « est mauvais; que votre enfant est mal né, et que « vous n'en ferez jamais qu'un méchant, avec cette « différence qu'il se fût précipité dans le vice tête « baissée, et qu'arrêté par le contraste qu'il remar- « quera entre les dénominations honorables qu'on lui « a accordées, et celles qu'il va encourir, il se laissera « glisser vers le mal, mais par une pente qui ne sera « pas assez insensible pour que des parents attentifs « ne s'aperçoivent point de la dégradation successive « de son caractère. »

Ce que Diderot dit des éloges mérités, auxquels on ne doit pas se refuser dans un ouvrage tel que l'*Encyclopédie*, le conduit naturellement à parler des *Satires*, qu'il proscrit ainsi que les personnalités, toujours odieuses en quelque genre que ce soit. Ces à-propos légers, ces allusions fines, ces embellissements délicats qui feraient la fortune d'une historiette, ne doivent pas, selon lui, faire partie d'un grand livre. «Toute cette légèreté n'est qu'une mousse « qui tombe peu à peu; bientôt la partie volatile s'en « est évaporée, et il ne reste plus qu'une vase insipide. « Tel est aussi le sort de ces étincelles qui partent « du choc de la conversation : la sensation agréable,

« mais passagère, qu'elles excitent naît des rapports « qu'ils ont au moment, aux circonstances, aux per« sonnes, à l'événement du jour ; rapports qui « passent promptement. Les traits qui ne se remar« quent point, parce que l'éclat n'en est pas le mérite « principal, pleins de substance et portant en eux le « caractère de la simplicité jointe à un grand sens, « sont les seuls qui se soutiendraient au grand jour; « pour sentir la frivolité des autres, il n'y a qu'à les « écrire..... Il en est des grands ouvrages ainsi que « des grands édifices, ils ne comportent que des orne« ments rares et grands. Ces ornements doivent être « répandus avec économie et discernement, ou ils « nuiront à la simplicité en multipliant les rapports; « à la grandeur, en divisant les parties et en obscur« cissant l'ensemble; et à l'intérêt, en partageant l'at« tention, qui, sans ce défaut qui la distrait et la dis« perse, se rassemblerait tout entière sur les masses « principales. »

Si Diderot proscrit judicieusement les satires, il permet les portraits et les réflexions, et il en donne même une raison très-morale et très-philosophique. « Les vertus, dit-il, s'enchaînent les unes aux autres, « et les vices se tiennent pour ainsi dire par la main. « Il n'y a pas une vertu, pas un vice qui n'ait son « cortége : c'est une sorte d'association nécessaire. « Imaginer un caractère, c'est trouver d'après une « passion dominante donnée, bonne ou mauvaise, les « passions subordonnées qui l'accompagnent, les sen-

« timents, les discours et les actions qu'elle suggère,
« et la sorte de teinte ou d'énergie que tout le sys-
« tème intellectuel et moral en reçoit : d'où l'on voit
« que les peintures idéales, conçues d'après les rela-
« tions et l'influence réciproque des vertus et des
« vices, ne peuvent jamais devenir chimériques; que
« ce sont elles qui donnent la vraisemblance aux repré-
« sentations dramatiques et à tous les ouvrages de
« mœurs; et qu'il se rencontrera éternellement, dans
« la société, des individus qui auront le bonheur et le
« malheur de leur ressembler.

« C'est ainsi qu'il arrive à un siècle très-éloigné
« d'élever des statues hideuses ou respectables, au
« bas desquelles la postérité écrit successivement dif-
« férents noms : elle écrit Montesquieu où l'on avait
« gravé Platon, Desfontaines où on lisait auparavant
« Érostrate ou Zoïle : avec cette différence affligeante
« qu'on ne manquera jamais de noms de plus en plus
« déshonorés, pour remplacer celui d'Érostrate ou de
« Zoïle, au lieu qu'on n'ose espérer de la succession
« des siècles qu'elle nous en offre quelques uns de
« plus en plus illustres pour succéder à Montesquieu,
« et pour être le troisième ou le quatrième depuis
« Platon. Nous ne pouvons élever un trop grand nom-
« bre de ces statues dans notre ouvrage : elles de-
« vraient être en bronze dans nos places publiques et
« dans nos jardins, et nous inviter à la vertu sur ces
« piédestaux où l'on a exposé à nos yeux et aux regards
« de nos enfants les débauches des dieux du paganisme. »

Après avoir ainsi traité de la matière encyclopédique en général, Diderot répond à diverses objections qu'on a faites contre ce Dictionnaire. Mais comme les arts, dont l'histoire n'est pas celle de la nature employée, ont été l'objet principal de son travail, il s'explique librement sur les défauts dans lesquels il est tombé, et sur les précautions qu'il y aurait à prendre pour les corriger. Il exige de celui qui se chargera de cette partie si importante, qu'il ait profondément étudié l'histoire naturelle, et surtout la minéralogie; qu'il soit de plus excellent mécanicien, très-versé dans la physique rationnelle et expérimentale, et qu'il ait fait plusieurs cours de chimie. Il prouve ensuite en détail combien il est nécessaire qu'il soit muni de ces connaissances diverses, et que le gouvernement l'autorise à entrer dans les manufactures, à voir travailler, à interroger les ouvriers, presque toujours mystérieux par méfiance, et souvent impénétrables faute d'avoir assez réfléchi sur leur art, et de s'être élevés au dessus des procédés de la simple routine; enfin, à dessiner les instruments, les machines et même le local. Fortement convaincu qu'il est de l'intérêt général et particulier que les sciences et les arts se perfectionnent; que les lumières qu'on a droit d'attendre de leurs progrès se multiplient et s'étendent en tout sens; qu'il importe également à tous que la vérité, quel qu'en soit l'objet, soit connue de tous, parce qu'elle ne peut jamais nuire, et qu'au contraire le mensonge et l'erreur ont tôt ou tard les effets les

plus funestes; il veut qu'on dévoile tous les secrets sans aucune exception, et qu'une histoire générale des arts ne soit pas un livre de l'État, mais un livre du peuple. « A quoi bon divulguer les connaissances « de la nation, ses transactions secrètes, ses inven- « tions, son industrie, ses ressources, ses mystères, « sa lumière, ses arts, et toute sa sagesse! ne sont-ce « pas là les choses auxquelles elle doit une partie de « sa supériorité sur les nations rivales et circonvoi- « sines? Voilà ce que disent des têtes étroites, des « ames mal nées, indifférentes sur le sort du genre « humain, et tellement concentrées dans leur petite « société, qu'elles ne voient rien au-delà de son inté- « rêt. Ces hommes veulent qu'on les appelle *bons* « *citoyens*, et j'y consens, pourvu qu'ils me permet- « tent de les appeler *méchants hommes*.... Ils ne font « pas attention qu'ils n'occupent qu'un point sur ce « globe, et qu'ils n'y dureront qu'un moment; que « c'est à ce point et à cet instant qu'ils sacrifient le « bonheur des siècles à venir et de l'espèce entière, etc... « Il semble que le mot *humanité* soit pour eux un mot « vide de sens. Encore s'ils étaient conséquents! mais « dans un autre moment ils se déchaîneront contre « l'impénétrabilité des sanctuaires de l'Égypte; ils dé- « ploreront la perte des connaissances anciennes; ils « accuseront la négligence ou le silence des auteurs « qui se sont tus, ou qui ont parlé si mal d'une infinité « d'objets importants; et ils ne s'apercevront pas qu'ils « exigent des hommes d'autrefois ce dont ils font un

« crime à ceux d'aujourd'hui, et qu'ils blâment les « autres d'avoir été cè qu'ils se font honneur d'être : « ces bons citoyens sont les plus dangereux ennemis « que nous ayons eus. »

De ces considérations sur l'esprit et la matière d'un Dictionnaire encyclopédique, Diderot passe à l'examen d'une question non moins importante, celle du style propre à ce genre d'ouvrage. Il renferme le caractère général du style d'une Encyclopédie, en deux mots, *communia*, *propria; proprie*, *communiter.* En se conformant à cette règle, les choses communes seraient toujours élégantes; et les choses propres et particulières, toujours claires. « Plus les matières sont « abstraites, dit-il, plus il faut s'efforcer de les mettre « à la portée de tous les lecteurs. Il y a deux classes « d'hommes, à peu près également étroites, qu'il faut « également négliger. Ce sont les génies transcen« dants et les imbéciles, qui n'ont besoin de maîtres « ni les uns ni les autres. » Après plusieurs observations très-judicieuses, sur le style en général, sur la variété qu'une Encyclopédie comporte à ce sujet, sur la pureté de la diction qu'on a droit d'exiger dans tout ouvrage, sur la facilité de mettre du style dans un dictionnaire où tout est coupé par articles, sur la nécessité de se garantir de l'obscurité, et de ne jamais laisser rien de vague dans l'expression, etc., etc., etc.: Diderot finit par désigner le caractère du censeur qu'il voudrait avoir, de l'homme qu'il desirerait pour auteur, et de l'éditeur qu'il faudrait à un si digne collègue.

Telles sont les idées qui se sont offertes à son esprit sur le projet, le plan et l'exécution d'un *Dictionnaire universel des sciences et des arts*. J'ai tâché de ne rien faire perdre à ses idées, de leur liaison, de leur clarté et de leur précision, autant du moins que cela était possible dans un simple extrait, où il faut tout saisir, tout embrasser d'une vue générale pour tout resserrer, et n'indiquer que les grands traits et les masses principales.

C'est présentement au lecteur instruit et impartial à décider si cette analyse, qui n'est au fond qu'une très-faible esquisse d'un excellent original, ne justifie pas complètement le jugement que j'en ai porté ci-dessus; pour moi, il me semble que le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, digne d'ailleurs des éloges qu'il a obtenus, ne montre ni autant de sagacité, ni autant de connaissances et d'étendue d'esprit que ce bel article qu'il faut lire de suite. C'est alors qu'on voit combien l'ensemble en est vaste et imposant; c'est alors qu'on est vivement frappé des traces de lumière que l'auteur laisse sur toute la longueur de sa route. Cet article m'a fait plus de plaisir encore à la seconde lecture qu'à la première. C'est en cherchant les défauts que j'en ai senti tout le mérite. Diderot a trouvé le secret d'y répandre, sans s'égarer, une foule de vérités fortes et utiles : c'est un vase plein, dont la liqueur surmonte les bords de tout côté. Je le vois sous l'image d'un jardinier qui va puiser à son réservoir, dans le dessein d'arroser une

couche éloignée, et qui, chemin faisant, humecte et fertilise, du superflu de son eau, tout l'intervalle qu'il parcourt.

Il semble que la rédaction et la publication de l'*Encyclopédie*, surtout celle des dix derniers volumes de discours et des sept volumes de planches dont Diderot fut seul chargé, depuis qu'un arrêt du conseil accordé par la faiblesse habituelle du gouvernement aux cris importuns des fanatiques supprima ce Dictionnaire, devait absorber tous ses moments, et suffire à son activité. Mais son esprit était alors dans toute sa force. Il avait perfectionné son goût par une étude réfléchie des grands modèles; des méditations profondes avaient mûri son jugement, reculé les limites de ses idées, et augmenté cette facilité naturelle qu'il avait pour le travail : de sorte que l'époque de la publication de l'*Encyclopédie*, époque qui embrasse une si grande partie de sa vie, est précisément celle où il a fait le plus d'ouvrages de littérature et de philosophie.

MÉMOIRES SUR LES MATHÉMATIQUES.

Les Mémoires sur différents sujets de mathématiques[1] parurent en 1748. Il ne m'appartient pas de les apprécier, ni de déterminer ce qu'ils peuvent ajouter à sa réputation. Cette science, lorsqu'on veut l'approfondir et la reculer d'un pas, n'est pas à la portée de tous les esprits; elle demande, avec du

[1] Tome x, pag. 381 et suivantes de cette édition.

génie, des efforts opiniâtres, et ne permet pas de s'occuper d'autres objets. Il y a bien de la différence entre le mérite assez commun aujourd'hui d'entendre quelques ouvrages de géométrie, et celui qu'il faut avoir pour juger les géomètres, et assigner, parmi ces hommes si utiles à qui les sciences et les arts doivent tant, la vraie place que chacun doit occuper.

Ce que je puis dire de ces *Mémoires*, et ce que je tiens de Diderot même, c'est qu'il avait fait pour sa propre instruction un commentaire perpétuel sur les *Principes mathématiques de Newton*, et qu'ayant été prévenu par celui des PP. Jacquier et Leseur, qui ôtait au sien presque tout ce qu'il pouvait avoir d'utile, il le jeta au feu, et n'en conserva que la matière du cinquième Mémoire. On trouve dans ce dernier la démonstration que les retardations que la résistance de l'air apporte au mouvement des pendules, sont comme les carrés des arcs parcourus, et non comme les arcs, ainsi que Newton paraît l'avoir supposé : mais peut-être, comme j'en fis un jour l'objection à Diderot, que les différences sont ici si peu considérables, qu'on peut prendre sans erreur ou les arcs, ou leurs carrés pour l'expression des retardations, ce qui au reste n'est pas fort important.

LETTRE SUR LES AVEUGLES.

L'année 1749 fut très-malheureuse pour Diderot. Un esprit aussi pénétrant, aussi libre, aussi hardi que le sien, ne pouvait guère se porter sur une ma-

tière de philosophie, sans s'ouvrir des routes nouvelles, et par conséquent sans choquer directement les opinions reçues : c'est ce qu'il fit en effet dans sa *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*[1]. Cette lettre, très-digne de l'attention des philosophes, est remplie d'observations fines et judicieuses sur la métaphysique et la morale des aveugles; sur la possibilité que l'œil puisse s'instruire et s'expérimenter de lui-même, sans le secours du toucher; sur la simultanéité des mouvements qui se passent dans cet organe si composé, quand il s'ouvre pour la première fois, et qui lui donne les dispositions requises à la vision; sur le fameux problème de Molineux, auquel il ajoute certaines conditions très-importantes, et donne une solution plus exacte et plus générale que celles de Hobbes et de l'abbé de Condillac, etc.

J'ignore s'il se trouvera jamais un prince assez ferme, assez judicieux, assez éclairé sur ses véritables intérêts, assez ami de l'humanité, pour laisser à tous ses sujets indistinctement la liberté de penser, de parler et d'écrire sur quelque matière que ce soit : l'éducation plus ou moins monacale qu'on donne partout à ceux qui sont destinés au trône; les préjugés funestes dont on obscurcit leur raison naissante; l'éloignement qu'on leur inspire, moins pour les sciences peut-être que pour ceux qui les cultivent avec distinction, seront partout un obstacle à l'éta-

[1] Tome 1er, page 279 de cette édition.

blissement de toute loi favorable aux progrès de l'esprit humain. Diderot jugea des lumières de son siècle par celles de la société dans laquelle il vivait; il conclut du particulier au général, et il se trompa. Parce qu'il conversait librement avec des hommes, il ne s'aperçut pas qu'il était entouré de vieux enfants. Les raisonnements que dans sa lettre il prête à Saunderson mourant excitèrent contre lui de violentes clameurs; quoique l'ouvrage fût anonyme, le cri public le lui attribua. Bientôt le scandale devint général; et le gouvernement, toujours faible, toujours à la discrétion du fanatique, qu'il hait, qu'il révère et qu'il craint, intervint dans cette affaire dont, avec des idées plus saines de ses droits et de ceux de l'homme, il aurait senti qu'il ne devait pas connaître.

Diderot fut donc conduit à Vincennes [1], où il resta trois mois et dix jours. Un fait qui l'honore, et dont les gens de lettres offrent plus d'un exemple, c'est que, quelques menaces qu'on lui fît, il ne voulut jamais nommer l'imprimeur qu'il avait employé. Mais, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que ce refus, dont le motif était si honnête, contribua beaucoup plus à sa détention que l'ouvrage même, qui n'en fut réellement que le prétexte. Diderot fut mis au donjon, où il resta vingt-neuf jours, et où il fut même traité avec beaucoup de rigueur. On ne lui donna ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. Il employait une partie de la journée à faire de la géométrie sur les murs

[1] Le 29 juillet 1749.

de sa chambre, et le reste du temps il le passait à méditer. Cependant il s'indigna de la gêne extrême qu'on lui imposait, et que son imagination ardente lui faisait supporter plus impatiemment encore. Ces vingt-neuf jours d'étroite prison lui parurent un siècle. Combien nous avons de mesures diverses de la durée! Il n'y a pas deux jours, que dis-je? il n'y a pas deux heures dans le jour qui soient d'égale longueur pour celui qui sent avec quelque vivacité. L'aiguille de son cadran se ralentit ou s'accélère selon l'idée qui l'occupe, et elle n'est pas un instant d'accord avec celle de sa pendule. Celui dont tous les instants de la vie sont uniformes n'est qu'une machine.

Après avoir subi un dernier interrogatoire aussi inutile que les précédents, Diderot dit au magistrat avec autant de sang-froid que de fermeté, qu'il était bien le maître de le retenir en prison, mais qu'il n'était pas le maître de l'y faire vivre. Quelques jours après on se relâcha de cette sévérité si déplacée, qui va toujours contre son but quand elle n'extermine pas à tort ou à droit, et qui met l'ame d'un coupable ou d'un innocent, s'il a quelque énergie, dans l'état d'un ressort très-élastique long-temps comprimé, et qui se restitue ensuite avec plus de force quand l'obstacle cesse.

Enfin, comme cette longue détention de Diderot retardait l'impression de l'*Encyclopédie*, que le gouvernement protégeait alors, on le laissa libre, et on

le rendit à sa femme, à son enfant, des bras desquels on n'avait pas craint de l'arracher; à ses amis, dont il est si cruel dans la prospérité comme dans l'infortune d'être séparé; et à ses travaux, dont on n'eût jamais dû le distraire.

Dans le long intervalle de temps qu'il fut privé de tout ce qui peut adoucir aux yeux d'un homme de lettres la perte de sa liberté, il avait composé une espèce d'encre [1] dont il se servait pour tracer ses figures sur la muraille; et prévoyant avec raison que sa chambre serait un jour occupée par d'autres victimes de la tyrannie ministérielle ou du fanatisme, lesquelles ne seraient pas traitées plus favorablement que lui, il voulut que sa détention fût au moins utile à quelque infortuné, et il écrivit au dessus de la porte d'un cabinet où le prisonnier seul était dans le cas d'entrer : *On fait de l'encre avec de l'ardoise réduite en poudre très-fine et du vin, et une plume avec un cure-dent;* attention délicate et touchante, qui peint la bonté de son cœur, sa commisération pour les malheureux, coupables ou innocents, et cette heureuse disposition d'ame qui identifie l'homme sensible avec tout ce qui souffre.

La célébrité de Diderot, ses rapports nécessaires avec tous ceux qui marquaient dans les sciences et

[1] Il s'en servit pour écrire sur les marges d'un volume de Milton, une traduction à sa manière de l'apologie de Socrate par Platon, morceau qu'il destinait pour l'*Encyclopédie*, à l'article PHILOSOPHIE SOCRATIQUE. J'ai lu cette traduction libre dont le manuscrit autographe est entre les mains d'un ami de Diderot.

dans les arts, sa tendre et constante amitié pour D'Alembert, avec lequel il partageait les fonctions difficiles et pénibles d'éditeur et de rédacteur de l'*Encyclopédie*, l'avaient fait connaître avantageusement de Voltaire, et l'avaient mis en relation avec ce grand homme, qui a toujours eu pour lui une estime qui les honore également. Diderot lui avait envoyé sa *Lettre sur les aveugles* : Voltaire qui, sur la question de l'existence de Dieu, avait, comme Pythagore, une doctrine publique et une doctrine secrète, et qui paraît avoir cru qu'il en était de cet être comme du souverain d'un pays à l'égard duquel les sujets doivent se conformer à l'ancien axiome monacal, qui prescrit sagement de dire toujours du bien de M. le prieur : Voltaire, dis-je, fit sur l'entretien supposé de Saunderson avec le ministre Holme, quelques objections à Diderot, auxquelles celui-ci répondit avec assez de liberté, mais sans prononcer trop affirmativement sur le fond de la question. *Occultus enim propter metum Judæorum.* Comme cette réponse, qui vraisemblablement ne sera jamais imprimée, est très-importante, et peut servir d'éclaircissement et d'addition à cet endroit de la *Lettre sur les aveugles*, je rapporterai ici ce qui concerne Saunderson.

« Le moment où j'ai reçu votre lettre [1] a été un « des moments les plus doux de ma vie; je vous suis « infiniment obligé du présent que vous y avez joint. « Vous ne pouviez envoyer votre ouvrage à quelqu'un

[1] Cette réponse de Diderot est du 11 juin 1749.

« qui fût plus votre admirateur que moi. On conserve « précieusement les marques de la bienveillance des « grands; pour moi, qui ne connais guère de distinc- « tion réelle entre les hommes que celle que les qua- « lités personnelles y mettent, je place ce témoignage « de votre estime autant au dessus des marques de la « faveur des grands, que les grands sont au dessous de « vous. Que ce peuple pense à présent de ma *Lettre sur « les aveugles* tout ce qu'il voudra; elle ne vous a pas « déplu; mes amis la trouvent bonne; cela me suffit.

« Le sentiment de Saunderson n'est pas plus mon « sentiment que le vôtre; mais ce pourrait bien être « parce que je *vois*. Ces rapports qui nous frappent « si vivement n'ont pas le même éclat pour un aveu- « gle : il vit dans une obscurité perpétuelle; et cette « obscurité doit ajouter beaucoup de force pour lui à « ses raisons métaphysiques. C'est ordinairement pen- « dant la nuit que s'élèvent les vapeurs qui obscur- « cissent en moi l'existence de Dieu; le lever du soleil « les dissipe toujours; mais les ténèbres durent pour « un aveugle, et le soleil ne se lève que pour ceux « qui voient. Il ne faut pas que vous imaginiez que « Saunderson dût apercevoir ce que vous eussiez « aperçu à sa place : vous ne pouvez vous substituer « à personne sans changer totalement l'état de la « question.

« Voici quelques raisonnements que je n'aurais pas « manqué de prêter à Saunderson, sans la crainte que « j'ai de ceux que vous m'avez si bien peints.

« S'il n'y avait jamais eu d'êtres, lui aurais-je fait « dire, il n'y en aurait jamais eu ; car, pour se don- « ner l'existence il faut agir, et pour agir il faut être : « s'il n'y avait jamais eu que des êtres matériels, il « n'y aurait jamais eu d'êtres spirituels ; car les êtres « spirituels se seraient donnés l'existence ou l'au- « raient reçue des êtres matériels, ils en seraient des « modes, ou du moins des effets, ce qui n'est point « du tout votre compte. Mais s'il n'y avait jamais eu « que des êtres spirituels, vous allez voir qu'il n'y « aurait jamais eu d'êtres matériels. La bonne philo- « sophie ne me permet de supposer dans les choses « que ce que j'y aperçois distinctement ; mais je n'a- « perçois distinctement d'autres facultés dans l'esprit « que celles de vouloir et de penser, et je ne conçois « non plus que la pensée et la volonté puissent agir « sur les êtres matériels ou sur le néant, que le néant « et les êtres matériels sur les êtres spirituels. Pré- « tendre qu'il ne peut y avoir d'action du néant et « des êtres matériels sur les êtres purement spirituels, « parce qu'on n'a nulle perception de la possibilité de « cette action, c'est convenir qu'il ne peut y avoir « d'action des êtres purement spirituels sur les êtres « corporels ; car la possibilité de cette action ne se « conçoit pas davantage. Il s'ensuit donc de cet aveu « et de mon raisonnement, continuerait Saunderson, « que l'être corporel n'est pas moins indépendant de « l'être spirituel, que l'être spirituel de l'être cor- « porel ; qu'ils composent ensemble l'univers, et que

« l'univers est Dieu. Quelle force n'ajouterait point à « ce raisonnement l'opinion qui vous est commune « avec Locke, que la pensée pourrait bien être une « modification de la matière !

« Mais, lui répliquerez-vous, et ces rapports infinis « que je découvre dans les choses, et cet ordre merveilleux qui se montre de tous côtés, qu'en penserai-je ? — Que ce sont des êtres métaphysiques « qui n'existent que dans votre esprit, vous répondrait-il. On remplit un vaste terrain de décombres « jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la « fourmi trouvent des habitations fort commodes ; « que diriez-vous de ces insectes, si prenant pour des « êtres réels les rapports des lieux qu'ils habitent « avec leur organisation, ils s'extasiaient sur la beauté « de cette architecture souterraine et sur l'intelligence « supérieure du jardinier qui a disposé les choses pour « eux ?

« Ah ! monsieur, qu'il est facile à un aveugle de se « perdre dans un labyrinthe de raisonnements semblables, et de mourir athée, ce qui toutefois n'arrive point à Saunderson ! Il se recommanda, en mourant, au Dieu de Clarke, de Leibnitz et de Newton, « comme les Israélites se recommandaient au Dieu « d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il est à « peu près dans une position semblable ; je lui laisse « ce qui reste aux sceptiques les plus déterminés, « toujours quelque espérance qu'ils se trompent. Mais « que cela soit ou non, je ne suis point de leur avis.

« Je crois en Dieu, quoique je vive très-bien avec les « athées. Je me suis aperçu que les charmes de l'ordre « les captivaient malgré qu'ils en eussent; qu'ils « étaient enthousiastes du beau et du bon, et qu'ils « ne pouvaient, quand ils avaient du goût, ni sup- « porter un mauvais livre, ni entendre patiemment « un mauvais concert, ni souffrir dans leur cabinet « un mauvais tableau, ni faire une mauvaise action: « en voilà tout autant qu'il m'en faut. Ils disent que « tout est nécessité. Selon eux, un homme qui les « offense ne les offense pas plus librement que ne les « blesse la tuile qui se détache et qui leur tombe sur « la tête; mais ils ne confondent point ces causes, et « jamais ils ne s'indignent contre la tuile; autre in- « conséquence qui me rassure. Il est donc très-impor- « tant de ne pas prendre de la ciguë pour du persil, « mais nullement de croire ou de ne pas croire en « Dieu. Le monde, dirait Montaigne, est un esteuf « qu'il a abandonné à pelotter aux philosophes; et « j'en dis presque autant de Dieu même. »

Croirait-on que dans un pays où la religion, les prêtres et les rois ont été si vivement attaqués, l'entretien supposé de Saunderson avec le ministre Holme ait empêché Diderot d'être de la Société royale de Londres? Ces Anglais si jaloux, si fiers d'une liberté dont leur gouvernement, plus despote, plus ombrageux que les autres, les laisse se prévaloir, mais ne les laisse pas jouir; ces Anglais, qui se disent si tolérants, qui se croient si philosophes et que l'on voit

tous les jours consacrer dans leurs discours et dans leurs écrits les préjugés politiques et religieux les plus absurdes et les plus funestes ; ces Anglais, en un mot, dont la raison enchaînée aujourd'hui par le double lien de la superstition et du despotisme, assure à leurs enfants déjà façonnés au joug, une longue et honteuse servitude, n'ont jamais pardonné à Diderot la plaisanterie du docteur Inchliff, et le titre simulé de son ouvrage ; ils n'ont pas vu que cette ruse innocente, dont la crainte de la persécution avait été le seul motif, était suffisamment justifiée par cette crainte même ; ils ont crié à la calomnie ; ils ont dit, ils ont imprimé qu'on avait fait de Saunderson un athée, tandis qu'il meurt en invoquant le Dieu de Clarke et de Newton ; et d'ailleurs peut-on appeler athée celui qui au moment de se rejoindre à la masse générale et commune, propose humblement ses doutes sur une question purement spéculative, également indifférente pour tout homme vertueux de quelque manière qu'on la décide, et que ce juge dont parle Montaigne aurait pu ajouter à celles qu'il appelait *questions pour l'ami ?*

PROMENADE DU SCEPTIQUE[1].

Une injustice faite à un citoyen est un mal dont tout le monde souffre plus ou moins. Elle ne nuit pas seulement à celui qui en est la victime, elle fait encore le malheur de tout ce qui l'environne. La dé-

[1] Ouvrage perdu.

tention de Diderot, qui n'était qu'un coup d'autorité ministérielle, et par conséquent un abus de la force, porta la désolation dans sa famille, l'inquiétude et l'affliction parmi ses amis, et a privé la république des lettres d'un ouvrage qui, à l'époque où il devait être publié, aurait fait beaucoup de bien, et que le progrès rapide des lumières a rendu presque inutile aujourd'hui, à l'exception de quelques pages. L'exempt qui conduisit Diderot à Vincennes le fouilla d'abord, selon l'usage honnête de ces heureux temps, et lui ayant trouvé ce manuscrit dans sa poche, il s'en empara de la part du roi, au nom duquel toutes les iniquités se commettent, et auquel on peut en effet les attribuer quand il les permet; car un roi est précisément dans le gouvernement de ses États, comme Dieu dans celui du monde, selon l'opinion des Juifs; il ne peut se faire aucun mal dans leur empire respectif dont ils ne soient les auteurs : *Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit*[1] ?

Ce manuscrit fut donc déposé au greffe de la police, ou plutôt dans la bibliothèque de M. Berrier, alors lieutenant de police. Il a passé depuis dans celle de M. de Lamoignon à qui, long-temps après, Diderot le fit demander avec instance; mais, soit que le bibliothécaire le cherchât négligemment, soit qu'il eût un ordre secret de ne le pas trouver, ce qui est peut-être plus vraisemblable, Diderot est mort sans avoir pu

[1] C'est ce que dit le *Prophète Amos*, le troisième des douze petits prophètes. Voyez *la Sainte Bible*, chap. III, verset 6. B.

recouvrer son manuscrit, dont M. de Malesherbes avait aussi une très-belle copie que j'ai achetée à sa vente [1].

Cet ouvrage, dont il suffit de donner ici une idée générale, a pour titre : *Promenade du Sceptique, ou Entretien sur la Religion, la Philosophie et le Monde.* Il est divisé en trois allées : *l'allée des épines, l'allée des marronniers, et l'allée des fleurs.*

L'histoire de la religion fait le sujet de la première partie. Diderot rapporte, sous des noms empruntés, les principaux événements de l'*Histoire sainte.*

La seconde partie est un entretien philosophique sur l'existence de Dieu, dans lequel on retrouve le même raisonnement que Diderot a employé depuis dans sa lettre à Voltaire.

La troisième partie est purement morale : ce sont des réflexions qui n'ont même rien de neuf sur la fausseté des liaisons d'amour, d'amitié, et de celles qu'on appelle de simples connaissances.

En se reportant au temps où Diderot se proposait de publier cet écrit, on ne peut se dissimuler qu'il y avait du courage et même de la hardiesse à attaquer la superstition, et à élever sur ses ruines, encore sanglantes, des vérités alors peu communes, et dont la plupart même, dans quelque siècle où on les énonce, ne peuvent jeter de profondes racines que dans un petit nombre de bons esprits. Mais il s'agit de savoir si cet ouvrage, considéré dans son ensemble, dans

[1] Cette copie est aujourd'hui entre les mains d'une demoiselle Mérigault.

ses détails et dans ses résultats, ferait aujourd'hui une grande sensation. Je ne le pense pas. La partie philosophique, à l'exception de cinq à six pages où l'on sent l'ongle du lion, *ex ungue leonem*, paraîtrait en général superficielle; et les deux autres, mais surtout la première, n'auraient aucun intérêt.

Cette *promenade* ou cet *entretien* commence par une préface entre Cléobule et Ariste : cette préface est fort bonne. J'y ai remarqué plusieurs pensées dont le tour et l'expression ont quelque chose du style de Fontenelle, et de cet esprit délicat et fin dont les idées les plus philosophiques et les plus profondes de cet ingénieux auteur portent si souvent l'empreinte. En voici quelques unes que je me rappelle : Ariste dit de Cléobule. « Il parle volontiers de la vertu; mais du ton « dont il en parle, on sent qu'il est bien avec elle. »

« Les raisonnements de l'esprit fort sont-ils solides? « on a tort de les combattre : sont-ils mauvais? on a « tort de les redouter. »

« Mal appliquer le ridicule, c'est souffler sur une « glace; l'humidité de l'haleine disparaît d'elle-même, « et le cristal reprend son éclat. »

Voilà, quant à l'objet que je me suis proposé dans ces Mémoires, les seuls détails où je puisse entrer sur ce manuscrit, que Diderot se flattait alors de recouvrer avec sa liberté, et que d'autres soins et d'autres travaux beaucoup plus importants lui firent bientôt oublier [1].

[1] Ce n'est qu'à l'époque où il conçut le projet de recueillir tous ses ouvrages pour en préparer une édition générale; c'est-à-dire

Mais il fut vivement affecté d'un événement qu'il n'avait pu prévoir, et qui fut la suite de sa détention. Tacite dit que les haines sont d'autant plus violentes, que les causes en sont plus injustes [1] : la conduite du frère Ange, dans cette circonstance, est une preuve remarquable de la vérité de cette observation. A peine Diderot fut-il transféré à Vincennes, que ce moine, qui avait conservé religieusement au fond de son cœur un long ressentiment du tour de page que Diderot lui avait fait deux ans auparavant, *ultione promotus*, écrivait à son père que ce même fils de la vie duquel il lui avait peint autrefois les désordres, venait d'être arrêté par ordre du gouvernement pour un sujet très-grave, et enfermé dans un cachot dont vraisemblablement il ne sortirait jamais. On peut juger du désespoir affreux où la lettre de cet homme atroce plongea le père de Diderot et toute sa famille. Il était bien sûr que son fils, en qui il avait toujours reconnu des principes très-sévères d'honneur et de probité, n'avait rien fait dont il dût rougir; mais il avait entendu parler de la hardiesse de ses opinions en matière de religion, et ses idées se portèrent aussitôt sur cet objet.

Diderot, qui depuis long-temps avait oublié le frère Ange, et qui ne se croyait pas plus présent à sa mé-

plus de trente ans après sa sortie de Vincennes, qu'il fit avec assez de suite différentes tentatives également inutiles, pour retrouver ce manuscrit.

[1] *Odiis, quorum causæ acriores, quia iniquæ.* (TACIT. *Annal.* Lib. I, cap. XXXIII.)

moire, ne le soupçonnait pas d'avoir instruit son père de sa détention, et surtout d'en avoir envenimé les motifs d'une manière vague et générale, et par cela même plus inquiétante. Dès qu'il lui fut permis d'écrire, il informa son père du malheur qui lui était arrivé, lui parla de l'ouvrage qu'on lui imputait faussement, le rassura sur les suites de cette affaire, et finit par lui demander quelques secours pécuniaires. On reconnaît, dans la réponse de son père que j'ai eue entre les mains, l'effet des calomnies du frère Ange : elles avaient fait impression sur son esprit, et il lui parut que son fils lui cachait les vrais motifs de sa détention. Cependant, après des conseils et des remontrances, toujours respectables de la part d'un père, quel qu'en soit l'objet, il lui laisse voir le chagrin que lui cause la perte de sa liberté, l'assure de toute sa tendresse, et joint à sa lettre un billet à ordre de cent cinquante francs. J'ai dit plus haut que le mariage de Diderot fut long-temps un mystère pour sa famille. On voit par cette lettre que six ans après, son père ne savait pas encore ce qu'il en devait croire. « Je vous préviens, lui dit-il, que vous ne recevrez « jamais de preuves de mes bonnes grâces que vous « ne m'ayiez marqué au vrai, et sans équivoque, si « vous êtes marié, comme on l'a écrit de Paris, et « que vous avez deux enfants. Si ce mariage est légi« time, et que la chose soit, j'en suis content : je « compte que vous ne refuserez pas à votre sœur le « plaisir de les élever, et à moi celui de les voir. »

Toute cette conduite est d'un homme sage, indulgent et bon, en qui le zèle de la religion n'a point affaibli le plus doux sentiment de la nature, et qui se souvient toujours qu'il est père avant de penser qu'il est chrétien.

La détention de Diderot n'avait pas interrompu, mais seulement retardé l'impression de l'*Encyclopédie.* Lorsqu'il fut libre, il reprit avec la même activité le travail immense dont il s'était chargé, et le premier volume de ce dictionnaire parut l'année suivante. Tout le monde sait les persécutions qu'il excita contre les éditeurs, et les efforts aussi honteux qu'impuissants que les fauteurs de l'ignorance et de la superstition firent pour étouffer dans sa naissance ce fruit utile des veilles de tant d'hommes célèbres dans les sciences et dans les arts. Il suffit de dire que l'orage excité par ces fanatiques, après s'être grossi et accumulé pendant plusieurs années, éclata enfin à la publication du septième volume, époque où un arrêt du conseil long-temps sollicité par les prêtres, et accordé à leurs importunités par un gouvernement faible et sans lumières, supprima l'ouvrage et en défendit la continuation.

Dès ce moment tout le poids de l'*Encyclopédie* retomba sur Diderot. D'Alembert, qui n'avait pas encore adopté la sage maxime d'un grand roi, qu'il ne faut jamais faire ce que l'ennemi desire, maxime souvent applicable, et dont il a reconnu depuis l'utilité, abandonna à son collègue le soin d'achever l'ouvrage,

et céda aux instances de quelques amis qui portaient la circonspection jusqu'à la faiblesse, et l'amour du repos jusqu'à l'indolence. Ils ne cessaient de lui répéter qu'il avait assez fait pour sa réputation; que l'homme était né pour l'erreur, et ne méritait pas la peine qu'on prenait pour l'éclairer; que le bonheur valait mieux que la gloire; que le sage devait être confesseur, mais non martyr de la vérité; qu'il fallait vivre pour soi quand les autres nous dispensaient, par leur conduite à notre égard, de l'obligation de vivre pour eux. En un mot, à juger de leurs intentions par les conseils pusillanimes qu'ils donnèrent à D'Alembert dans cette circonstance critique, ils semblent avoir été moins occupés de sa tranquillité, de ses intérêts, et, comme disaient les Romains, du soin de sa dignité, que de la crainte d'être enveloppés dans sa proscription. Si cette conjecture à laquelle leurs suggestions insidieuses ont donné lieu, était vraie, elle confirmerait cette pensée si affligeante d'un ancien philosophe qui disait que souhaiter avec ardeur la prospérité de son ami, c'était craindre pour soi les suites de son adversité.

Quoi qu'il en soit du motif réel ou apparent de ces conseils funestes, ils déterminèrent D'Alembert, que l'extrême faiblesse de son caractère mettait à la discrétion de celui qui avait l'art de le conduire en paraissant le suivre, à ne plus se mêler de l'*Encyclopédie*. Tout ce que Diderot put en obtenir après un an de négociations, d'instances et de prières, c'est

qu'il achèverait la partie mathématique qui même, si j'en crois de très-grands géomètres, se ressent en quelques endroits du dégoût qu'on lui avait inspiré pour l'*Encyclopédie*, et du peu d'intérêt qu'il y prit depuis sa désertion.

A peine Voltaire eut-il appris la persécution qu'on exerçait sans mesure comme sans pudeur contre Diderot et D'Alembert, qu'il en témoigna au premier toute son indignation. L'arrêt du conseil qui supprimait l'*Encyclopédie* l'affligeait moins encore pour les éditeurs que pour l'honneur de la nation. Il savait qu'un ouvrage d'une utilité aussi générale, et qui était devenu un objet de commerce de plusieurs millions, serait nécessairement continué dans le même esprit, achevé sur le même plan, et imprimé quelque part, malgré l'inquisition et les efforts réunis du ministère, du parlement et de la police; mais il ne pouvait se consoler de la honte dont cet arrêt, si digne des temps barbares, couvrait la France aux yeux des étrangers: il entendait au fond de sa retraite le jugement de la postérité, et des larmes amères coulaient de ses yeux. Son avis était que Diderot et D'Alembert quittassent tout-à-fait l'*Encyclopédie*, ou qu'ils allassent la continuer en pays étranger, ou qu'ils obtinssent justice et liberté dans le leur. Comme la réponse de Diderot[1] à ces différentes propositions renferme des détails curieux, peu connus, et qui peuvent servir à l'histoire de l'*Encyclopédie*, je la rapporterai avec d'au-

[1] Elle est datée du 19 février 1758.

tant plus de plaisir, qu'on y remarque partout un grand caractère d'équité, de franchise et d'honnêteté, joint à une fermeté d'ame peu commune, et qui ne s'est jamais démentie.

« Vous dites donc, monsieur et cher maître, qu'on « en use avec nous d'une manière odieuse, et vous « avez raison. Vous croyez que j'en dois être indigné, « et je le suis. Le projet d'achever en pays étranger « est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité « avec nos collègues; les manuscrits qu'ils ont acquis « ne nous appartiennent pas, et ils nous appartien- « draient, qu'au défaut des planches nous n'en ferions « aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner « le dos sur la brèche, et faire ce que desirent les « coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec « quelle joie ils ont appris la désertion de D'Alembert, « et toutes les manœuvres qu'ils emploient pour l'em- « pêcher de revenir! Il ne faut pas s'attendre qu'on « nous fasse justice des brigands auxquels on nous a « abandonnés, et il ne nous convient guère de le « demander : ne sont-ils pas en possession d'insulter « qui il leur plaît, sans que personne s'en offense? « Est-ce à nous à nous plaindre lorsqu'ils nous asso- « cient dans leurs injures avec des hommes que nous « ne vaudrons jamais? Que faire donc? ce qui con- « vient à des gens de courage, mépriser nos ennemis, « les poursuivre, et profiter, comme nous avons fait, « de l'imbécillité de nos censeurs. Faut-il que pour « deux misérables brochures, nous oubliions ce que

« nous nous devons à nous-mêmes et au public? Est-il « honnête de tromper l'espérance de quatre mille sous- « cripteurs, et n'avons-nous aucun engagement avec « les libraires? Si D'Alembert reprend et que nous « finissions, ne sommes-nous pas vengés? Ah! mon « cher maître, où est le philosophe? où est celui qui « se comparait au voyageur du Boccalini? Les cigales « l'auront fait taire. Je ne sais ce qui s'est passé dans « sa tête; mais si le dessein de s'expatrier n'y est pas à « côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une « sottise. Le règne des mathématiques n'est plus [1]. Le « goût a changé; c'est celui de l'histoire naturelle et « des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas « à l'âge qu'il a dans l'étude de l'histoire naturelle, « et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de lit- « térature qui réponde à la célébrité de son nom. Quel- « ques articles d'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec « dignité pendant et après l'édition : voilà ce qu'il n'a « pas considéré, ce que personne n'osera peut-être « lui dire, et ce qu'il entendra de moi; car je suis fait « pour dire la vérité à mes amis, et quelquefois aux « indifférents, ce qui est plus honnête que sage. Un « autre se réjouirait en secret de sa désertion : il y « verrait de l'honneur, de l'argent et du repos à ga- « gner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai « rien pour le ramener. Voici le moment de lui mon- « trer combien je lui suis attaché; et je ne me man- « querai ni à moi-même ni à lui. Mais, pour Dieu, ne

[1] Cela était vrai alors.

« me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur « lui ; et c'est inutilement que je lui prouverais qu'il « a tort, si vous lui dites qu'il a raison. D'après tout « cela, vous croirez que je tiens beaucoup à l'*Ency-* « *clopédie*, et vous vous tromperez. Mon cher maître, « j'ai la quarantaine passée ; je suis las de tracasseries. « Je crie depuis le matin jusqu'au soir, le repos, le « repos, et il n'y a guère de jour que je ne sois tenté « d'aller vivre obscur et mourir tranquille au fond de « ma province. Il vient un temps où toutes les cendres « sont mêlées. Alors que m'importera d'avoir été Vol- « taire ou Diderot, et que ce soit vos trois syllabes ou « les trois miennes qui restent ? Il faut travailler, il « faut être utile, on doit compte de ses talents *et cæ-* « *tera*. Être utile aux hommes ! est-il bien sûr qu'on « fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande « différence entre le philosophe et le joueur de flûte ? « Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain, « et demeurent ce qu'ils sont. Les Athéniens n'ont « jamais été plus méchants qu'au temps de Socrate, « et ils ne doivent peut-être à son existence qu'un « crime de plus. Qu'il y ait là-dedans plus d'humeur « que de bon sens, je le veux ; et je reviens à l'*Ency-* « *clopédie*. Les libraires sentent aussi-bien que moi « que D'Alembert n'est pas un homme facile à rem- « placer ; mais ils ont trop d'intérêt au succès de leur « ouvrage pour se refuser aux dépenses. Si je peux « espérer de faire un huitième volume deux fois « meilleur que le septième, je continuerai ; sinon, ser-

« viteur à l'*Encyclopédie*. J'aurai perdu quinze ans de « mon temps : mon ami, D'Alembert aura jeté par les « fenêtres une quarantaine de mille francs, sur les-« quels je comptais, et qui auraient été toute ma for-« tune; mais je m'en consolerai, car j'aurai le repos. « Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et « aimez-moi toujours. »

Lorsque, par la désertion de D'Alembert, Diderot se vit dans la nécessité de l'imiter ou de se charger seul de tout le travail, il fallut stipuler avec les libraires de nouvelles conditions qui ne lui furent pas avantageuses, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit [1] à Voltaire, qui lui avait offert d'autres articles pour les volumes suivants. « Si je veux de vos articles, « monsieur et cher maître! lui dit-il : est-ce qu'il peut « y avoir de doute à cela? est-ce qu'il ne faudrait pas « faire le voyage de Genève et aller vous les demander « à genoux, si on ne pouvait les obtenir qu'à ce prix? « Choisissez, écrivez, envoyez, envoyez souvent. Je « n'ai pu accepter vos offres plus tôt; mon arrange-« ment avec les libraires est à peine conclu. Nous avons « fait ensemble un beau traité comme celui du diable « et du paysan de La Fontaine. Les feuilles sont pour « moi, le grain est pour eux; mais au moins ces feuilles « me seront assurées : voilà ce que j'ai gagné à la « désertion de mon collègue. Vous savez sans doute « qu'il continuera de donner sa partie mathématique. « Il n'a pas dépendu de moi qu'il ne fît mieux. Je

[1] Le 14 juin 1758.

« croyais l'avoir ébranlé ; mais il faut qu'il se pro-
« mène. Il est tourmenté du desir de voir l'Italie. Qu'il
« aille donc en Italie. Je serai content de lui s'il re-
« vient heureux, etc. »

J'ai été forcé d'anticiper sur l'ordre chronologique des événements afin de ne point séparer ce que j'avais à dire de l'*Encyclopédie*, jusqu'au moment où le gouvernement, honteux peut-être de l'arrêt du conseil qui la supprimait, se détermina enfin à permettre qu'on l'imprimât clandestinement, et n'eut pas même le courage de donner à cette permission la publicité qu'il n'avait pas craint de donner à une loi injuste, tyrannique, absurde, et aussi contraire aux principes d'une administration sage et éclairée, qu'à la gloire et à la prospérité de l'empire.

Je dois parler présentement des différents ouvrages que Diderot publia dans le cours de l'impression des sept premiers volumes de l'*Encyclopédie*.

Un de ceux qui méritent le plus d'attention par l'importance et la variété des objets qu'il y embrasse, et des questions difficiles qu'il y discute, c'est sa *Lettre sur les sourds et muets* qu'il fit entre le premier et le second volume de l'*Encyclopédie* [1].

LETTRE SUR LES SOURDS ET MUETS.

On trouve dans cet ouvrage, comme dans tout ce qu'il a écrit, la même abondance d'idées, la même

[1] Elle parut au commencement de l'année 1751. (Voyez l'Épître dédicatoire, tome II, page 3 de cette édition.)

étendue de connaissances, une sagacité peu commune, beaucoup d'agrément et d'imagination, un style vif, énergique, original, et toujours des vues nouvelles, soit sur la matière même qu'il traite, soit sur celles qui sont l'objet non moins curieux et intéressant de ses écarts et de ses digressions.

Il adressa sa lettre à l'auteur des *Beaux-Arts réduits à un même principe :* mais ce qui est remarquable, c'est que les idées que semble lui faire naître le système de l'abbé Batteux, sont autant de réfutations indirectes de ce système, et paraissent bien moins destinées à étendre ou à confirmer ce que cet écrivain, qui avait plus d'érudition que de justesse et de goût, a dit, qu'à l'avertir finement de ce qu'il aurait dû dire. Diderot appelait avec raison le livre de Batteux, un livre *acéphale*, parce qu'en effet, après avoir réduit le grand principe de tous les beaux-arts à l'imitation de la belle nature, il n'explique en aucun endroit ce que c'est que la belle nature; omission grave, qui rend son ouvrage, écrit d'ailleurs d'un style dur et pesant, à peu près inutile, et qui donne avec assez de précision la mesure de son esprit.

La matière des inversions avait été traitée par plusieurs grammairiens avant que Diderot s'en occupât; et d'autres [1] l'ont encore agitée après lui, parce qu'il y a une infinité de faces différentes, sous lesquelles

[1] Voyez les *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie*, par D'Alembert, tome v, art. 10, pag. 165 et suivantes.

on peut considérer le même objet. Mais, à l'exception de Dumarsais qui a écrit en philosophe sur la grammaire et sur la métaphysique des langues en général, personne peut-être n'a employé dans cette question très-compliquée, une analyse plus fine et plus exacte que celle dont Diderot s'est servi pour l'éclaircir.

Il propose deux moyens de connaître la langue des gestes : les expériences sur un muet de convention, et la conversation assidue avec un sourd et muet de naissance.

L'idée du muet de convèntion, ou celle d'ôter la parole à un homme pour s'éclairer sur la formation du langage, un peu généralisée, le conduit à considérer l'homme distribué en autant d'êtres distincts et séparés qu'il a de sens, et à rechercher les idées communes et particulières à chacun des sens. Sur quoi il est nécessaire de remarquer que cette idée très-philosophique et absolument neuve est la base du *Traité des sensations* de l'abbé de Condillac, qui n'a fait que la développer, la commenter longuement, et la suivre à l'aide d'une analyse subtile et déliée, mais que l'esprit philosophique n'éclaire pas toujours jusque dans ses dernières ramifications.

Mais comment le langage des gestes est-il lié à la question des inversions dans notre langue? Diderot répond que le sourd et muet, soit de naissance soit de convention, indique par l'arrangement de ses gestes l'ordre selon lequel les idées sont placées dans la langue animale, qui n'était qu'un mélange confus

de cris et de gestes; qu'il nous éclaire sur la date de la substitution successive des signes oratoires aux gestes; qu'il ne nous laisse aucun doute sur les premiers et les derniers inventés d'entre les signes; et qu'il nous transmet ainsi les notions les plus justes que nous puissions espérer de l'ordre primitif des mots et de la phrase ancienne, avec laquelle il faut comparer la nôtre pour savoir si nous avons des inversions, ou si nous n'en avons pas. Il ajoute qu'au lieu de comparer notre phrase à l'ordre didactique des idées, si on la compare à l'ordre d'invention des mots, au langage des gestes, auquel le langage oratoire a été substitué par degrés, il paraît que nous renversons, et que de tous les peuples de la terre il n'y en a point qui aient autant d'inversions que nous; mais que si l'on compare notre construction à celle des vues de l'esprit assujéti par la syntaxe grecque et latine, comme il est naturel de faire, il n'est guère possible d'avoir moins d'inversions que nous n'en avons. Nous disons les choses en français comme l'esprit est forcé de les considérer en quelque langue qu'on écrive; d'où il s'ensuit que notre langue est de toutes les langues la plus châtiée, la plus exacte et la plus estimable.

Que la marche didactique et réglée à laquelle elle est assujétie, la rend plus propre aux sciences; et que les inversions du grec et du latin, de l'italien, de l'anglais, rendent ces langues plus avantageuses pour les lettres.

Qu'il faut parler français dans la société et dans

les écoles de philosophie ; et grec, latin, anglais, dans les chaires et sur les théâtres.

Que les idées se présentent dans notre discours suivant l'ordre que l'esprit a dû suivre, soit en grec, soit en latin, pour satisfaire aux règles de la syntaxe.

Enfin que notre langue pédestre a sur les autres l'avantage de l'utile sur l'agréable.

Il recherche ensuite ce qui nuit le plus dans notre langue et dans les langues anciennes à l'ordre naturel des idées, et il prouve très-solidement, par deux exemples tirés de Cicéron, que c'est l'harmonie du style à laquelle nous sommes devenus si sensibles que nous lui sacrifions souvent tout le reste.

Il fait voir que dans les mots cette harmonie est un effet de la quantité et d'un certain entrelacement des voyelles avec les consonnes, suggéré par l'instinct, et que dans la période elle résulte de l'arrangement des mots.

Que l'harmonie syllabique, ou l'imitation syllabique des mouvements et des bruits physiques, et l'harmonie périodique, engendraient une espèce d'hiéroglyphe particulier à la poésie ; d'où il conclut que c'est une erreur de croire avec tout le monde qu'un poète puisse être traduit par un autre. « On rendra la pen« sée, dit-il, on aura peut-être le bonheur de trouver « l'équivalent d'une expression : Homère aura dit, « ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ, et l'on rencontrera *tela sonant* « *humeris ;* c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. « L'emblème délié, l'hiéroglyphe subtil qui règne dans

« une description entière, et qui dépend de la distri-
« bution des longues et des brèves dans les langues à
« quantité marquée, et de la distribution des voyelles
« entre les consonnes dans les mots de toute langue :
« tout cela disparaît nécessairement dans la meilleure
« traduction. »

Après avoir prouvé cette assertion par une excellente analyse de plusieurs passages de Boileau, d'Homère et de Virgile, il en conclut qu'il est plus commun de bien entendre un géomètre qu'un poète, parce qu'il y a mille gens de bon sens contre un homme de goût, et mille personnes de goût contre une d'un goût exquis.

Diderot termine sa lettre par diverses objections, dont il laisse tirer les conséquences à ses lecteurs, mais qui tendent toutes à faire voir le vague qui règne dans le livre *des Beaux-Arts réduits à un même principe*, et combien ce sujet, dont la discussion demande une métaphysique si fine, si profonde, et des connaissances réfléchies en poésie, en peinture, en musique, était au dessus des forces de l'abbé Batteux. Il lui conseille, au nom de certains raisonneurs importuns qu'il fait parler, d'ajouter à son ouvrage une définition exacte de la belle nature. Comme tout art d'imitation à ses hiéroglyphes particuliers, il l'invite à les comparer entre eux, à expliquer comment le peintre, le poète, le musicien rendent la même image, et imitent la nature dans un même objet; à démontrer qu'il est faux que toute nature

soit belle, et qu'il n'y ait de laide nature que celle qui n'est pas à sa place; à dire pourquoi une peinture admirable dans un poème deviendrait ridicule sur la toile; comment il arrive que ce qui ravit notre imagination, déplaise à nos yeux, phénomène d'où l'on peut inférer que la belle nature n'est donc pas une pour le peintre et pour le poète, dont le beau moment n'est pas toujours le beau moment du peintre. Il remarque que la poésie nous fait admirer des images dont la peinture serait insoutenable, et que notre imagination est moins scrupuleuse que nos yeux; que les règles de l'imitation et du goût, et la définition de la belle nature, tiennent à une infinité d'éléments différents; enfin que des trois arts imitateurs de la nature, celui dont l'expression est la plus arbitraire et la moins précise parle le plus fortement à l'ame.

Cette idée, que Diderot jette ici en passant sur les grands effets de la musique, est le premier aperçu d'une vérité dont il s'est assuré depuis par des réflexions ultérieures, d'autant plus décisives qu'elles étaient faites sur des personnes qui jusqu'à ce moment avaient combattu son opinion. J'ai toujours pensé, parce que je l'ai cent fois éprouvé, que l'art du musicien était de tous les beaux-arts le plus violent : et l'on sera très-porté à adopter ce sentiment, si l'on veut observer que le morceau de poésie ou d'éloquence le plus pathétique, déclamé par le plus grand acteur, n'émeut pas, n'agite pas, ne trouble pas aussi fortement; qu'il y a bien de la différence

entre des idées, des images, l'harmonie et l'accent oratoire, et le cri de la douleur animale porté à l'ame, aux oreilles par cinquante voix ou instruments différents à la fois; en un mot, que l'imitation par les sons est par cela seul bien plus voisine de la nature que l'imitation par les couleurs, par les paroles, ou par tout autre moyen plus ou moins énergique.

Diderot traite encore dans cette lettre plusieurs questions incidentes très-curieuses, mais auxquelles le nombre et l'importance des choses dont il me reste à parler, ne me permet pas de m'arrêter.

Il y a sans doute des défauts dans cet ouvrage, dont les plus apparents sont le grand nombre de digressions qui s'y trouvent, et la surabondance des idées. Parmi ces idées qui surabondent, et qui, en partageant presque également, par une importance qui leur est commune, l'attention du lecteur, l'affaiblissent pour chacune en particulier, il y en a quelques unes de hasardées, d'autres qui auraient exigé plus de preuves et de développements, d'autres enfin, où par déférence pour de vieux préjugés, Diderot a tiré des conséquences générales d'un petit fait particulier; comme, par exemple, lorsque, d'après un des caractères de la langue hébraïque, commun à toutes les langues sauvages, et qui par conséquent ne prouve pour aucune, il la reconnaît pour la langue des premiers habitants de la terre.

Un nouveau danger plus imminent peut-être qu'aucun de ceux auxquels Diderot s'était vu jusqu'alors

exposé, vint encore cette même année menacer ses jours ou du moins sa liberté. Il fut même tenté un moment de s'expatrier pour dérober sa tête à la fureur de ses ennemis, qui devenaient de jour en jour plus nombreux, plus puissants, et dont les imputations calomnieuses déterminèrent enfin le parlement à faire cause commune avec eux, ligue toujours funeste aux progrès de la vérité, et qui décèle l'esprit général et dominant de ce corps qui, pris ainsi collectivement, est à peu près aussi éclairé qu'il l'était il y a deux cents ans.

THÈSE DE L'ABBÉ DE PRADES.

La thèse de l'abbé de Prades, soutenue en Sorbonne, le 18 novembre 1751, censurée par la Faculté de théologie, le 27 janvier 1752, et par l'archevêque de Paris, le 29 du même mois, fut le mot de ralliement des fanatiques qui voulaient perdre Diderot : ils l'accusèrent hautement d'en être l'auteur, et s'obstinèrent à ne voir dans l'abbé de Prades qu'un prête-nom. Mais ce qui prouve combien la haine est aveugle, et le peu de confiance qu'il faut avoir dans les jugements publics, presque toujours dictés par la passion, par l'ignorance ou par les préjugés souvent aussi funestes, c'est que cette fameuse thèse, dont l'abbé de Prades et un certain abbé Yvon, qui ne valait pas mieux que lui, rédigèrent toutes les positions, fut généralement [1] attribuée à Diderot, et que

[1] Il n'y eut point d'autre part que le conseil qu'il donna aux deux

personne ne le soupçonna d'avoir fait la belle réponse à l'évêque d'Auxerre, qui forme la troisième partie du recueil intitulé *Apologie de l'abbé de Prades*. Tout le monde a loué avec raison la *Lettre de Rousseau à Christophe de Beaumont*. On a vu avec plaisir un grave archevêque, ou l'auteur, quel qu'il soit, du mandement qui porte son nom, poussé dans les derniers retranchements, et réduit à l'absurde par un écrivain qui plaidant cette fois la cause de la vérité, avec cette même éloquence dont il s'est souvent servi pour appuyer des paradoxes ou consacrer des erreurs, l'a fait triompher des sophismes et des subtilités : mais ce qu'on ne sait pas, c'est que Diderot avait donné long-temps auparavant au public le spectacle d'un évêque aux prises avec un philosophe, et étouffé entre ses bras comme Antée le fut autrefois par Hercule.

Cette réfutation de l'instruction pastorale de l'évêque d'Auxerre n'est pas une controverse théologique, ainsi que le titre semble l'annoncer; Diderot, sachant qu'il vient nécessairement un moment où tous les

auteurs de sortir un peu de la route ordinaire, et de faire entendre quelquefois aux oreilles endurcies des docteurs le langage de la raison. Ce qu'il leur dit à ce sujet leur parut digne d'être recueilli, et leur offrit la matière de cinq ou six positions qui, avec ce qu'ils empruntèrent de Spinosa, de Hobbes, de Leclerc, etc., sont à peu près ce qu'il y a de bon dans cette thèse ignorée aujourd'hui comme tant d'autres écrits que l'intrigue ou d'autres intérêts tiennent un moment suspendus au dessus du vaste fleuve de l'oubli, où ils sont bientôt engloutis, lorsque la force, quelle qu'elle soit, qui les soutenait à la surface, cesse d'agir.

livres publiés sur une science qui n'a rien d'utile, ou plutôt sur un système d'opinions vagues, obscures ou fausses, dont on a fait une science, passent avec cette prétendue science, n'a rien négligé pour faire de sa réponse un ouvrage de tous les temps. On y trouve en effet des réflexions très-judicieuses sur l'usage de la raison en théologie, sur l'étude de la philosophie, sur la nature des vérités mathématiques, sur l'origine de nos idées, sur les fondements de toute société, sur l'état de nature, etc., etc. Cet écrit, dont l'abbé de Prades a recueilli tout l'honneur, et qu'on aurait dû d'autant moins lui attribuer qu'on y remarque partout un homme qui a des idées à lui, au lieu que l'auteur de la thèse n'a guère employé que celles des autres, est un modèle de dialectique, et je ne connais rien en ce genre de plus adroit, de plus précis et de plus éloquent que la péroraison qui le termine.

PENSÉES SUR L'INTERPRÉTATION DE LA NATURE.

Diderot s'occupa uniquement de l'*Encyclopédie* pendant quatre ans, et à l'exception de cette réponse à l'évêque d'Auxerre, à laquelle il n'employa guère que le temps de l'écrire, il ne publia aucun ouvrage depuis 1751 jusqu'en 1754, où il fit imprimer ses *Pensées sur l'interprétation de la nature.*

Il traite dans ce livre des moyens de perfectionner la physique expérimentale, et d'appliquer avec succès les forces de l'entendement à l'accroissement des

sciences qui ont pour objet l'étude de la nature. Ces pensées, dont la première idée et pour ainsi dire le premier jet se trouve dans le chancelier Bacon [1], ne sont guère susceptibles d'analyse. C'est une suite de réflexions judicieuses, de vues générales et particulières sur l'art difficile de faire des expériences, sur celles qu'il faudrait tenter en physiologie, en physique, en chimie, sur la nécessité de n'abandonner jamais aucun système, sans l'avoir fait passer auparavant par l'épreuve de l'inversion; et à cette occasion il propose diverses conjectures qu'il appelle l'art de procéder de ce qu'on ne connaît pas à ce qu'on connaît moins encore. Après avoir observé que c'est à ces sortes de rêves ou délires philosophiques qu'on doit plusieurs découvertes, il invite les physiciens à imaginer des expériences qui détruisent ces notions qui n'ont encore de réalité que dans son entendement, ou qui leur donnent plus de solidité.

Quand ces idées n'auraient aucun fondement, quand on ne les regarderait que comme des concepts hardis, bizarres même, ils ne seraient pas encore inutiles aux progrès de la physique et de l'histoire naturelle, parce que, comme Diderot le remarque ailleurs, « pour éclairer les hommes il ne s'agit pas « toujours de rencontrer la vérité, mais bien de les « mettre en train de méditer par une tentative heu- « reuse ou malheureuse. L'homme de génie est celui

[1] Voyez ses *Cogitata et visa de interpretatione naturæ.*

« que la nature porte à s'occuper d'un sujet sur lequel « le reste de l'espèce est assoupie et aveugle [1]. »

Parmi ces conjectures plus ou moins ingénieuses, ou si l'on veut plus ou moins hasardées, il en est qui me paraissent mériter l'attention des physiciens géomètres : c'est l'article XXXVI, où en parlant du frémissement d'un corps élastique, choqué, il est arrivé à des résultats dans l'examen desquels il serait nécessaire de réunir l'expérience au calcul, pour en constater la certitude, et séparer les phénomènes décisifs de ceux qui sont purement hypothétiques : de même qu'en mécanique, en astronomie, et en général dans les sciences physico-mathématiques, on applique l'observation et l'expérience aux résultats de la théorie pour leur donner dans la nature la précision rigoureuse qu'ils peuvent avoir dans l'abstraction géométrique.

Cet ouvrage est en général difficile à entendre. Il exige des connaissances préliminaires qui se trouvent rarement réunies, et dont chacune en particulier n'est pas même commune : ce qui prouve que Diderot ne l'a écrit que pour les philosophes. *C'est à eux*, dit-il, *que j'adresse mes ouvrages* [2]*; il n'y a guère d'autres hommes au monde pour moi.* Ceux qui se sont plaints de l'obscurité de celui-ci, n'ont pas fait

[1] Voyez la première édition de l'*Encyclopédie*, tome XIII, article PYTHAGORISME, page 622, col. 2.

[2] Voyez la *Lettre sur les sourds et muets*, dans les additions, t. II, page 111.

réflexion, sans doute, que dans un ouvrage profond, quel qu'en soit le sujet, l'obscurité n'est jamais que relative, et que leurs plaintes à cet égard donnent plutôt la mesure très-circonscrite de leur esprit, qu'elles ne prouvent contre la clarté du livre. Montaigne observe que les actions humaines sont sujettes à de fausses interprétations, parce que trop de têtes en jugent. On peut dire la même chose de tous les ouvrages qui paraissent, mais particulièrement de ceux qui traitent de littérature ou de philosophie. Tout le monde se croit en état de les entendre et en droit de les juger, quoiqu'il n'y ait aucune matière d'art ou de science sur laquelle il y ait dans Paris ou ailleurs, cent personnes assez instruites pour en raisonner avec justesse, et pour en porter, d'après une analyse exacte, un jugement absolu.

Au reste, il est heureux pour Diderot que les ennemis des philosophes ne soient pas aussi clairvoyants qu'ils sont méchants et enclins à nuire. Quel poids un Moreau, un Chaumeix, et les autres calomniateurs publics de tous les gens de bien, n'auraient-ils pas donné à leurs imputations odieuses dans un moment où le fanatisme cherchait une victime, s'ils eussent entendu certains paragraphes des *Pensées sur l'interprétation de la nature?* Ils ont accusé Diderot d'irréligion sur des passages qui n'en étaient pas mêmes susceptibles : mais, après avoir trouvé l'impiété où elle n'était pas, ce qui est bien dans l'esprit de la calomnie, il fallait encore la voir où elle était, et ils n'en

savaient pas assez pour cela : c'est qu'il ne faut ni instruction ni sagacité pour calomnier, et qu'il faut l'une et l'autre pour découvrir une erreur ou une vérité où elle est. Les auteurs du *Catéchisme des Cacouacs*, et de la *Comédie des Philosophes*, étaient bien loin de soupçonner qu'il y eût dans cet ouvrage de Diderot un passage où il sape sans bruit le fondement des preuves tirées de l'ordre et de l'arrangement de l'univers. Il ne dit pas formellement que ces preuves ne signifient rien; on voit même qu'il s'enveloppe et qu'il craint d'être entendu de ceux qui peuvent proscrire; mais aucun de ceux pour lesquels il écrivait, les philosophes, ne s'y est trompé; et c'est précisément ce qu'il voulait.

Diderot parle ensuite des causes finales, dont il fait voir la stérilité par plusieurs exemples auxquels on en pourrait ajouter beaucoup d'autres; et il termine son ouvrage par une espèce de prière qu'on ne trouve dans aucun des exemplaires des *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Diderot, qui avait déjà éprouvé les effets de la haine sacerdotale, et qui savait que montrer la vérité aux hommes, c'est s'exposer au sort de cet Israélite qui fut puni de mort pour avoir soutenu de la main l'arche qui chancelait, ne fit tirer que trois exemplaires de ce feuillet, il s'en réserva un; j'ignore ce que les deux autres sont devenus.

Cette prière, ou si l'on veut, ce symbole de philosophie, diffère un peu d'un autre symbole beaucoup plus célèbre, et sans doute il ne fera pas la même

fortune; mais il n'en est ni moins beau, ni moins utile. Il a surtout un grand avantage sur l'ancien, c'est qu'il est infiniment plus clair, et qu'en le répétant on sait au moins ce qu'on dit. J'avais d'abord eu dessein de l'insérer dans ces *Mémoires;* mais quelques recherches que j'aie faites, il m'a été impossible d'en recouvrer une copie. J'en ai seulement retenu ce paragraphe qui m'a frappé dans un âge où l'on ne s'occupe guère de ces matières.

« Il n'appartient qu'à l'honnête homme d'être athée. « Le méchant qui nie l'existence de Dieu, est juge et « partie : c'est un homme qui craint et qui sait qu'il « doit craindre un vengeur à venir des mauvaises ac« tions qu'il a commises. L'homme de bien, au con« traire, qui aimerait tant à se flatter d'un rémuné« rateur futur de ses vertus, lutte contre son propre « intérêt. L'un plaide pour lui-même, l'autre plaide « contre lui. Le premier ne peut jamais être certain « du vrai motif qui détermine sa façon de philoso« pher. L'autre ne peut douter qu'il ne soit entraîné « par l'évidence dans une opinion si opposée aux « espérances les plus douces et les plus flatteuses dont « il pourrait se bercer. »

Cette prière peut servir d'éclaircissement et de correctif à certains endroits des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, ou, par des considérations qu'on ne peut blâmer dans un père de famille, et dont un gouvernement ferme et éclairé dispenserait sans inconvénient un philosophe, Diderot sacrifie aux opi-

nions reçues. La profession de foi dont il s'agit ne laisse aucun doute sur ses véritables sentiments, et l'on peut juger par ce seul exemple, combien sa manière de philosopher libre et hardie différait de celle de quelques écrivains célèbres [1] de ce siècle, dont les uns par ambition et par intérêt, les autres par faiblesse de caractère ou par un amour excessif du repos, très-voisin de l'indifférence pour la vérité, ont fait de leurs ouvrages une espèce d'arsenal commun où les incrédules et les superstitieux trouvent des armes pour se combattre avec un égal succès.

Il est peu de genres dans lesquels Diderot ne se soit exercé; et comme il se plaisait à marcher dans des routes nouvelles, moins pour se distinguer de la troupe servile [2] des imitateurs, que par une défiance très-philosophique pour les sentiers battus; on trouve dans tous ses ouvrages imprimés ou manuscrits, une foule d'idées mères qui n'appartiennent qu'à lui, parmi lesquelles il en est, sans doute, qui peuvent être contestées, quelques unes même de fausses et d'exagérées, mais qui ont toutes un caractère original, et qui, plus ou moins éloignées de la vérité, ont le mérite de faire penser, et de fixer l'attention du lecteur sur des objets importants dont il ne s'était point encore occupé, ou, ce qui revient à peu près au même pour le résultat, qu'il n'avait vus que sous une seule

[1] Entre autres, Buffon et D'Alembert.

[2] *O imitatores, servum pecus, ut mihi sæpe*
Bilem, sæpe jocum vestri movere tumultus!

HORAT. Lib. I, Epist. XIX, v. 19 et 20.

face. Diderot semble être parti d'un principe qui est vrai en général, c'est qu'en littérature, comme en politique, en morale et en philosophie rationnelle, les opinions communément reçues sont presque toujours fausses. On ne peut nier que cette règle ne souffre quelques exceptions; mais elles sont rares, et confirment par cela même la généralité du principe.

C'est à cette juste défiance, disons tout, à ce mépris bien fondé pour la plupart des sentiments établis, qu'on doit les deux drames dont je vais parler, et surtout la poétique ingénieuse et neuve dont ils sont suivis.

LE PÈRE DE FAMILLE; LE FILS NATUREL.

Je sais que le genre dans lequel *le Fils naturel* et *le Père de famille* sont écrits a trouvé bien des censeurs, ainsi que les *Entretiens sur la poésie dramatique*, que Diderot a joints à ces deux drames. Il n'y a pas un journaliste instruit, comme ils le sont tous, pas un de ces petits faiseurs de vers et de tragédies, dont Paris fourmillait alors, qui ne se crût obligé de dire des injures à l'auteur de ces ouvrages, et de défendre contre lui la cause de ce qu'ils appelaient le bon goût.

Diderot cherchait en vain parmi ces injures quelques lignes sensées, quelques objéctions solides qui valussent la peine d'être examinées : mais, à dire la vérité, il n'y avait à cette époque qu'un seul homme dont il pût attendre une discussion exacte et profonde de ses principes, ou, si l'on veut, de ses paradoxes;

et l'on voit en effet qu'il desirait l'avoir pour juge [1]. « J'en croirais volontiers M. de Voltaire, disait-il, « mais ce serait à la condition qu'il appuierait ses « jugements de quelques raisons qui m'éclairassent; « s'il y avait sur la terre une autorité infaillible que « je reconnusse, ce serait la sienne. » Je ne doute pas que Voltaire n'eût préféré la tragédie, telle que Racine et lui-même l'ont traitée, et les bonnes comédies de Molière, au nouveau genre que Diderot proposait d'établir, et qu'il a même tenté avec quelque succès dans *le Père de famille* : et j'avoue que je suis entièrement de l'avis de Voltaire; mais cela ne m'émpêche pas de trouver dans *le Père de famille* un plan bien conçu, des caractères bien dessinés, des scènes d'un excellent comique, et préparées avec beaucoup d'art, un dialogue vif, simple et naturel, et partout un grand intérêt. *Le Fils naturel,* écrit avec le même soin, me paraît beaucoup moins théâtral. Il y a plusieurs scènes trop longues, et qui ressemblent plus à des conversations de société, à des discussions philosophiques, qu'à des scènes de comédie, où il doit y avoir moins de raisonnement et plus de mouvement. Les interlocuteurs pensent trop, dissertent trop, et n'agissent pas assez. L'auteur s'y montre trop souvent sous le manteau du philosophe, défaut dont *le Père de famille* n'est pas tout-à-fait exempt, mais dont on s'aperçoit moins, parce que la marche de cette pièce est plus rapide, plus

[1] Voyez les *Entretiens* à la suite du *Fils naturel*, page 295 de la première édition.

animée, et qu'en faisant raisonner ses personnages il n'a pas négligé de les faire mouvoir.

Plus j'y réfléchis, et plus je suis convaincu que Diderot n'a fait qu'étendre, exagérer le système dramatique des Anciens, et rapprocher l'art de la nature, ou, pour me servir de l'expression de Montaigne, *naturaliser l'art*. Il suffit de lire sa Poétique avec attention pour reconnaître dans la plupart des principes qu'il y établit, l'influence de ce système dont toutes les parties sont également altérées, fortifiées, agrandies, pour être en proportion avec le modèle qu'il imaginait. Les tragédies grecques, surtout celles d'Eschyle et de Sophocle, qui, remplies d'ailleurs de beautés sublimes, ont conservé quelques traits plus ou moins marqués de l'enfance de l'art, ont plus de rapport qu'on ne pense avec la tragédie domestique et bourgeoise que Diderot voulait introduire sur notre scène; et le drame, tel qu'il l'a conçu et exécuté, ne s'éloigne pas beaucoup du genre simple et naturel, mais uniforme et faible, des comédies de Térence.

Diderot goûtait infiniment cet auteur, qu'il comparait à une onde pure et transparente qui coule toujours également, et qui ne reprend de vitesse et de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente et du terrain [1]. Il le lisait sans cesse, et toujours avec un nouveau plaisir : c'est que les choses qui ont de la

[1] Voyez, à la suite du *Père de famille*, le discours sur la poésie dramatique, pages 132 et 133 de la première édition.

force et de l'originalité se voient d'un coup d'œil, et ne s'oublient jamais; et que celles qui ont de la mollesse, de la facilité, de la grâce, sont toujours nouvelles. Il est difficile de saisir les charmes de la Vénus de Médicis; on les sent devant elle; loin d'elle il en reste moins une image confuse que la mémoire de la sensation exquise qu'on a éprouvée en la voyant. C'est par cette raison qu'il y a certains ouvrages dont on ne se lasse jamais. Horace et Térence étaient pour Diderot à la tête de cette troupe d'élite. La plupart de ses caractères sont dessinés d'après ceux du vieux poète comique : les nuances en sont seulement plus faibles ou plus fortes, selon que son sujet l'exige; et son dialogue a souvent la simplicité et le naturel de celui de Térence. Peut-être même a-t-il trop cherché à être vrai, ce qui est un défaut au théâtre, où la maxime que toute vérité n'est pas bonne à dire a son application directe, et où en général, comme le disait très-bien Voltaire, il faut plutôt frapper fort que frapper juste. Il n'y a pas seulement dans tous les arts d'imitation un choix de nature qui a ses règles invariables, il y a encore une limite, et, pour ainsi dire, une ligne d'imitation qu'il ne faut jamais passer, et au delà de laquelle on est bizarre et sauvage, au lieu d'être simple et vrai.

En peinture, en musique, en poésie, toute représentation trop rigoureuse, trop fidèle de la nature, est l'enfance de l'art : c'est une copie servile, ce n'est plus une imitation, un modèle idéal du beau dont la

nature a fourni tous les traits isolés que l'art a recueillis de toutes parts, et qu'il a rassemblés ensuite pour en former ce modèle idéal, cet être abstrait et métaphysique. Diderot observe lui-même [1] que dans une action réelle, à laquelle plusieurs personnes concourent, toutes se disposeront d'elles-mêmes de la manière la plus vraie, mais que cette manière n'est pas toujours la plus avantageuse pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De là la nécessité pour le peintre d'altérer l'état naturel, et de le réduire à un état artificiel : et n'en sera-t-il pas de même sur la scène? On voit par ce passage si judicieux qu'on ne doit pas soupçonner Diderot d'avoir ignoré le principe fondamental de tous les arts d'imitation; mais je ne sais s'il s'y est toujours scrupuleusement assujéti, et si l'amour du vrai, le goût un peu exagéré de la nature, en un mot, le desir du mieux, presque toujours l'ennemi du bien, ne l'a pas entraîné quelquefois, surtout dans plusieurs de ses ouvrages manuscrits, au delà de la limite qu'il a lui-même posée avec tous les grands maîtres, et dont il sentait si bien la justesse et l'utilité.

Il me semble encore qu'il accorde trop à la pantomime, qui peut être en certains cas aussi sublime, aussi énergique que le discours même, mais qu'on ne doit lui substituer que rarement, surtout au théâtre, où il faut être clair, et épargner au spectateur

[1] Voyez, à la suite du *Père de famille*, le Discours sur la poésie dramatique, page 173 de la première édition.

distrait, inattentif, et toujours trop près du lieu de la scène pour que l'illusion soit forte et durable, la peine d'interpréter le geste souvent obscur et vague qu'il voit faire. Si, désespérant d'atteindre Racine et Voltaire dans une carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire, un homme de génie suivait la route tracée par Diderot, je ne doute pas que chez un peuple pour lequel tout ce qui est nouveau en tout genre a tant de charmes, et qui, moins par défaut de goût que par légèreté, met plus de variété que de choix dans ses plaisirs, il n'obtînt les succès les plus flatteurs, et ne fît même, sinon oublier, au moins négliger pendant quelque temps les chefs-d'œuvre de la scène française; mais ce genre intermédiaire, et qui n'exclut proprement aucun événement, aucune action réelle, aucune circonstance de la vie, aucune condition de la société, est si facile à traiter d'une manière médiocre, et les hommes médiocres sont si communs [1]; il offre à celui qui voudra s'en emparer, même avec de faibles talents, tant de moyens divers et également sûrs d'intéresser, d'émouvoir, d'attendrir, de déchirer l'ame du spectateur; enfin les deux pièces de Diderot ont déjà produit tant de mauvaises et d'insipides copies, que je ne suis point étonné de l'éloignement que plusieurs littérateurs montrent pour ce genre qui dans le fond n'a aucun avantage, ni pour le choix des événements, ni pour

[1] La médiocrité couvre la terre entière.

Épître à M[lle] Clairon, par Voltaire.

l'intérêt, ni pour le développement des caractères, ni pour la morale, sur la comédie ou la tragédie. Supposez à la tragédie domestique et bourgeoise, telle que Diderot la concevait, toute la perfection que ce genre comporte, et il n'en résultera jamais de leçons plus instructives, et d'une utilité plus directe et plus générale pour les mœurs publiques et particulières, que celles qu'on reçoit à la représentation des pièces de Racine et de Voltaire; elle ne produira pas plus de grands effets, et on n'y éprouvera pas d'émotions plus vives, plus douces ou plus fortes. La comédie et la tragédie n'excluent aucune des beautés réelles dont le drame et la tragédie bourgeoise peuvent être susceptibles entre les mains du plus habile homme; et elles en ont encore qui leur sont propres, et qui tiennent plus ou moins à cet état artificiel auquel le poète est obligé de réduire ses personnages, pour les rapprocher par leurs passions, par leurs mœurs, et surtout par leur langue, de ce modèle idéal, qui est le principe du beau dans tous les arts.

On ne peut donc pas se flatter, en cultivant ce nouveau genre, d'ajouter à nos plaisirs ou à notre instruction. Je n'y vois guère à gagner que quelques vérités de détail que tout le monde peut trouver sans peine, qui ne font pas faire à l'art un pas de plus, et qui ne prouvent rien pour le talent de celui qui les accumule dans sa pièce. Tout homme qui aura reçu de la nature des passions fortes, une imagination ardente, cette noble ambition qui fait tenter avec

opiniâtreté les choses les plus difficiles, et ce sentiment profond du beau, que l'étude réfléchie des grands modèles perfectionne, mais qu'elle ne donne pas, dédaignera de parcourir une carrière où les lauriers se flétrissent aussitôt qu'ils se moissonnent; il tâchera de se placer à côté de Racine et de Voltaire, de s'associer, s'il se peut, à leur gloire, et il abandonnera le drame et la tragédie domestique et bourgeoise à tous ces hommes médiocres qui se croient des poètes sublimes, parce qu'en peignant grossièrement certaines mœurs ou certains objets dans tout ce qu'ils ont d'horrible, de dégoûtant et de hideux, ils font verser de stériles larmes.

Les scènes les plus piquantes du *Père de famille*, de même que celles qui excitent le plus d'intérêt, où l'on se sent plus troublé, plus ému, plus attendri, celles, en un mot, qui ont le plus réussi au théâtre, et dont un grand poète dramatique s'applaudirait avec raison d'avoir imaginé le plan et trouvé le dialogue, ne sont pas celles qui appartiennent immédiatement au nouveau genre dans lequel Diderot s'esséyait, mais celles qui approchent le plus de la comédie et de la tragédie que nous connaissons, et qui ont le caractère propre à ces sortes de poèmes.

Une autre observation qui me paraît devoir décider la question, c'est que l'idée de composer un drame, même d'après la poétique de Diderot, et d'introduire ce nouveau genre sur notre scène, pouvait bien se présenter à un philosophe, à un excellent

prosateur, tel que lui, mais j'ose dire qu'elle ne serait jamais venue à un grand poète tel que Racine ou Voltaire ; de même que si La Motte avait su écrire en vers, il n'aurait pas avancé si légèrement qu'il pouvait y avoir des tragédies en prose, opinion qui, un peu généralisée, a dû nécessairement donner la première idée de la tragédie domestique et bourgeoise. Tous ces paradoxes qu'on peut rendre d'ailleurs plus ou moins spécieux, lorsqu'on a beaucoup d'esprit et qu'on sait écrire avec élégance, sont en général la dernière ressource, et, pour ainsi dire, le complément de la médiocrité : ils rappellent l'ingénieuse fable du renard qui a la queue coupée, et l'on pourrait dire de même à ceux qui les soutiennent,

Votre avis est fort bon.....................
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Voltaire, que Diderot consentait à prendre pour juge de ce procès littéraire, n'aurait pas prononcé en sa faveur, comme il s'en explique nettement dans son excellent Commentaire sur Corneille. J'ajouterai même que sa poétique à cet égard me paraît aussi judicieuse que précise.

« Celui, dit-il, qui ne peut faire ni une vraie co-« médie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser « par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a « pas le don du comique, il cherche à y suppléer par « l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne ; il rehausse « un peu le brodequin.

« Il peut arriver, sans doute, des aventures très-

« funestes à de simples citoyens, mais elles sont bien « moins attachantes que celles des souverains, dont « le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut « être assassiné comme Pompée; mais la mort de « Pompée fera toujours un plus grand effet que celle « d'un bourgeois.

« Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le « style de Mithridate, il n'y a plus de convenance : si « vous représentez une aventure terrible d'un homme « du commun en style familier, cette diction familière « convenable au personnage ne l'est plus au sujet. Il « ne faut point transposer les bornes des arts; la co- « médie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à « propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de « nature.

« Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans « la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des « intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, « qu'un prevôt des marchands nommé Marcel, que les « sieurs Aubèrt et Fauconnau, puissent jamais rem- « placer les héros de l'antiquité [1]. »

On peut avec un sens droit, du goût, des connaissances, estimer plus ou moins *le Fils naturel* et *le Père de famille* : cela tient à des vues particulières de notre esprit, à certains modèles du beau idéal que nous nous sommes faits par l'étude et la réflexion, qui

[1] Voyez le *Commentaire de Voltaire sur Don Sanche d'Aragon*, et *sur Pertharite*, tome LI, pages 104, 105, 184 de l'édition de Beaumarchais.

nous servent ensuite d'objets de comparaison, et qui reculant ou circonscrivant dans notre imagination la limite de l'art, rendent nos jugements plus ou moins sévères. Mais il n'en est pas de même de l'épître dédicatoire qui sert de préface au *Père de famille;* il ne peut y avoir parmi les critiques les plus éclairés et du goût le plus délicat, qu'une opinion sur le mérite de cette lettre, où les vues les plus saines, les leçons les plus utiles sur l'éducation des enfants, sont présentées avec cette éloquence douce et persuasive, qui tire toute sa force de la raison et qui est si propre à en reculer l'empire.

Diderot a très-bien vu qu'un des principes fondamentaux de toute bonne éducation, principe qui peut seul assurer aux pères et aux instituteurs le succès de leurs soins, et dont l'ignorance a causé les plus grands maux depuis l'établissement du christianisme, était de ne pas fonder la morale sur la religion prise dans le sens le plus étendu.

Tels sont les divers ouvrages que Diderot publia dans le cours de l'impression des sept premiers volumes de l'*Encyclopédie.*

Lorsqu'on connaît les nombreux articles, la plupart très-étendus, qu'il a fournis pour ces sept premiers volumes, on est surpris qu'il ait pu s'occuper d'autres objets souvent très-disparates, et qui pour être traités avec la même profondeur, exigent plus de loisir et de tranquillité d'esprit qu'il n'en pouvait avoir au milieu des orages qui l'agitaient sans cesse. Mais

son génie actif et flexible suffisait à tout. Le desir de la gloire, ce besoin le plus impérieux des grandes ames, échauffait son imagination, soutenait son courage, et lui faisait oublier ses peines, son repos, sa santé, sa vie. A ce noble enthousiasme pour la gloire qui rend tout possible, il joignait un caractère qui s'irrite par les obstacles, un esprit capable d'une longue et forte méditation, et le travail le plus facile. C'est à ces heureuses dispositions naturelles que nous devons un grand nombre d'ouvrages tant imprimés que manuscrits; mais ce qui est plus important encore pour le progrès des sciences, la continuation de l'*Encyclopédie*, qu'il n'aurait jamais achevée s'il en eut cru D'Alembert à qui l'on peut justement reprocher dans cette occasion d'avoir écouté trop légèrement les conseils timides et pusillanimes de ses amis, et de ne s'être pas souvenu de ce consul qui, malgré la défaite la plus désastreuse, rentra dans Rome au milieu des actions de grâce du peuple et du sénat, parce qu'il n'avait pas désespéré du salut de la république.

Suppression de l'Encyclopédie. — L'arrêt du conseil qui supprima l'*Encyclopédie*, fut une espèce de bâillon dont le gouvernement se servit pour emmuseler ceux qu'il aurait dû laisser crier, et qui ne sont jamais redoutables que pour ceux qui écoutent leurs vaines clameurs, et s'en effraient. Cette précaution même du gouvernement est une preuve de sa faiblesse et la décèle. Si les étrangers s'y trompèrent,

s'ils ne supposèrent pas que le ministère français signerait d'une main la proscription de l'*Encyclopédie*, et de l'autre la permission de la continuer, c'est qu'en général les principes de ce ministère sont dans une vicissitude rapide qui ne donne aucune prise au calcul. Il en est, si j'ose me servir de cette comparaison, comme des mouvements irréguliers de certains corps célestes, dont la théorie dépend d'éléments trop multipliés et trop compliqués, pour qu'on puisse la déduire avec précision de l'observation et de l'analyse.

Quoi qu'il en soit de l'esprit de cet arrêt de suppression, il produisit un effet que la cour de France était bien loin de soupçonner, et plus encore de prévoir. C'est que le roi de Prusse, justement indigné de voir des hommes utiles persécutés avec fureur, pour de simples opinions qui, vraies ou fausses, ne s'établissent ni ne se détruisent par autorité, et dont un gouvernement sage ne doit jamais s'occuper, fit proposer aux deux éditeurs de l'*Encyclopédie* de venir l'achever à Berlin sous de plus heureuses auspices, et avec toute la liberté qu'exigeait une entreprise de cette nature. Diderot qui, à force de temps, de sollicitations, de soins, avait enfin obtenu une permission tacite, purement verbale, de continuer clandestinement l'impression de l'*Encyclopédie*, n'osant pas révéler ces petits secrets, *arcana imperii*, et instruire le roi de Prusse du vrai motif de son refus, chargea D'Alembert de remercier ce prince de la bienveillance qu'il leur témoignait, et de l'intérêt

qu'il voulait bien prendre à leurs communs travaux.

Il y avait déjà plusieurs nouveaux volumes d'imprimés, mais avec la défense la plus expresse de rien publier, lorsque Voltaire, qui souffrait très-impatiemment la suppression d'un ouvrage dont il voyait réfléchir un grand éclat sur sa nation, et qui partageait avec tous les bons esprits le desir de le voir enfin terminé, instruisit Diderot des dispositions favorables de l'impératrice de Russie à cet égard, et de l'intention où elle était de l'attirer à Pétersbourg, pour y élever en paix et sous ses yeux ce monument immortel qui devait être le dépôt général et commun des lumières de toutes les nations policées.

C'est dans l'histoire des empires une époque brillante, et dont l'éclat se réfléchit même sur tout un règne, que celle où l'on voit deux souverains éloignés l'un de l'autre d'environ cinq cents lieues, offrir presque en même temps à deux philosophes persécutés avec fureur par d'obscurs et vils fanatiques, un asyle dans leurs États respectifs, et donner ainsi à l'Europe opprimée sous le joug de la superstition, un grand exemple de tolérance, de zèle pour le progrès des sciences, et d'estime pour ceux qui les cultivent avec succès. Je sais que ce phénomène, que sa rareté seule rend remarquable, n'est pas difficile à expliquer. Je sais qu'on peut dire, même avec vraisemblance, qu'en agissant ainsi, ces souverains s'occupaient bien plus du soin de leur gloire, mais surtout de leur propre intérêt, que de l'honneur des lettres et de l'avantage

particulier et individuel des deux philosophes qu'ils s'empressaient à l'envi d'accueillir; mais il ne faut pas y regarder de si près avec les princes. Quel que soit le motif qui les porte quelquefois à faire le bien, il ne faut voir que ce bien lorsqu'il est fait, ou même celui qu'ils ont voulu faire, et dont on doit également leur tenir compte. On est si facilement emporté hors de la limite étroite et invariable du *juste*, par l'exercice d'un pouvoir même faible et momentané, et ici l'abus est si près de la jouissance, qu'il faut en quelque sorte savoir gré à ceux qui règlent le destin des peuples et des États, de tout le mal qu'ils ne font pas. Il faut en user précisément avec eux, et en général avec tous les hommes, comme avec tous les enfants, devant lesquels il est si essentiel de se montrer touché de toutes les petites choses honnêtes et louables qu'ils font. C'est ainsi qu'on leur élève l'ame, et qu'on leur inspire cette estime de soi-même, ce respect pour la considération publique que l'on se résout si difficilement à perdre, et que l'habitude d'en jouir transforme bientôt pour nous en un besoin impérieux qu'on pourrait même appeler un besoin de toute la machine.

Cependant Diderot crut devoir s'expliquer nettement avec Voltaire, sur les raisons qui l'empêchaient d'accepter la proposition de l'impératrice de Russie. Sa réponse est celle d'un homme de bien aux yeux duquel le droit de la propriété est sacré et imprescriptible, que le soin de sa réputation littéraire n'écarte

pas un instant de son devoir, et qui est fermement persuadé que s'il lui importe beaucoup de faire un bon ouvrage, il a encore un plus grand intérêt à être juste. En effet, quand il y a deux partis à prendre en morale, et que de ces deux partis, l'un est évidemment irréprochable, et que l'autre, au contraire, a contre lui le murmure de la conscience, y a-t-il à balancer sur le choix?

Cette lettre de Diderot est écrite avec toute la confiance qu'inspirent l'estime et l'amitié. Il y règne même un caractère de hardiesse et de liberté qui effraie, lorsqu'on pense que toutes ses lettres étaient ouvertes à la poste. Voici cette lettre [1] qu'il est important pour plusieurs raisons de consigner dans ces Mémoires.

« Mon très-cher et très-illustre frère, nous n'irons « ni à Berlin ni à Pétersbourg achever l'*Encyclopédie;* « et la raison, c'est qu'au moment où je vous parle, « on l'imprime ici, et que j'en ai des épreuves sous « mes yeux. Mais chut. Assurément c'est un énorme « soufflet pour mes ennemis que la proposition de « l'impératrice de Russie; mais croyez-vous que ce « soit le premier de cette espèce que les maroufles « aient reçu? oh que non! Il y a plus de deux ans que « ce roi de Prusse qui pense comme nous, qui pense « aux plus petites choses en en exécutant de grandes, « leur en avait appliqué un tout pareil. Si vous avez « la bonté d'écrire en mon nom un mot à M. le comte

[1] Elle est datée de Paris, le 29 septembre 1763.

« de Schouvaloff, comme je vous en supplie, vous ne « manquerez pas de faire valoir cette conformité de « vues entre la princesse régnante et le plus grand « monarque qui soit. L'un et l'autre n'ont pas dédai-« gné de nous tendre la main, et cela dans ces cir-« constances où l'on ne s'occupe d'une entreprise de « littérature que quand on a reçu une de ces têtes « qui embrassent tout à la fois. Par les offres qu'on « nous fait, je vois qu'on ignore que le manuscrit de « l'*Encyclopédie* ne nous appartient pas; qu'il est en « la possession des libraires, qui l'ont acquis à des « frais exorbitants, et que nous n'en pouvons dis-« traire un feuillet sans infidélité. Quoi qu'il en soit, « ne croyez pas que le péril que je cours en travaillant « au milieu des barbares, me rende pusillanime. Notre « devise est *sans quartier* pour les superstitieux, « pour les fanatiques, pour les ignorants, pour les « fous, pour les méchants et pour les tyrans, et « j'espère que vous le reconnaîtrez en plus d'un en-« droit. Est-ce qu'on s'appelle philosophe pour rien? « Quoi! le mensonge aura ses martyrs, et la vérité « ne sera prêchée que par des lâches? Ce qui me « plaît des frères, c'est de les voir presque tous moins « unis encore par la haine et le mépris de celle que « vous appelez *l'infâme*, que par l'amour de la vé-« rité, par le sentiment de la bienfaisance, et par le « goût du vrai, du bon et du beau, espèce de trinité « qui vaut un peu mieux que la leur. Ce n'est pas assez « que d'en savoir plus qu'eux, il faut leur montrer

« que nous sommes meilleurs, et que la philosophie « fait plus de gens de bien que la grâce suffisante ou « efficace. L'ami Damilaville vous dira que ma porte et « ma bourse sont ouvertes à toute heure et à tous les « malheureux que mon bon destin m'envoie; qu'ils « disposent de mon temps et de mon talent, et que je « les secours de mes conseils et de mon argent; c'est « ainsi que je sers la cause commune; et les fanati- « ques qui m'environnent le voient et en frémissent « de rage. Ils voudraient bien, les pervers qu'ils sont, « que je les autorisasse par quelque mauvaise action, « à décrier nos sentiments; mais, ventrebleu, il n'en « sera rien. Ils en sont réduits à dire que Dieu ne per- « mettra pas que je meure dans mon incrédulité, et « qu'un ange descendra sans faute pour me ramener « dans mes derniers moments : et moi, je leur pro- « mets de revenir à leur absurdité si l'ange descend. « Cette manie de n'accorder de la probité qu'à ses « sectateurs n'est-elle pas particulière au christia- « nisme? Adieu, grand frère; portez-vous bien, con- « servez-vous pour vos amis, pour la philosophie, « pour les lettres, pour l'honneur de la nation qui « n'a plus que vous, et pour le bien de l'humanité, « à laquelle vous êtes plus essentiel que cinq cents « monarques fondus ensemble.... Ah! grand frère, « vous ne savez pas combien ces gueux qui, faisant « sans cesse le mal, se sont imaginé qu'il était ré- « servé à eux seuls de faire le bien, souffrent de vous « voir l'ami des hommes, le père des orphelins et le

« défenseur des opprimés. Continuez de faire de grands « ouvrages et de bonnes œuvres, et qu'ils en crèvent « de dépit. Adieu, sublime, honnête et cher Ante- « christ. »

Les dix derniers volumes de l'*Encylopédie* doivent être considérés comme un édifice immense, à la construction duquel les hommes les plus distingués dans les lettres, dans les sciences et dans les arts s'empressèrent à l'envi de travailler. Les étrangers mêmes qui avaient vu avec étonnement poser les premiers fondements de cet édifice voulurent au moins partager la gloire d'y avoir fourni quelques pierres. La réunion de toutes ces forces, de toutes ces volontés, fut d'un grand secours à Diderot; elle abrégea le terme de ses travaux que l'étendue de son plan ne lui laissait voir que dans un lointain très-obscur, et lui épargna surtout bien des inquiétudes inséparables de l'exécution d'un projet aussi vaste. Ces dix derniers volumes furent imprimés et publiés dans l'espace d'environ sept années. Cette célérité, que le changement continuel de ministres et la différence sensible de leurs principes d'administration rendait de jour en jour plus nécessaire, ne nuisit ni à la perfection dont la première édition, ou plutôt la première ébauche de ce grand ouvrage était susceptible, ni à son succès.

L'objet d'une *Encyclopédie* doit être de rassembler sur chaque art et sur chaque science les connaissances certaines, et qui ont pour base l'application

du calcul à l'expérience et à l'observation; d'indiquer les meilleures méthodes pour perfectionner *l'organe* ou l'instrument universel des sciences ou des découvertes qui en reculent la limite; de remonter à l'origine des traditions fabuleuses les plus consacrées; d'en suivre les progrès dans les siècles de ténèbres, et d'en renverser d'une main ferme et hardie les fondements déjà plus ou moins ébranlés; de traiter indistinctement tous les dogmes spéculatifs ou pratiques des différentes religions comme autant d'articles de mythologie ancienne, de les ranger dans l'histoire générale et particulière des superstitions; de se supposer, en discutant ces matières, à cinq ou six mille ans, plus ou moins, du moment où l'on écrit, et d'en porter dès lors le même jugement qu'on en portera dans ces temps éloignés; de faire voir, à l'aide d'une logique exacte et sévère, ce qui distingue, selon l'expression de *Rouelle*, les *vérités vraies*, de celles qui ne sont que de simples opinions; enfin, de déterminer avec précision l'espace que l'esprit humain a parcouru en tout sens, et celui qui lui reste encore à franchir : telle est, ce me semble, l'idée générale qu'on doit se former d'une *Encyclopédie*. Si ce plan n'a pas été suivi dans toutes ses parties, Diderot s'y est du moins conformé dans la plupart de ses articles. Il pensait avec raison que des questions de physique, de philosophie, de politique et de morale, ne doivent pas être résolues selon l'esprit de la théologie, *more theologico* : et l'on peut dire que sans ce principe qu'il

a suivi dans ses conséquences les plus hardies, l'*Encyclopédie* si utile à tant d'égards, et qu'on estimera d'autant plus qu'on la connaîtra mieux, n'aurait été qu'un immense recueil de lieux communs, de vaines et puériles déclamations, d'absurdités, de sottises et d'erreurs.

Diderot n'a mis son nom qu'à deux de ses ouvrages. Si, en gardant ainsi l'anonyme, il n'a pas constamment assuré son repos, chose très-difficile dans un gouvernement où les lois, bonnes ou mauvaises, n'ont de force qu'autant qu'elles servent la vengeance et les petites passions de ses ministres, il en a du moins recueilli un avantage trop négligé par quelques écrivains de ce siècle, celui de conserver dans ses écrits la liberté de ses opinions. Il est le seul philosophe connu que son respect pour la postérité ait rendu sourd aux cris du fanatisme et de la superstition, et qui n'ait pas suivi l'exemple dangereux de ces hommes hardis dans leurs discours, mais qui, trahissant la vérité sur un papier coupable, ont fait de leurs ouvrages une espèce de logogriphe, dont ils n'ont écrit en aucun endroit les éléments, et auquel personne n'entendrait rien après eux. Diderot, que la fermeté et la véracité de son caractère éloignaient également de cette conduite pusillanime qui ôte aux discours les plus solides toute leur autorité, a sans doute excité contre lui de vives clameurs, mais il craignait encore moins la persécution que la honte secrète d'écrire contre sa pensée après avoir parlé selon sa pensée, et

de faire ainsi un désaveu public et formel de ses sentiments.

Je n'examine point ici si les hommes en général méritent ce sacrifice, et si Fontenelle, qui les connaissait bien, ne les estimait pas à peu près ce qu'ils valent, lorsqu'il disait que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il ne daignerait pas l'ouvrir pour les leur montrer. Diderot n'en avait pas une meilleure opinion; mais il en usait précisément avec l'espèce humaine comme le Dieu des Juifs en usa autrefois avec les Ninivites, auxquels il pardonna en faveur de quelques justes qui se trouvèrent parmi eux. C'est à ce petit nombre de bons esprits dispersés, et, pour ainsi dire, perdus dans l'univers, que le philosophe immole son repos, sa liberté, sa vie; c'est à l'instruction de cette petite Église invisible, dont il est vrai, sans qu'il soit écrit, qu'elle prévaudra contre les portes du ciel et contre celles de l'enfer, qu'il consacre ses veilles; c'est son éloge qu'il veut surtout obtenir comme un sûr garant de celui de la postérité; et c'est son estime et sa reconnaissance qui peuvent seules le consoler de l'ingratitude et de l'oubli de ses concitoyens. Ceux qui ont un grand intérêt à rendre l'homme stupide, à *l'affubler*, comme dit Montaigne, *de tenebres, d'oisiveté et de pesanteur*; et ceux qui, très-convaincus d'ailleurs des avantages de la science, n'ont de forte passion que celle du repos, et ne paieraient pas de quelques jours d'inquiétude et de peine le plaisir d'avoir guéri une douzaine d'hommes de

vaines terreurs, blâmeront également ces principes : ceux-là les appelleront dangereux, et ils paraîtront à ceux-ci l'effet d'un zèle indiscret et tout voisin de l'enthousiasme; mais, pour bien en juger, il faut connaître tout ce que peut sur certaines ames fortes et passionnées l'amour du bien public et de l'humanité. Quoi qu'il en soit, Diderot prit ces principes pour règle de sa conduite, et il ne s'en écarta jamais. Le desir d'être utile à quelques jeunes gens, et de leur aplanir le chemin de la vérité, en les faisant partir dans l'étude des sciences en général, du terme où les plus grands génies même n'arrivent pas toujours après de longues et profondes méditations, faisait disparaître à ses yeux tous les obstacles : il lui suffisait d'apercevoir dans l'objet de son travail un moyen sûr de servir son semblable. Je l'ai vu plusieurs années avant sa mort constamment occupé de la traduction d'un ouvrage anglais, qu'il regardait avec raison comme un livre à lire et à commenter toute sa vie, mais au succès duquel il importait surtout que le traducteur joignît à une grande intelligence de la matière un goût sévère et un style clair, serré et précis. Cette tâche, si difficile à remplir, il se l'était imposée pour l'honneur du philosophe anglais, et pour l'utilité de sa fille et d'un ami qui ne pouvaient pas lire cet ouvrage dans sa langue, et qui avaient besoin l'un et l'autre de cet excellent catéchisme.

De tous les moyens qui peuvent exciter fortement l'émulation des jeunes littérateurs qui venaient le

consulter, il n'en négligeait aucun. Il leur citait surtout un exemple curieux et même unique dans l'histoire des sciences, celui de Boulanger, obligé par son état de passer sa vie sur les grandes routes, et trouvant au milieu des travaux importants dont il était chargé, le temps d'apprendre le latin, le grec et les langues orientales anciennes et modernes; de lire et d'extraire les meilleurs livres écrits dans ces différentes langues, d'y recueillir avec soin tous les faits qui pouvaient servir de base à l'ouvrage immense dont il avait conçu le plan; d'observer le cours et les sinuosités de plusieurs rivières, d'en dresser des cartes exactes, de faire une étude particulière de la géographie physique, de remonter de l'examen des effets des révolutions que le globe a éprouvées dans ses affections intérieures, à la connaissance, ou plutôt à la recherche des causes diverses de ces grandes et anciennes révolutions, et de leurs époques plus ou moins éloignées, et par cela même plus ou moins distinctes; en un mot, de devenir physicien, naturaliste, savant, littérateur et philosophe, sans négliger aucune des fonctions de sa place. C'est même pour faire connaître cet homme si extraordinaire, mort à trente-deux ans, après avoir fourni une carrière qu'on pourrait à peine parcourir dans l'espace d'une vie longue et tranquille, que Diderot a rassemblé dans une lettre très-éloquente imprimée à la tête de *l'Antiquité dévoilée*, quelques détails intéressants sur cette espèce de phénomène littéraire. Cette lettre, dont personne

ne l'a soupçonné d'être l'auteur, et qui, s'il l'eût avouée, aurait ranimé contre lui d'anciennes haines mal assoupies, mérite fort d'être lue [1]. C'est un de ces excellents papiers que Diderot faisait en se jouant, et pour se distraire des travaux pénibles que lui imposait l'*Encyclopédie*, dont les dix derniers volumes de discours venaient de paraître, et qui ne fut entièrement achevée qu'en 1772.

ÉLOGE DE RICHARDSON.

L'Éloge de Richardson, qu'on peut regarder en ce genre comme un chef-d'œuvre, ne lui coûta, de même que la Lettre sur Boulanger, que le temps de l'écrire. J'ai dit, au commencement de ces Mémoires, qu'il le fit en quinze heures, et ce fait est vrai à la rigueur. Il suffit même de lire avec attention ce bel Éloge pour se convaincre qu'il a été conçu, pensé et écrit de verve. C'est le jet du moment; c'est le premier élan d'une ame pénétrée d'un sentiment profond qui trouve sans peine, et pour ainsi dire d'instinct, le véritable accent de la passion qui l'entraîne. Comme rien ne ressemble à ce qu'on éprouve alors, rien ne ressemble à la manière dont on s'exprime. Quintilien dit que c'est le cœur [2] qui rend éloquent, et cette observation est très-juste. La nécessité d'être inspiré pour bien écrire, et surtout pour donner à ses pensées un grand caractère, est la même pour le littérateur, pour le

[1] Voyez tome III, page 237 de cette édition.

[2] *Pectus est enim quod disertos facit, et vis mentis.* (*Instit. Orator.* Lib. x, cap. VII.)

philosophe, pour le poète et pour le peintre : tout ce que les uns disent, tout ce que l'autre fait, avant que l'esprit soit descendu, est ressemblant et froid, comme les dessins pris dans la chambre obscure.

Divers petits papiers. — I. Les réflexions sur Térence, qui sont écrites avec tant de naturel et de grace, exigeaient quelques recherches de faits et de dates auxquelles Diderot était peu propre; elles l'occupèrent huit jours.

II. Il ne mit pas plus de temps à la composition d'une brochure qui contient l'*histoire et le secret de la peinture en cire.* Quoique cette brochure n'intéresse guère que les savants et les artistes, Diderot a su lui donner une forme originale et piquante qui la fait lire avec utilité et même avec plaisir. Il est fâcheux que l'artiste en faveur duquel il réclamait si vivement l'antériorité d'une découverte importante pour les progrès de la peinture, ait si mal reconnu dans la suite le service qu'il lui rendit alors. Ce même homme à qui l'*Encyclopédie* n'avait rien coûté, et qui la devait à la générosité des libraires associés, n'a pas eu honte d'intervenir publiquement dans le procès aussi absurde qu'injuste que Luneau intenta à Lebreton, et d'inscrire son nom parmi ceux de quelques souscripteurs de l'*Encyclopédie* dont Luneau avait intéressé la cupidité, et à qui il avait persuadé de redemander juridiquement 400 francs qu'il prétendait, sur des calculs faux, que Lebreton devait restituer à chaque souscripteur.

III. C'est à l'occasion de ce procès inique, dans lequel Luneau, sans autre motif que celui de satisfaire son ressentiment particulier, voulut impliquer Lebreton, le seul des libraires associés à l'*Encyclopédie* qui vécût alors, que Diderot adressa au public et aux magistrats un Mémoire dans lequel il démontre, par une suite de faits et de raisonnements qui ne souffrent point de réplique, que les prétentions de Luneau sont d'une injustice et d'une absurdité palpables. Ce Mémoire, quoique imprimé à temps, ne fut pas rendu public. Plusieurs amis de Diderot, par un excès de zèle et de prudence que leur attachement rend très-excusable, lui persuadèrent de le supprimer. Ils craignirent que ce Mémoire dans lequel Diderot avouait qu'il avait été l'éditeur des dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* discontinuée par arrêt du conseil, ne fût le signal d'une nouvelle persécution contre ceux qu'on accuse de philosophie, espèce de crime dont on peut dire comme de celui de lèse-majesté sous les mauvais princes, que [1] c'est le crime de ceux à qui on ne peut pas en reprocher d'autres.

Gerbier, qui plaidait pour les libraires associés, a eu connaissance de ce Mémoire qui ne lui a pas été inutile, et dont il faisait avec raison le plus grand cas. J'ignore quel effet il aurait produit sur les magistrats juges de cette affaire : mais comme il en est du par-

[1] *Majestatis singulare et unicum crimen eorum qui crimine vacant.* (PLIN. *Panegyr.* cap. XLII *init.*)

13.

lement [1] de même que de toutes les grandes assemblées, où c'est toujours l'opinion de quelques membres plus instruits, plus éloquents ou plus adroits, qui entraîne celle de tout le corps, et que Diderot avait parmi ces chefs de meute des ennemis d'autant plus actifs [2] qu'il en avait été plus cruellement offensé, il est peut-être heureux pour lui que son Mémoire n'ait pas transpiré dans le public.

Danger imminent auquel Diderot se trouve exposé. — La mort du chevalier Labarre, décapité [3] à l'âge de dix-neuf ans, pour avoir passé à plus de cinquante pas d'une procession de capucins sans ôter son chapeau, et pour avoir chanté des chansons libertines, jeta la consternation dans toutes les ames honnêtes et sensibles. Ce jugement inique, illégal, où, pour servir les plus basses vengeances, on fit parler des lois qui n'existaient pas; où les formes mêmes de la justice, quelquefois conservatrices des droits et de la vie des accusés, furent violées sans pudeur, apprit aux amis de la raison ce qu'ils avaient à redouter des prêtres irrités et du parlement, et le sort que des fanatiques, réunis par la soif commune du sang, réservaient à ceux qu'ils appelaient philosophes ou

[1] On peut lui appliquer ce passage de Tacite : *Si concio vocetur, illic quoque, quæ pauci incipiant, reliquos adstrepere.* (*Annal.* Lib. II, cap. XII.)

[2] *Proprium humani ingenii est odisse, quem læseris.* (TACIT. *In Vita Agricol.* cap. XLII.)

[3] Le 1er juillet 1766.

encyclopédistes, c'est-à-dire à tous ceux qu'ils voulaient perdre.

Diderot ne se dissimulait aucun des dangers qui le menaçaient; il entendait ses ennemis, dont le nombre s'était encore accru par la publication des dix derniers volumes de l'*Encyclopédie*, le désigner hautement pour victime : et cependant, enchaîné par une foule de liens également difficiles à rompre, il restait, sinon impassible, au moins tranquille au milieu de l'orage qu'il voyait s'appesantir sur sa tête. Voltaire, moins résigné et plus impatient, se préparait déjà à acheter dans une terre étrangère un repos qui le fuyait, un asyle où, loin des horreurs et des crimes atroces qui se commettaient sous ses yeux, il pût achever paisiblement sa carrière, et ne recevoir son dernier arrêt que des seules lois de la nature. Ne doutant point que Diderot, tant de fois poursuivi par la haine implacable des théologiens, ne fût bientôt enveloppé dans la proscription dont le parlement venait de donner le premier signal, il lui fit remettre par une voie indirecte une lettre en forme de Mémoire à consulter, dans lequel, après l'exposé des faits qu'il soumettait à son examen, il lui communiquait librement toutes ses craintes, lui conseillait d'abandonner la terre qui l'avait vu naître aux tigres qui la dévastaient, l'invitait à le suivre dans sa retraite, et le conjurait, au nom de l'humanité, qu'un vrai philosophe devait servir jusqu'au dernier moment du dernier de ses jours, de ne pas sacrifier, par un stoïcisme déplacé, une vie et

des talents qui pouvaient être encore long-temps utiles aux sciences et à la société.

La réponse de Diderot aux différents articles de cette lettre est très-éloquente, et produit le plus grand effet : on ne la lit point sans éprouver à chaque ligne le sentiment pénible qui l'a dictée. On se reporte par la pensée au moment où le philosophe, imprimant le sceau de l'ignominie sur le front de ses persécuteurs et des ennemis de la vérité, traçait avec des traits de feu, et pour la postérité, ce tableau effrayant du règne sous lequel il vivait; on le suit tristement et avec inquiétude sur le bord de l'abîme où le sort le tenait suspendu; et l'on frémit, et l'on s'indigne; et l'on tremble pour ses jours. Mais lorsqu'on sait que toutes ses démarches étaient alors curieusement observées, que l'œil vigilant et soupçonneux d'une police inquisitoriale était sans cesse ouvert sur lui; et que si, comme il l'apprit depuis, cédant aux sages conseils de Voltaire, il eût fait un pas pour s'expatrier, il eût été arrêté au même moment, jeté dans un cachot, et peut-être livré au cruel supplice que des monstres tels que ceux à la fureur desquels il était exposé, firent subir à l'infortuné et courageux JORDAN-BRUN; lors, dis-je, qu'on est instruit de tous ces affreux détails, on ne voit plus comment on doit se conduire avec un ami que des dangers imminents environnent, et qui semble attendre de nous le motif de sa détermination. On craint de lui tracer la route qu'il doit suivre, et que tous les calculs de la pru-

dence font regarder comme la plus sûre. On flotte inquiet, incertain et troublé au milieu d'une foule de pensées diverses qui se succèdent rapidement dans l'esprit, l'agitent en sens contraire, et ne laissent à l'homme le plus pénétrant qu'une simple probabilité en faveur du parti auquel il s'est arrêté. En effet, qui est-ce qui voit assez clair dans l'avenir pour donner, soit un bon, soit un mauvais conseil? Quelquefois un mauvais conseil amène le bien; un bon conseil amène le mal : tout prend couleur au gré du destin. La pureté des intentions empêche le remords, mais n'empêche pas le chagrin. Il est doux, sans doute, de servir son semblable; mais il en est du bienfait comme de la prière que le dévot adresse à son Dieu : ce serait souvent un grand malheur pour lui que d'être exaucé. Souvenons-nous de Zadig. Tel est l'enchaînement aveugle et fatal des choses, qu'à tout moment on voit sortir le mal du bien, le bien du mal, et qu'il est incertain qu'on ne perde pas l'homme de bien qu'on veut sauver, et qu'on ne sauve pas le méchant qu'on veut perdre. Lorsque cela arrive, il faut bien se rejeter sur l'intention; mais c'est une faible et triste ressource : si la raison s'en accommode, il n'en est pas de même du cœur; il souffre, et l'on est tenté de dire au premier malheureux qui nous tend la main : Tu ne sais ce que tu demandes : je vois ta peine, mais assure-moi donc que mon secours ne t'en prépare pas une plus grande. Aussitôt la bienfaisance se resserre; on sent la frivolité de nos vices, de nos vertus,

et celle de nos succès, de nos pertes, de nos regrets; et le néant du bonheur, du malheur et d'une vie entière dont tous les instants sont abandonnés au hasard; où tout est enveloppé d'une telle obscurité qu'on ne sait ni de quoi se féliciter, ni de quoi se plaindre; où les ris et les larmes sont presque également ridicules; en un mot, où celui qui joue le rôle d'Héraclite et celui qui joue le rôle de Démocrite sont également fous. Ces réflexions, dont la justesse sera facilement sentie par tous ceux pour lesquels la vie n'est pour ainsi dire qu'un cours ininterrompu d'observations, d'expérience et de calcul, prouvent en général que le gain le plus sûr c'est l'épargne des peines de la poursuite des choses qui ne viennent pas à nous d'elles-mêmes, et que, tout bien considéré, il vaut mieux se laisser mener que de vouloir conduire sa destinée : en sorte que l'extrême de la prudence est peut-être de bien savoir à chaque pas où on met le pied, sans trop se soucier du reste de la route. Combien la plupart des hommes placés dans des circonstances difficiles, ont pris à l'avance d'inquiétudes, de peines et de chagrins que la fermeté de ces principes philosophiques leur aurait épargnés!

Je reviens à la lettre de Diderot, monument précieux pour l'histoire de ces temps désastreux, mais surtout par la peinture simple et fidèle que ce philosophe y fait de tous les mouvements, de toutes les affections habituelles de son ame et du caractère même de son esprit.

La voici tout entière.

« Je sais bien que quand une bête féroce a trempé « sa langue dans le sang humain, elle ne peut plus « s'en passer : je sais bien que cette bête manque d'ali- « ment, et que, n'ayant plus de jésuites à manger, elle « va se jeter sur les philosophes. Je sais bien qu'elle « a les yeux tournés sur moi, et que je serai peut- « être le premier qu'elle dévorera : je sais bien qu'un « honnête homme peut, en vingt-quatre heures, « perdre ici sa fortune, parce qu'ils sont gueux; son « honneur, parce qu'il n'y a point de lois; la liberté, « parce que les tyrans sont ombrageux; sa vie, parce « qu'ils comptent la vie d'un citoyen pour rien, et « qu'ils cherchent à se tirer du mépris par des actes « de terreur. Je sais bien qu'ils nous imputent leurs « désastres, parce que nous sommes seuls en état de « remarquer leurs sottises. Je sais bien qu'un d'entre « eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant « qu'on ne brûlera que des livres. Je sais bien qu'ils « viennent d'égorger un enfant pour des inepties qui « ne méritaient qu'une légère correction paternelle. « Je sais bien qu'ils ont jeté, et qu'ils tiennent encore « dans les cachots un magistrat respectable à tous « égards, parce qu'il refusait de conspirer à la ruine « de sa province, et qu'il avait déclaré sa haine pour « la superstition et le despotisme. Je sais bien qu'ils « en sont venus au point que les gens de bien et les « hommes éclairés leur sont et leur doivent être in- « supportables. Je sais bien que nous sommes enve-

« loppés des fils imperceptibles d'une nasse qu'on « appelle police, et que nous sommes entourés de dé-« lateurs. Je sais bien que je n'ai ni la naissance, ni « les vertus, ni l'état, ni les talents qui recomman-« daient M. de La Chalotais, et que, quand ils vou-« dront me perdre, je serai perdu. Je sais bien qu'il « peut arriver, avant la fin de l'année, que je me « rappelle vos conseils, et que je m'écrie avec amer-« tume : ô Solon, Solon! Je ne me dissimule rien, « comme vous voyez; mon ame est pleine d'alarmes; « j'entends au fond de mon cœur une voix qui se joint « à la vôtre et qui me dit : fuis, fuis; cependant je « suis retenu par l'inertie la plus stupide et la moins « concevable, et je reste. C'est qu'il y a à côté de moi « une femme déjà avancée en âge, et qu'il est difficile « de l'arracher à ses parents, à ses amis et à son petit « foyer. C'est que je suis père d'une jeune fille à qui « je dois l'éducation; c'est que j'ai aussi des amis. Il « faut donc les laisser, ces consolateurs toujours pré-« sents dans les malheurs de la vie, ces témoins hon-« nêtes de nos actions : et que voulez-vous que je « fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en « renonçant à tout ce qui me la rend chère? Et puis « je me lève tous les matins avec l'espérance que les « méchants se sont amendés pendant la nuit; qu'il « n'y a plus de fanatiques; que les maîtres ont senti « leurs véritables intérêts, et qu'ils reconnaissent enfin « que nous sommes les meilleurs sujets qu'ils aient : « c'est une bêtise, mais c'est la bêtise d'une belle

« ame qui ne peut croire long-temps à la méchan-
« ceté. Ajoutez à cela que le danger qui nous menace
« tient à une disposition des esprits qui ne s'aperçoit
« point. La société présente un aspect si tranquille,
« que l'ame, lasse de se tourmenter, se livre à une
« sécurité, perfide à la vérité, mais à laquelle il est
« presque impossible de se refuser. L'innocence et
« l'obscurité de sa vie sont deux autres sophismes bien
« séduisants. Et comment voulez-vous que celui qui
« n'en veut à personne, s'imagine, sous les tuiles où il
« s'occupe à se rendre meilleur, que des bourreaux
« attendent le jour pour se saisir de lui, et le jeter
« dans un bûcher? Quand on s'est rassuré par sa nul-
« lité, on se rassure par son importance. Dans un
« autre moment on se dit à soi-même : ils n'auront pas
« le front de persécuter un homme qui a consumé
« ses plus belles années à bien mériter de son pays :
« n'est-ce pas assez qu'ils aient laissé à d'autres le soin
« de l'honorer, de le récompenser, de l'encourager?
« S'ils ne m'ont pas fait du bien, ils n'oseront me faire
« du mal. C'est ainsi qu'on est alternativement dupe
« de sa modestie et de son orgueil. Qui que vous
« soyez qui m'avez écrit la lettre pleine d'intérêt et
« d'estime que notre ami commun m'a remise, je
« sens toute la reconnaissance que je vous dois, et je
« jette d'ici mes bras autour de votre cou. Je n'accepte
« ni ne refuse vos offres. Plusieurs honnêtes gens,
« effrayés du train que prennent les choses, sont
« tentés de suivre le conseil que vous me donnez.

« Qu'ils partent, et quel que soit l'asyle qu'ils auront « choisi, fût-ce au bout du monde, j'irai. Notre ami « m'a fait lire un ouvrage nouveau [1]. Je tremble pour « le moment où cet ouvrage sera connu. C'est un « homme qui a pris la torche de vos mains, qui est « entré fièrement dans leur édifice de paille, et qui « a mis le feu de tous côtés. Ils voudront faire un « exemple, et dans leur fureur, ils se jetteront sur le « premier venu. Si cet ouvrage vous est connu, et « que vous puissiez en différer la publicité jusqu'à « des circonstances plus favorables, vous ferez bien. « Je vais déposer votre lettre, afin qu'à tout événement « vous puissiez joindre à ma justification que je vous « recommande, le témoignage des précautions que « vous aviez prises pour leur épargner un crime nou-« veau. Si j'avais le sort de Socrate, songez que ce « n'est pas assez de mourir comme lui, pour mériter « de lui être comparé.

« Illustre et tendre ami de l'humanité, je vous salue « et vous embrasse. Il n'y a point d'homme un peu « généreux qui ne pardonnât au fanatisme d'abréger « ses années, si elles pouvaient s'ajouter aux vôtres. Si « nous ne concourons pas avec vous à écraser la *bête*, « c'est que nous sommes sous sa griffe; et si, connais-« sant toute sa férocité, nous balançons à nous en « éloigner, c'est par des considérations dont le pres-

[1] Il s'agit ici de l'*Examen important*, par mylord Bolingbroke, ou plutôt par Voltaire. C'est un des livres où la superstition qu'il appelait toujours l'*infâme*, est traitée avec le plus de mépris.

« tige est d'autant plus fort qu'on a l'ame plus hon« nête et plus sensible. Nos entours sont si doux, et « c'est une perte si difficile à réparer! »

Depuis l'année 1765 jusqu'à l'année 1779, Diderot n'a publié aucun ouvrage, mais son porte-feuille s'est considérablement enrichi dans cet intervalle. Quoiqu'il ait ignoré toute sa vie le prix du temps, et qu'il en ait beaucoup perdu, il employait si bien le peu de moments dont il pouvait disposer à son gré, soit à Paris, soit à la campagne, qu'on n'est plus étonné du nombre et de l'importance de ses manuscrits. Comme des circonstances qu'il n'est point en mon pouvoir de changer, ne permettent pas d'espérer qu'ils soient jamais imprimés, je tâcherai d'en donner au lecteur une idée très-exacte; et le jugement que j'en porterai aura surtout un tel caractère d'impartialité, que si quelques uns de ces ouvrages subissent dans la suite l'épreuve pénible et dangerereuse de l'impression, je n'aurai pas du moins à craindre le reproche de n'avoir pas tenu partout la balance parfaitement égale.

Je commence par une remarque générale qui me paraît très-importante; c'est que je ne connais aucun manuscrit de Diderot, parmi ceux qui ont quelque étendue, qui puisse être imprimé dans l'état où il l'a laissé. Je n'en excepte pas même les meilleurs ouvrages de cette riche collection. Ils ont tous besoin d'un éditeur qui joigne à des connaissances profondes sur divers objets, un esprit juste, et surtout un goût très-sévère : ces conditions sont d'autant plus néces-

saires pour donner une bonne édition des manuscrits de Diderot, qu'il avait, en écrivant ses derniers ouvrages, deux tons très-disparates ; un ton domestique et familier qui est mauvais, et un ton réfléchi qui est excellent.

Si les dépositaires de ces manuscrits les font imprimer tels que je les ai revus à la sollicitation de Diderot, pour en préparer l'édition générale ; s'ils se font un devoir de les conserver religieusement dans toute leur intégrité, j'ose assurer que tel ouvrage qui, si l'on eût retranché ici quelques pages, là quelques lignes, aurait certainement étonné tous les bons esprits de cette nation, ne fera qu'une très-légère sensation, et que le scrupule déplacé et mal entendu de ces éditeurs, nuira plus à la réputation de Diderot, qu'il ne contribuera à l'étendre et à l'affermir. Une expression, une ligne de mauvais goût ne dépare pas une idée isolée qui a de la justesse, de la profondeur, et n'en rend pas l'impression moins forte sur une tête bien faite : mais si ces expressions, si ces lignes de mauvais goût se trouvent dispersées à de grandes distances dans un ouvrage de littérature ou de philosophie, rempli d'ailleurs de choses utiles et neuves, elles en rendent la lecture rebutante aux femmes et aux gens du monde qui, en général, n'ont guère d'autres idées que celles qu'ils ont puisées dans la société des savants, mais qui sont souvent plus difficiles et plus dédaigneux.

Les manuscrits de Diderot forment en général une

lecture très-agréable. Les objets en sont infiniment variés, et presque toujours utiles. Il y en a plusieurs où les grandes questions relatives aux arts, à la littérature, à la morale, à la philosophie rationnelle, sont discutées avec toute la sagacité, toute la profondeur qu'elles exigent. C'est à ces derniers que je m'attacherai particulièrement, parce qu'ils offrent des résultats importants, et que c'est là le caractère distinctif de tous les bons ouvrages en tout genre.

Suite d'un entretien philosophique supposé, entre D'Alembert et Diderot. — Diderot trouvant avec raison ce que Locke et, après lui, l'abbé de Condillac ont écrit sur les opérations de l'entendement humain fort incomplet, souvent même un peu vague, et jugeant qu'il était impossible d'éclaircir une matière aussi obscure, aussi compliquée, en suivant les anciens errements, forma le dessein hardi, mais très-digne d'un esprit aussi pénétrant, de traiter ce sujet avec plus de précision, de philosopher sur des principes très-différents de ceux qui sont communément reçus, et de donner en quelque sorte une formule générale pour résoudre facilement toutes les questions qui concernent le phénomène identique de la sensation et de la pensée.

L'explication de ce mécanisme déduit du principe de la sensibilité physique, considérée comme propriété genérale et essentielle de la matière, ou produit de l'organisation; l'absurdité palpable de la distinction des deux substances dans l'homme, en tant que sub-

stance; la nécessité d'admettre, d'après l'expérience, une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte; une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions, remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active; les moyens de faire passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active; la réfutation de l'hypothèse des germes préexistants qui suppose si ridiculement tous les hommes qui sont, qui ont été et qui seront, emboîtés les uns dans les autres jusqu'à l'ovaire d'Ève ou au testicule d'Adam, qui furent les deux premières boîtes d'où sortirent avec le temps un si grand nombre de sots, sans compter les défenseurs de ce système; l'idée ingénieuse et neuve des fibres de nos organes comparées à des cordes vibrantes, sensibles, qui oscillent, résonnent long-temps encore après qu'on les a pincées, phénomène qui, s'il s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, doit à plus forte raison avoir lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles, en un mot dans l'instrument philosophe, et qui tient l'objet présent, sous l'œil de l'entendement, tandis que celui-ci s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera; la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin : l'instrument philosophe est sensible;

il est en même temps le musicien et l'instrument : comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend; comme animal, il en a la mémoire : cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie.

Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi, ajoute Diderot, s'il ne saura pas, s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire : nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes : et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé, comme vous et moi.

Il y a une impression qui a sa touche au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression; une sensation qui dure, car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible : une autre impression qui lui succède et qui a pareillement sa cause au dedans ou au dehors de l'animal; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels; etc., etc.

Mais comment s'établit la convention des sons entre les hommes? Un animal étant un instrument sensible, parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière, par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration,

par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différents : aussi trouverez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son, il s'ensuivait tel effet hors de lui; que d'autres instruments sensibles pareils à lui, ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons, etc.

Diderot fait remarquer ensuite la mauvaise logique de ceux qui nient que la sensibilité puisse appartenir à la matière, sous prétexte que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible, et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible; comme si toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, n'étaient pas essentiellement indivisibles; comme s'il pouvait y avoir la moitié, le tiers, le quart de l'impénétrabilité, de la rondeur, d'une pensée; comme si la division n'était pas incompatible avec les essences des formes puisqu'elle les détruit; il y a plus ou moins de mouvements, mais il n'y a ni plus ni moins *mouvement*.

Tel est, à quelques différences près dans l'ordre et l'enchaînement des idées, le précis analytique d'un entretien supposé entre D'Alembert et Diderot. Ce premier dialogue est bien pensé, bien écrit, le ton

en est excellent, la logique exacte et sévère, et il mérite à tous égards l'attention des philosophes, soit par l'importance des questions qu'on y discute, soit par la manière claire et précise dont elles sont résolues. Diderot n'a éludé aucune des difficultés dont ces questions abstraites sont embarrassées, questions que ni Locke, ni l'abbé de Condillac n'ont tenté d'éclaircir, et que n'a pas même pressenties le dernier de ces philosophes, en cela beaucoup moins excusable que Locke, puisqu'il écrivait dans un temps où il avait plus de données pour la solution de ces divers problèmes.

Diderot se sert d'un beau phénomène, celui de l'œuf, dont il suit les développements successifs dans les différents périodes de l'incubation, pour établir sur des faits sa nouvelle théorie, et lui donner ce degré de probabilité qui équivaut à la certitude ou qui la supplée toutes les fois que la proposition n'est pas démontrable. Enfin il conduit pas à pas son interlocuteur à convenir qu'avec une matière inerte, de la chaleur et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée, etc., etc.

Comme Diderot avait fait plusieurs cours de chimie sous le célèbre Rouelle, il avait été frappé du nombre et de l'évidence des faits qui prouvent l'hétérogénéité de la matière; et ce principe dont il sentait la nécessité, et qu'il avait même conjecturé par génie, et, pour me servir de l'expression de Fontenelle, *par un certain goût de vérité*, et avant d'y avoir été conduit

par l'étude de la nature, est un de ceux sans lesquels il n'y a point de philosophie. En effet, si l'on suppose une fois la matière homogène, il est impossible qu'on fasse résulter aucun phénomène d'une pareille matière. Il n'y a plus ni action, ni réaction, ni légèreté, ni pesanteur, ni aucune sorte de mouvement, même quand on attribuerait à chaque molécule une infinité de propriétés diverses. Je ne verrais dans cet amas immense qu'une multitude innombrable de petites forces égales et un équilibre forcé. Deux de ces forces n'auraient ni plus ni moins d'effet que cent mille, et cent mille que deux. Donc, inertie, et immobilité, uniformité absolue et parfaite de combinaisons : c'est comme si tout était ou tout eau, ou tout feu, ou tout air, ou toute terre : il n'y aurait jamais que l'un de ces quatre éléments. Faites plus; supposez dans l'univers tel qu'il est actuellement, une parfaite homogénéité; si vous ne le détruisez pas, vous le fixez au moins à toute éternité sous la forme qu'il a. Le soleil, s'il éclaire, ne se meut plus. Je ne sais pas pourquoi les corps seraient graves et tomberaient. Je ne vois aucune raison pour que les hommes, les animaux, les plantes, les pierres changent d'état : si l'on veut s'occuper un moment de cette idée d'homogénéité parfaite, on verra qu'elle est exclusive de celle d'action, et par conséquent de causes et d'effets. Qu'on se demande surtout comment la translation locale peut y avoir lieu, et qu'on tâche de se répondre quelque chose de satisfaisant.

Le second Dialogue est beaucoup plus varié et plus profond que le premier. Il est intitulé *le Rêve de D'Alembert* : les deux autres interlocuteurs sont mademoiselle Delespinasse et le médecin Bordeu. Diderot avait d'abord vu la chose bien plus en grand : c'était le *Rêve de Démocrite*, et les interlocuteurs, Démocrite, Hippocrate, et la maîtresse de Démocrite ; mais il eût fallu se renfermer dans la sphère de la philosophie ancienne, et son dialogue y aurait trop perdu. Il sacrifia donc la noblesse de la forme à la richesse du fond.

L'étude de la médecine et de la physiologie est à la métaphysique comme celle de la géométrie est à la logique. Point de bonne métaphysique sans une connaissance assez étendue des deux premières sciences et de leurs différentes branches ; point de bonne logique sans une application directe de la méthode et des principes de la seconde. Celui-là ne fait que balbutier qui écrit de l'homme sans être instruit des divers phénomènes que présente cette substance molle, pulpeuse, cette espèce de bouillie, renfermée dans la tête, et l'un des principaux centres de la vie et de la santé ; sans chercher dans la différente situation des plus petites particules qui forment sa structure dans différents individus [1], la cause de la prodigieuse di-

[1] Il n'y a pas moins de diversité dans cet organe que dans les physionomies. Par la dissection de quarante-quatre cerveaux, Malacorne, professeur en chirurgie, a vu une différence sensible dans les lobes, dans leur union, leur quantité, leur direction, leur ordre, l'étendue des lames qui constituent leurs rameaux médullaires, et

versité des esprits et des caractères; sans connaître la fonction particulière de cet organe si divers, si composé, dans l'économie animale; les vices auxquels il est sujet, son action sur les nerfs qui n'en sont que les prolongements, ses expansions filamenteuses et solides, distribuées à différentes parties du corps, et la réaction beaucoup moins[1] forte de ces expansions sur leur origine; sans partir dans ses spéculations du principe évident et démontré de la sensibilité, de la mobilité, de l'activité essentielles à la première fibre de chaque animal, à sa première partie constitutive; sans avoir des notions exactes sur le jeu, la construction, le sentiment, les mouvements, la sympathie, les habitudes et la destination de nos organes; en un mot, sans avoir curieusement observé ce squelette[2] nerveux, sensible et actif qui constitue

dans la situation de ces derniers, tant relative entre eux qu'aux lobes qui les composent. Certains rameaux, qui dans un cerveau font partie d'un lobe, manquent dans d'autres, ou sont communs aux deux lobes, ou touchent à peine au lobe opposé. Les sillons du cerveau varient d'un sujet à un autre, en étendue et en profondeur, etc.

Bordeu, en avouant d'ailleurs que tout ce que nous savons du cerveau se réduit à bien peu de choses, dit qu'il a trouvé bien des différences dans la consistance du cerveau et du cervelet, suivant que les sujets sur lesquels il faisait ses épreuves étaient plus ou moins malades. Peut-être même, ajoute-t-il, ces parties varient-elles suivant les tempéraments et suivant les passions, autant que suivant l'âge. (Voyez *Recherches anatomiques sur les glandes*, section 130, pag. 484, 485.)

[1] Voyez ce qui sera dit ci-dessous, page 234, note 1.

[2] Pour justifier cette expression d'ailleurs très-exacte, pour développer surtout la théorie sublime à laquelle elle appartient, et lui

proprement l'homme physique, le corps animé que Galien comparait ingénieusement et avec bien plus de justesse qu'il ne pouvait le soupçonner, à la forge

ôter ce qu'elle peut avoir de contraire à l'opinion de ceux auxquels la physiologie est tout-à-fait étrangère, il suffit des observations suivantes : elles sont du principal interlocuteur que Diderot fait parler dans ce dialogue, de cet homme qui connaissait et qui cultivait la médecine philosophique, mérite si rare, si utile à l'humanité, qu'Hippocrate mettait à côté des dieux celui qui appliquait ainsi aux progrès de l'art de guérir, les lumières réunies de la théorie et de la pratique. « Le genre nerveux, dit-il, peut être comparé à un insecte; ses rameaux sont comme autant de pédicules ou de racines, « de bras ou de pates. Il constitue l'essence de l'homme, de concert « avec l'ame qui l'anime; car les os, le tissu cellulaire et les autres « organes appartiennent à peine à l'animalité, et ils sont aussi étrangers à l'homme, que l'est à une plante la terre sur laquelle elle « est appuyée, et à une vigne l'échalas qui la soutient. Les os et « d'autres parties ne sont que des instruments, l'enveloppe ou l'écorce « de l'homme. De même la nutrition n'ajoute rien à la nature de « l'homme, qui est dans l'instant de sa conception ce qu'il est dans « son plus grand accroissement..... En poussant plus loin les recherches sur la vie, on voit qu'elle consiste dans la faculté qu'a la fibre « animale de sentir et de se mouvoir elle-même. Cette faculté innée « dans les premiers éléments du corps vivant, n'est pas plus étrange « que ne le sont la gravité, l'attraction et la mobilité qui appartiennent à divers corps. Les parties actives dont nous parlons sont « les vrais fondements de l'animalité; elles tiennent elles-mêmes le « principe de leur vie, d'un filament nerveux qui leur sert de base, « ou plutôt il n'y a dans l'animal qu'un seul nerf qui anime toutes « ses parties..... Son développement dans l'utérus se fait à la faveur « de la chaleur, de l'humidité et de la mucosité qu'il trouve dans « la femme. Cette pâte muqueuse est la vraie enveloppe dans laquelle « il se nourrit, végète ou s'étend, et à laquelle il donne différentes « formes, selon son degré de force, et selon la direction de son activité. Tel est le principe du développement de l'embryon humain, « et du mouvement constant dont ses parties sont pourvues, etc. »

de Vulcain, où le feu, les soufflets, les enclumes, les marteaux, tout était vivant.

Si Locke, d'ailleurs moins profond que Hobbes, à qui il doit même la première idée de son ouvrage bien plus qu'au principe d'Aristote d'où il est parti, a été le meilleur métaphysicien de son temps; si avec moins d'imagination que Malebranche, moins de finesse et de pénétration dans l'esprit, moins de couleur et d'agrément dans le style, il a fait négliger et presque oublier ce philosophe; si l'abbé de Condillac, son disciple et son commentateur, n'a sur lui d'autre avantage que d'avoir en général rangé ses pensées dans un meilleur ordre, et d'avoir quelquefois porté plus loin que lui l'analyse de nos sensations, de nos idées et des signes de nos idées; c'est que Locke avait cultivé toute sa vie la médecine, et que Condillac n'en avait pas même une teinture superficielle : ignorance qui influe sur toute sa philosophie, et qui réduit à un petit nombre de pages ce qu'elle a d'utile.

Diderot, instruit par l'exemple de Locke, avait recueilli avec soin un grand nombre de faits d'anatomie, de physiologie, d'histoire naturelle et de chimie : et ces faits, si précieux pour celui qui sait les voir et les appliquer, servent de base à sa philosophie. Outre ceux que des études longues et suivies du *sujet* lui avaient appris, il en avait puisé un grand nombre dans les ouvrages des plus savants physiologistes, et dans la conversation toujours instructive des médecins : et de ces différents faits comparés,

dont ceux même qui les ont observés ne cherchent souvent ni la cause, ni les rapports, ni la liaison, il en a su tirer des conséquences très-importantes et très-fécondes. Il était persuadé avec raison, et il le répétait souvent, qu'il n'appartient qu'à celui qui a pratiqué la médecine pendant long-temps de parler et d'écrire sur la métaphysique, parce que c'est lui seul qui a vu les phénomènes, la machine tranquille ou furieuse, faible ou forte, saine ou brisée, délirante ou réglée, successivement imbécile, éclairée, stupide, bruyante, muette, léthargique, agissante, vivante et morte.

C'est dans ce second Dialogue, un des ouvrages de Diderot dont la lecture exige le plus d'attention, qu'on trouve l'examen et la discussion de plusieurs questions difficiles que le premier n'avait fait qu'effleurer. Quelle précision un auteur mettrait dans ses discours et ses écrits, si l'énorme enchaînement de faits, de raisonnements, d'expériences et d'observations par lequel ce philosophe déduit l'éternité de la matière et ses propriétés, les générations spontanées, la sensibilité générale, l'irritabilité, la formation de l'être sentant, son unité, ou ce qui constitue le moi; la sensibilité et la loi de continuité dans la contexture animale, deux qualités sans lesquelles l'animal ne peut être un; l'origine des animaux, leur durée; les lois du mouvement des corps sensibles, animés, organisés, vivants; les différents degrés de la force animale, différente dans le désordre et dans l'état sain ou tran-

quille [1]; la vie particulière des organes; l'altération ou le perfectionnement de la conformation originelle par la nécessité et les fonctions habituelles, et toutes les questions auxquelles cela tient, était bien présent à sa mémoire!

Il y a un tel rapport, une telle connexion entre toutes les parties de ce Dialogue; les idées en sont si étroitement liées, qu'elles se réveillent nécessairement les unes les autres, et que la première, ou, si l'on veut, le principe général une fois rappelé, un lecteur qui a quelque instruction peut, avec de l'attention, et surtout une bonne logique, en déduire facilement toutes les conséquences qui en émanent; d'où l'on peut inférer, ce me semble, que Diderot ayant pris heureusement *le bout du fil*, pour me servir de l'expression de Fontenelle, n'a eu qu'à le suivre, et à se laisser conduire sans peine de vérité en vérité.

Jamais philosophe ne s'est proposé pour but de ses méditations un sujet plus important, plus com-

[1] Le feu prend à la maison d'un avare; il se saisit de son coffre-fort et le porte dans son jardin d'où il ne l'aurait pas remué pour dix fois la somme qu'il contenait: c'est que dans le désordre toutes les forces de la machine sont conspirantes, et que dans l'état sain ou tranquille elles agissent isolées; il n'y a que l'action ou des bras, ou des jambes, ou des cuisses, ou des flancs. Dans l'état sain ou tranquille, l'animal craint de se blesser; il ne connaît pas cette frayeur dans la passion ou la maladie. Cette observation me paraît très-propre à éclaircir et à développer ce que j'ai dit dans le texte: elle se lie très-bien à la théorie de Diderot, qu'il faut quelquefois recueillir de divers ouvrages, pour en fortifier également toutes les parties.

pliqué, mais par cela même plus difficile à considérer sous toutes les faces. Ce ne sont point ici d'anciens systèmes mutilés dans certaines parties, rectifiés dans d'autres, et dont on fait ensuite un tout plus ou moins mal assorti : c'est, à proprement parler, une nouvelle philosophie plus expérimentale que rationnelle, et dans laquelle les vérités métaphysiques sont nécessairement ce qu'elles doivent être en dernière analyse, les corollaires des vérités physiques [1].

Diderot est le seul homme de ce siècle qui ait bien senti la nécessité de cette réforme, et qui l'ait tentée avec succès. La philosophie de l'abbé de Condillac n'est que celle de Locke, corrigée et perfectionnée dans quelques points : travail utile sans doute, mais encore très-imparfait, et qui laisse en ce genre beaucoup à desirer : tant il est vrai, ainsi que l'observe le chancelier Bacon, que les sciences ne feront jamais de grands progrès, si, au lieu de reconstruire le système entier, depuis les premiers principes, on se borne à sur-ajouter et à greffer, pour ainsi dire, les connaissances nouvelles sur les anciennes [2].

Si j'avais eu sous les yeux les deux Dialogues de Diderot, peut-être aurais-je pu en donner une analyse plus exacte; mais l'exposé succinct que j'ai fait du premier, et ce que je vais dire du second, étant le résultat de deux lectures très-réfléchies faites à

[1] C'est dans ce sens que le chancelier Bacon disait si bien : *De metaphysica ne sis sollicitus; nulla est enim post veram physicam inventam.*

[2] Bacon. *Nov. organ. part. secund. Aphorism.* 31.

différentes époques, suffira, je pense, pour inspirer à ceux qui se plaisent à ces sortes de spéculations, le plus grand desir de lire l'original.

La distinction des deux substances dans l'homme, est une de ces erreurs qui en supposent nécessairement beaucoup d'autres dans l'entendement du philosophe, ou plutôt du raisonneur qui part de ce *principe*. Il n'est donc pas indifférent de l'admettre ou de le rejeter, lorsqu'on écrit *de l'homme*, et de ses facultés intellectuelles, non seulement parce qu'il est faux, mais parce que de tous ceux qu'on peut employer pour éclaircir ces matières difficiles, il n'en est aucun qui conduise à des conséquences plus évidemment absurdes. Si une foule d'exemples n'attestait tous les jours la force presque incalculable des opinions préconçues, et leur pouvoir sur ceux mêmes que la supériorité de leur génie devrait sans doute en affranchir, on ne concevraït pas que des métaphysiciens, qui ne manquaient d'ailleurs ni d'instruction, ni d'une certaine sagacité, ni même de ce sens droit qui fait juger avec justesse ce qu'on a vu avec promptitude, eussent pu se faire illusion au point de composer l'homme de deux substances hétérogènes qui agissent réciproquement l'une sur l'autre, sans contact; tandis que les divers phénomènes de l'économie animale bien observés, bien connus, démontrent avec cette évidence que toutes les subtilités des psycologistes ne peuvent affaiblir, que l'homme est un, quoique divisé en plusieurs organes qui ont

chacun leurs fonctions, leur sensibilité, leur vie particulière, etc.; qu'on n'explique rien sans le corps, et qu'un être immatériel, indivisible, dont le sentiment et la pensée forment les attributs distinctifs, et qui gouverne tous les mouvements vitaux, est un pur concept de notre esprit; un être dont l'idée, telle qu'elle résulte de la définition même des spiritualistes, est absolument exclusive de celle d'existence, notion de laquelle il est impossible de séparer, même par abstraction, la mobilité et la localité, ou la correspondance, à une portion quelconque de l'espace.

C'est dans ces principes, les seuls à cet égard que la saine raison puisse admettre, que Diderot a dit dans l'un ou l'autre de ses Dialogues, qu'on cherche en vain à s'expliquer comment les passions s'introduisent dans l'homme sans mouvements corporels, et sans commencer par ces mouvements; que ceux qui parlent de l'action de l'ame sur le corps, disent une chose absolument inintelligible, qu'en y regardant de plus près, ils auraient vu que l'action de l'ame sur le corps est l'action d'une portion du corps sur le reste, et l'action du corps sur l'ame, l'action d'une autre portion du corps sur une autre; que le paysan qui voit une montre se mouvoir, et qui, n'en pouvant connaître le mécanisme, place dans une aiguille un esprit, n'est ni plus ni moins sot que nos spiritualistes, etc., etc.

Haller, que ses préjugés religieux ont souvent

égaré dans le cours de ses observations et de ses expériences, prétendait qu'il n'y a que le cerveau, la moëlle des nerfs, la peau, les muscles, et généralement toutes les parties dans lesquelles il entre des nerfs, qui fussent douées de sensibilité; mais Diderot, à qui le travail de ce savant professeur a été d'ailleurs très-utile [1], n'a pas cru devoir le suivre sur cet article et sur beaucoup d'autres. Une partie animale quelconque, absolument privée de sensibilité, lui paraissait une supposition inadmissible : il observait judicieusement qu'un organe intermédiaire non sensible, entre deux organes sensibles et vivants, arrêterait la sensation : il deviendrait dans le système corps étranger; ce serait comme deux animaux coupés par une corde. On en viendra quelque jour, me disait-il à ce sujet, à démontrer que la sensibilité ou le toucher est un sens commun à tous les êtres; il y a déjà des phénomènes qui y conduisent : alors la matière en général aura cinq ou six propriétés essentielles; la

[1] Il avait lu deux fois, et la plume à la main, sa grande *Physiologie*. Les extraits raisonnés qu'il en avait faits étaient en latin et en français, selon qu'il trouvait plus ou moins promptement dans sa langue les expressions qui correspondaient exactement aux idées de Haller. Ces extraits assez étendus ne pouvaient guère être utiles qu'à lui. Ce n'était souvent que des simples mots de réclame destinés à lui rappeler dans le besoin des idées analogues ou contraires. On y voyait quelquefois aussi, non seulement ce que Haller avait pensé sur tels et tels phénomènes de l'économie animale, mais même tout ce que Diderot avait conjecturé sur les causes de ces phénomènes : ces divers extraits n'existent plus; il les jeta au feu lorsqu'il eut fini les deux Dialogues, objet de ses recherches.

force morte ou vive, la longueur, la largeur, la profondeur, l'impénétrabilité ou la solidité, et la sensibilité : j'aurais ajouté l'attraction, si ce n'était peut-être une conséquence du mouvement ou de la force.

Des expériences [1] positives et incontestables ont prouvé depuis contre l'assertion hasardée de Haller, et comme Diderot l'avait conjecturé avec génie, que le sentiment est attaché à toutes les fibres animales, à toutes les parties du corps vivant; que le périoste, les tendons, les ligaments, les aponévroses, la dure-mère, etc., tous organes dont la substance ne paraît point pénétrée par des nerfs, sont plus ou moins sensibles, mais de plus, que chaque organe a sa vie, son département [2], son étendue d'action, sa sensibilité, son mouvement, ses goûts et les passions qui lui sont propres, indépendamment de tout ce qui peut lui

[1] On peut consulter sur ce sujet les *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, chap. IV, sect. 1re, pag. 60 et suivantes. Voyez aussi les *Recherches sur la sensibilité*, chap. IV, pag. 101, 102 et suiv. Ces deux ouvrages méritent toute l'attention des philosophes.

[2] Le *département* d'un organe n'est autre chose que son atmosphère cellulaire, si l'on peut parler ainsi, ou bien le *département* d'une partie n'est autre chose que la portion cellulaire qui a du rapport avec son action : lors donc que cette partie change de position ou de constitution, tout le tissu cellulaire qui est de son *département* reçoit aussi des modifications particulières. Les praticiens trouvent chaque jour des occasions de se convaincre combien les secousses de l'estomac s'étendent jusqu'aux autres parties ; on observe des points de côté violents, des difficultés de respirer, des convulsions, et tant d'autres symptômes qui proviennent évidemment de l'action plus ou moins violente de l'estomac; toutes les parties sont pour ainsi dire du *département* de ce viscère. (Voyez les *Recherches sur le tissu muqueux*, et celles *sur l'action des glandes*.)

revenir de son *consensus* avec les autres organes, pour parler ici la langue de Van-Helmont, dont je ne citerai que ce seul passage. *Etenim quia partes utrobique propria vivunt quadra; sensus est juxta organi diversitates*[1].

Le Rêve de D'Alembert. — Toutes ces idées si conformes à la saine philosophie, et auxquelles une étude réfléchie de la physiologie conduit directement, fermentaient depuis long-temps dans la tête de Diderot, et si quelques unes lui sont communes avec divers auteurs célèbres[2], personne au moins n'a eu plus que lui le talent de les généraliser et d'en tirer de grands résultats. Voici à peu près comment il procède dans ce second Dialogue[3], qui n'est en quelque sorte que la suite et le complément du premier.

Sentir, c'est vivre. Les zoophites n'ont que le sentiment et la vie. D'autres animaux, comme les polypes d'eau douce, ont le sentiment, la vie et la digestion. Depuis la molécule sensible jusqu'à l'homme, il y a une chaîne d'êtres qui passent de l'état de stupidité vivante jusqu'à l'état d'extrême intelligence.

Que serait-ce qu'un métier de la manufacture de

[1] Van-Helmont. *De Lithiasi*, cap. IX, num. 92. Voyez tout ce chapitre que les médecins et les philosophes ne sauraient trop méditer, mais que les simples métaphysiciens peuvent se dispenser de lire; ils n'y entendraient rien.

[2] Tels que Van-Helmont, Bordeu, Fouquet, Barthèz, Desèze. Voyez surtout le chapitre IX du Traité de Van-Helmont *de Lithiasi*; c'est une source féconde d'idées neuves que les médecins cités ci-dessus ont cultivées avec succès.

[3] Il le composa, ainsi que le premier, dans le cours de l'année 1771.

Lyon, si l'ouvrier et la tireuse faisaient un tout sensible avec la trame, la chaîne, le semple et la tireuse? Ce serait un animal semblable à l'araignée qui pense, qui veut, qui se nourrit, se reproduit et ourdit sa toile.

La fibre nerveuse est un composé d'autres fibres sans limites; elle n'est irritable qu'en devenant musculeuse. Elle est le lien et la matière du faisceau qu'on appelle organe : je la regarde comme un animal, un ver. C'est un être organisé, sensible et vivant; c'est cet être que l'animal qu'elle compose, nourrit; c'est le principe de toute la machine; la constitution de cette fibre primitive est fixe et immuable.

L'animal est une forme déterminée par des causes intérieures et extérieures qui, diverses, doivent produire des animaux divers.

En général, il y a dans l'animal et dans chacune de ses parties, vie, sensibilité, irritation. Rien de pareil dans la matière brute, soit organisée, soit non organisée. C'est un caractère tout particulier à l'animal. Point de mouvement qui ne soit accompagné, précédé ou suivi de peine ou de plaisir, et qui n'ait pour principe constant un besoin.

Les lois du mouvement des corps durs sont inconnues, car il n'y a point de corps parfaitement durs. Les lois du mouvement des corps élastiques ne sont pas plus sûres, car il n'y a point de corps parfaitement élastiques. Les lois du mouvement des corps fluides sont tout-à-fait précaires; et les lois du mouvement des corps sensibles animés, organisés, vivants,

ne sont pas même ébauchées. Celui qui, dans le calcul de cette dernière espèce de mouvement, omet la sensibilité[1], l'irritabilité, la vie, la spontanéité, ne sait ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit.

[1] Remarquons ici en passant, puisque Diderot ne l'a point dit, que l'irritabilité ou la contractilité n'est qu'un mot nouveau employé, on ne sait pourquoi, par Haller, pour exprimer cette propriété ou cette faculté connue et désignée jusqu'alors sous le nom de *sensibilité*, ou d'*ame sensitive*. Mais comme en changeant le signe représentatif d'une chose ou d'une idée, on ne change la nature ni de cette chose ni de cette idée, la *sensibilité* et la *mobilité* inhérentes à la substance du nerf, à l'élément de l'*animalité*, ont repris leurs anciens droits, et leurs fonctions dans l'économie animale; et les savants conviennent généralement aujourd'hui que Haller n'a point en effet découvert une nouvelle propriété de la matière organisée et vivante, mais qu'il a seulement beaucoup augmenté le nombre des expériences qui la démontrent, et des phénomènes qu'elle présente à l'observateur : on ne peut sans injustice lui contester ce mérite; et ses disciples ont tort de porter plus loin à cet égard les prétentions de leur maître. Ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire de la médecine savent d'ailleurs que le système de la sensibilité, substitué à la *nature* des Anciens, à l'*archée* de Van-Helmont, à l'*ame raisonnable* et ouvrière de toutes les fonctions, des Sthaliens, au *principe vital* de Fizes, a pris naissance à Montpellier, des disputes de ce professeur avec *Sauvages* sur cette matière, et que les véritables inventeurs de ce système sont les disciples de ces deux savants médecins, mais particulièrement Venel, Lamure et Bordeu. C'est ce qui a fait dire à ce dernier, en 1775, ces paroles remarquables : « Depuis « nos premiers essais, nous avons vu reparaître notre système sous « le nom d'*irritabilité*, dénomination sur laquelle peu de gens bien « éclairés ont pris le change. » L'auteur de l'excellent article Sensibilité (ancienne *Encyclopédie*) ne s'y est pas trompé : il regarde avec raison le nouveau système de l'*irritabilité* comme une branche égarée de l'ame sensitive qui cherche à se rejoindre à son tronc, dont réellement elle ne peut pas plus être séparée que l'effet ne peut l'être de la cause.

Il ne faut pas croire que les animaux ont toujours été et qu'ils restent toujours tels que nous les voyons. C'est l'effet d'un laps éternel de temps, après lequel leur couleur, leur forme semble garder un état stationnaire; mais c'est en apparence.

Le cerveau, le cervelet avec ses nerfs ou filaments, sont les premiers [1] rudiments de l'animal. On peut même dire que les nerfs, dont la moëlle allongée est le tronc principal, constituent premièrement l'homme: ils contiennent toutes ses parties, comme les boutons contiennent les fleurs et les fruits. En suivant les nerfs jusqu'à leur entrée dans les membranes du cerveau, on voit qu'ils s'y confondent et ne forment plus qu'une même substance, un tout vivant et portant la vie partout.

Nulle sensation sans l'intervention des nerfs : c'est par eux qu'elle s'exécute; car on ne saurait les toucher que l'attouchement ne se perçoive : de là sensation simple, sensation agréable, sensation douloureuse.

Pour la sensation, il faut un nerf sain, et une communication libre du nerf au cerveau. L'origine de la sensation est à l'extrémité du nerf touché. Point de sensation s'il est détruit ou vicié. La paralysie générale des nerfs serait accompagnée non de la mort,

[1] Le département de l'embryon, que Bellini et Malpighi ont vu commencer par la tête et par l'épine dans le poulet, donne à cette conjecture de Diderot une très-grande vraisemblance : ce n'est plus une simple opinion, c'est un fait d'où l'on peut conclure que ces parties sont en effet les premières à se former et à s'organiser.

peut-être, mais d'une stupidité complète, et même du manque d'aucun besoin.

La force des sensations s'apprécie par la nature de l'ébranlement des fibres nerveuses dont les organes sont tissus.

L'impression naît du dedans ou du dehors, selon l'organe affecté. L'impression est ou goût, ou odorat, ou vision, ou son, ou toucher; l'affection est plus ou moins forte, plus ou moins durable. De là, variété des peines et des plaisirs; de là, ce qui est peine dans un instant devient plaisir dans un autre; de là, ce qui est plaisir pour moi est peine pour vous; de là, jugements divers d'un spectacle, d'un récit, d'un poème, d'un discours, d'une histoire, d'un roman, d'un tableau, d'une action.

Si les sensations extérieures, ou qui me viennent du dehors, et les sensations intérieures, ou qui émanent de moi, m'étaient aussi intimes, *tout* serait moi, et je serais *tout*. Je tuerais avec aussi peu de scrupule que je m'arrache une épine du pied, ou que je me coupe un cor qui me fait souffrir. Mais heureusement le mal d'autrui n'est que songe, et il y a toujours une grande différence entre la douleur que je vois et la douleur que je sens.

Si la sensation était aussi forte dans l'absence que dans la présence de l'objet, on verrait, on toucherait, on sentirait toujours, on serait fou.

La variété des sensations s'explique, ce me semble, fort simplement par la variété des manières dont un

organe peut être affecté. L'évaporation de la tubéreuse n'étant pas la même que celle de la rose, l'organe en doit être diversement affecté et la sensation diverse. L'évaporation de la rose en bouton n'étant pas la même que celle de la rose épanouie ou fanée, autant d'impressions différentes, autant de sensations diverses. Il en est de même du froid et du chaud dans tous leurs degrés. Ce qui serait très-extraordinaire, vu les variétés des organes et des corpuscules agissant, c'est que les sensations fussent peu variées.

Les yeux fermés nous réveillent une longue succession de couleurs; les oreilles, une longue succession de sons. Ce réveil peut se faire de soi-même, par le seul mouvement de l'organe qui se dispose spontanément, comme il était affecté par la présence de l'objet. S'il y a quelque ordre dans ce réveil des sensations, le rêve ressemble à la veille, si l'on dort; il y a mémoire fidèle, si l'on veille. Ainsi la mémoire n'est donc qu'un enchaînement fidèle de sensations, qui se réveillent successivement comme elles ont été reçues; propriété de l'organe. Ainsi l'imagination n'est donc qu'un enchaînement fidèle de sensations qui se réveillent successivement comme elles ont été reçues dans l'organe. La mémoire est des signes; l'imagination, des objets. La mémoire fait les érudits; l'imagination, les poètes. Les hommes sans imagination sont durs; ils sont aveugles de l'*ame* comme les aveugles de *corps*. La mémoire est-elle la source de l'imagination, de la sagacité, de la pénétration, du génie? La

variété de la mémoire fait-elle toute la variété des esprits? On a beau voir, entendre, goûter, toucher, flairer, si l'on n'a rien retenu, on a vécu en pure perte. Pour expliquer l'oubli, voyons ce qui se passe en nous. Nous faisons effort pour nous rappeler les syllabes du son, si c'est un mot; les caractères de la chose, si l'objet est physique; la physionomie, les fonctions, si c'est une personne. Les signes servent beaucoup à la mémoire.

Il y a dans la nature un enchaînement naturel d'objets; ils sont conjoints; on ne les sépare pas sans conséquence pour le jugement; on ne les conjoint pas sans bizarrerie. Si, faute d'expérience, ces phénomènes ne s'enchaînent pas; si, faute de mémoire, ils ne peuvent s'enchaîner; si, par perte de mémoire, ils se décousent, l'homme paraît fou. Si la passion fixe sur un seul phénomène, de même : si la passion les disjoint, de même : si elle conjoint, de même. L'enfant paraît fou faute d'expérience; le vieillard paraît stupide faute de mémoire; le vieillard violent paraît fou.

Il y a une chose à remarquer dans nos sens, c'est que nous les exerçons comme la nature nous les a donnés, et que les circonstances et le besoin l'exigent; mais nous ne les perfectionnons pas : nous ne nous apprenons pas à voir, à flairer, à sentir, à écouter, à moins que notre profession ne nous y force. Tout ce qui appartient à une classe nombreuse d'hommes, appartient à tous à de très-petites différences près. Tel qui n'a jamais appris de musique entendrait comme le musicien; tel qui ne voit pas comme le sauvage,

verrait comme lui si son œil était exercé. Par exemple, je ne vois en mer qu'un point nébuleux qui ne me dit rien ; mais ce point nébuleux est un vaisseau pour celui qui l'a souvent observé, et peut-être un vaisseau très distinct. Comment cela s'est-il fait? D'abord cette forme vague et indécise n'était, pour le sauvage comme pour moi, qu'un point nébuleux; mais ce point nébuleux, à force d'être devenu pour le sauvage le signe caractéristique d'un vaisseau, est réellement devenu un vaisseau qu'il voit dans son imagination très-distinctement; c'est toujours un point nébuleux, mais qui réveille l'image d'un vaisseau. Ce point est comme un mot; le mot *arbre*, qui n'est qu'un son, mais qui me rappelle un arbre que je vois.

Si l'on touche une boule avec deux doigts croisés, on en sent deux; mais continuez l'expérience, et bientôt vous n'en sentirez plus qu'une. Réponse à l'objection que la continuité de la sensation devrait soutenir la continuité de jugement, comme dans l'œil, voir toujours l'objet renversé.

Les nerfs ou organes de la sensation ou du mouvement sont des cordes sentantes, unies, fibreuses, qui tirent tous leur origine de la moëlle allongée et épinière : l'origine de la force animale est dans une pulpe molle; il y a des nerfs partout, mais ils ne sont pas tout ce qu'il y a.

Ce qu'il y a de sensible dans le nerf, ce ne sont pas ses enveloppes, mais bien ses cordes médullaires. Toutes les parties du corps communiquent avec le

cerveau et entre elles par les nerfs : les plus considérables sont composés de plus petits, parallèlement unis sans se mêler. Ceux-ci de plus petits encore sans qu'il y ait de terme connu à l'exilité de la fibre nerveuse. Voilà les principes du sentiment et de l'action. Action, sentiment, détruits ou suspendus par l'impression la plus légère qui se fasse à leur extrémité, par une molécule d'opium. D'où naît la distinction de deux sortes de maladies nerveuses : les unes qui portent le désordre à l'origine, les autres où le désordre de l'origine descend aux brins. Presque point de maladies qu'on ne pût appeler nerveuses. S'il y a force et vigueur à l'origine, et faiblesse, délicatesse aux brins, ceux-ci seront sans cesse secoués. S'il y a force et vigueur aux brins, et faiblesse, délicatesse à l'origine, autre sorte d'agitation et de désordre : deux manières dont l'harmonie générale peut être troublée.

Piquez, irritez, comprimez le cerveau [1], il s'ensuivra ou la convulsion ou la paralysie des nerfs et des muscles. Piquez, irritez, comprimez les nerfs, et vous transférerez la paralysie ou la convulsion au cerveau. Les nerfs forment avec le cerveau un tout semblable au bulbe et à ses racines filamenteuses. Il n'y a peut-être pas un point de tout l'animal qui ne soit atteint de quelques uns de ces filets. L'action du cerveau sur les

[1] Si quelque portion considérable du cerveau est pressée par du sang, de l'eau, un squirre, un os, ou quelque autre cause mécanique, les opérations de l'ame sont viciées; il y a délire, manie, stupidité, ou assoupissement mortel. Otez la compression, et le mal cesse.

nerfs est infiniment plus forte que la réaction des nerfs sur le cerveau. L'inflammation la plus légère au cerveau produit le délire, la folie, l'apoplexie. Une grande inflammation à l'estomac n'a pas le même effet. Dans l'action et la réaction du cervelet et de ses fils, l'origine peut commander à ses expansions jusqu'à un certain point. On tient un membre immobile malgré la douleur. Pourquoi sommes-nous plus susceptibles de douleur que de plaisir, ou plus sensibles à la douleur? C'est que la douleur agite les brins du faisceau d'une manière violente et distractive, et que le plaisir, au contraire, ne les tiraille pas jusqu'à les blesser, ou que, quand cela arrive, le plaisir se change en douleur.

Le mouvement va du tronc aux rameaux et quelquefois des rameaux au tronc.

Il y a deux sortes de mouvement dans une partie animale; l'un qui appartient à l'organe comme partie du tout, l'autre qui lui appartient comme organe ou animal particulier : le premier est un effet de la sensibilité, de l'organisation, de la vie; le second est nerveux ou sympathique, et propre à la forme et à la fonction particulière de l'organe : l'un n'a lieu que par la communication avec le cerveau; l'autre après cette communication détruite.

Des membres perclus conservent le sentiment; d'autres, privés du sentiment, conservent le mouvement. Le mouvement et le sentiment n'ont donc pas le même principe [1].

[1] Barthez a fait voir que dans divers cas de paralysie causée par

A mesure que l'animal s'organise, il y a des parties qui se durcissent, qui prennent de la continuité. Il s'établit une sensibilité générale et commune que les organes partagent diversement; entre ces organes, les uns la conservent plus ou moins long-temps que d'autres; elle paraît proportionnée aux progrès de la dureté. Plus un organe est dur, moins il est sensible; plus il s'avance rapidement à la dureté, plus rapidement il perd de sa sensibilité et s'isole du système. De tous les organes solides, la cervelle conserve le plus long-temps sa mollesse et sa vie : je parle généralement.

Il n'est pas nécessaire que ce qu'on appelle le germe ressemble à l'animal : c'est un point de conformation donné, dont le développement produit un tel animal.

Les cornus en naissant n'ont point de cornes; elles viennent nécessairement avec le temps; et ainsi de toutes les autres parties et organes qui les ont précédées. Ainsi des poils de la barbe; ainsi des testicules; ainsi du fluide séminal. Le renne, dont la femelle a des cornes, en reprend malgré la castration. Le bœuf ne perd jamais les siennes, elles font partie de lui.

L'homme est un assemblage d'animaux où chacun garde sa fonction. Chaque organe ou animal a son caractère, d'abord; puis son influence sur les autres : de là la variété de ces symptômes qui semblent propres à un seul, et étrangers aux autres qui en sont pourtant affectés. L'intérêt naît dans chaque organe, de sa position, de sa construction, de ses fonctions : alors il est un animal sujet au bien et au mal : au bien-aise

qu'il cherche, au malaise dont il tend à se délivrer.

On a dit tant de folies sur l'acte de la génération, que je puis bien dire aussi la mienne. Je ne puis me résoudre à faire agir la semence de l'homme, ou [1] sa vapeur, à une distance aussi éloignée que les ovaires de la femme le sont du vagin. Quoiqu'on ait quelques exemples de fœtus, engagés dans les trompes [2] de Fallope, je ne puis faire descendre ni un œuf, ni un ver, par l'un de ces deux canaux. Descendu dans la matrice, je ne connais aucun moyen de l'y fixer à la place qu'il y occupe. Il semble qu'il ne devrait s'arrêter dans sa chute qu'au point le plus bas. Qui est-ce qui a vu dans l'acte vénérien la frange ou griffe du placenta, embrasser l'ovaire, le serrer, et en exprimer les premiers rudiments de l'embryon? Je serais tenté de ramener la génération de l'homme à celle du polype qui se reproduit par division. Les premiers éléments de l'homme sont au lieu même où l'homme naît. Ils attendent là, pour se développer, la liqueur séminale de l'homme. Ils se développent, le placenta se forme: lorsque l'embryon est mûr, le placenta se sépare, et l'homme naît, par division. L'approche de l'homme

[1] Cette expression s'explique par une note que j'ai trouvée parmi les papiers de Diderot, et que voici : « La grossesse se fait par vapeur. » Cela paraît démontré. La fille d'*Aqua Pendente* était imperforée, et n'en devint pas moins grosse. Il y a d'autres exemples de grossesse sans intromission.

[2] La trompe est menue par le bout qui tient à la matrice, plus évasée par l'autre extrémité, ou le pavillon; c'est le canal conducteur ou de l'œuf ou de la semence dans la matrice, selon le système qu'on embrasse.

et de la femme ne donne lieu qu'à la production ou au développement d'un nouvel organe, qui est ou devient un être semblable à l'un des deux [1]. Le fluide séminal a dans chacune de ses molécules quelque analogie avec les membres dont il a été séparé. Dans l'irritation violente, il se transmet à chaque molécule une action analogue à chaque partie : cette analogie sépare celles qui doivent être lancées des autres : Et après cette séparation, leur coordination s'explique par la même analogie avec telle ou telle fonction particulière et qualité. Elles s'entraînent réciproquement pour s'arranger : folie conjecturale, plus folle pour les ignorants, moins folle pour les hommes instruits. Entre ces parties fécondantes, beaucoup sont d'un humide stérile interposé : cet humide est véhicule. Cela explique les ressemblances et les organes surabondants; plus ou moins de véhicule dans la semence,

[1] Je sais à peu près tout ce que l'on peut dire de spécieux, peut-être même de vrai, contre ces conjectures hardies de Diderot : mais je sais aussi ce qu'on peut raisonnablement opposer aux différentes hypothèses que les anatomistes, les physiologistes et les naturalistes ont proposées jusqu'à présent pour expliquer les mêmes phénomènes, et surprendre, arracher, s'il se peut, à la nature un secret qu'elle semble se plaire à rendre de jour en jour plus impénétrable. Il y a d'ailleurs entre Diderot et les anatomistes une différence très-remarquable; c'est que ceux-ci racontent sérieusement les rêves de leur imagination, et croient tous avoir éclairci le mystère de la génération. Au lieu que Diderot, plus circonspect et moins sûr de tout ce qu'il dit sur cette matière difficile, ne donne son opinion que comme une folie conjecturale qu'il abandonne avec la même indifférence aux objections qui peuvent la détruire, et aux faits qui peuvent la rendre plus ou moins vraisemblable.

plus ou moins d'irritation. Le véhicule isole les parties prolifiques, et empêche la fermentation qui ne se fait qu'en masse. C'est le rapport du véhicule à la partie prolifique qui fait distinguer les hommes et les femmes par leurs tempéraments froids ou chauds. La partie prolifique trop rapprochée est une source de maladie.

Les germes préexistants, tels que Bonnet et les autres physiciens théistes les admettent, ne sont dans leur système qu'une absurdité de plus : le philosophe observateur exact et bon logicien, peut employer cette expression et admettre ces germes, mais n'ayant rien de commun avec les êtres : c'est une production qui n'existait pas et qui commence à exister, et dont l'expansion nécessaire forme un nouvel être semblable au premier. Un œil se fait comme une anémone : qu'est-ce qu'il y a de commun entre la griffe et la fleur? un homme se fait comme un œil. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre la molécule de l'écorce du saule et le saule? Rien. Cependant cette molécule donne un saule. Comment? par une disposition première qui ne peut avec la matière nutritive amener un autre effet. Cela me semble aussi simple que de souffler dans une vessie flasque pour en faire un corps rond. Les molécules éparses qui doivent former le germe, se rendent là nécessairement. Rendues, elles forment un pepin, ce pepin n'a qu'un développement nécessaire; c'est un arbre, et ainsi de l'homme. Si la comparaison de la vessie choque, c'est qu'elle

est trop simple, mais elle n'en est pas moins réelle et vraie.

Comme les détails peuvent seuls donner à une théorie un fondement solide et la distinguer d'une simple hypothèse, Diderot fait voir qu'ici les faits particuliers viennent partout à l'appui de ses principes philosophiques, et forment avec les phénomènes généraux un système lié dont les différentes parties, successivement développées, se prêtent un jour mutuel. Ainsi, après avoir fait sentir l'absurdité de ces deux dispositions; l'une, c'est qu'il y ait sur la surface de la terre un être, un animal qui ait été de toute éternité ce qu'il est à présent : l'autre, c'est qu'il n'y a nulle différence entre l'homme qui sortirait de la main d'un créateur, et l'enfant qui sort du sein d'une mère; il observe que celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée; que ce n'est rien d'abord, puis un point vivant [1]; qu'à ce point vivant, imperceptible et mêlé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe du père et de la mère, il s'en applique un autre, encore un autre, et que par ces applications ou [2] appositions successives de molécules sen-

[1] Harvey n'a vu d'abord dans la matrice qu'un point animé, autour duquel se sont successivement arrangés les différents membres qui composent l'animal. On n'y voit rien les cinq ou six premiers jours. Le septième, on aperçoit un bouton, puis une bulle, ensuite une espèce de têtard.

[2] La génération des parties se fait peu à peu, et non subitement, par une apposition de parties, et non par développement.

sibles, il en résulte un animal, un tout, un système *un, lui*, ayant la conscience de son unité; que, comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante; d'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une; avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une; la sensibilité devient commune à la masse commune; que le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité, et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité [1] la plus complète qu'on puisse imaginer : que, pour transformer en un seul et unique animal un essaim d'abeilles accrochées les unes aux autres par les pates, et formant à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, il ne faut qu'amollir les pates par lesquelles elles se tiennent, et de contiguës qu'elles étaient, les rendre

[1] Cette observation de Diderot, que l'homogénéité jointe au contact est le principe de la continuité et de la plus forte adhésion, est très-juste, et je m'étonne qu'il ne l'ait pas prouvée par ce raisonnement simple; c'est que plus l'homogénéité des parties est grande, plus la séparation en est difficile. Le ciment de brique est le meilleur pour la brique : le ciment de grès est le meilleur pour le grès. Rien ne s'unit à l'eau comme l'eau, avec le feu comme le feu, avec l'air comme l'air, avec la terre comme la terre. D'où naît la dureté du diamant blanc? de son homogénéité : colorez-le, et il sera moins dur. Plus la particule constituante d'un corps est ténue, plus elle a de surface; plus il y a de points de contact dans le corps, plus la cohésion est grande.

continues; entre ce nouvel état de la grappe et son état précédent, il y a certainement une différence marquée; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal, *un;* et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux. Que tous nos organes ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générale; qu'il y aura des maladies inexplicables, et dans presque toutes, des phénomènes qu'on ne concevra point, si l'on se refuse à l'idée des organes considérés comme des animaux particuliers; que toute la langue de la médecine pratique semble avoir été faite d'après cette supposition; que chaque organe a son plaisir et sa douleur particulières, sa position, sa construction, sa chair, sa fonction, ses maladies accidentelles, héréditaires, ses craintes, ses dégoûts, ses appétits, ses remèdes, ses sensations, ses volontés, ses desirs, ses refus, ses mouvements, sa nutrition, ses stimulants, son traitement approprié, sa naissance, son développement [1].

[1] Cette manière de considérer les différents organes du corps vivant n'est, au fond, que le principe même de Van-Helmont généralisé. Diderot n'est entré à cet égard dans aucun de ces détails si nécessaires pour multiplier la science, en donnant aux connaissances qui sont de son département ce degré d'évidence et de certitude qui peut seul les rendre utiles. Il s'est contenté de jeter ici en passant ces idées lumineuses et fécondes auxquelles il avait été conduit, de même qu'à cette vue également profonde de la vitalité de nos humeurs, par son grand principe de la sensibilité considérée comme propriété générale et universelle de la matière. Il ne devait rien à Van-Helmont, dont malheureusement il n'avait jamais lu les

Qu'il y a une vie particulière aux organes, laquelle

écrits. S'il a quelques idées qui lui sont communes avec ce médecin philosophe, c'est qu'ils ont eu tous les deux les mêmes maîtres ; je veux dire une prodigieuse sagacité, une imagination vive et forte, un génie vaste, hardi, original, qui se plaît à se frayer partout de nouvelles routes. Quoi qu'il en soit, comme tout ce que Diderot dit de chaque viscère, dont il fait un être ou un animal qui a sa vie et ses fonctions particulières, a besoin de quelques éclaircissements qu'il n'a pas donnés dans ce dialogue, Bordeu va être ici son interprète et son commentateur. Ses pensées, telles qu'il les expose lui-même dans l'excellent ouvrage qu'il a publié sur l'*Analyse médicinale du sang*, sont très-propres à confirmer la théorie de Diderot : elles offrent surtout ces détails précieux qui ne se devinent point, qui sont, pour ainsi dire, la pierre de touche de tous les systèmes, et souvent même l'écueil contre lequel ils viennent se briser lorsqu'ils n'ont de vraisemblance et de réalité que dans l'imagination exaltée et poétique de ceux qui les inventent.

« Chaque partie organique du corps vivant, dit Bordeu, a sa manière d'être, d'agir, de sentir et de se mouvoir : chacune a son goût, sa structure, sa forme intérieure et extérieure, son odeur, son poids et sa manière de croître, de s'étendre et de se retourner toute particulière : chacune concourt, à sa manière et pour son contingent, à l'ensemble de toutes les fonctions, ou à la vie générale ; chacune enfin a sa vie et ses fonctions distinctes de toutes les autres. Je ne sais si le fond d'une même nourriture, d'une matière première, et comme élémentaire de nourriture, peut suffire au développement et à la conservation de tant de parties différentes : je croirais que les aliments sont fournis de corpuscules destinés par leur nature à aller, par un choix spécial, nourrir, faire durer et subsister tel ou tel organe. Cette sorte d'homéomérie d'Anaxagoras, renouvelée de nos jours par un célèbre naturaliste, paraît avoir des fondements assez solides pour être prise pour un principe général de la réparation et de la formation des êtres vivants organisés. Ce que je crois certainement, c'est que chaque organe tenant son coin, comme je viens de le dire, et vivant de sa propre vie (pompée et renouvelée dans la masse, comme tout animal pompe et renouvelle sa vie dans l'air), chaque organe aussi ne

est prouvée par l'anguille, la grenouille coupées, le

« manque pas de répandre autour de lui, dans son atmosphère, dans « son département, des exhalaisons, une odeur, des émanations qui « ont pris son ton et ses allures, qui sont enfin de vraies parties de « lui-même.

« Je ne regarde pas ces émissions comme inutiles et de pure néces-« sité physique; je les crois utiles et nécessaires à l'existence de tout « l'individu. La semence donne, comme on le sait, un ton mâle et « ferme à toutes les parties, dès qu'elle est dans le cas d'être repompée « et d'être renvoyée dans la masse des humeurs et des solides par le « travail de ses organes naturels : elle met un nouveau sceau à l'ani-« malité de l'individu, en partie soumis à l'action de cette liqueur créa-« trice. La comparaison entre les parties de la génération et l'organe « qui semble le moins nécessaire et le moins noble, est aisée à faire. « Voyez comment le foie teint de sa bile tout ce qui l'environne; « prenez garde à l'odeur urineuse qu'exhalent les environs des reins; « allez dans une boucherie éprouver comment chaque partie du corps « donne à celle de son voisinage un air de ressemblance et d'ana-« logie avec elle-même : cela paraît surtout dans les viscères. Mais « examinez le sang qui revient de chaque région principale, celui « de la tête, de la poitrine et du bas-ventre; il est évident que chacun « d'eux a des qualités particulières qu'il a acquises dans le tissu des « parties d'où il revient. Je prends enfin comme un fait médicinale-« ment démontré, cette assertion sur les émanations continuelles que « chaque organe envoie dans le sang....

« L'école de Cos n'était pas embarrassée sur le fait et les voies des « émanations; elle prenait tout franchement la semence pour le « résidu ou l'extrait de la nutrition, ou pour des exhalaisons réflé-« chies par toutes les parties, pour le regorgement de leur richesse « superflue, pour une copie ou empreinte de leur forme intérieure « et extérieure. Cette idée de nos maîtres, qui étaient toujours si « près de la nature, est bien remarquable : elle sert d'appui à ce que « je viens d'exposer sur les émanations individuelles de chaque « organe. J'en conclus que le sang roule toujours dans son sein des « extraits de toutes les parties organiques, qu'encore une fois on ne « me fera jamais regarder comme inutiles pour l'accord de la vie du « tout, et qui ont des qualités et des propriétés particulières aux-

muscle séparé du bœuf, qui se meuvent[1] par les in-

« quelles n'atteignent point les expériences des chimistes.... Con-
« cluons que chaque organe du corps a, par ses émanations résul-
« tantes de son activité vitale, quelque rapport avec les fleurs qui
« répandent dans l'air une émanation séminale et vivante qui donne
« une idée de la semence des animaux et de toutes les autres exha-
« laisons à quoi leurs parties sont sujettes. »

[1] Un savant médecin dont l'ouvrage est très-instructif et fait beaucoup penser, a recueilli plusieurs phénomènes analogues auxquels il a joint une bonne étiologie des sentiments et des passions que conservent diverses parties dans lesquelles on a divisé les animaux vivants.

« Peyer et Haller, dit-il, attribuent tous les mouvements qu'on détermine par l'irritation des muscles dans des parties qui ont été retranchées depuis peu du corps vivant (surtout dans les grenouilles et les autres animaux à sang froid), à une propriété cachée dans les fibres musculaires; et ils disent que cette propriété est indépendante de tout sentiment, vu que le sentiment ne peut exister sans l'ame, qui n'est plus dans ces parties séparées du corps. Il est certain que ces membres tronqués n'ont point communication avec l'ame simple et indivisible. Mais il est facile de voir qu'ils conservent une partie du principe de la vie qui animait tout le corps de l'animal; et cette partie, lorsque ces membres sont irrités, se détermine à les mouvoir par le sentiment qu'elle a de cette irritation. En effet, dans les mouvements de ces membres réellement extirpés on observe des déterminations différentes de celles que nécessiterait la simple contraction du muscle qui est irrité; et de semblables déterminations ne peuvent être attribuées qu'à l'instinct que suit un reste de faculté vitale qui subsiste encore dans ces membres....

« On ne peut rapporter qu'à des restes d'instinct les bonds que fait la queue d'un lézard qui a été récemment coupée; et la rétraction vive d'une pate qui vient d'être extirpée d'une grenouille vivante, lorsque ces membres tronqués tendent à fuir un aiguillon dont on les irrite. Les muscles nécessaires pour exciter ces mouvements se contractent alors, quoiqu'ils soient éloignés ou antagonistes de ceux qui sont les plus voisins de la partie irritée. Perrault a vu qu'une vipère dont on avait coupé la tête et les entrailles, prit son chemin

testins détachés du corps [1], qui gardent leur mouvement péristaltique ; qu'il en est de l'organe, comme du serpent, de la vipère, de l'anguille : piquez le muscle paralysé, il y a contraction et mouvement ; mais dans l'animal nulle connaissance de la piqûre, nulle connaissance du lien. Piquez le cœur vivant, il y a contraction et dilatation ; piquez le cœur dépecé en morceaux, même phénomène en chaque partie. Sur le champ de bataille les membres séparés s'agitent comme autant d'animaux, preuve que la sensi-

dans un jardin vers un tas de pierres où elle avait coutume de se cacher. Kaau-Boerhave a fait une observation curieuse sur un jeune coq auquel on coupa la tête avec un rasoir, tandis qu'il courait avec avidité vers du grain qu'on lui présentait de loin, et qui parcourut ensuite dans la même direction, avec la même vitesse, un espace de vingt-trois pieds. On a vu dans l'homme même des exemples mémorables de cette divisibilité du principe vital à différentes parties du corps qui avaient été récemment séparées....

« Tous ces faits et beaucoup d'autres semblables qu'on pourrait alléguer, indiquent que des parties récemment retranchées du corps vivant (même dans l'homme) ont exécuté des mouvements qu'on ne peut rapporter qu'à des perceptions, à des sentiments, et à l'instinct même qui subsistait dans ces parties après la mort du tout. D'où il suit que c'est vainement qu'on nie que l'irritabilité dépende de la sensibilité, en se fondant sur cette assertion fausse, que tout sentiment étant attaché à l'ame doit être détruit dans le corps lorsqu'elle en est séparée par la mort. »

Voyez *Nouveaux Éléments de la Science de l'homme*, chap. IV, sect. Ire, pag. 46 et suiv.

[1] Détachés du corps animal, privés de tout commerce avec le reste de la machine, les intèstins jouissent encore de leur contractilité ; et si on les irrite, ils se replient et exécutent un rampement vermiculaire par la contraction successive de leurs fibres charnues.

Voyez Dumas, *Principes de Physiologie*, tome IV, page 304.

bilité appartient à la matière animale; ce sont toutes parties souffrantes sans que l'animal souffre. Toutes parties vivantes, l'animal mort; donc la sensibilité et la vie des parties est distincte de la vie et de la sensibilité du tout : donc ce qu'on appelle ame, ou esprit, n'est la cause motrice, immédiate, ni de la sensibilité, ni de la vie, ni du mouvement; donc ce sont les nerfs, ou plutôt la matière chair dont ces qualités sont autant de propriétés : par la ligature on empêche le nerf de transmettre au cerveau l'impression faite au dessous. A mesure que la ligature se serre, le mouvement, la sensibilité et la vie diminuent dans un muscle. Il vient un instant où cet organe semble rester sans sensibilité et sans vie. Je demande s'il est mort; si l'ame s'en est retirée? Donc une ligature sépare cette ame prétendue du corps, et la ligature ôtée, la liaison renaît. Une ligature qui intercepte la liaison d'un être corporel et d'un être corporel, cela s'entend; mais une ligature qui intercepte la liaison d'un être corporel et d'un être spirituel, il faut plus que de la pénétration pour entendre cela.

Mais comment dans ce système qui, conformément à l'expérience, à l'observation et au raisonnement, n'admet qu'une substance dans l'homme, rendre raison du phénomène de l'unité, ou de ce qui constitue le *moi* pour chaque individu? car il est bien sûr que je suis *moi*, que j'ai toujours été *moi*, et que je ne serai jamais un autre. Le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement dans l'hypothèse de ceux

qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général, par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son *soi* avant l'application; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout? Imaginez, dit Bordeu, ou Diderot dont il est ici l'interprète, une araignée au centre de sa toile; agitez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir : eh bien, si les fils que l'insecte tire de ses intestins et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même? Il fait voir ensuite qu'il y a de même en nous quelque part, dans un coin de notre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils. Mais comme dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, de l'origine et de la nature de nos sensations, c'est s'y prendre trop tard que d'arrêter son regard et ses réflexions sur l'animal formé, Bordeu remonte à ses premiers rudiments, à cet instant où il n'était qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal. En effet, ceux qui ont quelque connaissance de physiologie savent que tout a commencé dans le fœtus par être d'une extrême mollesse : le crâne même n'a été qu'une membrane : Bordeu fait donc voir que sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses organes, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os,

ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles qui aboutissent à tous les points de la surface du corps; que chacun des brins du faisceau de fils se transforme, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier. Un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons *bruit* ou *son*; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons *saveur*; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons *odeur;* un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons *couleur* : le reste des brins va former autant d'autres espèces de touchers qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps : mais ces autres espèces de touchers n'ont pas de nom, parce qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen, qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

Aussitôt que vous avez supposé la molécule sensible, vous avez la raison d'une infinité d'infinités de divers effets ou touchers. Il y a l'infinie variété des chocs relatifs à la vitesse; il y a l'infinie variété d'une qualité physique; il y a l'infinie variété des effets combinés d'une seconde, d'une troisième, d'une multitude de qualités physiques. Et tous ces infinis se

combinent encore avec la variété infinie des organes, et peut-être des parties de l'animal. Quoi! une huître pourrait éprouver toutes ces sensations? Non *toutes*, mais un assez grand nombre, sans compter celles qui naissent d'elle-même, et qui sortent du fond de sa propre organisation. Mais n'y a-t-il pas dans tous ces touchers bien des indiscernables? Beaucoup, répond Diderot; il en reste cependant plus que la langue la plus féconde n'en peut distinguer. L'idiome n'offre que quelques degrés de comparaison pour un effet qui passe par une suite ininterrompue, depuis la moindre quantité appréciable, jusqu'à son extrême intensité. Si cette infinie diversité de touchers n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir et de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter; il faudrait le secours de la vue; ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation : quand je dirais : J'ai mal au doigt; si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse, non pas que je le sens, mais que je sens du mal, et que je vois que mon doigt est malade. Pour prouver ensuite que chaque brin du faisceau forme un organe particulier, Diderot fait par la pensée ce que nature fait quelquefois; il mutile le faisceau d'un de ses brins, par exemple, celui qui forme les yeux, et alors, ou l'animal n'aura point d'yeux, ou il n'en aura qu'un [1] placé

[1] Pour faire disparaître aux yeux de ceux qui n'ont aucune connaissance de l'anatomie ce que ces idées peuvent avoir d'étrange et

au milieu du front, et l'anatomiste qui disséquera ce monstre, ne lui trouvera, comme l'expérience l'a constaté, qu'un filet optique. Si l'on supprime le brin qui doit former le nez, l'oreille, etc., l'animal sera sans nez, sans oreilles, ou n'en aura qu'une; et l'anatomiste ne trouvera de même dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs, ou ne trouvera qu'un de ceux-ci.

C'est par cette théorie fondée sur des faits bien connus des physiologistes, que Diderot rend raison des difformités originelles, phénomènes très-communs dans l'histoire naturelle de l'homme. Il double par la pensée quelques uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes [1], quatre yeux, quatre oreilles, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main : il dérange les brins du faisceau, et les organes seront déplacés, les poumons seront à gauche, le cœur à droite : il colle ensemble deux brins, et les organes se confondront, les bras s'attacheront au corps, les

de paradoxal, il suffit du fait consigné dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, et dont cette société savante a été témoin.

Voyez l'*Histoire de l'Académie des Sciences* pour l'année 1717. — Il y est question d'un fœtus que M. Littre lui fit voir, et qui n'avait qu'un œil au milieu du front, point de nez, etc. Le détail de la dissection que l'on fit de ce fœtus est très-curieux, et tous les phénomènes rapportés confirment cette observation générale de M. Littre, c'est qu'il n'est presque rien qu'on n'imagine possible de ce qui peut arriver par un retranchement, une augmentation, ou un déplacement des parties.

[1] Fontenelle observe que c'est une chose infinie que les monstres qui le sont par quelques parties doubles. Voyez l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1702.

cuisses, les jambes, les pieds se réuniront, et l'on aura toutes sortes de monstres imaginables. Mais pourquoi l'homme, pourquoi tous les animaux ne seraient-ils pas des espèces de monstres un peu plus durables? Le monstre naît et passe; la nature extermine l'individu en moins de cent ans : pourquoi la nature n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une plus longue succession de temps? L'univers ne me semble quelquefois qu'un assemblage d'êtres monstrueux. Qu'est-ce qu'un monstre? Un être dont la durée est incompatible avec l'ordre subsistant : mais l'ordre général change sans cesse. Comment, au milieu de cette vicissitude, la durée de l'espèce peut-elle rester la même? Il n'y a que la molécule qui demeure éternelle et inaltérable. Les vices et les vertus de l'ordre précédent ont amené l'ordre qui est, et dont les vices et les vertus amèneront l'ordre qui suit, sans qu'on puisse dire que le tout s'amende ou se détériore. S'amender, se détériorer, sont des termes relatifs aux individus d'une espèce entre eux, ou aux différentes espèces entre elles. Quelle est la différence de l'homme tel que nous le connaissons, et du monstre? L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare : tous les deux également naturels [1], également

[1] C'est ce que l'historien de l'Académie des Sciences, dont les vues sont souvent très-profondes, avait pensé, et ce qu'il a osé dire dans un temps où l'on était bien loin de toutes ces idées philosophiques, et où l'on n'avait presque aucune des connaissances nécessaires pour en voir la tendance. « Les monstres, dit-il, ne sont qu'ex- « traordinaires, et ce qui est extraordinaire n'en est pas moins na-

nécessaires, également dans l'ordre universel et général; tous les deux le produit d'une nature aveugle qui extermine tous les êtres contradictoires, c'est-à-dire ceux dont l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers, et qui ne laisse subsister que ceux qui peuvent coexister facilement avec l'ordre général.

Que veulent donc dire ses panégyristes, les défenseurs des causes finales, lorsque, dans leur enthousiasme puéril, ces vains déclamateurs s'écrient : Voyez l'homme! etc. De quoi parlent-ils? Est-ce de l'homme réel, ou de l'homme idéal? Ce ne peut être de l'homme réel, car il n'y a pas sur toute la surface de la terre un seul homme parfaitement constitué, parfaitement sain. L'espèce humaine n'est donc qu'un amas d'individus plus ou moins contrefaits [1], plus

« turel. On regarde communément les monstres comme des jeux de « la nature; mais les philosophes sont très-persuadés que la nature « ne se joue point, qu'elle suit toujours inviolablement les mêmes « règles, et que tous ses ouvrages sont, pour ainsi dire, également « sérieux : il peut y en avoir d'extraordinaires, mais non pas d'irré- « guliers; et ce sont même souvent les plus extraordinaires qui don- « nent le plus d'ouverture pour découvrir les règles générales où « ils sont tous compris. » Voyez l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1703.

[1] C'est une belle idée que celle de quelques médecins philosophes qui ont regardé le cours entier de la vie comme une sorte de maladie, qui a ses diverses phases et périodes, ses mouvements variés, ses crises, etc.; ils ont vu et calculé les âges et leurs révolutions comme autant de mouvements ou d'efforts critiques, accompagnés d'accidents plus ou moins actifs, douloureux, maladifs, etc. On sent quelle force et quelle évidence donne au raisonnement de Diderot cette théorie fondée partout sur l'expérience et sur cette anatomie vraiment médicale sans laquelle il n'y a aucune connaissance

ou moins malades. Or, quel éloge peut-on tirer de là en faveur d'une origine toute immatérielle? Ce n'est pas à l'éloge, c'est à une apologie qu'il faut penser. Ce que je dis de l'homme, il n'y a pas un seul animal, une seule plante, un seul minéral, dont je n'en puisse dire autant. Si le tout actuel est une conséquence nécessaire de son état antérieur, quel qu'il ait pu être, ou qu'on veuille le supposer, il n'y a rien à dire. Si l'on en veut faire le chef-d'œuvre d'un être infiniment sage et tout-puissant, cela n'a pas le sens commun [1]. Que font donc ces préconiseurs? Ils félicitent la Providence de ce qu'elle n'a pas fait; ils supposent que tout est bien, tandis que, relativement à nos idées de perfection, tout est mal. Pour qu'une machine prouve un ouvrier, est-il besoin qu'elle soit parfaite? Assurément, si l'ouvrier est parfait...... Ici made-

exacte et précise de l'animalité. Voyez *Recherches sur le Pouls*, chap. XXVI, pag. 223, 224. *Paris*, 1756, in-12.

[1] Voyez dans le *Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, l'article ORDRE DE L'UNIVERS. La question que Diderot traite ici en passant, y est examinée et discutée avec toute l'exactitude et toute la précision qu'exige son importance : c'est du moins le but que je me suis proposé dans cet article.

Au reste, il y a sur cette matière, comme sur beaucoup d'autres, tant de préjugés à détruire, et ces préjugés sont si fortement enracinés, si vieux, que tout ce qu'on peut espérer, c'est d'éclairer à cet égard la raison de quelques hommes d'un esprit naturellement juste et droit : mais il ne faut pas se le dissimuler, ceux qu'il serait le plus nécessaire de détromper et d'instruire, c'est-à-dire le peuple, les grands, les prêtres et les rois, seront toujours ce que l'histoire nous les montre dans tous les temps et chez toutes les nations, crédules, ignorants, superstitieux, intolérants et persécuteurs.

moiselle Delespinasse et Bordeu entendant D'Alembert s'agiter entre ses rideaux, gardent un moment le silence; et ce philosophe, qu'ils croyaient endormi, reprend son rêve, déjà plusieurs fois interrompu......

« Pourquoi suis-je tel? C'est qu'il a fallu que je fusse tel.... Ici, oui. Mais ailleurs? au Pôle? mais sous la Ligne? mais dans Saturne? Si une distance de quelques milliers de lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres!... Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement.... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces. Tout est en un flux perpétuel. Pourquoi la longue série des animaux ne serait-elle pas des développements différents d'un seul [1]? Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal [2]. Il n'y a rien de précis en nature. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu, plus ou moins d'un règne [3] ou d'un autre. Donc rien n'est de

[1] Camper fait naître d'un seul modèle dont il ne fait qu'altérer la ligne faciale, tous les animaux depuis l'homme jusqu'à la cicogne.

[2] Fontenelle était tout voisin de ces principes, lorsqu'il disait qu'un certain plan général de structure est tellement le même de part et d'autre, qu'on pourrait presque penser que les végétaux sont des animaux auxquels il manque le sentiment et le mouvement volontaire. Voyez *la note suivante*.

[3] Ne doit-on pas avouer, dit Bordeu, qu'il y a dans les animaux, même les plus parfaits, des parties qui approchent plus du règne

l'essence d'un être particulier, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant, et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre.... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes; laissez là vos individus. Ne convenez-vous pas que tout tient en nature, et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne des êtres, qu'il ne faut pas croire interrompue par la diversité [1] des formes? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point. Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si dans un oiseau vous donniez le nom d'individu à l'aile, etc. Qu'est-ce qu'un animal, une plante? une coordination

végétal que bien d'autres? n'en trouverait-on pas encore qui seraient intermédiaires entre les deux règnes? Ainsi un animal est composé de différentes parties qui appartiennent chacune à différents règnes de la nature. Voyez *Recherches sur les glandes*, §. 110, page 382, et la *Physiologie des corps organisés*, où l'on démontre la chaîne de continuité qui unit les différents règnes de la nature, par M. de Necker. *Bouillon*, 1775.

[1] Diderot remarque ailleurs que la forme n'est souvent qu'un masque qui trompe, et que la chaîne qui paraît manquer réside peut-être dans un être connu à qui les progrès de l'anatomie comparée n'ont encore pu assigner sa véritable place. Cette manière de classer les êtres est très-pénible et très-lente. Ce ne peut être que le fruit des travaux successifs d'un grand nombre de naturalistes. Attendons, et ne nous pressons pas de juger.

de molécules infiniment actives, un enchaînement de petites forces vives que tout concourt à séparer. Qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de *tendances*. Et les espèces? Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre. Et la vie? La vie, une suite d'actions et de réactions. Vivant, j'agis et je réagis en masse; mort, j'agis et je réagis en molécules. Naître, vivre et passer [1], c'est changer de formes. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés? Qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les

[1] L'auteur des *Recherches sur la sensibilité*, a sur la mort, prise dans un sens philosophique et précis, des idées très-analogues à celles de Diderot. « A parler strictement, dit ce savant médecin, il n'y a point « de mort réelle dans la nature : même après la dissolution des corps, « il reste dans leurs éléments l'action de la vie qui leur est propre; « cette action ne s'éteint point, elle se développe même plus forte- « ment; c'est une sorte de tendance à l'agrégation, à la combinai- « son dont jouit chaque molécule de matière, qui, changeant sans « cesse de forme, n'en reste pas moins imprégnée de cette force « motrice dans quelque état qu'elle se trouve. Le sentiment, comme « nous le verrons ailleurs, n'est point une faculté nouvelle résultant « de l'organisation des corps, c'est seulement une faculté que cet « état d'organisation permet au principe actif de déployer; quand « l'instrument est détruit, la force vitale ne s'exerce plus, les corps « organisés rentrent dans la classe dont ils étaient sortis; ils ne sont « pas morts, mais ils vivent moins; leur vie est moins étendue, et « par conséquent moins parfaite. »

espèces d'animaux? Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout du moins en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la première d'une seconde génération d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs? Je vois des métamorphoses assez rapides; pourquoi n'y en aurait-il pas dont les périodes seraient plus éloignées? Peut-être faut-il pour renouveler les espèces dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Tout change; tout passe; il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin; il n'en a jamais eu d'autre et il n'en aura jamais d'autre. Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule; pas une molécule qui se ressemble à elle-même un instant.

.........*Rerum novus nascitur ordo.*

Voilà l'inscription éternelle du monde....

Ces idées, purement systématiques dans ce moment, mais au fond très-conformes à la saine philosophie, et qui se vérifieront d'autant plus que les connaissances de l'homme feront plus de progrès, ne devaient pas être proposées avec cette confiance qu'inspirent des faits susceptibles de démonstration. Diderot l'a senti; aussi a-t-il mis cette belle excursion sur les formes successives et transitoires des êtres,

dans la bouche de D'Alembert, et dans un instant où ce philosophe, après une nuit agitée et interrompue par divers accès de rêves, suite assez naturelle d'un entretien qu'il a eu la veille avec Diderot, est plongé dans cet état de sommeil où les sensations de l'animal sont quelquefois si liées, si suivies, que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination. Ces sortes d'excursions, que le titre de ce Dialogue amène si naturellement, y sont placées avec beaucoup d'art et de sobriété : elles tiennent par des fils plus ou moins distincts au fond du système, et donnent lieu aux interlocuteurs, par les phénomènes analogues qu'elles leur rappellent, d'appliquer ces faits au raisonnement pour confirmer la théorie dans certains cas particuliers où l'expérience peut seule la distinguer d'une simple opinion.

Quoi qu'il en soit de ces dernières conjectures où l'on arrive par analogie, c'est-à-dire en partant de la comparaison de choses qui ont été ou qui sont, pour en conclure celles qui seront, Bordeu poursuit l'exposé de son système que l'excursion de D'Alembert a interrompu, et il fait voir qu'il y a des exemples remarquables et sans nombre de ces difformités originelles autres que les bossus et les boiteux; qu'il y a autant de monstres qu'il y a d'organes et de fonctions dans l'homme, des monstres d'yeux, d'oreilles, de nez, qui vivent, tandis que les autres ne vivent pas : des monstres de position de parties, des monstres par

superfétation, des monstres par défaut; il ne doute pas qu'il n'y ait des dispositions d'organes indifférents à la vie; tous les viscères intérieurs, depuis l'orifice de l'œsophage jusqu'à l'extrémité du canal intestinal, les poumons, le cœur, l'estomac, la rate, peuvent être dans un ordre renversé de l'ordre commun qu'on appelle l'ordre naturel, sans conséquence fâcheuse pour tout le système : c'est ce qu'attestent une foule de phénomènes observés et recueillis par les plus célèbres anatomistes. Il ajoute que le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux, et que les variétés du faisceau d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce. L'homme, dit-il, n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme que le monstre de l'homme dont elle a toutes les parties [1]; ce qu'il démontre par une suite de faits anatomiques très-curieux, et qui jettent un grand jour sur cette matière.

Après avoir ainsi établi que l'organisation détermine les fonctions et les besoins de l'animal, que les besoins influent de même sur l'organisation, et que cette influence peut aller quelquefois jusqu'à produire [2] des organes, toujours jusqu'à les transformer;

[1] On sait que le clitoris est exactement un pénis en petit, à l'extrémité duquel on remarque un point qui indiquerait l'existence d'un canal oblitéré et fermé.

[2] Diderot avait vu un enfant en qui l'orifice de la vulve avait pris à la longue l'action d'un sphincter, s'ouvrant et se resserrant pour lâcher et retenir l'urine qui descendait dans le vagin, à travers une crevasse qui était restée au plancher qui sépare ce canal de celui de

que le plaisir et la douleur ont été les premiers maîtres[1] de l'animal; que ce sont eux qui ont appris peut-être à toutes les parties leurs fonctions, et les ont rendues habituelles et héréditaires, que nos vices et nos vertus tiennent de fort près à nos organes; que l'aveugle qui ne voit pas les formes de l'homme qui souffre, le sourd qui n'entend pas ses cris, celui qui a la fibre raide et racornie, et qui n'a que des sensations obtuses, celui qui manque d'imagination et ne peut se rappeler le spectacle des événements passés, ne peuvent être doués ni d'une grande commisération, ni d'un goût bien exquis de la bonté et de la beauté, ni d'un violent amour de la vérité. Diderot fait plusieurs remarques très-importantes; celles-ci entre autres : Que la perfectibilité de l'homme naît de la faiblesse de ses sens, dont aucun ne prédomine sur l'organe de la raison. S'il avait le nez du chien, il flairerait toujours; l'œil de l'aigle, il ne cesserait de regarder;

l'urètre, à la suite d'une opération de la taille maladroitement faite. On pourrait citer un grand nombre de faits qui prouvent la vérité de l'assertion énoncée dans le texte.

[1] L'animal par sa sensibilité cherche le bien-être. Son bien-être demande que le sphincter de l'urètre et le sphincter de l'anus restent contractés, et c'est leur état habituel; il demande que cette contraction soit plus ou moins forte, et elle en est susceptible. Le bien-être de l'animal demande que le sphincter de la pupille soit constamment dilaté, et il l'est; il demande que cette dilatation soit susceptible de plus et de moins, et elle en est susceptible. Toutes ces conditions sont les conditions nécessaires, essentielles de l'existence, et sans lesquelles l'animal ou ne serait pas, ou serait autrement qu'il n'est. Il est tel, parce qu'il faut nécessairement qu'il soit tel dans la coordination actuelle.

l'oreille de la taupe, ce serait un être écoutant; que nos sensations en général ne sont toutes qu'un toucher diversifié [1]; que toutes les fois que la sensation est violente, ou que l'impression d'un objet est extrême, et que nous sommes tout à cet objet, nous sentons, nous ne pensons pas. C'est ainsi que nous sommes dans l'admiration, dans la tendresse, dans la colère, dans l'effroi, dans la douleur, dans le plaisir : ni jugement, ni raisonnement quand la sensation est unique. Les animaux, dans lesquels un sens prédomine, sentent fortement, raisonnent peu. Les grandes passions sont muettes, elles ne trouvent pas même d'expressions pour se rendre. Est-ce qu'on pense dans le moment où l'émission du fluide séminal fait éprouver le plus vif et le plus délicieux des plaisirs? est-ce qu'on pense quand on est vivement chatouillé? est-ce qu'on pense quand on est vivement affecté par la poésie, la musique ou la peinture? est-ce qu'on pense quand on voit son enfant en péril? est-ce qu'on pense au milieu d'un combat? Combien de circonstances où, si l'on vous demandait, pourquoi n'avez-vous pas fait, pourquoi n'avez-vous pas dit cela? vous répondriez, c'est que je n'y étais plus. Les affections violentes secouent l'origine du faisceau, mais chaque brin oscille séparément.

Diderot fait voir ensuite que l'homme est double,

[1] Kaau-Boerhaave, dans son ouvrage intitulé *Hippocrates impetum faciens*, dit de lui-même qu'ayant perdu l'ouïe, il entendait un air en portant la main sur l'instrument.

c'est-à-dire qu'il y a en lui l'animal et l'homme, ou, si l'on veut, des organes sensibles et vivants, accouplés, sympathisants, soit par habitude, soit naturellement, et concurrents à un même but sans la participation de l'animal entier; que la sensibilité est une qualité propre à l'animal, qui l'avertit des rapports qui sont entre lui et tout ce qui l'environne; que toutes les parties de l'animal sont plus ou moins douées de cette qualité; que la moëlle cérébrale et la pulpe des nerfs la possèdent à un degré éminent; que les doigts l'ont relativement aux houppes nerveuses dont ils sont garnis à leurs extrémités; les papilles appliquées à l'objet du toucher reçoivent l'impression sur leur partie nerveuse qui la transmet au tronc des nerfs et au cerveau; et voilà ce qu'on appelle le toucher, etc.

Il observe que c'est le cerveau, ce centre de réunion de tout le système des nerfs, ou, pour suivre la comparaison que l'on a vue plus haut, que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pates qui rapporte à tel ou tel endroit le plaisir ou la douleur sans l'éprouver; que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal; que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi; que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions, qui font la pensée et le raisonnement; que cette comparaison se fait à l'origine du réseau qui n'a aucun

sens qui lui soit propre, qui ne voit point, n'entend point, ne souffre point; que la conscience du soi et la conscience de son existence sont différentes; en effet, des sensations continues, sans mémoire, donneraient la conscience ininterrompue de son existence: elles ne produiraient nulle conscience du soi; qu'à travers toutes les vicissitudes que l'animal subit dans le cours de sa durée, et n'ayant peut-être pas aujourd'hui une des molécules qu'il apporta en naissant, c'est par la mémoire et par la lenteur des vicissitudes qu'il est resté *lui* pour les autres et pour soi : idée neuve, féconde, et dont il prouve la justesse par un raisonnement qui porte l'évidence et la conviction dans l'esprit.

A ces considérations générales sur le cerveau, Bordeu, que Diderot fait parler, en ajoute de particulières qui ne sont ni moins curieuses, ni moins importantes. Il observe que la caractéristique de l'homme est dans son cerveau[1], et non dans son organisation extérieure; que le cerveau ne pense non plus de lui-même que les yeux ne voient et que les autres sens n'agissent d'eux-mêmes; que dans l'état parfait de santé, où il n'y a aucune sensation locale prédominante qui fasse discerner une partie du corps, état que tout homme a quelquefois éprouvé, l'homme

[1] L'homme, proportion gardée, a la tête plus grosse que les autres animaux; c'est que l'exercice des organes qu'elle contient commence avec la vie, ne cesse point, et dure jusqu'à la mort. Or l'exercice fortifie tous les membres, comme l'oisiveté les oblitère.

accès de passion, dans les délires, dans les périls imminents, dans les vapeurs, etc.

De toutes les questions incidentes qui sont plus ou moins liées à son sujet, il n'en néglige aucune; et si, pour ne pas s'écarter de l'objet principal, déjà si compliqué, il n'en dit pas assez pour les approfondir, il tire au moins de son système des principes qui peuvent servir à les résoudre : c'est ainsi qu'en indiquant en peu de mots les causes de la stupidité et de la folie, dont l'une consiste dans l'atonie des nerfs [1], et l'autre dans leur érétisme habituel [2], l'explication de ces phénomènes conduit naturellement un des interlocuteurs à demander pourquoi on ne pense pas partout : question que Bordeu résout très-bien par cette raison, que la conscience n'est qu'en un en-

l'ordre naturel, ces changements constitueront des maladies plus ou moins graves. (*Recherches anatomiques sur les glandes*, §. 125, p. 452, 453.) Voyez ce qu'il dit §. 131, des effets des passions, à l'égard desquelles il en est comme des autres fonctions particulières qui, lorsqu'elles s'exercent, en suspendent d'autres : les unes suspendent la digestion; les autres font couler les larmes; il y en a qui augmentent la sécrétion de la semence, d'autres font que la salive inonde la bouche; peut-être même, si on l'examinait attentivement, trouverait-on que chaque passion a un rapport particulier avec quelque organe qu'elle excite ou qu'elle relâche.

[1] C'est entre ces deux extrêmes que sont renfermées toutes les diversités des esprits et des caractères. Les meninges sont toujours affectées dans la folie, l'apoplexie, le délire, l'ivresse.

[2] Le professeur Mekel attribue sur des expériences réitérées les dérangements de la raison à la pesanteur spécifique du cerveau. Il résulte de ses observations que la substance médullaire de l'homme mort en bon sens, est plus pesante que celle des fous. Voyez le *Journal économique*, octobre 1766, page 471.

droit, et qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations; là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin du faisceau n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire; l'origine est susceptible de *toutes*, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné, dès sa formation première, à s'y rapporter *soi*, à s'y fixer tout entier, à y exister; et si le doigt pouvait avoir de la mémoire, le doigt penserait. Qu'est-ce donc que la mémoire? La propriété du centre; le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil: et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille. Sans la mémoire, à chaque sensation, l'être sensible passerait du sommeil au réveil, et du réveil au sommeil : à peine aurait-il le temps de s'avouer qu'il existe. A chaque sensation il sortirait du néant, et il y retomberait.

C'est par une suite des mêmes principes qu'il réduit aux plus simples termes ces phénomènes généraux, tels que la raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct, etc., en faisant voir que toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel, ou contracté par l'habitude, de l'origine du faisceau à ses ramifications. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relati-

vement aux branches? De là les poètes et les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie? De là les imbéciles. Le système entier énergique, d'accord bien ordonné? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages. Selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux; le génie qui se diversifie dans les hommes. Le chien a l'odorat; le poisson, l'ouïe; l'aigle, la vue. D'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Piccini musicien, Voltaire poète; effet varié d'un brin du faisceau plus vigoureux qu'aucun autre, et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

Cette importante conversation que *le Rêve de D'Alembert* a occasionée, et à laquelle il sert alternativement de texte et d'éclaircissement pendant qu'il dort, devient générale au moment de son réveil, lequel amène naturellement la question sur le sommeil que Diderot, sous le nom de Bordeu, définit très-bien, un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble, tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. C'est une lassitude ou torpeur qui surprend quelquefois toute la masse du réseau, ou qui passe, soit de l'origine aux filets, soit des filets à l'origine du faisceau. Le sommeil est parfait lorsque la torpeur est générale. Il est interrompu,

troublé, agité, lorsque la torpeur dure en certaines parties, et cesse en quelques autres. L'insomnie est un vice de l'origine du faisceau. Le fil optique s'est-il agité? L'origine du réseau voit; il entend, si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux : c'est une conséquence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Le rêve monte ou descend : ou monte des filets à l'origine, ou descend de l'origine aux filets. Si l'organe destiné à l'acte vénérien s'agite, l'image d'une femme se réveillera dans le cerveau; si cette image se réveille dans le cerveau, l'organe destiné à la jouissance s'agitera. Si l'on y fait bien attention, on trouvera que les images du rêve sont très-souvent plus voisines et plus fortes que les images réelles : on trouvera encore que les images, réveillées dans le cerveau par l'agitation des organes, sont aussi plus fortes que les images réveillées par l'agitation du cerveau même. Il est plus grand peintre quand il est passif, qu'il ne l'est quand il est actif : ou pour suivre l'hypothèse de Diderot, le rêve qui monte est plus vif que le rêve qui descend. Le rêve décousu vient du mouvement tumultueux des brins; l'un fait entendre un discours; l'autre excite un desir; un troisième suscite une image. C'est la conversation de plusieurs personnes qui parlent à la fois de différents sujets. Cela ressemble encore davantage à ce jeu où l'on écrit un commencement de phrase qu'un autre continue, et ainsi successivement.

Dans la veille, le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur; dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve, de là sa vivacité; c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie; l'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières, de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal exposé au spectacle de la nature; de là sa sévérité; de là l'impossibilité de le distinguer de l'état de veille : nulle probabilité de l'un de ces états, plutôt que de l'autre : nul moyen de reconnaître l'erreur que par l'expérience, et il n'est pas toujours possible d'y avoir recours. Le passage de la veille au sommeil est toujours un petit délire. Les organes diversement fatigués sont comme des voyageurs qui se séparent : l'un marche encore, tandis que l'autre harassé, continue sa route. De là cette succession d'images, de sons, de goûts, de sensations décousues à l'origine du faisceau, ou au *sensorium commune.*

Bordeu, ou plutôt Diderot, n'a pas oublié d'observer que les fonctions animales ou intellectuelles sont suspendues pendant le sommeil, mais non pas les vitales. Il fait une autre remarque qui n'est pas moins importante par l'éclaircissement auquel elle donne lieu. C'est que, si dans le sommeil tranquille, la conscience du *soi* cesse entièrement; dans le sommeil troublé, on n'a pas seulement la conscience du

soi, on a encore celle de sa volonté et de sa liberté, deux mots qu'il suffit de bien définir pour renverser une foule d'idées établies, et en faire sentir le vide et l'inutilité.

Qu'est-ce donc que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve? La même que celle de l'homme qui veille. La dernière impulsion du desir ou de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est; et il est impossible à l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

En effet, est-ce qu'on veut de soi-même? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque projet dans l'avenir. Elle n'est pas moins mécanique que l'entendement. Un acte de la volonté, sans une cause qui la meut et la détermine, est une chimère. La douleur, le plaisir, la sensibilité, les passions, le bien ou le malaise, le besoin, les appétits, les sensations intérieures et extérieures, les habitudes, l'imagination, l'instinct, l'action propre des organes commandent à la machine, et lui commandent involontairement. Qu'est-ce en effet que la volonté, abstraction faite de toutes ces causes? Rien. Je veux, n'est qu'un mot. Examinez-le bien, et vous ne trouverez jamais qu'impulsion, conscience et acquiescement : impulsion involontaire, conscience ou aséité, acquiescement ou attrait *senti*. Il n'y a rien de libre dans les opérations intellectuelles, ni dans la

sensation, ni dans la perception, ni dans la vue des rapports des sensations entre elles, ni dans la réflexion ou la méditation, ou l'attention plus ou moins forte à ces rapports, ni dans le jugement ou l'acquiescement à ce qui paraît vrai. Toutes les pensées naissent les unes des autres : cela est évident. Les opérations intellectuelles sont également enchaînées. La perception naît de la sensation : de la perception, la réflexion, la méditation et le jugement.

C'est par ces principes d'une raison éclairée par la méditation, l'expérience et l'observation, que Bordeu, un des interlocuteurs, résout la question des mouvements volontaires et involontaires. Il explique nettement ce qu'il y a de vrai dans cette distinction; et après avoir établi que la différence de l'animal ou de la machine de chair, et de la machine de fer ou de bois, de l'homme, du chien ou de la pendule, c'est que dans celle-ci tous les mouvements nécessaires ne sont accompagnés ni de conscience ni de volonté, et que dans celle-là, également nécessaires, ils sont accompagnés de conscience et de volonté; il ajoute que les mouvements volontaires ne le sont pas toujours. En effet, j'étends involontairement mon bras à l'approche d'un obstacle dont je suis menacé. Dans une chute, je porte une main en avant, tandis que l'autre s'élance involontairement en arrière. Je suis alternativement ou je cesse d'être le maître de mes paupières.

Le mouvement de l'organe de la génération est sollicité, quelquefois avec succès, quelquefois inutile-

ment. Le mouvement de sollicitation est volontaire; le mouvement subséquent de l'organe ne l'est pas. Le mouvement de la déglutition est sollicité quelquefois sans effet.

Outre les mouvements appelés volontaires et involontaires, il s'en exécute en nous qui ont un caractère particulier, c'est de se produire malgré nous. J'appellerais donc les premiers volontaires; les seconds, spontanés, et les troisièmes, involontaires naturels; et tous les autres mouvements, violents.

C'est, ce me semble, à cette occasion, et en parlant de certains mouvements involontaires, que Bordeu ou D'Alembert résout un problème de mécanique rationnelle d'autant plus important, que dans le cas proposé, comme dans beaucoup d'autres, la géométrie peut seule éclairer la pratique et diriger sûrement l'animal que la nature ne conseille pas toujours bien dans le danger, comme l'un ou l'autre de ces interlocuteurs le prouve par cet exemple sensible.

« Si vous êtes dans une voiture, que les chevaux prennent le mors aux dents, et que vous vous voyez emporté vers une rivière ou vers un précipice, vous n'aurez rien de plus pressé que de vous élancer hors de votre voiture : mais dans quelle direction la nature vous conseillera-t-elle de vous élancer? Sera-ce sur la roue de devant, qui s'enfuit loin de vous? sera-ce sur la roue de derrière, qui s'avance sur vous et qui vous menace? Elle vous conseillera de vous jeter sur la roue de devant; et c'est précisément le conseil opposé qu'il

fallait vous donner pour votre salut. Vous êtes mu par deux forces; la force de votre élan, et la force dont votre voiture est emportée : vous ne suivrez la direction ni de l'une ni de l'autre; vous irez par la diagonale. Si la direction de la force d'élan rase la roue de derrière, la diagonale passera nécessairement entre les deux roues, et vous serez sain et sauf. Si la direction de la force d'élan rase la roue de devant, vous serez jeté sur cette roue, vous en serez renversé et brisé par la roue de derrière. Si vous vous élancez au milieu de l'intervalle qui sépare les deux roues, ou vous serez atteint de la roue de derrière, ou précipité sur la roue de devant, ou vous échapperez à l'une et à l'autre. L'un de ces trois cas arrivera selon le rapport de la force de votre élan à la force dont la voiture est emportée, rapport qui détermine la position de la diagonale. Ainsi le seul expédient qui soit sûr, c'est que la direction de la force d'élan soit tangente à la roue de derrière; expédient qu'on n'a pas même l'intrépidité de choisir, lorsqu'on est rassuré d'avance par la théorie [1]. »

[1] C'est à Pétersbourg, et chez un grand seigneur, que cette question fut agitée. Diderot, sans y avoir beaucoup réfléchi, mais qu'une conception vive et prompte, une grande sagacité et un certain esprit de divination mettait d'abord sur la route du vrai, même dans les recherches dont il s'occupait pour la première fois, résolut le problème proposé à peu près comme on l'a vu ci-dessus. Quoique les principes qui l'avaient dirigé dans sa solution fussent clairs, simples, traduits et exprimés dans une langue fort abrégée, et qui n'exigeait pour être entendue que des notions élémentaires de géométrie, c'en était beaucoup trop encore pour les auditeurs, la plupart princes ou comtes, classe d'hommes en général mal élevée et fort ignorante, surtout en Russie. Diderot fut donc contredit; un chacun

On voit que dans ce système dont toutes les parties sont fortement enchaînées les unes aux autres, tout

lui fit des objections; les uns, de ce ton leste et assuré dont on décide de tout quand on ne sait rien; les autres, avec plus de défiance et de circonspection, mais sans rien éclaircir. Cependant Euler, présent à cette discussion, gardait un silence profond. Les actes de pouvoir arbitraire dont il avait été si souvent le témoin pendant son séjour en Russie, et le mépris impudent de ce gouvernement pour les droits les plus sacrés, les plus imprescriptibles de l'homme, avaient produit sur lui une impression vive et forte que le temps n'avait point affaiblie; et il faut avouer que les premières pages de l'histoire du nouveau règne n'étaient pas faites pour le rassurer sur les suivantes. Il savait d'ailleurs que l'amour-propre et les prétentions des grands, et en général de tous les hommes, sont toujours en raison inverse de leur mérite et des titres qu'ils ont à l'estime et à l'éloge de leurs contemporains; et il craignait le ressentiment de ceux dont il ne partageait pas l'opinion.

Son témoignage dans une dispute où, pour être juste et sincère avec lui-même, il fallait prononcer en faveur du philosophe isolé contre des hommes puissants, impérieux, et aussi vains de leurs connaissances superficielles que des ordres et des cordons dont ils étaient chargés, lui paraissait ce que Tacite appelait *intempestivam sapientiam;* et sans doute il pensait comme cet ancien, que les vers de ceux qui peuvent proscrire sont toujours excellents : tant il est vrai que le spectacle habituel des injustices et des crimes de la tyrannie modifie plus ou moins l'ame la plus fière, la plus indépendante, et lui imprime peu à peu un sentiment de terreur et d'effroi qui, agissant sans cesse, en détruit nécessairement le ressort. En ne voyant partout autour de soi que des esclaves plus ou moins courbés sous le poids de leurs fers, on prend, sans s'en apercevoir, leurs mœurs, leurs habitudes, leur souplesse, souvent même leur façon de voir, de sentir, de s'exprimer; et l'on ne desire, on ne connait plus qu'un seul honneur, un seul bien, celui de plaire au maître et à ses favoris.

Ce qui rend cette conjecture, sur la cause du silence d'Euler dans cette circonstance, très-vraisemblable, c'est le mot célèbre de ce grand géomètre à la reine de Prusse, à laquelle il fut présenté à son

est ramené à la sensibilité, de la mémoire, des mouvements organiques; d'où il résulte que par une suite d'opérations purement mécaniques, on réduirait le premier génie de l'univers à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la vie et la sensibilité, deux qualités presque identiques; et que l'on ramenerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer, à la condition de l'homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ces brins, et à bien brouiller le reste; et le phénomène inverse, à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement.

Ici Bordeu, après un moment de silence causé par

retour de Russie. Cette princesse, mieux élevée que nos rois, qui auraient cru s'avilir s'ils eussent adressé un mot honnête à un homme célèbre qui leur offrait son ouvrage, étonnée de voir qu'Euler ne répondait à ses différentes questions que par des monosyllabes et des révérences : Pourquoi ne voulez-vous donc pas me parler? lui dit-elle. *Madame*, répondit-il, *parce que je viens d'un pays où quand on parle, on est pendu.*

Quoi qu'il en soit, Diderot, qui souffrait impatiemment cette réticence obstinée, et qui voulait d'ailleurs opposer au babil insignifiant de ces vains discoureurs une autorité qui pût leur en imposer, pria le timide et discret géomètre de s'expliquer nettement sur une question qui était tellement de sa compétence, que personne assurément ne serait tenté d'appeler de son jugement. Euler, à qui cette interpellation, prononcée d'une voix ferme, ne laissait plus aucun prétexte honnête de refuser à la vérité un aveu trop long-temps différé, et

une réflexion subite sur la manière dont se font les grands hommes, expose à cet égard ses idées (qui ne sont autres que celles de Diderot, qu'il remplace dans tout ce dialogue), toutes fondées sur des principes incontestables, mais très-contraires aux opinions généralement reçues, comme presque tout ce qui est vrai dans les sciences et dans les arts. Cette question curieuse, qu'il éclaircit en passant, et sur laquelle il fait même des observations très-fines et très-dignes d'un esprit aussi pénétrant, donne lieu à une remarque importante sur la vie studieuse et contemplative que Bordeu, parlant toujours la langue de la théorie philosophique dont ce Dialogue n'est que le développement, désigne par l'expression figurée, mais exacte et claire, de *système agissant à rebours*. Cette remarque rappellera sans doute au lecteur l'assertion de Rousseau[1], qu'elle semble en effet confirmer. Mais il y a entre le simple raisonneur systématique et le médecin qui joint à une étude profonde de son art, les lumières, sinon plus sûres, du moins aussi nécessaires d'une longue pratique, cette différence essentielle que l'opinion de Bordeu est le résultat de ses expériences décisives, que Bacon appelait *experi-*

dont, par cela même, la décision, quelle qu'elle pût être, lui paraissait suffisamment justifiée aux yeux des deux partis, dit qu'il était entièrement de l'avis de Diderot; et aussitôt on parla d'autre chose.

[1] « Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer « que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme « qui médite est un animal dépravé. » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, partie première, page 22, édition originale. *Amsterdam*, 1755, in-8.)

menta crucis, et qu'on ne voit dans la proposition de l'auteur du *Discours sur l'Inégalité des conditions*, que la brusque incartade d'un homme plein d'humeur, qui, dans une espèce de roman métaphysique rempli partout d'idées exagérées et souvent fausses sur l'état sauvage et l'état social, rencontre par hasard une vérité isolée, un petit fait particulier dont, selon la méthode ordinaire des sophistes, il tire ensuite des conséquences générales.

Quoi qu'il en soit, voici l'observation de Bordeu; c'est que rien n'est plus contraire à la nature que la méditation habituelle ou l'état de savant. L'homme est né pour agir. Le mouvement vrai du système n'est pas de se ramener constamment de ses extrémités au centre du faisceau, mais de se porter du centre à l'extrémité des filets. Tous les serviteurs ne sont pas faits pour demeurer dans l'inertie : alors les trois grandes opérations sont suspendues, la conservation, la nutrition et la propagation. L'homme de la nature est fait pour penser peu et agir beaucoup; la science, au contraire, pense beaucoup et se remue peu. On a très-bien remarqué qu'il y avait dans l'homme une énergie qui sollicitait de l'emploi ; mais celui que l'étude lui donne n'est pas le vrai, puisqu'elle le concentre et qu'elle est accompagnée de l'oubli de toutes les choses animales.

Pressé tantôt par les doutes et les objections de D'Alembert, tantôt par les questions de mademoiselle Delespinasse, Bordeu ne joint pas toujours à ses solutions et à ses réponses tous les éclaircissements

qu'on pourrait desirer : *il se contente* quelquefois *de ne donner*, pour me servir de l'expression de Montaigne, *qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos* : mais si le nombre et l'importance des matières qui font le sujet de cet entretien, et celles qui s'y joignent par une suite nécessaire de la liaison des idées, ne lui permettent pas de les traiter toutes avec le soin et l'étendue qu'elles exigent, il indique au moins rapidement les principes et la méthode qui peuvent conduire à la solution directe et générale de ces problèmes souvent très-compliqués, et dont on ne peut dégager les inconnus qu'à l'aide d'une savante et profonde analyse. C'est ainsi qu'il explique en peu de mots, mais avec une singulière précision, les divers phénomènes du jugement, du raisonnement, de la formation des langues.

On éprouve une sensation, on a une idée, on produit un son ou représentatif de cette sensation, ou commémoratif de cette idée.

Si la sensation ou l'idée se représente, la mémoire rappelle, et l'organe rend le même son.

Avec l'expérience, les sensations, les idées et les sons se multiplient.

Mais comment la liaison s'introduit-elle entre les sensations, les idées et les sons, de manière à former, non pas un chaos de sensations, d'idées et de sons isolés et disparates, mais une série que nous appelons raisonnable, sensée ou suivie? le voici :

Il y a dans la nature des liaisons entre les objets et

entre les parties d'un objet. Cette liaison est nécessaire; elle entraîne une liaison ou une succession nécessaire de sons correspondants à la succession nécessaire des choses aperçues, senties, vues, flairées ou touchées.

Exemple : on voit un arbre, et le mot arbre est inventé. On ne voit point un arbre sans voir très-immédiatement et très-constamment ensemble des branches, des feuilles, des fleurs, une écorce, des nœuds, un tronc, des racines; et voilà qu'aussitôt que le mot arbre est inventé, d'autres signes qui s'inventent, s'enchaînent et s'ordonnent; une suite de sensations, d'idées et de mots liés et saisis.

On regarde et l'on flaire un œillet, et l'on en reçoit une odeur forte ou faible, agréable ou déplaisante; et voilà une autre série de sensations, d'idées et de mots.

De là naît la faculté de juger, de raisonner et de parler, quoiqu'on ne puisse pas s'occuper de plusieurs choses à la fois [1].

Le type de nos raisonnements les plus étendus, leur liaison, leurs conséquences, est nécessaire dans notre entendement, comme l'enchaînement, la liaison des effets, des causes, des objets, des qualités des objets, l'est dans la nature.

L'expérience journalière des phénomènes forme la suite des idées, des sensations, des raisonnements, des sons. Il s'y mêle une opération propre à la faculté d'imaginer.

[1] Voyez à ce sujet ce qui sera dit ci-après, page 286.

Vous imaginez un arbre. L'image en est une dans votre entendement. Si votre attention se porte sur toute l'image, votre perception est louche, trouble, vague, mais suffit à votre raisonnement, bon ou mauvais sur l'arbre entier.

Les erreurs sur les objets entiers sont faciles. Il n'y a qu'un moyen de connaître la vérité, c'est de procéder par parties, et de ne conclure qu'après une énumération exacte : et encore ce moyen n'est pas infaillible. La vérité peut tenir tellement à l'image totale qu'on ne puisse ni affirmer, ni nier d'après le détail le plus rigoureux des parties.

Celui qui a les yeux microscopiques aura aussi l'imagination microscopique. Avec des idées très-précises de chaque partie, il pourrait n'en avoir que de très-peu précises du tout ; de là une différence d'yeux, d'imaginations et d'esprits, séparés par une barrière insurmontable. L'ensemble ne s'éclaircira jamais bien dans la tête des uns. Les autres n'auront que des notions peu sûres des petites parties.

Reprenons l'exemple de l'arbre : Au moment où l'on passe de la vue générale du tout au détail des parties, où l'imagination se fixe sur la feuille, on cesse de voir l'arbre ; et l'on voit moins nettement la feuille entière que son pédicule, sa dentelure, sa nervure.

Plus la partie est petite, jusqu'à une certaine limite, plus la perception est distincte. J'ai dit jusqu'à une certaine limite, parce que si l'attention se fixe sur une

partie très-petite, l'imagination éprouve la même fatigue que l'œil. L'imagination est l'œil intérieur. La mesure des imaginations est relative à la mesure de la vue. Il y aurait un moyen technique de mesurer les imaginations par des dessins exécutés d'un même objet, par deux dessinateurs différents. Chacun d'eux se fera un modèle différent, selon son œil intérieur ou son imagination, et son œil extérieur. Les dessins seront entre eux comme ces deux organes, etc.

Pour compléter la théorie des opérationss de l'entendement humain, et donner une notion claire et distincte de chacune, il restait à expliquer comment les abstractions se sont introduites dans la langue; à quoi se réduit en dernière analyse cette faculté d'abstraire, ce penchant que nous avons à généraliser, et ce que c'est que l'imagination. Bordeu définit donc celle-ci la mémoire des formes et des couleurs, la faculté de revoir les choses absentes, et de se les peindre comme si elles étaient présentes. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instrument sensible d'une certaine manière; il se remonte ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère; alors il frémit au dedans, ou il résonne au dehors. Il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus. Mais, si l'on veut y réfléchir, on sera convaincu que la représentation d'un paysage qu'on a vu est un phénomène instantané aussi surprenant que le ressouvenir successif des mots qui composent un long ouvrage qu'on

n'aurait lu qu'une fois. L'homme à imagination se promène dans sa tête comme un curieux dans son palais, où ses pas sont à chaque instant détournés par des objets intéressants. Il va, il revient, il n'en sort pas. Si l'on voit la chose comme elle est en nature, on est philosophe; si l'on forme l'objet d'un choix de parties éparses qui en rende la sensation plus forte dans l'imitation qu'elle ne l'eût été dans la nature, on est poète.

Bordeu revenant ensuite sur le mécanisme du jugement, et voulant rendre plus évident et sensible ce qu'il en a dit ci-dessus, l'éclaircit par un exemple tiré des phénomènes de l'économie animale. Les nerfs après une secousse violente, conservent une trépidation qui dure quelquefois très-long-temps; cela est démontré par le tremblement universel qui n'est qu'une succession rapide et tumultueuse de petites contractions et de petits relâchements. Rien qui ressemble davantage aux ondulations de la corde vibrante; rien qui prouve mieux la durée de la sensation, et qui conduise plus directement au phénomène de la comparaison de deux idées dans l'opération de l'entendement qu'on appelle *jugement*. Les objets agissent sur les sens; la sensation dans l'organe a de la durée [1] : Les sens agissent sur le cerveau; cette action a de

[1] Cette durée est prouvée par l'éblouissement des yeux frappés par l'éclair, par les résonnances accidentelles dans l'organe de l'ouïe, par la durée du plaisir et de la peine, etc. Point de mélodie sans la durée de la sensation des sons qui se succèdent quelquefois si rapidement.

la durée. Aucune sensation n'est simple ni momentanée. De là naît la pensée et le jugement. Mais s'il est impossible que la sensation soit simple, il est impossible que la pensée le soit; elle le devient par abstraction; mais cette abstraction est si prompte, si habituelle, que nous ne nous en apercevons pas.

Ce qui ajoute à notre erreur, ce sont les mots qui tous pour la plupart désignent une sensation simple; mais qu'on s'observe bien, et l'on verra qu'il ne se passe rien dans l'entendement qui soit simple, comme le mot rouge le suppose. La sensation rouge est nécessairement composée comme toute sensation : et par cette raison seule, elle suppose jugement ou affirmation de plusieurs qualités éprouvées à la fois. Il n'y a point de sensations sans durée, et par cette raison seule il y a coexistence de sensations; l'animal sent cette coexistence. Or sentir deux êtres coexistants, c'est juger. Voilà le *jugement* formé; la voix l'articule : l'homme dit, *mur blanc :* et voilà le jugement *prononcé*. Ce qui obscurcit une chose très-claire, c'est ce penchant irréfléchi et devenu une habitude des organes à supposer un être inutile juge des sensations coexistantes, tandis qu'il ne faut que le seul être sensible qui les éprouve et qui les énonce. Mais la chose devient encore plus aisée à concevoir si j'ai la présence des objets : voilà un mur, et je dis *mur;* et tandis que je prononce ce mot, je le vois blanc, et j'ajoute *blanc*. Or ce qui se fait dans la présence des objets, s'exécute de la même

manière dans leur absence, lorsque l'imagination les supplée.

Un autre phénomène dont l'observation n'a point échappé à Diderot, et que Condillac n'a pas même entrevu, tant il est vrai que les métaphysiciens spiritualistes, à la tête desquels il faut le placer, avec Bonnet, sont en général ou de mauvaise foi, ou, ce qui est aussi fréquent, de pauvres raisonneurs; c'est que nous ne pouvons penser, voir, entendre, goûter, flairer, être au toucher en même temps. Nous ne pouvons être qu'à une chose à la fois; nous cessons de voir quand nous écoutons; et ainsi des autres sensations. Nous croyons le contraire, mais l'expérience nous désabuse bientôt. Toutes sortes d'impressions se font, mais nous ne sommes jamais qu'à une. Notre ame est au milieu de ces impressions comme un convive à une table tumultueuse, il cause avec son voisin, il n'entend pas les autres; c'est la comparaison dont Diderot se sert et qui est très-juste. Le raisonnement ne s'explique point du tout à l'aide d'une ame ou d'un esprit. Cet esprit ne peut être à deux choses à la fois; il lui faut donc le secours de la mémoire: or très-certainement la mémoire est une qualité corporelle. On n'a la conscience du principe de la raison ou de l'ame, que comme on a la conscience de sa propre existence, de l'existence de son pied, de sa main, du froid, du chaud, de la douleur, du plaisir. Faites abstraction de toute sensation corporelle, et plus d'ame.

A l'égard des abstractions, il n'y en a point; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales, et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions, a engendré les mots vice et vertu; une qualité commune à plusieurs êtres, a engendré les mots laideur et beauté, et ainsi des autres. On a dit un homme, un cheval, deux animaux, ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la suite des nombres a pris naissance : on n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur; on s'est occupé de chacune de ces dimensions; et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idées; toute science abstraite n'est qu'une combinaison de signes. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique; et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique que la science redevient une science d'idées. De là le besoin si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsqu'après une longue combinaison de signes, vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de l'homme qui parle sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée, au bruit successif de ses accents, en y appliquant des sensations éprouvées, etc., etc.

Indépendamment de ces divers phénomènes plus ou moins difficiles à expliquer, et dont Diderot donne

une bonne étiologie, on trouve dans ce profond Dialogue l'examen de plusieurs questions telles qu'on conçoit qu'il doit s'en élever entre des interlocuteurs très-instruits et doués d'une sagacité peu commune. Ces questions qui ne se lient quelquefois à l'objet principal de la discussion que par un seul mot qui sert en quelque sorte de transition, offrent naturellement à Diderot l'occasion de développer successivement toutes les parties de son système, d'en faire sentir la forte enchaînure, d'appliquer avec succès la variété de ses connaissances à des recherches utiles, et d'éclaircir tout ce qui concerne les opérations de l'entendement humain, dont, pour l'observer en passant, on ne peut attendre le perfectionnement que des travaux réunis de ceux qui suivent en général la route tracée dans ces dialogues, et qui philosophient sur les principes de l'auteur.

Une de ces questions qui excitent un moment l'attention de D'Alembert, et que Bordeu résout par une méthode élégante, facile et sûre, a pour objet de déterminer la manière dont se fait la sensation de l'œil sur un arbre. Problème curieux que l'abbé de Condillac ne s'est pas même proposé, non plus que beaucoup d'autres également intéressants, et dont la solution exige en effet d'autres études que celle de la métaphysique à laquelle on voit assez que se bornait à peu près toute sa science. Je dis, *à peu près*, car ce qu'il a écrit sur d'autres sujets, ne suppose que des connaissances fort ordinaires, et qui ne doivent pas

entrer en calcul lorsqu'il s'agit d'apprécier le mérite d'un homme de lettres, et ce qu'il a fait pour le progrès des lumières.

Quoi qu'il en soit, voici comment Bordeu procède dans l'examen expérimental du phénomène proposé. Il observe donc que le champ de l'œil en embrasse une partie; que si l'œil ne réitère pas l'expérience, il ne connaîtra pas l'arbre; si la partie embrassée dans la première expérience, par le champ de l'œil, ne se lie pas à la première, en sorte qu'une partie de ce qu'on a vu se joigne à une partie de ce que l'on voit, on aura beau multiplier les expériences, on aura parcouru tout l'arbre, mais les expériences ne se liant point les unes aux autres, on n'aura pas la notion précise d'un arbre. Pour avoir cette notion exacte et des parties et de l'ensemble, il faut que l'imagination peigne le tout dans l'entendement, et que j'en éprouve la sensation comme si l'arbre était présent : et si l'on examine bien ce qui se passe dans l'entendement, lorsqu'on veut apercevoir l'arbre en entier, l'on procède au dedans de soi, comme on a procédé au dehors; par champs plus ou moins étendus qui empiètent successivement les uns sur les autres, et qu'on parcourt avec une extrême rapidité, une rapidité si grande, qu'on se persuade qu'on voit en dedans tout l'arbre à la fois, comme on se persuade qu'on l'a vu tout entier à la fois, hors de soi, ce qui n'est vrai ni dans l'un ni dans l'autre cas.

Il faut commencer par ceci; voir un objet, un

arbre, et y attacher un son, le son arbre; puis dire, entendre le mot arbre. Voir un objet, en embrasser un champ, celui de l'œil, et procéder de l'extrémité des racines de champ en champ jusqu'au sommet, attachant à chaque partie, qui offre des formes très-distinctes, les mots filament, racines, tronc, écorce, branches, pédicules, feuilles, nervures, fleurs et fruits : puis le mot arbre qui comprend le tout; puis le même mot répété, etc.

Telle est, autant que la mémoire et le secours de quelques extraits très-succincts faits autrefois sur l'original, pour ma propre utilité, peuvent m'en assurer, l'analyse de ce second Dialogue. Si n'ayant aucune copie de ces deux manuscrits de Diderot, il m'est arrivé quelquefois, comme cela est assez vraisemblable, de changer l'ordre et l'enchaînement des idées de l'auteur, c'est qu'indépendamment de cette raison qui explique et justifie assez ce renversement, cet ordre n'est pas le même pour celui qui compose, et pour celui qui veut, pour ainsi dire, embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'un ouvrage, et indiquer rapidement les grands anneaux de la chaîne, sans les lier entre eux par les idées intermédiaires. Je sens néanmoins que les raisonnements de Diderot, ainsi abrégés, transposés, détachés du système dont ils font partie, et presque toujours séparés de leurs principes généraux, ou des faits qui les éclaircissent et qui les confirment, ne peuvent pas avoir pour ceux qui n'ont pas lu son Dialogue, le même degré de force et d'évi-

dence qu'ils ont pour moi. Tout est lié, tout tient dans l'original; ce sont plusieurs fils réunis fortement ensemble, et qu'il est impossible de rompre : mais ici, dans cette analyse, chaque fil est isolé, faible et presque sans consistance. Si l'on voulait mesurer la résistance totale du faisceau, par la force particulière de chaque brin pris à part, on ferait un faux calcul. Ce serait à peu près, pour me servir des termes d'un philosophe célèbre, comme si on jugeait de la force d'une roue par les seuls effets qu'elle peut produire étant détachée de sa machine.

Diderot se proposait d'exposer dans plusieurs lettres qu'il devait même m'adresser, son système particulier de physiologie, et de donner, à sa manière, une nouvelle théorie, ou plutôt une histoire naturelle et expérimentale de l'homme; mais à l'exception de ces deux Dialogues dont, sous aucun rapport, on ne trouve de modèle ni parmi les Anciens, ni parmi les modernes, il n'a laissé de l'important ouvrage qu'il projetait, et dont je viens d'indiquer le sujet, que quelques matériaux épars et sans aucun ordre entre eux, matériaux précieux, sans doute, mais seulement aux yeux du philosophe assez instruit pour couver les idées neuves et fécondes dont Diderot a semé ses recherches, et pour rendre ce fruit de ses études et de ses méditations utile aux progrès de la science de l'homme.

Quelle différence et pour les principes, et pour les résultats, et pour la méthode même d'investigation,

de cette philosophie, fondée partout sur l'observation, sur des faits, et sur des connaissances physiologiques sans lesquelles tout ce qu'on écrit de l'homme, de ses sensations, de ses idées, et en général de l'entendement humain, est vague et insignifiant, commun ou faux; quelle différence, dis-je, de cette théorie lumineuse et profonde à laquelle les phénomènes principaux de l'économie animale viennent en quelque sorte se rallier, pour en fortifier successivement toutes les parties, au petit système de métaphysique de l'abbé de Condillac! Mais ce qui est surtout remarquable, et ce qui fait apercevoir d'un coup d'œil l'intervalle immense qui sépare le génie du simple talent, aidé même d'un long travail, c'est que Diderot s'est montré quelques moments [1] dans une carrière où Condillac s'est exercé toute sa vie, et qu'en deux ou trois pas il l'a laissé bien loin derrière lui [2].

En effet, Condillac ne savait pas le premier mot de tout ce qu'on trouve dans ces excellents Dialogues dont je n'ai pu donner qu'un extrait souvent très-succinct [3]. Comme il n'estimait guère que le caractère

[1] Dans sa *Lettre sur les Aveugles*, dans celle *sur les Sourds*, et dans les deux *Dialogues* dont il est ici question.

[2] Appliquez ici les beaux vers d'Homère que Boileau a si bien traduits. Voyez le Livre v de *l'Iliade*, vers 770 et suiv., et le *Traité du Sublime*, de Longin, chap. VII.

[3] Les notes que j'ai jointes à cette analyse ont pour objet de développer, d'éclaircir et de confirmer les vues, les conjectures ou les raisonnements de Diderot, toutes les fois que les différentes questions qu'il agite m'ont paru mériter, par leur importance et les difficultés dont elles sont plus ou moins enveloppées, une discussion plus

et le genre d'esprit qu'il avait, ses vues, ses pensées, ses recherches analytiques ne s'étaient pas tournées vers l'homme physique, ou plus généralement vers l'étude de la physiologie. Il n'avait pas même sur cette science, une des plus utiles que le moraliste et le métaphysicien puissent cultiver, s'ils ne veulent pas se perdre dans un désert de spéculations vagues, ces notions élémentaires et générales, qui servent au moins à éviter les méprises grossières, et dont, par cela même, avant d'écrire une seule ligne de son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, il devait se pourvoir, si j'ose m'exprimer ainsi, à peu près comme un pilote habile et prévoyant qui se propose la découverte de nouvelles terres, se munit de toutes les cartes, de tous les instruments qui peuvent diriger sa route, l'abréger, et assurer le succès de sa navigation.

Aussi rencontre-t-on dans cet ouvrage de Condillac, et dans son *Traité des sensations*, si long, si pénible à lire, une foule de choses assez indifférentes qu'on se consolerait facilement d'ignorer, et très-peu de celles qu'on aurait voulu savoir. Les deux Dialogues de Diderot, remplis partout de vues neuves, d'idées fortes et hardies, de ces conjectures ingénieuses et philosophiques qui invitent à la méditation, et font

sévère et plus approfondie. Un autre but non moins utile, ce me semble, que je me suis proposé dans ces notes, c'est de suppléer à quelques phénomènes physiologiques sur lesquels il se fonde, par des phénomènes analogues, et qui viennent de même à l'appui de ses raisonnements.

fermenter les têtes pensantes, montrent bien d'autres connaissances, une autre logique, une autre verve, une autre étendue d'esprit.

Ceux qui entendent les matières traitées par Condillac, et qui savent combien la théorie d'où ce philosophe est parti dans ses recherches est contraire aux phénomènes connus par l'expérience et l'observation, ne conçoivent pas que ses ouvrages aient pu avoir quelque succès, surtout à l'époque où ils ont paru. Diderot même, que ses principes philosophiques semblaient devoir préserver de cette espèce de séduction, se laissa entraîner un moment par le torrent général ; soit qu'il ait lu et jugé l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* avec cette précipitation qui rend l'éloge ou la critique également insignifiant, soit que, parmi plusieurs défauts très-sensibles aux yeux des lecteurs attentifs et instruits, il aperçut dans cet *Essai*, comme on en rencontre en effet, quelques-unes de ces vues, de ces idées qui, pour devenir très-fécondes, n'ont besoin, pour ainsi dire, que d'être couvées un certain temps par un homme de génie; il est certain que l'abbé de Condillac put le compter aussi parmi ses défenseurs; mais l'illusion ne dura guère : un examen très-réfléchi de la philosophie de Hobbes, dont il n'a donné d'ailleurs qu'un simple aperçu dans l'article HOBBISME, lui fit bientôt remarquer dans les deux traités *de Homine*, *de Corpore*, qui font partie du *Leviathan*, une méthode d'investigation vraiment analytique, et plus

sûre, plus directe, que celle de Condillac. La hardiesse et la profondeur des idées de Hobbes, l'exactitude et la singulière précision de ses définitions, l'indépendance et la généralité de ses principes par lesquels on résout avec autant d'élégance que de clarté les questions les plus difficiles; tous ces divers avantages, toutes ces différentes sortes de mérite réunis dans les écrits de ce philosophe, si décrié par de vils fanatiques, inspirèrent à Diderot un dégoût invincible pour les ouvrages de Condillac, dont depuis ce moment il n'a pas lu une seule ligne. Il n'aimait ni son genre d'esprit ni sa *manière*. L'un et l'autre avaient, selon la force de son expression, je ne sais quelle odeur, quel goût de scholastique (*nescio quid scholasticum redolet*) dont tous ses écrits étaient fortement imprégnés. Il disait que cet auteur, peu riche de son propre fonds, mais très-prompt à s'emparer des idées des autres, avait l'art funeste de les délayer, de les étendre, et de leur ôter ainsi tout ce que, prises à leur source primitive, et, pour ainsi dire, dans leur état de concentration, elles montraient de séve, de verve et d'originalité. En les jetant dans son moule froid et circonscrit, il les rend si flasques, si petites, si mesquines, que le premier inventeur n'est plus tenté d'en réclamer la propriété, et les lui abandonne, à peu près comme on laisse à un conteur ennuyeux un bon conte qu'on lui a donné et qu'il a gâté.

J'ai entendu souvent louer avec excès la *Logique*

de Condillac; je l'ai lue aussi cette *Logique*, et j'ai regretté le temps que cet auteur a perdu à faire cet ouvrage, mais surtout le temps que j'ai employé à le lire. Outre qu'il est écrit d'un style aussi froid, aussi sec que le sujet, à qui destinait-il cette *Logique*, et qui voulait-il instruire? Point d'instrument plus sûr pour faire un bon raisonnement, pour se démêler habilement des piéges d'un sophiste bien délié, bien subtil, pour s'avancer même d'un pas rapide et ferme vers les vérités les plus difficiles à saisir, qu'un esprit juste, réfléchi, observateur; et cet instrument, si utile et si rare, c'est la nature seule qui le donne: l'étude et l'instruction le perfectionnent sans doute; mais ici, comme dans beaucoup d'autres cas, c'est la nature qui, si j'ose m'exprimer ainsi, fournit la première mise : elle est la condition sans laquelle, *conditio sine qua non*, toutes les règles, tous les préceptes sur la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité, sont aussi inutiles, aussi insignifiants que tout ce que l'on pourrait dire à un boiteux pour lui apprendre à marcher droit, et lui faire sentir la nécessité et les avantages de cette allure. La géométrie même, dont l'étude est d'ailleurs le meilleur cours de logique qu'on puisse faire, est, sur le point en question, aussi impuissante que cette dernière science; et, comme on l'a très-bien dit, elle ne redresse que les esprits droits.

Vandermonde, entre beaucoup d'autres, en est un exemple frappant. Sans être un géomètre transcen-

dant, il savait assez de géométrie, et même d'analyse, pour qu'on pût espérer que ses connaissances en ce genre corrigeraient en lui, à cet égard, le vice de l'organisation : mais ceux qui l'ont connu, qui l'ont un peu fréquenté, notamment ses confrères à l'Académie des Sciences, savent assez qu'en général il n'y avait guère de tête plus mal faite et d'esprit plus faux ; et cet esprit faux, il l'avait au collége.

C'est qu'en effet, comme le dit judicieusement Montaigne, « la science n'est pas pour donner iour à « l'ame, qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveu- « gle ; son mestier est, non de luy fournir de veue, « mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, « pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes « droictes et capables. » Ce n'est ni dans la *Logique* d'Aristote, ni dans celle de Port-Royal, encore moins dans celle de Crouzas, de Leclerc, de Wolf même, que Diderot, Buffon, Helvétius, Turgot, Condorcet, et tant d'autres, se sont formés dans l'art du raisonnement et de la dialectique. La plupart de ces hommes si justement célèbres n'ont lu que fort tard, et lorsque leur raison était déjà dans toute sa force, quelques-uns de ces traités plus ou moins ennuyeux. La *Logique* de Dumarsais, plus claire, plus philosophique que celle de Condillac, est, de l'aveu même de D'Alembert, le premier livre de cette espèce qu'il ait ouvert ; et il avait alors plus de quarante ans. Il est même très-vraisemblable qu'il n'en aurait jamais eu connaissance, si l'éloge de ce grammairien philosophe

dont il s'était chargé en qualité d'éditeur de l'*Encyclopédie*, n'eût pas exigé de lui une notice et un jugement de ses divers ouvrages. Un esprit étroit, inattentif et faux, et ils sont bien plus communs qu'on ne pense, ne s'étend ni ne se rectifie par l'étude de la logique. Où trouve-t-on en général de plus mauvais raisonneurs que parmi les professeurs de cette science et ceux qui en ont composé des cours très-méthodiques ? Quels sophistes plus captieux, plus capables d'obscurcir les notions les plus évidentes, que ceux qui ont passé leur vie à disputer, à argumenter dans les écoles de théologie? « Qui a pris de l'entendement « en la logique? où sont ses belles promesses ? dit « Montaigne [1]. Veoid on plus de barbouillage au ca- « quet des harengieres qu'aux disputes publicques des « hommes de cette profession? » Lisez, si vous en avez le courage et la patience, le *Traité du Pyrrhonisme* de Crouzas; et jugez du fruit que lui-même a recueilli de ses leçons [2].

Combien, parmi quelques réflexions judicieuses éparses çà et là, et dont la plupart même ne supposent qu'un esprit et un jugement très-ordinaires, ne trouve-t-on pas d'erreurs, de préjugés, de mauvais raisonnements dans la *Logique* de Port-Royal, dans celle de Leclerc ? Qu'apprend-on dans celle de Wolf? Il en est ici comme de toutes les *Poétiques*; elles ne feront

[1] *Essais*, Livre III, chap. VIII, tome IV, page 445, édition in-8°. de l'imprimerie de Crapelet, *Paris*, Lefèvre, 1818.

[2] La dernière édition de sa *Logique* est en 7 gros vol. in-12.

jamais faire un beau poème, une belle tragédie, un bon vers à un spectateur indifférent et purement passif de l'homme et des phénomènes de la nature, à celui qui n'a ni mémoire ni imagination, qui n'a point vécu, qui ne vit point incessamment sous l'empire des grandes passions; en un mot, à celui que *son astre* en naissant n'a pas *formé poète.* Point ou fort peu de préceptes, mais de bons exemples. *L'Iliade* et *l'Odyssée* ont précédé de beaucoup la *Poétique* d'Aristote. L'éloquent, l'harmonieux, le tendre Racine, ce poète, le seul parmi les modernes qu'on puisse comparer à Virgile, et qui le rappelle sans cesse à une oreille sensible et exercée, ne doit rien à l'*Art poétique* de Boileau. Au génie qui crée, qui anime, qui vivifie tout, et sans lequel toutes les règles seront à jamais inutiles et insignifiantes, il joignait ce goût pur et sévère, ce tact et ce sentiment exquis du beau, perfectionnés par l'étude réfléchie des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. C'est à ces heureux dons de la nature rendus plus utiles, plus féconds encore par un travail opiniâtre, et par cet ardent amour de la gloire qui fait tenter de si grandes choses, et qui le plus souvent en assure le succès, que ce *magicien*, ce *poète sacré*, pour me servir des expressions d'Horace, doit cette élégance continue, cette perfection dont ses immortels ouvrages offrent seuls le modèle.

Ceux qui, jeunes encore, ou livrés depuis quelques années seulement à l'étude de la philosophie rationnelle, pensent que Condillac en a sensiblement reculé

les limites, n'ont des idées bien justes ni du véritable état de cette science, qu'ils croient plus avancée qu'elle ne l'est en effet, ni de ce qu'elle doit aux écrits de Condillac. Ils n'ont vu qu'un côté de l'objet; en le considérant sous toutes ses faces, ils auraient bientôt reconnu que la lumière faible et vacillante que ce philosophe a portée sur quelques points de cette branche des connaissances humaines, ne compense pas la force des obstacles qu'il oppose partout aux progrès de la raison, en conservant religieusement tous les vieux préjugés, sur lesquels on le voit ensuite enter avec effort et d'une main mal assurée, quelques vérités isolées, solitaires, et qui n'étant point déduites des vrais principes, ne porteront jamais que des fruits sauvages, tardifs et peu féconds.

C'est Voltaire qui, long-temps avant Condillac, et d'une voix qui a retenti dans toute l'Europe, a fait entendre à son siècle des vérités que l'auteur du *Traité des sensations* ne laisse pas même entrevoir : c'est cet homme extraordinaire qui, dans un temps et dans des circonstances où il ne fallait pas moins de courage pour entreprendre que de talent pour réussir, a réellement imprimé à tous les esprits un mouvement rapide dont les heureux effets sont désormais incalculables. C'est surtout l'étude des sciences exactes, de l'histoire naturelle, de la chimie, de la physique expérimentale, de la médecine philosophique et de cette anatomie vraiment médicale dont Bordeu, Fouquet, Barthez, Desèze, etc., ont donné les premiers

des leçons et des modèles si instructifs, qui a dissipé les ténèbres de la superstition, affranchi l'homme de craintes puériles, et perfectionné, refait, selon le vœu du chancelier Bacon, l'entendement humain. Il s'en faut beaucoup que Condillac ait eu sur ce perfectionnement autant d'influence que quelques écrivains, égarés sur ses traces, le prétendent et voudraient le faire croire. Avec la sorte de talent nécessaire pour suivre, il n'avait rien de cette force, de cette hardiesse, de cette étendue d'esprit qu'il faut avoir pour précéder, et s'ouvrir de nouvelles routes. Le terme où il s'est d'abord arrêté dans son premier ouvrage, il ne l'a guère dépassé dans tous ceux qui l'ont suivi. Ce sont à peu près les mêmes idées plus développées et rendues quelquefois plus faciles à saisir par la forme sous laquelle il les reproduit : en un mot, c'est presque partout le même thème corrigé et fait de plusieurs façons. Si, lorsqu'il publia son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, dont la première proposition est l'*idéalisme* pur, les écrits de Hobbes eussent été mieux connus, ou plutôt s'ils n'eussent pas été ignorés de nos littérateurs philosophes, l'*Essai* de Condillac n'aurait fait aucune sensation, et n'aurait pas même été lu. Avec quelle indifférence, je dirais presque avec quel mépris n'aurait-on pas parlé alors de ce livre où l'auteur débite gravement les plus grandes absurdités, où il enseigne en termes formels, et sans faire usage de la double doctrine (ce qui aurait du moins donné le vrai sens de cette étrange profession de foi), que

le péché originel a rendu l'ame dépendante du corps; que l'homme est composé de deux substances distinctes; que l'ame est une substance simple, ce qu'il prouve par un raisonnement qu'il appelle avec confiance une *démonstration*, et qui n'est pas même une simple probabilité, une semi-preuve, parce que ce raisonnement, qu'il croit décisif, porte partout sur les notions les plus fausses qu'on puisse avoir de l'homme, dans lequel il ne voit jamais qu'un bloc de marbre, tandis que c'est une matière [1] chair, un tout continu, animé, sensible, dont toutes les parties ou organes sentent, agissent, se meuvent, et vivent chacun à leur manière, et constituent un système, un animal, UN. Mais, sans insister plus long-temps sur cette mauvaise théorie dans laquelle Condillac, bien organisé, se met partout à la place de sa statue [2], et

[1] Voyez la note suivante.

[2] Cette objection qu'il suffit d'indiquer ici, s'était présentée à mon esprit la première fois que je lus le *Traité des sensations*. Elle me parut même si naturelle, si conforme aux lumières du bon sens le plus simple, que j'étais étonné que personne ne l'eût encore faite. Mais Deleyre, à qui je lisais un jour ces réflexions sur Condillac qu'il avait beaucoup connu, m'apprit que Formey, dans je ne sais quel ouvrage dont il ne se rappelait pas le titre, avait proposé la même difficulté, à laquelle il avait même donné plus de développement.

Je viens de rencontrer, par hasard, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Berlin, où assurément je cherchais toute autre chose qu'une dissertation de Formey, le Mémoire dans lequel il fait voir en effet, en peu de lignes, le vice radical du *Traité des sensations*, en découvre les fondements, et démontre clairement l'impossibilité où l'on est, en partant de ce petit système, de rendre raison des phénomènes.

Comme Formey n'est pas un de ces auteurs qui pensent beaucoup,

ne semble pas même s'apercevoir que, dans tous les cas où il la suppose successivement, dans toutes les

on est d'abord un peu étonné de rencontrer dans ses écrits quelques-unes de ces idées, de ces conceptions qui fixent tout à coup l'attention d'un lecteur instruit, et le portent à la méditation : ce sont de ces moments heureux, de ces bonnes fortunes que les littérateurs médiocres ont quelquefois sans le savoir, et qui ne prouvent qu'une seule chose; c'est qu'un sot peut trouver une fois, par hasard, ce qu'un homme d'esprit doit toujours au travail de la pensée, avec cette différence essentielle que celui-ci connaît le prix de sa découverte ou de son observation, et l'instrument avec lequel il l'a faite; il peut indiquer la méthode dont il s'est servi pour appliquer avec succès cet instrument à ses recherches; au lieu que l'homme ordinaire qui a une idée heureuse n'en voit ni la tendance ni le résultat, elle reste stérile entre ses mains jusqu'à ce que quelque homme de génie s'en empare, la féconde et se l'approprie par son travail. Mais revenons à Formey.

« Deux métaphysiciens, dit-il, ont tenté une analyse qui leur parut propre à montrer l'ame dans tous les états dont elle est susceptible, à commencer par les plus simples qu'on puisse concevoir. « La supposition d'une statue, qui n'obtient que successivement « l'exercice des cinq sens, leur a paru une clef suffisante pour la solution de toutes les questions qu'on peut former sur l'ame. M. l'abbé « de Condillac a devancé M. Bonnet, au moins par rapport à la « publication de son ouvrage; mais M. Bonnet a été beaucoup plus « loin que M. l'abbé de Condillac : sa marche est tout autrement « analytique, ses définitions sont plus exactes, et surtout la manière « dont un état de l'ame conduit à l'autre; une faculté réduite en « acte sert à exciter l'exercice d'une autre, est déterminée avec une « précision dont on n'avait point encore d'exemple. Cependant je « suis dans l'idée que tout cela ne nous apprend rien, premièrement « par rapport à la nature même de l'ame, à sa distinction réelle « d'avec le corps, à sa spiritualité, si tant est que, contre l'intention « manifeste de ces philosophes, et surtout de M. Bonnet, cela ne « favorise pas des conséquences tout opposées, cela n'aplanisse pas « les voies du matérialisme et du simple mécanisme.

« En second lieu, et c'est l'objet actuel de mes réflexions, cela

expériences auxquelles il la soumet, et dont les petits détails sont d'une longueur accablante, il lui prête la manière de voir, de juger, de sentir et d'agir d'un être de chair qui jouit de tous ses sens, qui les applique aux différents objets dont il veut connaître, et qui juge et prononce d'après leur rapport comparé; sans nous arrêter, dis-je, à réfuter cette hypothèse qui

« n'apprend rien non plus quant à l'état primitif de l'ame, à la ma« nière dont elle acquiert ses premières idées, et à l'usage qu'elle en « ferait, si elle était entièrement destituée de tout secours. L'homme « n'est point une statue, et ne se trouve jamais dans le cas de la sta« tue représentée dans ces ouvrages. Il ouvre tout à la fois les yeux, « les oreilles, les narines; il goûte, il touche en même temps; ces « impressions se mêlent et se croisent dès leur origine; elles donnent « des résultats tout différents de ceux qu'on tire de l'état d'un être « organisé qui commencerait par flairer, et n'acquérerait l'exercice « des sens que l'un après l'autre. Après cela, en laissant passer la « supposition, je crois que c'est très-gratuitement qu'on fait naître « dans l'ame, immédiatement après la première sorte de sensation, « après quelques actes réitérés de l'odorat, le plaisir, le desir, l'at« tention, la mémoire. Une ame logée dans un corps tel que le nôtre, « tant qu'elle ne ferait que sentir une rose, un œillet, et passer par « les alternatives de ces odeurs substituées les unes aux autres, serait, « à ce que je crois, fort éloignée de l'exercice des facultés propre« ment dites : elle ne sortirait jamais de l'état de simple perception; « ses représentations seraient fort inférieures à celles du limaçon ou « de l'huître à l'écaille; je les comparerais tout au plus à la fin d'un « songe qui est sur le point de s'effacer et de s'absorber dans l'état « d'un profond sommeil. Je ne blâme point toutes ces spéculations; « quand elles ne serviraient qu'à exercer l'esprit, c'est une utilité « réelle, et que par malheur trop peu de livres sont propres à pro« curer. Mais il faut bien se garder d'un enthousiasme qui ferait croire « que ce sont des découvertes réelles, ou du moins des découvertes « qui nous mettent au fait de ce que nous desirons principalement « de savoir sur l'état naturel et primitif de l'ame. » (Voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Berlin, année 1759, pag. 368, 369.)

n'explique rien, poursuivons l'exposé des grandes découvertes de Condillac dans une science qui a fait constamment l'objet presque exclusif de ses études et de ses méditations.

Il pense donc que l'ame peut, sans le secours des sens, acquérir des connaissances; qu'avant le péché elle avait des idées antérieures à l'usage des sens; que les choses ont bien changé par sa désobéissance; que quand il dira que nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens, il faut bien se souvenir qu'il ne parle pas de l'état où nous sommes depuis le péché; que cette proposition appliquée à l'ame dans l'état d'innocence, ou après sa séparation du corps, serait tout-à-fait fausse; que Dieu n'a nullement besoin d'idées générales; que sa connaissance infinie comprend tous les individus; qu'il ne lui est pas plus difficile de penser à tous en même temps que de penser à un seul; qu'Adam et Ève, en sortant des mains du Créateur, furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées; que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des situations et des distances; que l'ame des bêtes est d'un ordre essentiellement différent de celle de l'homme; que les organes ne peuvent être que l'occasion des sensations de notre ame; qu'avec un seul sens l'entendement a autant de facultés qu'avec les cinq réunis; que l'homme est libre, et que cependant il est *nécessairement* voulant ou ne voulant pas, se promenant ou ne se promenant pas; que

la liberté qui rend l'ame capable de mérite et de démérite, *démontre* qu'elle existera dans un autre système où elle se trouvera avec toutes ses facultés pour être récompensée ou pour être punie; qu'alors Dieu suppléera au défaut des sens par des moyens qui nous sont inconnus; que la foi promet un état où l'ame sera après cette vie, et que la raison le prouve, etc.

C'est à cet auteur que quelques enthousiastes font honneur d'avoir été en France un des restaurateurs de la philosophie rationnelle : voilà l'homme qu'ils osent préférer à cet égard, non seulement à Locke, qui lui a frayé la route, et dont l'ouvrage fait époque dans l'histoire des sciences, mais même à Bacon, et surtout à Hobbes, dont ces littérateurs ne parlent pas, que peut-être même ils n'ont pas lu, et dont le seul *Traité de la nature humaine* peut être regardé comme l'ouvrage le plus original, le plus profond, qu'on ait écrit sur cette matière, et auquel ceux de Condillac ne peuvent être comparés ni pour l'exactitude et la précision des idées, ni pour l'importance des résultats.

Comme cet auteur est, ainsi que Rousseau, un des saints du jour, auquel même on ne peut refuser une espèce de culte, sans entendre crier autour de soi, *tolle;* je ne doute pas que bien des gens ne regardent comme un blasphème le jugement que je porte ici de leur idole : mais je ne crains point les injures de tous ces *petits profonds* [1] dont tout le mérite se ré-

[1] C'est ainsi que D'Alembert appelait en général ces littérateurs

duit à peu près à reproduire sous une autre forme et dans d'autres termes les opinions de Condillac, à les combattre quelquefois en y substituant de nouvelles erreurs, et qui se flattent d'avoir reculé le terme où il s'est arrêté, lorsqu'ils n'ont fait au fond que repasser scrupuleusement sur ses traces, et parcourir le même nombre de degrés : semblables à cet égard à des aveugles qui, après s'être mus pendant plusieurs mois de suite dans un espace plus ou moins circonscrit, croiraient s'être éloignés de beaucoup du point du départ, tandis qu'ils n'auraient fait que tourner sans cesse autour du même cercle.

LA RELIGIEUSE.

Je n'entrerai pas ici dans de grands détails sur un autre ouvrage de Diderot, dont le sujet, très-différent d'ailleurs de celui des deux Dialogues, est peut-être d'une utilité plus générale et plus directe, en ce qu'il offre partout à l'esprit des vérités plus sensibles, plus faciles à saisir, et, pour ainsi dire, plus usuelles. En effet, il ne faut pas le dissimuler, la philosophie enseignée dans les deux Dialogues, ne convient qu'à un très-petit nombre d'êtres privilégiés ; elle exige trop d'études, de méditations, de connaissances, pour que les principes qui lui servent de base puissent jamais

qui se regardent comme de grands métaphysiciens, parce qu'ils entendent tant bien que mal Locke et Condillac, et qu'ils traitent les mêmes sujets avec cette obscurité qui leur paraît le caractère des conceptions fortes. *Ils se croient profonds*, disait plaisamment D'Alembert, *et ils ne sont que creux.*

être admis dans toutes leurs conséquences, je ne dis pas seulement par le vulgaire que sa mauvaise éducation rend partout stupidement crédule et superstitieux, mais même par ceux qui, placés dans des circonstances plus heureuses, et avec plus de moyens de s'instruire, n'ont en général sur ces matières ni une foi moins aveugle que celle du peuple, ni une incrédulité plus motivée et plus réfléchie. Cette considération devrait rassurer les fondateurs des plus fausses religions sur la durée de leur empire; il ne peut malheureusement finir qu'avec l'espèce humaine, parce qu'il est fondé sur la paresse et l'inertie naturelles de l'homme, sur son amour pour le merveilleux, sur son ignorance qui le rend craintif et superstitieux, et surtout sur ce besoin si pressant, si impérieux, et presque général de croire. Toutes ces dispositions peuvent sans doute dans telle ou telle époque, et par l'action de quelques causes particulières et momentanées, avoir des effets moins sensibles et moins funestes; mais étant inhérentes à la nature humaine, et ne différant jamais dans chaque individu que par leur degré d'énergie, elles soumettront nécessairement, dans tous les temps et dans toutes les contrées, les faibles mortels au joug que les fanatiques voudront leur imposer, quelque absurdes que soient d'ailleurs les superstitions qui remplaceront dans la succession des siècles celles qui régnèrent jadis sur la terre, et qui la couvrirent de ténèbres et de crimes.

Je reviens à l'ouvrage qui a donné lieu à ces ré-

flexions. Le grand nombre d'éditions qu'on en a faites sur la première qui fourmille de fautes, auxquelles il faut ajouter encore les incorrections de toute espèce que chaque nouvelle édition d'un livre apporte presque toujours à celles des précédentes, a fait assez connaître le manuscrit dont je veux parler, et me dispense d'en faire ici une analyse raisonnée : on voit bien qu'il s'agit de *la Religieuse.*

Tout le monde sait aujourd'hui qu'une jeune personne, forcée par des parents, en qui l'orgueil et la vanité avaient étouffé les plus doux sentiments de la nature, de s'enfermer dans un cloître, et de se faire religieuse, est l'héroïne infortunée de ce roman, dont la lecture, souvent déchirante, inspire partout l'intérêt le plus tendre et le plus touchant. Ce cruel abus du pouvoir paternel, plus commun qu'on ne pense, ces vœux forcés et prononcés avec l'accent du désespoir, mais contre lesquels les lois, toujours faites en faveur du puissant contre le faible, ne permettent presque jamais de protester; l'espèce de sanction tacite que les princes catholiques, toujours enchaînés par l'Église, et affaiblis par le poids d'une longue servitude, donnent à ces lois iniques en négligeant de les abolir; les persécutions de toute espèce auxquelles ces malheureuses victimes de l'orgueil et de la tyrannie de leurs parents sont infailliblement exposées dans les cloîtres qu'elles font retentir de leurs gémissements; la peinture énergique et fidèle des vengeances atroces qui s'exercent dans ces prétendus

asyles de l'innocence et de la paix; l'extrême corruption qui règne parmi les religieuses; l'adresse et la subtilité des moyens qu'elles emploient pour associer à leurs désordres celles qui refusent encore de les partager, et assurer ainsi l'impunité de leurs fautes par le nombre de leurs complices; le despotisme affreux des abbesses ou des supérieures; les intrigues secrètes des religieuses pour s'emparer exclusivement de l'esprit de celle qui les gouverne, et se rendre les seules dépositaires du pouvoir absolu qu'elle s'arroge ou qui lui est confié; les mauvais exemples que les jeunes personnes, élevées dans des couvents, ont sans cesse sous les yeux; le danger qu'elles courent, et auquel elles échappent rarement, d'y perdre leurs mœurs, et de porter un jour au milieu de la société tous les vices qu'entraîne nécessairement dans les femmes l'entière abnégation de la décence et de la pudeur, etc.: tels sont les objets frappants que Diderot offre dans cet ouvrage à l'imagination de ses lecteurs, et sur lesquels chacun, selon la tournure de son esprit, se sent plus ou moins porté à réfléchir.

Ce roman, dont le modèle n'existe nulle part, offre des caractères fortement conçus et bien dessinés. C'est une espèce de drame dont tous les personnages ont leur emploi, et pour ainsi dire, leur mouvement particulier, et où chacun contribue plus ou moins, et par des moyens heureusement imaginés, à accélérer l'action vers le denoûment. Il y a surtout des détails si vrais, si naturels, qu'on les croirait

écrits sous la dictée des principaux personnages, et dans un temps où toutes les circonstances de cette funeste aventure étaient encore présentes à leur mémoire.

Cet ouvrage, dont le style est en général élégant et correct, est rempli de morceaux du plus grand effet, et dans lesquels on trouve cette éloquence forte, rapide, pathétique et sublime qu'inspirent à l'homme sauvage, comme à l'homme policé, toutes les grandes passions, et qui s'emparant tout à coup de notre ame, y porte bientôt l'émotion la plus vive et la plus profonde. Observons néanmoins, pour consoler l'envie que tant d'éloges fatiguent autant qu'ils l'irritent, et surtout pour remplir l'engagement que nous avons pris avec le public et avec nous-mêmes de dire partout la vérité, sans être retenu par aucune considération, soit des choses, soit des personnes, que ce roman, d'ailleurs si utile, dont la publication a dévoilé d'affreux mystères, ne doit pas, si l'on veut qu'il produise tous les bons effets qu'on peut raisonnablement en attendre, être imprimé tel qu'il existe dans le recueil des manuscrits de l'auteur. Il faut nécessairement passer la lime sur quelques endroits, et même en retrancher plusieurs pages qui le déparent, et dans lesquelles Diderot semble avoir oublié ce principe fondamental de tous les arts d'imitation, que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ;

qu'il y a, en nature, des objets, soit au physique, soit au moral, que l'artiste habile, ou l'écrivain de grand

goût ne doit ni peindre ni décrire; que l'image de la corruption, portée au delà d'une certaine limite, est aussi hideuse que révoltante, et n'est pas même sans danger pour les mœurs de ceux aux yeux desquels on ose la présenter; en un mot, qu'il ne faut pas, pour me servir de la belle métaphore des Anciens, jeter l'ancre à la portée du chant des syrènes : *Ad Syrenum scopulos consenescere.*

JACQUES LE FATALISTE.

Je ne pense pas qu'on doive estimer autant un autre roman de Diderot, dans lequel on voit évidemment qu'il a voulu imiter le *Pantagruel* de Rabelais, et le *Candide* de Voltaire; mais il est resté fort au dessous de ces deux grands modèles, car Rabelais en est un dans son genre, et son livre ne se refera plus; on peut même assurer qu'il restera comme tous les livres originaux. Ce n'est pas néanmoins qu'il n'y ait de très-belles choses dans *Jacques le Fataliste* (c'est le titre du roman dont il est question); mais il est trop long de moitié; il y a trop de contes, et ils n'y sont pas en général assez piquants, malgré leur extrême licence, pour mériter d'être conservés. La marche de l'action est interrompue presque à chaque page par le récit de diverses aventures accumulées les unes sur les autres, avec une sorte d'affectation qui n'est ni aussi plaisante, ni aussi originale que l'auteur semble le croire, et qui revient d'ailleurs trop souvent, et avec les mêmes formules, pour que le lecteur n'en soit pas

bientôt fatigué et même rebuté. Les contes de Rabelais sont sans doute très-orduriers, très-cyniques, mais ils ont une gaîté, un naturel, une originalité qu'ils doivent à ce cynisme même, et qui en font pardonner la hardiesse et l'effronterie. Ceux de Diderot, au contraire, sont licencieux, parce qu'il a voulu qu'ils fussent tels; et c'est précisément ce qui les rend insipides et froids. En lisant *Jacques le Fataliste*, on se rappelle ce que Voltaire dit quelque part, Préface de *l'Écossaise*, page 18, tome VIII, édition de Baumarchais : « Malheur à celui qui tâche dans quelque genre que ce puisse être d'être plaisant et gai; ce qui est un moyen presque sûr de n'être ni l'un ni l'autre; » au lieu que Rabelais est tout cela sans dessein, sans effort. Son livre est écrit de verve, et comme il le dit lui-même, *sans qu'il y pensast en plus que ses lecteurs. Ma bouteille*, ajoute-t-il, *c'est mon vray et seul Helicon; c'est ma fontaine caballine; c'est mon unique enthousiasme : ici beuvant, ie delibere, ie discours, ie resouls, et concluds. Aprez l'epilogue, ie ry, i'escriz, ie compose, ie boy. Aussi est-ce la iuste heure d'escrire ces hautes matieres et sciences profundes*[1]. On ne trouve rien dans *Jacques le Fataliste* qui ressemble à cet abandon si vrai, si naturel; on n'y voit qu'un philosophe qui est de sang-froid, et qui veut parler comme un homme ivre. Diderot n'était nullement plaisant, surtout lorsqu'il voulait

[1] Voyez le Prologue du premier et troisième Livre, page xj, tome III; et page 48, tome 1er, édition de 1711.

l'être; et rien ne le prouve mieux que son roman de *Jacques*. On est fâché, en le lisant, de voir un homme de génie se plier ainsi à l'allure des autres, et vivre d'une vie imitative qui n'est pas la sienne. Il est lui-même un grand exemple de la vérité de ce précepte :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Après avoir repris très-librement et avec une sévérité que quelques lecteurs trouveront peut-être excessive, les défauts les plus apparents de cet ouvrage, je n'aurai pas, comme nos critiques modernes, l'injustice et la mauvaise foi de garder le silence sur les beautés qu'il renferme, ou de les atténuer. Je dirai donc avec la même impartialité tout le bien que j'en pense. Ce n'est pas la louange qui coûte à un homme honnête; il est si doux de louer! c'est la critique et le blâme.

Le style de *Jacques le Fataliste* est en général assez soigné; les négligences qui s'y trouvent sont trop légères, trop faciles à corriger, pour qu'on puisse avec quelque équité les reprocher à l'auteur, et se croire doué d'une sagacité rare parce qu'on les a remarquées. En réduisant ce roman au tiers de son volume, on en ferait un ouvrage très-piquant et très-original. Les épisodes que Diderot y a insérés en divers endroits, formeraient seuls une lecture infiniment agréable, entre autres celui de madame de La Pommeraye. Ce dernier me paraît un chef-d'œuvre sous tous les rapports; quoique très-long, on vou-

drait qu'il le fût encore davantage. On craint de le voir finir, d'autant plus que l'histoire, cent fois commencée et autant de fois interrompue, des amours de Jacques et de celles de son maître, ne promet ni le même plaisir, ni le même intérêt. Le ton de ce petit conte est excellent; l'idée en est ingénieuse et neuve, le plan bien ordonné, les événements simples naissant du fond du sujet et enchaînés avec un art qui tient l'attention du lecteur toujours suspendue, et qui donne à sa curiosité naturelle une grande activité. A l'égard de la narration, elle est vive, élégante et facile; le style est plein de variété, de chaleur et de mouvement; les réflexions fines, judicieuses, répandues avec sobriété; et les caractères peints avec une vigueur, une vérité qui étonnent. C'est en ce genre le morceau le plus parfait que je connaisse dans notre langue, et je doute fort que dans aucune langue moderne il en existe un seul qu'on puisse lui préférer, et peut-être même lui comparer. Si j'apprenais un jour qu'un homme très-attaché à la mémoire de Diderot et d'un goût pur et sévère, jugeant avec raison que tout ouvrage qui n'augmente pas la réputation d'un auteur l'affaiblit nécessairement, a, dans un excès de zèle et d'enthousiasme pour la gloire de son ami, jeté au feu la dernière copie de *Jacques le Fataliste*, mais qu'il a conservé religieusement l'épisode de madame de La Pommeraye, peut-être en regretterais-je encore quelques autres pages pour lesquelles j'aurais demandé grâce, mais je me consolerais bientôt

de cette perte, en faisant réflexion que la partie qui reste de cet ouvrage, est au fond la seule qui soit véritablement digne d'être lue et qui méritât d'être écrite.

L'ordre que j'ai suivi jusqu'à présent en parlant des manuscrits de Diderot n'est pas l'ordre chronologique de ces différents ouvrages, mais celui dans lequel ils se présentent à mon esprit et se retracent à ma mémoire. Il suffit au lecteur de savoir en général que cette précieuse collection est le fruit de trente années de travail, et que de tous les manuscrits qui ont quelque étendue, *la Religieuse*, et une excellente satire sous le nom du *Neveu de Rameau*[1], aussi originale que celui dont elle porte le nom, sont les plus anciens.

SUR HELVÉTIUS.

Pendant le séjour que Diderot fit à La Haye, où il attendit plusieurs mois un jeune seigneur russe, qui lui avait offert obligeamment de le conduire à Pétersbourg, il vit paraître la première édition du livre d'Helvétius, intitulé *de l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*. Ce livre dont l'impression avait été témérairement résolue, et plus imprudemment encore commencée du vivant même de l'auteur, fut suspendu quelque temps à la nouvelle de sa mort, très-funeste sans doute pour ses amis, pour sa famille dont il était tendrement chéri, et

[1] Ce dernier ouvrage fait, comme les précédents, partie de la nouvelle édition que nous venons de publier des *Œuvres de Diderot*.

pour les lettres qu'il cultivait avec tant de succès; mais arrivée du moins au moment où elle pouvait seule le dérober à la fureur de ses ennemis, le clergé et le parlement, et leur épargner, à leur grand regret sans doute, un nouveau crime contre la philosophie. Diderot, qu'une estime et une amitié sincères attachaient depuis long-temps à Helvétius, avait lu, manuscrits, plusieurs chapitres de son ouvrage dont il connaissait d'ailleurs la tendance et l'esprit : il n'avait pas surtout dissimulé à l'auteur combien il lui importait, s'il voulait assurer son repos, sa liberté, sa vie même, de renoncer au projet peu sensé de faire imprimer son livre et d'en remettre la publication à un temps où elle n'aurait plus aucun danger pour lui, et où elle ne laisserait à ses lâches persécuteurs que la faible consolation d'exhaler une rage impuissante, et de déchirer sa mémoire avec autant d'indécence et de fureur qu'ils avaient calomnié sa vie. Mais la passion dévorante de la gloire qui a autant d'empire sur les sages mêmes, *famam cui etiam sæpe boni indulgent*, a dit Tacite; le plaisir presque aussi vif, pour une ame ulcérée, de donner aux vils fanatiques qui avaient voulu le perdre un témoignage public de son juste mépris, et de les traduire, couverts d'opprobre, à la postérité, détournèrent Helvétius des sages conseils de son ami; il voulait jouir du succès d'un ouvrage à la perfection duquel il avait consacré dix années, et recueillir enfin de tous les fruits de ses travaux celui dont l'espérance avait soutenu son courage au milieu

des plus grands dangers, et qu'il ambitionnait le plus, l'éloge de ses contemporains. Il n'eut pas heureusement le temps de se repentir de son imprudence, et son livre ne parut que plusieurs années après sa mort.

Diderot, que son séjour à La Haye laissait le maître absolu de son temps, et dont l'esprit, modifié par une longue habitude de la méditation, mais distrait depuis plusieurs mois de ses études chéries, sentait le desir, ou plutôt le besoin de s'occuper fortement de quelque matière importante et difficile, employa une partie de son loisir à lire l'ouvrage d'Helvétius; sans avoir d'abord d'autre dessein que de se rendre compte à lui-même de ses propres pensées, et de mettre, pour ainsi dire, la plupart de ses opinions philosophiques à l'épreuve d'une discussion rigoureuse et impartiale, il jeta sur le papier diverses réflexions, pour confirmer dans quelques points, mais le plus souvent pour combattre et pour restreindre les principes de l'auteur qui lui paraissaient trop généralisés, et par conséquent sujets à beaucoup d'exceptions qui en limitent nécessairement l'utilité, en diminuant le nombre des cas où ils peuvent s'appliquer avec précision.

Les assertions hardies et souvent vagues d'Helvétius, les raisonnements ingénieux et subtils dont il se sert pour les prouver; l'art avec lequel il présente et enchaîne ses paradoxes; les questions incidentes auxquelles ils donnent lieu, et qu'on ne peut éclaircir qu'en élevant les principes d'où l'on est parti

dans l'examen des questions fondamentales à une grande universalité; toutes ces difficultés réunies, et qui échappent au commun des lecteurs, frappèrent vivement Diderot et lui parurent mériter son attention. Il est rare qu'un bon esprit s'occupe quelque temps de l'observation des phénomènes les plus simples, sans trouver, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets, plus de profondeur et d'obscurités qu'il ne l'imaginait. Diderot fut bientôt arrêté par des problèmes qui, pour parler un moment la langue des géomètres, ont plus de quantités inconnues que d'équations données, ce qui les rend indéterminés et susceptibles d'une infinité de solutions. Pour écarter tous ces obstacles, et arriver lui-même à des résultats constants, il prit une méthode très-conforme à la saine philosophie, celle de définir rigoureusement tous les termes, excepté ceux qui n'exprimant que des idées simples, ne doivent jamais être définis; de considérer sous toutes leurs faces des objets très-compliqués sur lesquels il n'avait qu'un premier aperçu, mesure assez précise de la science de la plupart des hommes, mais dont la limite est trop circonscrite pour un philosophe; enfin de chercher dans une analyse plus exacte et plus sévère des opérations intellectuelles, et de l'organe particulier dont la structure intérieure constitue la prodigieuse variété des esprits et des caractères, la raison de certains phénomènes qu'Helvétius n'a jamais pu expliquer d'une manière uniforme dans son système, faute d'avoir fait entrer dans sa théorie plu-

sieurs éléments qui auraient rendu ses conclusions moins générales. Cette route, la seule qu'on doive suivre dans la recherche de la vérité, rendit le travail que Diderot s'était imposé plus long, plus pénible, mais aussi plus utile. Peu à peu ses notes se multiplièrent et acquirent assez d'importance à ses propres yeux pour le déterminer à les revoir et à corriger ces légers défauts de style qui échappent en écrivant, et qu'une seconde lecture fait bientôt disparaître. Il les rangea dans un ordre plus méthodique, fit précéder chaque remarque du passage du texte auquel elle se rapporte, afin d'épargner au lecteur l'embarras et l'obscurité des renvois; et dans la crainte de n'avoir pas entendu certaines propositions dont le vrai sens est quelquefois très-difficile à saisir, ou d'avoir combattu comme fausse ou comme hasardée telle et telle assertion qui lui aurait paru évidente si, au lieu de la restreindre à un ou deux cas particuliers, il l'eût prise dans toute sa généralité, il relut plusieurs fois de suite, et toujours la plume à la main, le livre de son ami. Ces différentes lectures lui firent naître de nouvelles idées; il resserra quelques-unes de ses notes, en étendit quelques autres, supprima celles dont la logique n'était pas assez rigoureuse ou qui n'avaient pas un rapport direct au livre qu'il examinait, donna à ses observations, ainsi rassemblées, cette force et cette clarté, cette justesse et cette précision qui étaient la caractéristique de son esprit, et qu'on remarque surtout dans ses ouvrages manuscrits où, libre de

toute crainte, il parle aux hommes avec toute la franchise de son caractère, et avec cette noble audace qui sied si bien à un philosophe, et qu'il a tant de peine à réprimer lors même que l'intérêt de son repos ou de sa vie l'exige.

Cette espèce de commentaire philosophique sur le livre d'Helvétius serait d'un plus grand usage, si on l'imprimait sous le texte même de l'auteur. Il y aurait peu de lecture plus instructive, plus propre à rectifier l'esprit des instituteurs, à étendre les vues de ceux qui se destinent à l'étude de la morale et de la politique, et plus capable d'inspirer aux gens du monde, en général si superficiels, le goût des connaissances utiles. Ce serait encore un excellent modèle à proposer à nos critiques. Quoique, parmi ceux qui font aujourd'hui ce misérable métier, il n'y en ait pas un seul en état d'entendre dix pages du texte et du commentaire, ils y apprendraient du moins à honorer le mérite et le talent partout où ils se trouvent, à témoigner des égards, de l'estime, et même du respect à ceux qui cultivent les sciences et les lettres avec succès, à parler avec intérêt, avec chaleur des beautés d'un ouvrage, de ses défauts avec indulgence; à louer leurs amis sans partialité, à critiquer leurs ennemis sans aigreur, et à être justes envers tout le monde.

Pour donner au lecteur une idée plus exacte des remarques de Diderot, et justifier en quelque sorte à ses yeux le jugement que j'en ai porté, j'en transcrirai ici quelques-unes, mais sans choix, et telles qu'elles

se présenteront. Je préviens seulement que, n'ayant pu me procurer la copie de cet ouvrage où se trouvent les dernières corrections et additions de Diderot, je donne ici ces remarques d'après un manuscrit moins complet peut-être, mais dont les différences, si j'en crois mes conjectures, ne sont ni très-fréquentes ni très-essentielles.

Helvétius prétend qu'il est facile de changer les opinions religieuses d'un peuple; Diderot n'en croit rien, et voici ses raisons, très-dignes de l'attention des politiques, et qui peuvent un jour être utiles au prince assez éclairé, assez philosophe, pour tenter les moyens que Diderot propose; assez sage pour préparer habilement les esprits à cette heureuse révolution; et assez ferme en ses desseins pour l'achever au milieu des poignards du fanatisme et de la superstition, toujours impuissants quand ils ne sont pas dirigés par l'opinion publique, et que le fanatique, avili aux yeux de ceux qui ont quelque instruction, est devenu pour le peuple même un objet de mépris.

« En général, on ne sait comment un préjugé s'établit, et moins encore comment il cesse chez un peuple. Demain le roi ferait pendre un de ses frères pour un crime, que le supplice n'en serait pas moins déshonorant parmi nous. Après demain il ferait asseoir à sa table le père d'un pendu, que les filles de ce père ne trouveraient des époux que parmi les courtisans. S'il est difficile de détruire des erreurs qui n'ont pour elles que leur généralité et leur vétusté,

« vient-on à bout de celles qui sont aussi générales, « aussi vieilles, et de plus accompagnées de terreurs, « appuyées de la menace des dieux, sucées avec le « lait, et prêchées par des bouches respectées et sti- « pendiées à cet effet? Je ne connais qu'un seul et « unique moyen de renverser un culte, c'est d'en « rendre les ministres méprisables par leurs vices et « par leur indigence. Le paganisme ne cessa que « quand on vit les prêtres de Sérapis demander l'au- « mône aux passants, à l'entrée de leurs superbes édi- « fices; que quand ils se mêlèrent d'intrigues amou- « reuses, et que les sanctuaires furent occupés par « des vieilles qui avaient à côté d'elles une oie fati- « dique, et qui s'offraient à dire aux jeunes garçons « et aux jeunes filles leur bonne aventure pour un « sou ou deux liards de notre monnaie. »

Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents! s'écrie Helvétius. « Les hommes de génie, répond Di- « derot, sont, ce me semble, bientôt comptés; et les « accidents stériles sont innombrables. C'est que les « accidents ne produisent rien : pas plus que la pioche « du manœuvre qui fouille les mines de Golconde ne « produit le diamant qu'elle en fait sortir. Qui que tu « sois, homme de génie ou stupide, homme de bien ou « méchant; renfonce-toi le plus avant que tu pourras « dans l'histoire de ta vie, et tu retrouveras toujours « à l'origine des événements qui t'ont mené, soit au « bonheur, soit au malheur, soit à l'illustration, soit « à l'obscurité, quelque circonstance frivole à laquelle

« tu rapporteras toute ta destinée. Mais sot, sois bien « assuré que, abstraction faite de cette fatale circon- « stance, tu serais arrivé au mépris par un autre « chemin. Mais méchant, ne doute pas que, abstrac- « tion faite de cet incident que tu charges d'impré- « cations, tu ne fusses tombé dans le malheur de quel- « que autre côté; mais, homme de génie, tu t'ignores « si tu penses que c'est ce hasard qui t'a fait; tout « son mérite est de t'avoir produit. Il a tiré le rideau « qui te dérobait à toi-même, et aux autres, le chef- « d'œuvre de ta nature. Il ne manque au génie et à « la sottise, au vice et à la vertu, que le temps pour « obtenir leur véritable chance. L'honnête homme, « l'habile homme peut mourir trop tôt : pour l'im- « bécile et le méchant, ils meurent toujours à temps. »

Parmi un grand nombre de réflexions fines, judicieuses, et souvent profondes, dont le livre d'Helvétius est semé, et qui toutes, jusqu'à ses paradoxes mêmes, prouvent un grand esprit, et un observateur subtil de la nature humaine, on trouve quelques idées systématiques très-voisines de celles de Platon, et qu'on croirait puisées dans les ouvrages du vieux philosophe, mais auxquelles, avec un peu d'attention, on sent qu'Helvétius a dû être conduit par ses propres principes. Une de ces idées platoniciennes, c'est que « les femmes devraient concevoir tant de véné- « ration pour leur beauté, qu'elles crussent n'en de- « voir faire part qu'aux hommes déjà distingués par « leur génie, leur courage et leur probité. » Diderot

appelle cela une vision contraire à la nature. « Il faut, « dit-il, qu'elles couronnent un vieux héros, mais il faut « qu'elles couchent avec un jeune homme. La gloire « et le plaisir sont deux choses fort diverses. » Helvétius ajoute que *par ce moyen leurs faveurs deviendraient un encouragement aux talents et aux vertus*. « D'accord, répond Diderot; mais la propagation de « l'espèce, que deviendrait-elle? Toutes les fois qu'on « invente un moyen de s'honorer, si ce moyen est « contraire à la nature, il arrive toujours qu'on n'a « réussi qu'à étendre la voie du déshonneur. Voulez-« vous avoir bien des femmes déshonorées? honorez « celles qui se jettent sur le bûcher de leurs maris. « N'en avez-vous pas encore assez? attachez leur hon-« neur à la chasteté. En voulez-vous davantage? sa-« crifiez leur penchant à l'ambition, à la fortune, et à « toutes ces vanités étrangères à l'organe sexuel, à qui « vous n'inspirerez jamais d'autre instinct que le sien. « Il a son objet comme l'œil; et le législateur qui con-« damnerait, sous peine d'ignominie, l'œil à ne regar-« der que certains objets importants, serait fou. Quel-« que avantage que l'on imagine à priver les femmes « de la propriété de leur corps, pour en faire un « effet public, c'est une espèce de tyrannie dont l'idée « me révolte; une manière raffinée d'accroître leur « servitude qui n'est déjà que trop grande. Qu'elles « puissent dire à un capitaine, à un magistrat, à quel-« que autre citoyen illustre que ce soit : Oui, vous êtes « un grand homme; mais vous n'êtes pas mon fait;

« la patrie vous doit des honneurs, mais qu'elle ne « s'acquitte pas à mes dépens : je suis libre, dites- « vous; et par le sacrifice de mon goût et de mes sens, « vous m'assujétissez à la fonction la plus vile de la « dernière des esclaves. Nous avons des aversions qui « nous sont propres, et que vous ne connaissez ni ne « pouvez connaître. Nous sommes au supplice, nous, « dans des instants qui auraient à peine le plus petit « désagrément pour vous. Vous disposez de vos or- « ganes comme il vous plaît; les nôtres, moins indul- « gents, ne sont pas même toujours d'accord avec « notre cœur. Ils ont quelquefois leur choix séparé. « Ne voulez-vous tenir entre vos bras qu'une femme « que vous aimiez; ou votre bonheur exige-t-il que « vous en soyez aimé? vous suffit-il d'être heureux, « et seriez-vous assez peu délicat pour négliger le « bonheur d'une autre? Quoi! parce que vous avez « massacré les ennemis de l'État, il faut que nous nous « déshabillions en votre présence; que votre œil cu- « rieux parcoure nos charmes, et que nous nous asso- « cions aux victimes, aux taureaux, aux génisses, « dont le sang teindra les autels des dieux en actions « de grâces de votre victoire! Il ne vous resterait plus « qu'à nous défendre d'être passives comme elles. Si « vous êtes un héros, ayez-en les sentiments, et refu- « sez-vous à une récompense que la patrie n'est pas « en droit de vous accorder, et ne nous confondez pas « avec le marbre insensible qui se prêtera, sans se « plaindre, au ciseau du statuaire. Qu'on ordonne à

« l'artiste votre statue, mais qu'on ne m'ordonne pas « d'être la mère de vos enfants. Qui vous a dit que « mon choix n'était pas fait? et pourquoi faut-il que « le jour de votre triomphe soit trempé des larmes « de deux malheureux? L'enthousiasme de la patrie « bouillonnait au fond de votre cœur; vous vous cou- « vrîtes de vos armes, et vous allâtes chercher notre « ennemi. Attendez que le même enthousiasme me « sollicite d'arracher moi-même mes vêtements, et de « courir au devant de vos pas; mais ne m'en faites « pas une loi. Lorsque vous marchâtes au combat, ce « ne fut point à la loi, c'est à votre cœur magnanime « que vous obéîtes; qu'il me soit permis d'obéir au « mien. Ne vous lasserez-vous point de nous ordon- « ner des vertus, comme si nous étions incapables « d'en avoir de nous-mêmes? Ne vous lasserez-vous « point de nous faire des devoirs chimériques, où « nous ne voyons que trop d'estime ou trop de mé- « pris? trop de mépris, lorsque vous en usez avec « nous comme avec la branche de laurier qui se laisse « cueillir et plier sans murmure; trop d'estime si nous « sommes la plus belle couronne que vous puissiez « ambitionner. Vous ne contraindrez pas mon hom- « mage, si vous pensez qu'il n'y a d'hommage flatteur « que celui qui est libre; mais je me tais, et je rougis « de parler au défenseur de mon pays, comme je par- « lerais à mon ravisseur. »

« Qui est-ce qui voudrait d'une femme qui oserait « s'exprimer ainsi? Et parce que la pudeur lui ferme

« la bouche, est-il honnête d'abuser de son silence et « de sa personne? »

Tous ceux qui ont lu le livre *de l'Esprit*, même sans l'entendre, savent au moins qu'un des principes fondamentaux de la métaphysique d'Helvétius, c'est que *sentir, c'est juger;* mais cette assertion, comme elle est énoncée, ne paraît pas à Diderot rigoureusement vraie. « Le stupide sent, dit-il; mais peut-être « ne juge-t-il pas. L'être totalement privé de mémoire « sent; mais il ne juge pas. Le jugement suppose la « comparaison de deux idées. La difficulté consiste à « savoir comment se fait cette comparaison; car elle « suppose deux idées présentes. Helvétius aurait coupé « un terrible nœud, s'il nous avait expliqué [1] bien « clairement comment nous avons deux idées pré- « sentes à la fois, ou, comment ne les ayant pas pré- « sentes à la fois, cependant nous les comparons. »

Diderot doute avec raison que la douleur et le plaisir physiques, peut être les seuls principes des actions de l'animal, soient aussi, comme le prétend Helvétius, les seuls principes des actions de l'homme. « Sans doute, dit-il, il faut être organisé comme nous, « et sentir pour agir; mais il me semble que ce sont « là les conditions essentielles et primitives, les don- « nées *sine qua non*, mais que les motifs immédiats « et prochains de nos aversions et de nos desirs sont

[1] C'est cette même difficulté qu'aucun métaphysicien ne s'est proposée, et que Diderot a si bien éclaircie dans le second de ses *Dialogues*.

« autre chose. Prendre des conditions pour des causes, « c'est s'exposer à des paralogismes puérils et à des « conséquences insignifiantes. Si je disais, il faut être « pour sentir; il faut sentir pour être animal ou homme; « il faut être animal ou homme pour être avare, am- « bitieux et jaloux; donc la jalousie, l'ambition, l'ava- « rice ont pour principes l'organisation, la sensibilité, « l'existence; pourriez-vous vous empêcher de rire? « et pourquoi? C'est que je prendrais la condition de « toute action animale en général pour le motif de l'ac- « tion de l'individu d'une espèce d'animal qu'on appelle « homme. Tout ce que je fais assurément, je le fais « pour sentir agréablement, ou de peur de sentir « douloureusement; mais le mot *sentir* n'a-t-il qu'une « seule acception? N'y a-t-il que du plaisir physique « à posséder une belle femme? N'y a-t-il que de la « peine physique à la perdre ou par la mort ou par « l'inconstance? La distinction du physique et du « moral n'est-elle pas aussi solide que celle d'animal « qui sent et d'animal qui raisonne? Ce qui appar- « tient à l'être qui sent, et ce qui appartient à l'être « qui réfléchit, ne se trouvent-ils pas tantôt réunis, « tantôt séparés dans presque toutes les actions qui « font le bonheur ou le malheur de notre vie; bon- « heur et malheur qui supposent la sensation phy- « sique comme condition, c'est-à-dire qu'il ne faut « pas être un chou; tant il était important de ne pas « faire de *sentir* et de *juger* deux opérations parfai- « tement identiques. »

Helvétius avait reçu de la nature, avec une sagacité rare, une des qualités les plus essentielles dans l'étude des sciences. Je veux parler de cette opiniâtreté de caractère qui s'irrite par les obstacles, et qui souvent les fait surmonter. Les objections les plus fortes contre ses principes ne l'arrêtaient pas : soit qu'on les lui opposât dans la conversation, soit que le travail et la méditation les lui offrissent, il les regardait comme une espèce de lutte nécessaire où, même en succombant, il pouvait développer toutes les ressources de son esprit, l'aiguiser, le fortifier même par l'exercice habituel de la discussion et de l'analyse, et contraindre au moins ses adversaires à modifier la généralité de leurs assertions; ce qui est toujours un pas de plus vers la vérité. Si quelquefois il élude par des subtilités plutôt qu'il ne résoud solidement les objections graves qu'il se fait, s'il ne voit pas même toutes celles qu'on peut lui faire, on ne peut pas du moins l'accuser d'affaiblir ou de dissimuler celles qu'il aperçoit. En voici une preuve dans le passage suivant :

« Parmi les savants, il en est, dit-on, qui, loin du « monde, se condamnent à vivre dans la retraite. Or, « comment se persuader que, dans ceux-ci, l'amour « des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs « physiques, et surtout sur celui des femmes? Com-« ment concilier ces inconciables ? — C'est qu'ils ne « se concilient point, répond judicieusement Diderot; « vous vous faites une objection insoluble. Vous y

« répondez pourtant. Bien? c'est autre chose. Que « d'esprit en pure perte! Laissez là toutes ces subtilités dont un bon esprit ne peut se payer; et croyez « que quand Leibnitz s'enferme à l'âge de vingt ans, « et passe trente ans sous sa robe de chambre, enfoncé dans les profondeurs de la géométrie, ou « perdu dans les ténèbres de la métaphysique, il ne « pense pas plus à obtenir un poste, à coucher avec « une femme, à remplir d'or un vieux bahut, que s'il « touchait à son dernier moment. C'est une machine « à réflexions, comme le métier à bas est une machine « à ourdissage; c'est un être qui se plaît à méditer; « c'est un sage ou un fou, comme il vous plaira, qui « fait un cas infini de l'éloge de ses semblables; qui « aime le son de l'éloge, comme l'avare le son d'un « écu; qui a aussi sa pierre de touche et son trébuchet pour la louange, comme l'autre a le sien pour « l'or, et qui tente une grande découverte pour se « faire un grand nom, et éclipser par son éclat celui « de ses rivaux, l'unique et dernier terme de son desir. Voilà le bonheur qu'il envie, et il en jouit.... « Puisqu'il est homme, dites-vous, il aime les femmes. « — Je l'ignore. — Puisqu'il aime les femmes, il emploie le seul moyen qu'il ait de les obtenir.... Si cela « est, entrez chez lui; présentez-lui les plus belles « femmes, et qu'il en jouisse à la condition de renoncer à la solution de ce problème; il ne le voudra « pas. Il ambitionne les dignités; offrez-lui la place de « premier ministre, s'il consent de jeter au feu son

« *Traité de l'Harmonie préétablie ;* il n'en fera rien.
« Il est avare, il a la soif ardente de l'or; forcez sa
« porte, entrez dans son cabinet, le pistolet à la main,
« et dites-lui : Ou ta bourse, ou ta découverte du
« *Calcul des fluxions;* et il vous livrera la clef de son
« coffre-fort en souriant : faites plus, étalez sur sa
« table toute la séduction de la richesse, et proposez-
« lui un échange; et il vous tournera le dos avec dé-
« dain. Que la découverte qu'il refuse de vous céder,
« vous l'ayez faite; et que vous soyez assez généreux
« pour lui en abandonner l'honneur, pourvu que sa
« bibliothèque incendiée, il se résolve à perdre sa vie
« dans la dissipation, l'abondance, les plaisirs, la
« jouissance de tous ces biens physiques qu'il pour-
« suit à son insu, et par une voie si pénible et si ri-
« dicule ; vous ne le déterminerez pas plus qu'un
« hibou à se faire oiseau de jour, ou un aigle à se
« faire oiseau de nuit. C'est q./il est un principe qui
« a échappé à l'auteur ; et ce principe, c'est que la
« raison de l'homme est un instrument qui correspond
« à toute la variété de l'instinct animal ; que la race
« humaine rassemble les analogues de toutes les sortes
« d'animaux, et qu'il n'est non plus possible de tirer
« un homme de sa classe qu'un animal de la sienne,
« sans les dénaturer l'un et l'autre, et sans se fatiguer
« beaucoup pour n'en faire que deux sottes bêtes.
« J'accorde que l'homme combine des idées, ainsi que
« le poisson nage et l'oiseau vole : mais chaque homme
« est entraîné par son organisation, son caractère,

« son tempérament, son aptitude naturelle, à com-
« biner de préférence telles et telles idées plutôt que
« telles ou telles autres. Le hasard, et plus encore les
« besoins de la vie, disposent de nous à leur gré. Qui
« le sait mieux que moi? C'est la raison pour laquelle,
« pendant environ trente ans de suite, contre mon
« goût, j'ai fait l'*Encyclopédie*, et n'ai fait que deux
« pièces de théâtre. C'est la raison pour laquelle les
« talents sont déplacés, et les états de la société rem-
« plis d'hommes malheureux ou de sujets médiocres,
« et que celui qui aurait été un grand artiste, n'est
« qu'un pauvre sorboniste ou qu'un plat jurisconsulte;
« et voilà la véritable histoire de la vie, et non toutes
« ces suppositions sophistiques où je remarque beau-
« coup de sagacité sans nulle vérité, des détails char-
« mants et des conséquences absurdes, et toujours le
« portrait de l'auteur proposé comme le portrait de
« l'homme.

« Sans aucun besoin ni de richesses, ni de plaisirs
« sensuels, Helvétius compose et publie son premier
« ouvrage. On sait toutes les persécutions qu'il essuya.
« Au milieu d'un orage qui fut violent, et qui dura
« long-temps, il s'écriait : J'aimerais mieux mourir
« que d'écrire encore une ligne. Je l'écoutais, et je
« lui dis : J'étais un jour à ma fenêtre; j'entends un
« grand bruit sur les tuiles, qui n'en sont pas éloi-
« gnées. Un moment après, deux chats tombent dans
« la rue. L'un reste mort sur la place; l'autre, le
« ventre blessé, les pates froissées, et le museau en-

« sanglanté, se traîne au pied d'un escalier, et la il
« se disait : Je veux mourir si je remonte jamais sur
« les tuiles : que vais-je chercher là ? Une jeune sou-
« ris qui ne vaut pas le morceau friand que je puis
« ou recevoir sans péril de la main de ma maîtresse,
« ou voler à son cuisinier ? Une chate qui me viendra
« chercher sous la remise, si je sais l'y attendre ou
« l'y appeler? Mais tandis qu'il se livrait à ces ré-
« flexions assez sages, la douleur de sa chute se dis-
« sipe, il se tâte, il se lève, il met deux pieds sur le
« premier degré de l'escalier; et voilà mon chat sur
« le même toit dont il était tombé, et où il ne devait
« regrimper de sa vie. L'animal fait pour se promener
« sur les faîtes, s'y promène.

« Sans aucun besoin ni de richesses, ni d'honneurs,
« ni d'aucuns plaisirs sensuels, ou avec les moyens
« de se les procurer, Helvétius fait un second ou-
« vrage, et remonte sur le même faîte d'où la seconde
« chute eût été bien plus fâcheuse que la première,
« *te ipsum concute* : sondez les autres, c'est fort bien
« fait; mais ne vous ignorez pas vous-même. Quel
« était votre but lorsque vous écriviez un ouvrage qui
« ne devait paraître qu'après votre mort? Quel est le
« but de tant d'autres auteurs anonymes ? D'où naît
« dans l'homme cette fureur de tenter une action au
« moment où elle devient périlleuse? Que direz-vous
« de tant de philosophes, nos contemporains et nos
« amis, qui gourmandent si fièrement les prêtres et
« les rois? Ils ne peuvent se nommer. Ils ne peuvent

« avoir en vue ni la gloire, ni l'intérêt, ni la volupté.
« Où est la femme avec laquelle ils veulent coucher;
« le poste que leur ambition se promet; le flot de
« la richesse qui refluera sur eux? J'en connais, et
« vous en connaissez vous-même qui jouissent de tous
« ces avantages qu'ils dédaignent, parce qu'ils ne font
« pas leur bonheur, et dont ils seraient privés sur la
« plus légère indiscrétion de leurs amis, sur le moin-
« dre soupçon du magistrat. Comment résoudrez-
« vous, en dernière analyse, à des plaisirs sensuels,
« sans un pitoyable abus des mots, ce généreux en-
« thousiasme qui les expose à la perte de leur liberté,
« de leur fortune, de leur honneur même et de leur
« vie? Ils sont indignés de nos préjugés; ils gémis-
« sent sur des erreurs qui font le supplice de notre
« vie; du milieu des ténèbres où nous nous agitons,
« fléaux réciproques les uns des autres, on entend
« leurs voix qui nous appellent à un meilleur sort:
« c'est ainsi qu'ils se soulagent du besoin qu'ils ont
« de réfléchir et de méditer, et qu'ils cèdent au pen-
« chant qu'ils ont reçu de la nature cultivée par l'édu-
« cation, et à la bonté de leur cœur lassé de voir et
« de souffrir sans murmure les maux dont cette pauvre
« humanité est si cruellement et depuis si long-temps
« accablée. Ils la vengeront. Oui, ils la vengeront;
« ils se le disent à eux-mêmes; et je ne sais quel est
« le dernier terme de leur projet, si ce dangereux hon-
« neur ne l'est pas. Je vous entends; ils se flattent
« qu'un jour on les nommera, et que leur mémoire

« sera éternellement honorée parmi les hommes. Je « le veux. Mais qu'a de commun cette vanité héroïque « avec la sensibilité physique, et la sorte de récom- « pense abjecte que vous en déduisez? Ils jouissent « d'avance de la douce mélodie de ce concert lointain « de voix à venir, et occupées à les célébrer, et leur « cœur en tressaillit de joie. Après? Et ce tressaille- « ment du cœur ne suppose-t-il pas la sensibilité « physique?..... Oui, comme il suppose un cœur qui « tressaille.

« Mais la condition, sans laquelle la chose ne peut « être, en est-elle le motif? Toujours, toujours le même « sophisme. Mon ami, votre vaisseau fait eau de toutes « parts, et je pourrais le couler à fond par l'exemple « de quelques hommes qui ont encouru l'ignominie, « et qui l'ont supportée dans le silence pendant une « longue suite d'années, soutenus du seul espoir de « confondre un jour leurs injustes concitoyens par « l'exécution de projets d'une utilité publique qu'ils « méditaient en secret. Ils pouvaient mourir sans ven- « geance, ils sont parvenus à l'extrême vieillesse avant « que de se venger.

« Quel rapport y a-t-il entre l'héroïsme insensé « de quelques hommes religieux et les biens de ce « monde? Ce n'est pas de coucher avec une jolie « femme, de s'enivrer de vins délicieux, de se plon- « ger dans un torrent de voluptés sensuelles. Ils s'en « privent ici-bas, et ils n'en espèrent point là-haut. « Ce n'est pas de regorger de richesses; ils donnent

« ce qu'ils ont, ils se sont persuadés qu'il est plus « difficile à l'homme riche de se sauver, qu'à un cha- « meau de passer par le trou d'une aiguille. Ils n'am- « bitionnent point de poste éminent. Le premier prin- « cipe de leur morale est le dédain d'honneurs cor- « rupteurs et passagers : voilà ce qu'il faut expliquer. « Quand on établit une loi générale, il faut qu'elle « embrasse tous les phénomènes, et les actions de la « sagesse et les écarts de la folie. »

Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1701, page 71, dit qu'il arrive souvent aux chimistes et aux autres physiciens, qu'en chemin d'une vérité purement spéculative qui leur échappe, ils rencontrent quelque chose d'utile. Diderot fait à peu près la même réflexion sur le livre d'Helvétius, rempli, selon lui, de vérités précieuses, quoiqu'il ait laissé insoluble la plupart des problèmes dont il s'est occupé. « Les hommes, dit-il, n'en seront pas plus égaux, « mais la nature humaine sera mieux connue. L'édu- « cation ne nous donnera pas ce que la nature nous « aura refusé, mais nous aurons plus de confiance dans « cette ressource. Tous nos desirs, toutes nos affec- « tions ne s'en résoudront pas davantage en voluptés « sensuelles; mais le fond de la caverne sera mieux « éclairé. L'ouvrage sera toujours utile et agréable. »

Tous les hommes, dit Helvétius, *n'éprouvent pas les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même.* « Hé bien, « répond Diderot, ce seront des instruments accordés

« par tierce, par quarte ou par quinte : quoique l'ac-
« cord soit le même, les sons rendus seront plus ou
« moins sourds, plus ou moins aigus. Voilà déjà, ce
« me semble, une assez grande source de variétés
« dépendantes de l'organisation. Mais outre la sensi-
« bilité physique commune à toutes les parties de
« l'animal, il en est une autre tout autrement éner-
« gique, commune à tous les animaux, et propre à
« un organe particulier, soit qu'en effet cette dernière
« sensibilité ne soit originairement que la première,
« mais infiniment plus exquise dans cet endroit qu'ail-
« leurs; soit que ce soit une qualité particulière, ce
« que je ne décide pas : c'est la sensibilité du dia-
« phragme, cette membrane nerveuse et mince qui
« coupe en deux cavités la capacité intérieure; c'est
« là le juge de toutes nos peines et de tous nos plai-
« sirs; ses oscillations ou crispations sont plus ou
« moins fortes dans un être que dans un autre; c'est
« elle qui caractérise les ames pusillanimes, les ames
« fortes. Vous feriez grand plaisir à la Faculté de mé-
« decine dont vous seriez le bienfaiteur, ainsi que de
« toute l'espèce humaine, si vous pouviez nous ap-
« prendre comment on lui donne du ton quand elle
« en manque, et comment on lui en ôte quand elle en
« a trop. Il n'y a que l'âge qui ait quelque empire
« sur elle, ainsi que sur la tête. C'est grâce à sa diver-
« sité, qu'au même moment où je suis transporté d'ad-
« miration et de joie, où mes larmes coulent, l'un
« me dit, je ne sens pas cela, j'ai le cœur velu; l'autre

« me fait une plaisanterie très-burlesque. La tête fait « les hommes sages, le diaphragme les hommes com- « patissants et moraux. Vous n'avez rien dit de ces « deux organes, mais rien du tout; et vous vous ima- « ginez avoir fait le tour de l'homme! Celui qui a le « diaphragme très-mobile cherche les scènes tragiques « ou les fuit, parce qu'il peut arriver qu'il en soit très- « violemment affecté, et qu'il reste, après le spec- « tacle, ce que nous appelons le cœur serré. Celui « qui a cet organe inflexible, raide ou obtus, ne les « cherche ni ne les évite; elles ne lui font rien. Vous « pouvez faire de cet homme ou un lieutenant crimi- « nel, ou un bourreau, ou un boucher, ou un chi- « rurgien, ou un médecin. Comment! vous n'enten- « dez rien aux deux grands ressorts de la machine, « l'un qui constitue les hommes spirituels ou stupides, « l'autre qui les sépare en deux classes, celle des ames « tendres et celle des cœurs durs; et vous écrivez un « traité de l'homme! Je me souviens de vous avoir « demandé comment on donnait de l'activité à une « tête lourde; je vous demande à présent comment « on inspire de la sensibilité à un cœur dur. Mais rien « ne vous arrête; vous me soutiendrez qu'avec ces « deux qualités diverses les hommes n'en étant pas « moins communément bien organisés, ils n'en sont « pas moins bien disposés à toutes sortes de fonctions. « Quoi! monsieur Helvétius, il n'y aura nulle diffé- « rence entre les compositions de celui qui aura reçu « de la nature une imagination forte et vive, avec un

« diaphragme très-mobile, et celui qu'elle a privé de « ces deux qualités !

« Vous qui donnez tant de force à l'impulsion d'un « sexe vers l'autre, songez donc que l'homme vigou-« reux, mais insensible, ne sera entraîné par sa pas-« sion vers la femme que comme le taureau vers la « génisse. C'est la bête féroce de Lucrèce qui, les « flancs traversés d'une flèche mortelle, se précipite « sur le chasseur et le couvre de son sang. Il ne fera « guère d'élégies ou de madrigaux. Il veut jouir, il se « soucie peu de toucher et de plaire. Un fluide brû-« lant, abondant et âcre, irrite les organes du plaisir; « il ne soupire pas, celui-là, il rugit. Il ne tourne pas « ses regards tendres et languissants, ses paupières « humides sur l'objet de sa passion; ses yeux sont étin-« celants, et son regard le dévore. Comme le cerf, en « automne, il baisse sa corne, et fait marcher la biche « timide devant lui. Dans le coin de la forêt obscure « où il l'a détournée, il s'occupe de son bonheur for-« tement, sans penser à celui de l'être qu'il soumet; « satisfait, il le laisse et se retire. Tâchez, si vous le « pouvez, de me faire un poète tendre et délicat de « cet animal-là. Il n'a qu'un mot ou il ne l'a plus. »

Helvétius avait cité avec éloge cette maxime de je ne sais quel tyran : *Rien de meilleur que le gouvernement arbitraire sous des princes justes, humains et vertueux.*

Diderot réfute cette assertion par un raisonnement présenté avec une éloquence d'autant plus persuasive

qu'elle a pour base des vérités évidentes. « Le gou-
« vernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est
« toujours mauvais : ses vertus sont la plus dange-
« reuse et la plus sûre des séductions. Elles accou-
« tument insensiblement un peuple à aimer, à res-
« pecter, à servir son successeur, quel qu'il soit,
« méchant et stupide. Il enlève au peuple le droit
« de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas, de
« s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le
« bien. Cependant ce droit d'opposition, tout insensé
« qu'il est, est sacré; sans quoi les sujets ressemblent
« à un troupeau dont on méprise la réclamation, sous
« prétexte qu'on le conduit dans de gras pâturages.
« En gouvernant selon *son bon plaisir*, le tyran
« commet le plus grand des forfaits. Qu'est-ce qui
« caractérise le despote? est-ce la bonté ou la mé-
« chanceté? nullement. Ces deux notions n'entrent
« seulement pas dans sa définition. C'est l'étendue et
« non l'usage de l'autorité qu'il s'arroge. Un des plus
« grands malheurs qui pût arriver à une nation, ce
« serait deux ou trois règnes d'une puissance juste,
« douce, éclairée, mais arbitraire! Les peuples seraient
« conduits par le bonheur à l'oubli complet de leurs
« priviléges, au plus parfait esclavage. Je ne sais si
« jamais un tyran et ses enfants se sont avisés de cette
« redoutable politique, mais je ne doute nullement
« qu'elle ne leur ait réussi. Malheur aux sujets en qui
« l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même
« par les voies les plus louables! Ces voies n'en sont

« que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on « tombe dans un sommeil fort doux; mais c'est un « sommeil de mort, pendant lequel le sentiment pa- « triotique s'éteint, et l'on devient étranger au gou- « vernement de l'État. Supposez aux Anglais trois « Élisabeth de suite, et les Anglais seront les derniers « esclaves de l'Europe. »

Diderot ne combat pas toujours les opinions d'Helvétius; il les confirme quelquefois, mais par des observations très-fines, dont le choix même est remarquable, parce qu'il tient à une certaine combinaison d'idées qu'aucun autre que lui n'aurait jamais faite. Je n'en citerai que ces deux exemples.

« C'est l'utilité plus ou moins générale, et non le « degré de sagacité de l'inventeur, qui donne de « l'éclat à l'invention. Helvétius le dit, et je le prouve. « Qu'un géomètre marque trois points sur le papier; « qu'il suppose une certaine loi d'attraction entre ces « trois points, et qu'il cherche leurs mouvements; « sa solution ne sera qu'un effort de génie dont la « sensation ne s'étendra guère au-delà d'une des salles « de l'Académie : mais au moment où il aura dit, l'un « de ces points est la terre, l'autre la lune, et le troi- « sième le soleil, l'univers retentit de son nom. »

Plus une nation est éclairée, plus facilement elle se prête aux justes demandes d'un gouvernement équitable : « Il y a plus, il faut que ces demandes « soient d'une injustice révoltante pour qu'elle s'y « refuse. La vie d'un souverain n'est exposée que

« chez un peuple barbare. C'est là qu'en un instant
« il est étranglé ou poignardé. Que fait donc un des-
« pote en abrutissant ses sujets? Il courbe des arbres
« qui finissent par lui briser la cervelle en se re-
« levant. »

Je pourrais rapporter ici cent autres remarques aussi judicieuses, aussi solides que celles qu'on vient de lire; mais ce serait multiplier inutilement les citations d'un ouvrage que les passages précédents ont fait assez connaître au très-petit nombre de ceux qui sont en état de l'entendre et en droit de le juger. Il vaut mieux parler de quelques autres manuscrits de Diderot dont l'objet n'est ni moins important, ni moins utile.

Diderot devait à l'impératrice de Russie la plus grande partie de sa fortune, et sans doute la mieux assurée. Si, pendant les vingt dernières années de sa vie, il eut dans sa patrie une subsistance honnête; s'il vit approcher la vieillesse sans craindre d'éprouver à cet âge où l'esprit s'affaiblit nécessairement avec le corps, les inquiétudes et les soucis cuisants que cause le besoin; s'il put établir une fille tendrement chérie et si digne de l'être; s'il fut tranquille désormais sur le sort de celle qu'il avait associée à ses peines, à ses plaisirs, et qui, simple dans ses mœurs, économe sans avarice, vertueuse sans faste, religieuse sans cagoterie, avait rempli avec un soin égal les devoirs, souvent pénibles, de mère et d'épouse; c'est aux seuls bienfaits de Catherine qu'il

en eut l'obligation. Sans elle, sans les secours qu'elle lui prodigua généreusement, dans une circonstance et par des moyens dont le choix ajoute un si grand prix au bienfait, Diderot, après une vie entière consacrée à des travaux d'une utilité générale, aurait été contraint, comme cet ancien Grec, de léguer en mourant à ses amis sa femme à nourrir, à entretenir dans sa vieillesse, et sa fille à doter : testament que ses héritiers eussent accepté avec une commune joie, et dont toutes les clauses auraient été religieusement observées. Catherine II acquitta la dette que l'humanité avait contractée envers lui, fit rougir ses concitoyens de leur lâche ingratitude, sans les corriger, et vengea publiquement le philosophe de l'indifférence et de l'oubli de son souverain.

Lorsque l'*Encyclopédie* fut entièrement achevée, Diderot, que l'espoir si flatteur et si doux de poser la dernière pierre de ce monument avait retenu à Paris depuis 1765, époque où l'impératrice de Russie daigna prendre quelque intérêt à son sort, disposa tout pour son voyage de Pétersbourg. Quoique les raisons qui l'avaient empêché de se rendre plus tôt au desir que cette princesse avait témoigné de le voir et de le connaître, fussent très-fortes; quoique son devoir, son honneur et sa gloire même lui prescrivissent également la conduite qu'il avait tenue en cette occasion, il se reprochait d'avoir différé si longtemps de donner à sa bienfaitrice cette faible preuve de sa reconnaissance; et dès que ses engagements

avec le public et avec les libraires associés furent remplis; dès qu'il eut marié sa fille, dont le bonheur était l'objet de ses plus tendres vœux, il partit pour Pétersbourg. L'impératrice le reçut avec bonté, lui parla avec cette grâce et cette politesse qui lui sont naturelles, et l'accueil qu'elle lui fit semblait annoncer à tous ses sujets ce que la probité, les talents et le génie devaient attendre de sa bienveillance et de sa justice partout où ils frapperaient ses regards. Personne n'est plus convaincu que moi de l'indispensable obligation où sont les princes qui ont des idées saines de la véritable gloire, et qui ne veulent pas mourir tout entiers, de multiplier, d'étendre, de simplifier dans leurs États les moyens d'instruction, d'appeler auprès d'eux, de consulter, de protéger les savants et les gens de lettres, de puiser dans leur conversation une infinité de connaissances qui leur sont nécessaires, et qu'ils ne pourraient acquérir par la lecture, sans perdre un temps précieux qu'ils doivent à des fonctions beaucoup plus importantes; personne n'est plus pénétré que moi de la vérité de cette maxime de La Fontaine :

Les grands se font honneur, dès lors qu'ils nous font grâce.

Mais il n'en est pas moins vrai que les princes jaloux de cet honneur, et qui préfèrent cette manière de s'illustrer au vain éclat des conquêtes, sont très-rares, et que leurs noms recueillis de toutes parts rempliraient à peine quelques lignes de l'histoire. Il en est d'eux à cet égard comme des honnêtes gens dans un

pays où il y a beaucoup de fripons; il faut les louer de ne pas ressembler aux méchants, quoiqu'ils ne fassent que leur devoir.

L'impératrice permit à Diderot de la voir et de l'entretenir à certaines heures marquées, qu'elle lui assigna. Le philosophe se rendait dans le cabinet de sa majesté impériale, et là il répondait librement à toutes les questions qu'elle daignait lui faire. Lorsque la solution des différents problèmes qu'elle lui proposait exigeait une discussion plus profonde, plus réfléchie que la conversation ne le comporte, même entre les personnes les plus instruites, alors Diderot écrivait ses réponses, et donnait avec quelques détails les preuves auxquelles, après un examen sévère et impartial, il croyait devoir se fixer.

Cet exercice, si nécessaire à l'esprit, si utile aux progrès de la raison, et qui décèle dans le souverain qui l'institue, et qui s'y soumet, un sens très-droit, des vues saines, et un grand amour de la vérité, donna occasion à Diderot de développer dans différents papiers qui sont restés entre les mains de sa majesté impériale, ses idées sur les objets les plus importants de la philosophie, de la politique et de la morale. Il ne s'est pas borné à établir sur chacun de ces points des vérités générales et de pure théorie, mais il a eu spécialement pour but de faire l'application de ces principes spéculatifs, restreints ou étendus selon les cas, au climat, aux mœurs, à la religion, aux lois, aux coutumes, au caractère, au

tempérament, aux vices, aux vertus, en un mot à l'esprit général des peuples qui habitent la Russie. Je n'ai lu aucun de ces papiers. Diderot pensait avec raison qu'il ne pouvait en prendre copie sans manquer à la confiance dont l'impératrice l'honorait; mais j'ai su par lui-même la plupart des questions qu'il y agitait, et les résultats où il était arrivé.

Il ne faut ni flatter, ni calomnier les princes. Si c'est lâcheté de taire une vérité qui les offense, de faire l'apologie ou même de pallier un vice qui les dégrade, c'est une injustice aussi coupable de leur imputer des défauts dont ils sont exempts, ou d'empoisonner, par haine ou par ressentiment, les motifs de leurs plus belles actions. Également ignoré de tous les souverains, de ceux même sous lesquels j'ai vécu, je n'ai, comme un ancien le disait de quelques empereurs dont il a écrit l'histoire, aucune raison personnelle d'en dire ni bien ni mal, *mihi Galba, Otho, Vitellius, me beneficio, nec injuria cogniti*[1], puisqu'ils ne m'ont jamais fait ni l'un ni l'autre : mais quand je n'aurais pas une raison aussi puissante d'être juste envers eux, la fermeté, et, j'ose le dire, l'inflexible droiture de mon caractère m'éloigneraient également de l'adulation et de la satire. Je pense donc, et il suffit de lire l'histoire avec quelque attention pour s'en convaincre, que les princes, à quelques exceptions près, même les plus pervers et les plus malheureusement nés, ont en général, surtout dans les

[1] Tacit. *Hist.* Lib. 1, cap. 1.

premières années, le desir de rendre leurs peuples heureux; et ce desir, inspiré ou réfléchi, fruit des leçons de leur enfance ou résultat de l'expérience et de l'observation, est plus ou moins vif, plus ou moins durable, selon qu'ils sont eux-mêmes plus ou moins instruits, plus ou moins éclairés sur leurs véritables intérêts, et surtout plus ou moins modifiés par le malheur, le meilleur précepteur qu'ils puissent avoir, et le seul peut-être qui leur apprenne quelque chose d'utile. Mais ils ignorent presque tous que le moyen le plus sûr et le plus prompt de faire le bonheur de ceux qu'ils appellent *leurs sujets*, d'assurer la gloire et la prospérité de leur empire, de se recommander fortement à notre estime, à nos éloges, et au respect de la postérité, c'est de faire fleurir autour d'eux les sciences et les arts, d'animer, d'encourager tous les talents, toutes les sortes d'industrie, d'établir la liberté illimitée du commerce, de ne pas borner davantage celle des opinions, d'accorder à tous leurs sujets indistinctement le droit de penser, de parler, d'écrire sur les différents objets des connaissances humaines, et d'imprimer le résultat de leurs spéculations, quel qu'il soit, sensé ou absurde, vrai ou faux, utile ou nuisible, religieux ou impie, favorable ou contraire aux préjugés reçus et consacrés.

Un autre principe d'administration également ignoré des princes et de leurs instituteurs, presque toujours au dessous des fonctions importantes dont ils se chargent aux yeux de la nation, c'est que, dans

un État bien ordonné, comme dans une machine bien faite, il ne doit y avoir aucune puissance perdue, aucune pièce inutile ou déplacée; toutes celles qui ne servent pas, ou qui ne font pas précisément ce qu'elles doivent faire et comme elles le doivent faire, en vertu de leur structure particulière, nuisent; elles retardent, diminuent, arrêtent le mouvement des autres, et le tout reste sans effet ou n'en produit qu'un médiocre; de là la nécessité de chercher l'homme de génie souvent caché et perdu dans les dernières classes de la société où il s'ignore lui-même; de lui révéler, pour ainsi dire, le secret de sa naissance et de sa force; de le rendre à sa première destination en l'appliquant tout entier à la seule chose à laquelle il est spécialement propre.

Ce dernier problème qu'aucun politique ne s'est proposé, est sans doute très-difficile à résoudre dans toutes ses conditions : ce n'est même que d'un ministre philosophe et qui jouira long-temps de la faveur du maître, *fato potentiæ raro sempiternæ*, a dit Tacite, que l'on doit en attendre la solution. En effet, cet art d'employer, de diriger ainsi toutes les forces de l'entendement d'un individu vers le seul point autour duquel la nature semble l'avoir déterminé invinciblement à se mouvoir, exige du souverain [1] ou de ceux

[1] Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.
La Fontaine; *Fable* xix, Livre v.

auxquels il confie le soin de l'État, une grande pénétration, un tact exquis, l'habitude d'observer, et un certain esprit de divination sans lequel l'homme de génie méconnu, déplacé et occupé sans succès d'un art ou d'une science pour laquelle il n'a aucune aptitude, n'est plus qu'un homme ordinaire qui vit obscur et qui meurt ignoré.

C'est par ces réflexions, ou par d'autres semblables qui l'ont conduite aux mêmes résultats, que l'impératrice de Russie, alors animée [1] du desir d'améliorer le sort de ses sujets, d'adoucir leurs mœurs, d'éclairer leur raison, de former leur goût, s'est assurée des avantages d'une université ou d'une éducation publique dans toutes les sciences. Après avoir tracé dans sa tête le plan le plus conforme à sa position, à ses circonstances, à ses ressources, le mieux approprié au caractère de sa nation; après avoir jugé, comme cet ancien législateur, qu'il ne s'agissait pas de donner à son peuple les meilleures lois, mais les meilleures de celles qu'il pouvait souffrir, elle voulut avoir sur cet objet important la théorie, ou si l'on veut, le système de Diderot.

Ce philosophe avait quitté depuis peu la Russie, comblé des bienfaits de Catherine, et plus touché encore des marques particulières d'estime et de confiance qu'il en avait reçues, que de tout ce qu'elle avait fait pour augmenter sa fortune. De retour dans sa patrie, satisfait et tranquille au sein de sa famille

[1] ...... Rome alors estimait ses vertus.

et de ses amis dont il avait été si long-temps séparé, il s'occupait déjà du recueil complet de ses ouvrages, lorsque l'impératrice lui fit demander ses idées sur l'établissement qu'elle avait projeté. Diderot ne négligea rien pour seconder ses vues. Il lut les meilleurs traités d'éducation publique et particulière publiés avant lui. Il chercha dans les écrits des Anciens ce qu'ils avaient pensé sur l'éducation des enfants, et sur les moyens les plus propres à en faire des hommes; il s'instruisit dans notre histoire et dans nos lois d'une infinité de faits et de détails nécessaires quand on ne veut ni critiquer ni approuver légèrement d'anciens règlements et d'anciens usages; et, lorsqu'il eut rassemblé tous les matériaux dont il avait besoin; lorsqu'il eut toutes ses données, il ferma tous les livres, consulta l'expérience et l'observation, et n'employa plus que la méditation et le secours de l'analyse la plus exacte et la plus rigoureuse pour trouver les principes d'où il devait partir dans ses recherches. Toutes ces spéculations, toutes ces vues, tous ces systèmes des Anciens et des modernes examinés, comparés entre eux, tous ces efforts réunis ont produit l'ouvrage important et grave dont nous allons rendre compte [1].

[1] Voyez cet ouvrage, tome XII, page 174 des *Œuvres de Diderot. Paris*, Brière, 1821.

PLAN D'UNE UNIVERSITÉ POUR LE GOUVERNEMENT DE RUSSIE.

Diderot le commence par des réflexions générales sur l'utilité de l'instruction. Lorsque chez un peuple où les connaissances s'étendent et se perfectionnent par une suite de travaux utiles; où l'on discute librement toutes les opinions, tous les droits, tous les priviléges, toutes les autorités; où l'on remue même les bornes les plus sacrées aux yeux de ceux dont elles assurent le pouvoir et les usurpations; où, à l'exception de certains corps nombreux et puissants qui toujours au dessous de leur siècle, conservent leurs vieux préjugés avec la même opiniâtreté que l'homme de génie met à faire une découverte, tous les autres individus de la société se ressentent plus ou moins de l'impulsion que les grands écrivains donnent à tous les esprits; lors, dis-je, que chez ce même peuple je vois un philosophe sérieusement occupé à démontrer les avantages de la science ou quelque autre proposition aussi évidente, je ne puis m'empêcher de croire que comme il y a des hommes malheureux, c'est-à-dire qui sont mal coordonnés avec le tout, puisqu'il faut que ce tout, beau ou laid, soit autrement qu'il n'est, pour qu'il soit bien; il y a de même des vérités qu'on pourrait appeler malheureuses, dont le sort est d'être toujours combattues, repoussées, arrêtées dans leurs progrès, et qui, ne pénétrant jamais qu'à une certaine profondeur dans la tête d'un grand nombre

d'hommes, y restent isolées, solitaires, et ne se combinent pour ainsi dire, par aucun côté, avec leurs autres idées, tandis que ces mêmes idées, depuis longtemps accueillies par d'autres, et liées dans leur entendement à leurs conséquences les plus éloignées, ont rendu leurs pas dans la carrière des sciences plus rapides et plus sûrs. Quoi qu'il en soit, puisque chaque nation offre plus ou moins de ces êtres mal organisés, qui, enchaînés depuis l'enfance, la tête immobile, et le dos tourné à la lumière, comme les captifs de l'antre de Platon, ne voient que les ombres des objets qui passent derrière eux, et qui vont se peindre dans le fond de la caverne; puisque la nécessité de l'instruction n'est pas encore au rang de ces axiomes dont tout le monde convient et dont personne n'exige la preuve; Diderot a eu raison de faire de cette première vérité la base d'un traité d'éducation publique. Il a même le mérite de l'avoir rendue élémentaire par la clarté, la précision des idées sur lesquelles il a eu soin de l'établir. D'autres, je le sais, avaient défendu avec succès la même cause, et il ne l'ignorait pas; mais il a fait à cet égard comme les grands géomètres qui s'occupent souvent de problèmes déjà résolus, dont ils donnent de nouvelles solutions par une méthode plus ingénieuse, plus élégante et plus facile. Personne, par exemple, n'avait vu avant lui que la pureté de la morale a suivi les progrès des vêtements, depuis la peau de la bête jusqu'à l'étoffe de soie. « Combien, dit-il, de vertus délicates que l'esclave

« et le sauvage ignorent! Si l'on croyait que ces vertus, « fruits du temps et des lumières, sont de convention, « l'on se tromperait; elles tiennent à la science des « mœurs, comme la feuille tient à l'arbre qu'elle em-« bellit..... La gloire littéraire est le fondement de « toutes les autres. Les grandes actions tombent dans « l'oubli ou dégénèrent en fables extravagantes, sans « un historien fidèle qui les raconte, un grand ora-« teur qui les préconise, un poète sacré qui les chante, « ou des arts plastiques qui les représentent à nos « yeux. Personne n'est donc plus intéressé à la nais-« sance, aux progrès et à la durée des beaux-arts que « les bons souverains. Lorsque les hommes puissants « n'ont pu mériter leur hommage par des vertus, ils « les ont corrompus par des largesses. Ce sont les « lettres et les monuments qui marquent les inter-« valles des siècles qui se projetteraient les uns sur « les autres, et ne formeraient qu'une nuit épaisse à « travers laquelle l'avenir n'apercevrait plus que des « fantômes exagérés, sans les écrits des savants qui « distinguent les années par le récit des actions qui « s'y sont faites. Le passé n'existe que par eux; leur « silence replonge l'univers dans le néant; la mémoire « des aïeux n'est pas; leurs vertus restent sans hon-« neur et sans fruit pour les neveux; le moment où « ces cignes paraissent est comme l'époque de la « création. »

Après ces réflexions préliminaires, où le philosophe et l'écrivain éloquent se font également remarquer,

Diderot expose brièvement, mais avec beaucoup de netteté, les défauts où sont tombés ceux de sa nation qui ont autrefois ou récemment écrit de l'instruction publique. Tous ont assez bien connu les vices de nos institutions, mais aucun d'eux n'a indiqué les vrais moyens de les corriger. « Nulle distinction, dit-il, « entre ce qu'il importe à tous de savoir, et ce qu'il « n'importe d'enseigner qu'à quelques-uns; nul égard « ni à l'utilité plus ou moins générale des connais- « sances, ni à l'ordre des études qui devrait en être le « corollaire; partout la liaison essentielle des sciences « ou ignorée ou négligée. Pas le moindre soupçon que « quelques-unes, nécessaires dans toutes les conditions « de la société, et ne tenant à d'autres que par un fil « trop long et trop délié, semblent exiger et exigent « un cours séparé qui marche parallèlement au pre- « mier. Rollin, le célèbre Rollin, n'a d'autre but que « de faire des prêtres ou des moines, des poètes ou « des orateurs. C'est bien là ce dont il s'agit! — Et de « quoi s'agit-il donc? — Aigle de l'université de Paris, « je vais vous le dire: Il s'agit de donner au souverain « des sujets zélés et fidèles; à l'empire, des citoyens « utiles; à la société, des particuliers instruits, hon- « nêtes et même aimables; à la famille, de bons époux « et de bons pères; à la république des lettres, quel- « ques hommes de grand goût; et à la religion, des « ministres édifiants, éclairés et paisibles.

« Mais qu'est-ce qu'une université? Une école dont « la porte est ouverte indistinctement à tous les en-

« fants d'une nation, et où des maîtres, stipendiés par « l'État, les initient à la connaissance élémentaire de « toutes les sciences.

« Je dis *indistinctement*, parce qu'il serait aussi « cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les « conditions subalternes de la société. Dans toutes il « est des connaissances dont on ne saurait être privé « sans conséquence. Le nombre des chaumières et des « autres édifices particuliers, étant à celui des palais « dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à « parier contre un que le génie, les talents et la vertu « sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais. « — La vertu! — Oui, la vertu, parce qu'il faut plus « de raison, plus de lumières et de force qu'on ne le « suppose communément pour être vraiment homme « de bien. Est-on homme de bien sans justice? Et a-t-on « de la justice sans lumières?.... A proprement parler « une école publique n'est instituée que pour les en- « fants des pères dont la modique fortune ne suffirait « pas à la dépense d'une éducation domestique, et que « leurs fonctions journalières détourneraient du soin « de la surveiller; c'est le gros d'une nation. »

Diderot examine ensuite nos différentes Facultés; il prouve évidemment que le plan sur lequel elles sont toutes instituées est mauvais, et qu'il a grand besoin de réforme. Ce qu'il dit de la Faculté de théologie mérite d'être cité. C'est là la meilleure instruction qu'on puisse donner à ceux qui sont destinés au trône ou qui l'occupent, sur l'état, la fonction, le caractère,

et ce qu'on peut appeler en général l'esprit du prêtre. Si Frédéric le Grand, un des princes les plus dignes de gouverner les hommes dont l'histoire puisse conserver le souvenir, a eu constamment pour les ministres de la religion ce mépris tranquille et froid qui peut seul les rendre sans conséquence dans un État, et les forcer de se renfermer strictement dans les limites de leurs fonctions; c'est qu'il est le seul de tous les souverains qui les ait bien connus; il leur a permis de croire et de chanter [1] ce qu'ils voudraient; mais il leur a ordonné d'être soumis et paisibles; et c'est ce qu'ils seront toujours partout où l'on cessera de les redouter et de les distinguer des autres sujets par des droits, des priviléges et des prérogatives qui les rendent insolents, hardis, intrigants, et d'autant plus nuisibles qu'ils sont plus puissants. C'est la faiblesse du gouvernement qui fait toute la force des prêtres. Si le prince ne les fait pas trembler, ils font trembler le prince; dès qu'il s'est fait craindre, il peut les mépriser impunément; Tacite l'a dit de la populace, et cela est rigoureusement vrai des mauvais prêtres, dont l'esprit à cet égard est absolument le même.

Voyons présentement quelle idée Diderot en donne à l'impératrice.

« La Faculté de théologie a réglé ses études sur les « circonstances présentes. Elles sont tournées vers la

[1] Ce sont les propres termes dont il se sert dans un de ses édits rapporté dans le *Mercure* de l'année 1781.

« controverse avec les protestants, les luthériens, les « sociniens, les déistes et la nuée des incrédules mo- « dernes. Elle est elle-même une excellente école d'in- « crédulité, il y a peu de sorbonistes qui ne recèlent « sous leur fourrure ou le déisme ou l'athéisme. Ils « n'en sont que plus tolérants et plus brouillons : ils « le sont ou par caractère, ou par ambition, ou par « intérêt, ou par hypocrisie. Ce sont les sujets de « l'État les plus inutiles, les plus intraitables et les « plus dangereux. Eux, et leurs adhérents, prêtres « ou moines, ont souvent abusé du droit de haranguer « le peuple assemblé. Si j'étais souverain et que je « pensasse que tous les jours de fêtes et de dimanches, « entre onze heures et midi, cent cinquante mille de « mes sujets disent à tous les autres et leur font croire « au nom de Dieu tout ce qui convient au démon du « fanatisme et de l'orgueil qui les possède, j'en fré- « mirais de terreur.

« Le prêtre, bon ou mauvais, est toujours un sujet « équivoque; un être suspendu entre le ciel et la terre; « semblable à cette figure que le physicien fait monter « ou descendre à discrétion, selon que la bulle d'air « qu'elle contient est plus ou moins dilatée. Ligué « tantôt avec le peuple contre le souverain, tantôt « avec le souverain contre le peuple, il ne s'en tient « guère à prier les dieux que quand il se soucie peu « de la chose. Le peuple n'approuve guère que ce qui « est bien; le prêtre, au contraire, n'approuve guère « que ce qui est mal. L'auguste de ses fonctions lui

« inspire un tel orgueil, qu'ici le vicaire de Saint-Roch « est plus grand à ses propres yeux que le souverain : « celui-ci ne fait que des nobles, des ducs, des mi- « nistres, des généraux; qu'est-ce que cela pour celui « qui fait des dieux? A l'autel, le souverain fléchit le « genou, et sa tête s'incline sous la main du prêtre, « comme celle du moindre des esclaves; tous sont « égaux dans l'enceinte où il préside, l'Église. Dans « notre religion, et la religion de sa majesté impé- « riale, le chef de la société vient se confesser, et « rougir des fautes qu'il a commises; et le prêtre l'ab- « sout ou le lie. Grandes, petites circonstances, af- « faires publiques, affaires domestiques, en tout il « dispose ouvertement ou clandestinement des es- « prits, selon sa pusillanimité ou son audace. Son état « l'incline à la dureté, à la profondeur ou au secret. « Si on lui demandait qu'est-ce qu'un roi? et qu'il osât « répondre franchement, il dirait : *C'est mon ennemi « ou c'est mon licteur;* plus il est saint, plus il est « redoutable. Le prêtre avili ne peut rien; son avidité, « son ambition, ses intrigues, ses mauvaises mœurs, « ont été plus nuisibles à la religion que tous les efforts « de l'incrédulité. C'est la contradiction de sa conduite « et de ses principes qui a enhardi à l'examen et au « mépris de ceux-ci; s'il eût été le pacificateur des « troubles populaires, le conciliateur des pères avec « les enfants, des époux et des parents entre eux, le « consolateur de l'affligé, le défenseur de l'opprimé, « l'avocat du pauvre, quelque absurdes qu'aient été

« les dogmes d'une classe de citoyens aussi utiles, qui « d'entre nous aurait osé les attaquer? Le prêtre est « intolérant et cruel; la hache qui mit en pièces Agag « n'est jamais tombée de ses mains. Sa justice, ou celle « de Dieu, ou des livres inspirés, est celle des circon« stances. Il n'y a point de vertus qu'il ne puisse flé« trir, et point de forfaits qu'il ne puisse sanctifier; « il a des autorités pour et contre.

« Je ne hais point le prêtre. S'il est bon, je le res« pecte; s'il est mauvais, je le méprise ou je le plains; « et si je le peins ici avec des couleurs effrayantes, « c'est qu'il faut négliger les exceptions, et le con« naître tel qu'il est par état, pour l'instituer tel qu'il « doit être; je veux dire saint ou hypocrite. L'hypo« crisie est une vertu sacerdotale; car le plus perni« cieux des scandales est celui que le prêtre donne.

« Au demeurant, je supplie sa majesté impériale « de considérer qu'il ne faut point de prêtres, ou qu'il « faut de bons prêtres, c'est-à-dire instruits, édifiants « et paisibles; que s'il est difficile de se passer de prê« tres partout où il y a une religion, il est aisé de les « avoir paisibles, s'ils sont stipendiés par l'État, et « menacés à la moindre faute d'être chassés de leurs « postes, privés de leurs fonctions et de leurs hono« raires, et jetés dans l'indigence.

« Le gros d'une nation restera toujours ignorant, « peureux et conséquemment superstitieux. L'athéisme « peut être la doctrine d'une petite école, mais jamais « celle d'un grand nombre de citoyens, encore moins

« celle d'une nation un peu civilisée. La croyance de « l'existence de Dieu, ou la vieille souche, restera donc « toujours. Or, qui sait ce que cette souche, aban-« donnée à sa libre végétation, peut produire de mons-« trueux ? Je ne conserverais donc pas les prêtres « comme des dépositaires de vérités, mais comme des « obstacles à des erreurs possibles et plus monstrueuses « encore; non comme les précepteurs des gens sensés, « mais comme les gardiens des fous; et leurs églises, « je les laisserais subsister comme l'asyle ou les petites-« maisons d'une certaine espèce d'imbéciles qui pour-« raient devenir furieux si on les négligeait entiè-« rement. »

Je ne sais si l'idée si naturelle de comparer les Français à une lanterne sourde qui n'éclaire que ceux qui vont devant elle, et qui laisse dans l'obscurité celui qui la porte, s'est présentée à quelques philosophes : quoi qu'il en soit, cette comparaison est d'autant plus exacte que c'est presque toujours de la France, et surtout de la capitale que partent depuis long-temps les lumières qui vont se réfléchir sur les autres pays. Nous sommes, sur une infinité d'objets importants, les premiers à bien dire, et les derniers à bien faire. Il semble qu'en ce point nous ayons voulu nous rapprocher encore davantage de cet ancien peuple si léger, si poli, si frivole, avec lequel nous avons d'ailleurs tant d'autres rapports. On disait de lui et des Spartiates ce qu'on pourrait également dire de nous et des étrangers. Les Athéniens savent ce qui

est bien, mais les Lacédémoniens le pratiquent. Cependant, comme il est plus facile de faire des lois nouvelles que d'abolir ou de corriger les anciennes, de prévenir des abus, que de déraciner ceux qui subsistent, de former des établissements utiles, que de rectifier ce que les Anciens ont de mauvais, d'introduire même une religion nouvelle, que de détruire celle qui est reçue; comme, par un malheur attaché à l'humanité, le succès du remède est toujours plus lent, plus incertain [1] que le progrès du mal, il faut avouer qu'un peuple anciennement policé, et dont la législation est nécessairement très-défectueuse sur certains objets, très-incomplète sur d'autres, a bien moins d'avantages, bien moins de chances pour en instituer une meilleure, ou pour réformer les vices de l'ancienne, que celui qui, placé à des distances plus ou moins grandes de différents centres de lumières qui éclairent toute l'Europe, s'avance insensiblement vers la civilisation, et dont le souverain achève, pour ainsi dire, l'éducation, non par des moyens violents, et des changements subits et brusques, comme un de ses prédécesseurs, mais en préparant habilement les circonstances qui peuvent inspirer à ses sujets le desir du bien qu'il veut leur faire. Un tel peuple, ainsi disposé par un prince qui sait se servir avec art des matériaux et des instruments que les autres nations ont rassemblés autour de lui à force de temps, de

[1] *Natura tamen infirmitatis humanæ tardiora sunt remedia, quam mala.*
TACIT.

travail et de génie, est peut-être plus près de la vérité en tout genre que ceux mêmes auxquels il doit ses connaissances, et qui ont fouillé les premiers la mine où il s'est enrichi. S'il lui reste plus de chemin à faire, sa route est aussi plus facile, moins escarpée; il a moins d'idées à détruire, moins d'obstacles à vaincre; et surtout il n'a plus à craindre toutes ces subtilités, toutes ces sottises de la philosophie scholastique; toutes ces folies, toutes ces absurdités systématiques qui ont occupé si long-temps et si inutilement les plus grands esprits. Ces différentes épidémies plus ou moins longues, plus ou moins funestes, ont passé, et quand elles reparaîtraient un jour, ce que la nature de l'entendement humain et le nombre des maladies auxquelles il est sujet rend très-possible, elles ne feraient plus les mêmes ravages. Il y a aujourd'hui trop de vérités connues, trop d'erreurs détruites, trop de moyens d'instruction épars sur la surface de la terre; les hommes de génie ont laissé partout des traces trop profondes et trop multipliées de leur passage, pour qu'aucune cause physique ou morale puisse jamais replonger les peuples de l'Europe dans leur ancienne barbarie. Les arts et les sciences ne peuvent plus se perdre : leur durée est désormais liée à celle du globe que nous habitons : il peut être bouleversé par quelque cause que ce soit; le tout même peut changer; mais l'homme avec l'organisation qui le constitue un être tel, et la coordination actuelle restant la même, ne peut plus devenir barbare.

Au reste, je n'examine point si ce que je viens de dire de quelques avantages d'un peuple non encore civilisé relativement à ceux qui l'ont précédé dans l'étude des arts et des sciences, et qui ont travaillé pendant plusieurs siècles à en écarter les épines, peut s'appliquer directement aux Russes; je n'examine point s'ils apprécient, tout ce qu'il vaut, le bonheur de trouver ainsi rassemblées à l'entrée de la carrière, toutes les vérités dont la découverte a coûté tant d'efforts à l'esprit, mais surtout de les trouver pures et sans aucun mélange d'erreur; quand il y aurait sur tout cela plusieurs restrictions à faire à l'égard des Russes; quand ils seraient déjà bien vains, bien disputeurs, bien entêtés de leur petit savoir, bien persuadés qu'ils n'ont plus rien à apprendre des autres nations; quand il y aurait parmi eux beaucoup de demi-savants, ce qui est pire cent fois que d'être ignorant, parce qu'on peut instruire celui-ci, et que l'orgueil de l'autre le porte autant à se surfaire à lui-même ce qu'il sait, qu'à mépriser ce qu'il ignore; quand il serait vrai que le Czar, en voulant tout hâter, a tout retardé de plusieurs siècles; quand on serait forcé d'avouer qu'il n'a montré dans son plan de civilisation qu'un législateur sans expérience, et dans les moyens dont il s'est servi pour l'exécuter qu'un despote féroce, et surtout cruel; quand on pourrait lui reprocher justement de n'avoir connu ni l'homme en général ni le peuple dont il prétendait changer tout à coup les idées, les lois, les mœurs, les coutumes et les ma-

nières ; d'avoir voulu recueillir où il n'avait rien semé ; quand ce prince aurait prouvé par ses édits, dont l'objet, souvent frivole et minutieux, annonce des vues étroites et des idées de réforme peu réfléchies, qu'il était lui-même aussi sauvage, aussi barbare que la nation qu'il voulait civiliser ; en un mot, quand les Russes auraient déjà tous les vices des peuples policés sans avoir presque aucun des avantages qui les compensent dans ceux-ci, il n'en serait pas moins évident, par les observations précédentes, que l'impératrice de Russie formant le projet d'une université dans un moment où, pour me servir d'une expression de Diderot, l'esprit humain semble avoir jeté sa gourme, et dans un pays où il n'y a point de vieilles institutions qui s'opposent à ses desseins, sa position est, sous ce point de vue, plus avantageuse que la nôtre ; et c'est aussi ce que Diderot n'a pas négligé de remarquer.

Il traite ensuite de l'ordre des études, des connaissances essentielles ou primitives qui sont de tous les états, et des connaissances secondaires ou de convenance qui ne sont propres qu'à l'état qu'on a choisi ; et il fait à ce sujet une réflexion très-judicieuse ; c'est que, « si un magistrat avait acquis toutes les connais-« sances primitives ou accessoires à son état en sui-« vant le cours d'éducation publique jusqu'à sa fin, « il renverrait moins fréquemment les affaires devant « des experts, et jugerait plus sainement de la bonne « ou mauvaise foi de ceux-ci.

« Prenons un autre exemple moins important, le « poète; quel est l'objet dans l'art ou dans la nature « qui ne soit pas de son ressort? Peut-on être un « grand poète, et ignorer les langues anciennes et « quelques-unes des langues modernes? peut-on être « un grand poète sans une forte teinture d'histoire, « de physique et de géographie? peut-on être un « grand poète sans la connaissance des devoirs de « l'homme et du citoyen, de tout ce qui tient aux lois « des sociétés entre elles, aux religions, aux diffé- « rents gouvernements, aux mœurs et aux usages des « nations, à la société dont on est membre, aux pas- « sions, aux vices, aux vertus, aux caractères et à « toute la morale? Quelle érudition ne remarque-t-on « pas dans Homère et Virgile! Que n'avaient-ils pas « étudié avant que d'écrire? Nos poètes, Corneille et « Racine, moins nstruits, n'auraient pas été ce qu'ils « furent. Qu'est-ce qui distingue particulièrement Vol- « taire de tous nos jeunes littérateurs? l'instruction. « Voltaire sait beaucoup, et nos jeunes poètes sont « ignorants. L'ouvrage de Voltaire est plein de choses; « leurs ouvrages sont vides. Ils veulent chanter, ils « ont du gosier; mais, faute de connaissances, ils ne « chantent que des fadaises mélodieuses. »

Diderot a très-bien senti que la distribution ou l'ordre des études dans une école n'est point du tout celui qui conviendrait dans un ouvrage scientifique.

« L'écrivain, ou se laissera conduire par le fil na- « turel qui enchaîne toutes les vérités, qui les lie dans

« son esprit, et les amène sous sa plume; mais sa mé-
« thode ne peut convenir à un enseignement public:
« ou il rapportera toute la connaissance humaine
« aux principales facultés de notre entendement,
« comme nous l'avons pratiqué dans l'*Encyclopédie*,
« rangeant tous les faits sous la mémoire, toutes les
« sciences sous la raison, tous les arts d'imitation sous
« l'imagination, tous les arts mécaniques sous nos be-
« soins et nos plaisirs; mais cette vue qui est vaste et
« grande, excellente dans une exposition générale de
« nos travaux, serait insensée si on l'appliquait aux
« leçons d'une école où tout se réduirait à quatre
« professeurs et à quatre classes; un maître d'histoire,
« un maître de raison, une classe d'imitation, une
« autre de besoin; ici, l'on ne formerait que des his-
« toriens ou des philosophes; là, que des orateurs,
« ou des poètes, ou des ouvriers.

« Que conclure de là? que la chose qui va bien
« dans la spéculation, va mal dans la pratique, et que
« l'ordre de l'enseignement prescrit par l'âge, et par
« l'utilité plus ou moins générale des élèves, le seul
« qui soit praticable dans une éducation publique, est
« aussi le seul qui s'accorde avec l'intérêt général et
« particulier. »

Après ces observations théoriques, il passe à l'exécution, et il expose l'ordre selon lequel il estime que les sciences devraient être enseignées dans une école publique. Il en donne le plan aussi vaste qu'il peut l'être, commençant l'enseignement par l'arithméti-

que, l'algèbre et la géométrie, ordre d'autant meilleur que, selon la remarque judicieuse de Fontenelle, tout ce qui se laisse prouver par le calcul est bien prouvé, et il y a plus de choses qu'on ne pense qui s'y réduisent. Pour se convaincre que « dans toutes les « conditions de la vie, depuis la plus relevée jusqu'au « dernier des arts mécaniques, on a besoin de ces con-« naissances, » il suffit de cette seule observation qui n'a point échappé à Diderot, c'est que tout se compte, « tout se mesure; l'exercice de notre raison se réduit « souvent à une règle de trois. Point d'objets plus « généraux que le nombre et l'espace. »

Il donne ensuite en détail les preuves justificatives du plan qu'il a cru devoir adopter, et il indique les meilleurs livres classiques dont on doit faire usage dans les différents cours d'études, et dans les différentes classes entre lesquelles il partage ces cours. Comme il recule l'étude des belles-lettres dans un rang fort éloigné, et qu'il la réserve pour un temps où la tête soit mûre, et les élèves avancés dans la connaissance de l'histoire, il répond aux objections de ceux qui s'obstinent à placer l'étude du grec et du latin à la tête de toute l'éducation publique ou particulière, et ce qu'il dit à ce sujet mérite toute l'attention des instituteurs qui, en général moins appelés par leurs talents que livrés par intérêt à ces fonctions importantes, ont rarement l'instruction et la justesse d'esprit qu'elles exigent et qu'elles supposent.

Ce texte le conduit naturellement à traiter de la manière d'étudier les langues anciennes et modernes; et s'il n'est pas d'accord avec l'usage sur le temps de l'enseignement des langues anciennes, il ne l'est pas davantage avec les philosophes, tels que Dumarsais, sur la manière de les étudier toutes. Mais j'avoue qu'en ce point je ne suis nullement de l'avis de Diderot, et qu'après avoir souvent réfléchi sur cette question, après avoir fait sur moi-même et sur d'autres l'expérience qu'il propose, je suis resté très-convaincu de l'insuffisance et des inconvénients de sa théorie. On peut bien penser qu'il ne s'élève pas contre l'usage si anciennement et si sagement établi de traduire les bons auteurs, ou de faire la version; mais il insiste fortement sur la nécessité de composer ou de faire le thème, méthode qui ne peut compenser par aucun avantage pour les commençants, la perte du temps, si précieux à tout âge, et qui me paraît absolument inutile à ceux qui ont acquis les connaissances qui doivent précéder, selon Diderot, l'étude des belles-lettres. Mais il suffit de renvoyer le lecteur à l'excellent ouvrage où Dumarsais a traité ce sujet avec cette clarté, cette justesse et cette précision qui caractérise tous ses écrits. Si Diderot, qui peut-être n'avait jamais lu ce livre intitulé, *Exposition d'une méthode raisonnée d'apprendre la langue latine*, Paris, 1722 et 1723, in-8°, eût pu le consulter avant que d'écrire cet article de son *Plan d'une université*, je ne doute point que, frappé de l'évidence des raisons

sur lesquelles Dumarsais établit son opinion, il n'eût abandonné la sienne, ou du moins qu'il n'y eût mis toutes les restrictions dont elle a besoin pour être admise. On pourrait sans doute fortifier de nouvelles preuves les observations de Dumarsais; mais des lecteurs accoutumés à réfléchir et à porter leurs vues au-delà des objets qu'on leur montre, suppléeront sans peine à ce qu'il a omis; et ceux qu'il n'aura pas persuadés par ses lignes substantielles ne le seraient pas davantage par cinquante pages de raisonnements sur la même matière.

Diderot fait voir en peu de mots l'utilité de l'étude des langues grecque et latine, sans lesquelles on ne peut, ni prétendre au titre de littérateur, ni atteindre à la perfection du goût : il pense que l'étude de ces deux langues qui renferment de si grands modèles en tout genre, doit marcher de front; et il prouve par une esquisse légère du style des auteurs grecs et latins, et des sujets qu'ils ont traités, combien une connaissance précoce en convient peu à la jeunesse. Après une ébauche rapide de ces auteurs, il rentre dans son sujet par l'exposition de l'ordre suivant lequel les uns et les autres doivent être étudiés.

Il passe ensuite au second cours des études d'une université, suite de la faculté des arts. L'objet du premier est de préparer des savants; celui-ci est de faire des gens de bien, deux tâches qu'il ne faut point séparer : le premier cours est élémentaire; celui-ci ne l'est pas. On sort des classes de l'un, écolier; des classes

de l'autre, il serait à souhaiter qu'on en sortît maître.

« Les leçons sur les sciences suffisent lorsqu'elles « ont indiqué au talent naturel l'objet particulier qui « deviendra l'étude ou l'exercice du reste de la vie. « Les leçons sur la morale, les devoirs et la vertu, « les lois, la bonne foi, la jurisprudence usuelle, sont « d'une toute autre nature.

« Il y a un milieu entre l'ignorance absolue et la « science parfaite; il n'y en a point entre le bien et le « mal, entre la bonté et la méchanceté; celui qui est « balloté dans ses actions de l'une à l'autre est méchant.

« Sans l'histoire, il est difficile d'entendre les auteurs « anciens; sans la morale universelle, il est impossible « de fixer les règles du goût; et sous ces deux points « de vue, l'enseignement de ce second cours reflète « encore sur l'enseignement du premier. »

Il traite avec le même soin et avec la même étendue des trois autres facultés d'une université; savoir, la faculté de médecine, celle de droit, et celle de théologie. Il indique sur chacune les règlements qu'il juge les meilleurs; l'ordre qu'on doit suivre dans l'enseignement; le nombre des professeurs nécessaires dans les différentes classes; les livres classiques qu'il faut étudier, lire ou consulter; enfin il termine son ouvrage par une esquisse de la police générale d'une université, et de la police particulière d'un collége.

Je sens combien le développement de toutes ces idées, de toutes ces vues si philosophiques et d'une utilité si générale, donnerait d'importance à ces Mé-

moires, et serait intéressant pour ceux qui, sans cesse animés de la passion du bien public, en font l'unique objet de leurs spéculations. Mais les bornes que je me suis prescrites, et la ferme persuasion où je suis avec Montaigne que *dans les choses bonnes mesmes, on peut trop dire*, m'obligent de supprimer ici tous les détails qui, destinés à éclaircir et à lier fortement entre eux les principes de ce nouveau système d'éducation publique et nationale, ne peuvent par cela seul en être détachés, et doivent être lus dans l'ouvrage même où ils sont placés.

Je dirai seulement que ce *Plan d'université*, tracé par un homme qui avait long-temps médité ce sujet, serait, à quelques exceptions près, très-applicable à la France. Il choquerait sans doute nos préjugés, nos usages, nos lois qui ont un si grand besoin de réforme, comme la plupart de nos institutions; mais il serait très-conforme à la saine raison et au bien commun de tous; avantages plus faits pour être sentis par des philosophes que pour changer sur ce point l'esprit d'un gouvernement où tous les corps puissants sont peu éclairés, jaloux de leurs droits, de leurs priviléges justes ou injustes; et où l'intérêt général est sans cesse sacrifié à de petites passions, à de petits intérêts particuliers qui concentrent chaque individu en lui-même, le rendent étranger à sa patrie, et l'isolent au milieu de la société dont il est membre.

Remarquons encore que cet ouvrage de Diderot, un des plus graves et des plus importants par son

objet dont il se soit jamais occupé, suffirait pour prouver combien ses idées et ses connaissances étaient bien liées, bien ordonnées dans sa tête. Strictement renfermé dans les limites de son sujet, il ne s'est permis aucun écart, aucune digression, aucune de ces excursions philosophiques qu'on trouve dans plusieurs de ses écrits, mais que la nature de celui-ci ne comportait pas; car il en est du bien qu'on dit, comme de celui qu'on fait; ils ont tous deux leur moment qu'il faut savoir prendre, et d'où dépend tout l'effet qu'ils doivent produire. On voit par là que je suis très-éloigné de blâmer ce qu'on appelle communément des écarts, soit dans Montaigne, soit dans la plupart des ouvrages de Diderot. Ceux qui en jugent ainsi, prouvent assez qu'ils sont incapables de saisir les rapports plus ou moins éloignés qu'ont entre elles certaines idées : ils ignorent que ces idées qui leur paraissent si incohérentes, s'enchaînent dans l'entendement du philosophe par des analogies très-fines, très-délicates, qui échappent à des lecteurs vulgaires.

Rien ne ressemble plus à un chapitre de Montaigne, ou à quelques écrits de Diderot, que la conversation habituelle et libre d'une douzaine d'hommes de beaucoup d'esprit, parmi lesquels il y en a de très-instruits. Le texte le plus frivole les conduit, pas à pas, et sans qu'ils s'en aperçoivent, à la discussion des sujets les plus graves, des questions les plus abstraites, à l'examen des systèmes les plus bizarres, aux paradoxes les

plus étranges, aux suppositions les plus absurdes. Tout ce qu'ils disent alternativement de sensé, d'extravagant, de vrai, de faux, de sérieux, de gai, de mélancolique, de léger et de profond, d'utile et de dangereux, de décent et de cynique, se tient toujours par quelque côté et par quelque rapport secret; de sorte qu'un bon observateur qui, sans se mêler de leur conversation, et sans quitter sa place, a fait la même route qu'eux, n'a pas perdu de vue la chaîne, tantôt très-déliée, tantôt plus sensible, qui liait ensemble par quelque bout toutes ces idées en apparence si disparates et si décousues. Il pourrait même déterminer avec précision le point physique, mais souvent très-fugitif, dans lequel la première touchait la seconde, celle-ci la suivante, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Il montrerait l'endroit où les plus éloignées et les plus divergentes viennent, après de longs détours, se réunir, et confiner pour ainsi dire l'une avec l'autre; tandis qu'un auditeur distrait, inattentif ou peu éclairé, ne verrait dans toute la suite de cette conversation qu'un long délire ou qu'un long rêve de plusieurs hommes éveillés.

On ne réfléchit point assez jusqu'où la liaison des idées peut conduire un bon esprit qui, sans en faire le projet, et même à son insu, se laisse entraîner partout où elle le mène. Tout est également lié dans la tête des fous, et dans celle de l'homme du sens le plus droit et le plus rassis. La seule différence qu'il y ait entre eux et lui, à cet égard, c'est qu'avec de

la sagacité, du jugement, de l'application, on peut presque toujours retrouver la chaîne des idées qu'aura parcourue le philosophe, quelque déliée qu'elle soit, au lieu qu'on perd l'autre de vue à chaque instant, et qu'une fois rompue il est bien difficile de la renouer. Le philosophe ne vous laisse guère qu'une seule idée intermédiaire à suppléer; mais le fou vous en laisse cent mille, entre lesquelles vous ne savez ni celles qu'il faut rejeter, ni celles qu'il faut choisir.

On se tromperait fort si l'on croyait que ces digressions fréquentes, répandues dans les *Essais de Montaigne,* et qui leur donnent, aux yeux des lecteurs superficiels, un air de désordre, lui ont échappé par inadvertance, et par une suite de cette légèreté, de ce dérèglement d'esprit et d'imagination que ces lecteurs si froids, si méthodiques, lui reprochent aussi injustement que sottement. Personne ne savait mieux que lui ce que sa manière d'écrire pouvait avoir de choquant pour les esprits vulgaires; il a prévu leur critique, et sans y répondre directement, il a révélé lui-même le secret de sa méthode, et enseigné l'art de lire son livre et de l'entendre.

« Ie m'esgare, dit-il, mais plustost par licence que « par mesgarde : mes fantasies se suyvent : mais parfois c'est de loing; et se regardent, mais d'une veue « oblique. I'ay passé les yeulx sur tel dialogue de Platon [1], mi party d'une fantastique bigarrure, le de« vant à l'amour, tout le bas à la rhetorique : ils ne

[1] *Le Phèdre.* B.

« craignent point ces muances[1]; et ont une merveil-
« leuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le
« sembler.... Il est des ouvrages en Plutarque où il
« oublie son theme; où le propos de son argument
« ne se treuve que par incident, tout estouffé en ma-
« tiere estrangiere.... O Dieu! que ces gaillardes esca-
« pades, que cette variation a de beauté! et plus lors,
« que plus elle retire au nonchalant et fortuit[2]! C'est
« l'indiligent lecteur qui perd mon subiect; non pas
« moy. Il s'en trouvera tousiours en un coing quelque
« mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoi qu'il soit
« serré.... I'entends que la matiere se distingue soy
« mesme : Elle monstre assez où elle se change, où
« elle conclud, où elle commence, où elle se reprend;
« sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cous-
« ture, introduictes pour le service des aureilles faibles
« ou nonchalantes; et sans me gloser moy mesme.
« Qui est celui qui n'ayme mieulx n'estre pas leu, que
« de l'estre en dormant ou en fuyant[3]? »

Ce passage peut servir à justifier les prétendus écarts de Diderot, qui ne sont d'ailleurs ni aussi nombreux, ni aussi hardis que ceux de Montaigne. On voit que dans ces deux philosophes, doués d'une imagination vive et forte, et d'une grande pénétration,

[1] Ces changements; ils ne font pas difficulté de passer d'un sujet à un autre tout différent; du latin *movere*. B.

[2] Et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage à un jet produit par le hasard. B.

[3] Montaigne. *Essais*, Livre III, chap. IX; tome IV, pag. 584 et suivantes; édition in-8°, de Lefèvre. *Paris*, 1818.

ils avaient leur source, ou si l'on veut leur raison, dans l'habitude de méditer profondément les questions dont ils s'occupaient; dans cette inquiétude d'esprit que donne le besoin de connaître, et qui les portait, comme par instinct, à chercher dans une matière tout ce qu'on peut y voir; dans ce desir si naturel de s'emparer les premiers des vérités qu'ils trouvaient sur toute la longueur de la route qu'ils avaient parcourue, et qui, ainsi préparées, et pour ainsi dire mûries par leurs recherches et leurs méditations, n'auraient coûté à ceux qui seraient venus après eux que la peine de les recueillir; enfin, dans cet art si nécessaire et si rare, de ne prendre que les sommités du tout, et de n'offrir au lecteur que des résultats, en supprimant toutes les idées intermédiaires qui les ont produits.

ENTRETIEN AVEC LA MARÉCHALE DE BROGLIE.

On a publié, en 1796, un Recueil de divers Opuscules plus ou moins connus, parmi lesquels on trouve deux ouvrages de Diderot : l'un est son *Entretien avec la maréchale de Broglie*, dialogue charmant, et dans lequel la matière qui en fait le sujet est traitée avec une profondeur que la grâce et l'élégance du style, le naturel et la vérité du Dialogue rendent peu sensible pour des esprits vulgaires, mais qui frappent fortement un lecteur attentif et instruit. Ce Dialogue, déjà connu par la première édition faite en Hollande en 1777, fut lu avidement par tous ceux qui purent

s'en procurer un exemplaire; ce qui était alors très-difficile. Diderot, qui craignait également le clergé et le parlement, deux corps implacables dans leur haine comme dans leurs vengeances, avait eu la prudence de faire traduire ce Dialogue en italien. C'est même dans cette langue, et avec le français en regard, qu'il fut d'abord imprimé; il y joignit encore un Avertissement dans lequel, pour mieux donner le change au lecteur, il parle de l'original comme d'une traduction d'un ouvrage posthume de *Crudeli*, célèbre poète italien. Cette première édition est assez rare, du moins à Paris, où ces sortes de livres entraient difficilement et ne pénétraient, pour ainsi dire, que par insensible transpiration. L'auteur de la version italienne de ce Dialogue le fit précéder des *Pensées philosophiques*, traduites aussi dans cette même langue.

La réunion de ces deux ouvrages dans le même volume, la ressemblance des matières qu'on y agite, l'esprit philosophique qu'on remarque dans l'examen des différentes questions qui y sont liées, l'identité des résultats auxquels on arrive par cette discussion, le style également vif, précis et clair dont ces deux ouvrages sont écrits; tous ces divers points de conformité, très-faciles à observer pour celui qui lit avec quelque attention, et qui juge sainement de ce qu'il a bien étudié, auraient suffi pour indiquer le véritable auteur du Dialogue. Mais, heureusement pour les philosophes, que leurs détracteurs et leurs ennemis sont en général fort ignorants, et manquent surtout

de cette espèce d'instinct qui leur serait si nécessaire pour éventer en quelque sorte une impiété, c'est-à-dire une opinion contraire aux préjugés reçus, partout où elle se trouve, et au travers même du voile le plus épais !

Les différents morceaux qui composent le recueil dont le Dialogue de Diderot fait partie, ont été choisis par un homme de lettres qui, par cette paresse invincible qu'une longue et constante habitude a transformée chez lui en un besoin impérieux, n'a pas même pu s'assujétir à en diriger l'impression. Le soin de cette édition, dont ses anciennes liaisons avec Diderot lui faisaient un devoir de se charger, a été confié à un de ces écrivains obscurs [1], ignorés dans la république des lettres, et qui, sans goût, sans style, sans idées, y traînent publiquement un nom ridicule ou avili. Cet homme qui s'est exercé dans plusieurs genres de littérature [2], mais à qui la nature, avare de ses dons, n'a accordé que ce talent commun avec lequel on reste nécessairement au dessous du médiocre dans les sciences ou dans les arts, voulant sans doute,

[1] L'abbé de Vauxelles.

[2] Il a fait des Sermons, des Panégyriques, des Oraisons funèbres, et depuis peu il s'est associé avec frère La Harpe et le professeur Fontanes, pour la rédaction du *Conciliateur*. Cette association subite de trois littérateurs qui se connaissent trop bien pour s'aimer, et surtout pour s'estimer, étonne par sa bizarrerie. Quand on lit ces trois noms inscrits à la tête du même ouvrage, on se rappelle ce vers du poète inimitable :

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat.

comme ce fougueux délateur dont parle Tacite dans ses histoires, *ut magnis inimicitiis claresceret*, s'illustrer par de grandes haines, a mis au devant du Dialogue de Diderot une courte préface qui, à l'exception de quelques lignes où il parle de faits trop publics pour qu'il ait osé les taire ou les altérer, n'est partout qu'un tissu de mensonges impudents, débités avec cette audace et cette effronterie qui ne peuvent en imposer qu'à ceux dont il n'est pas connu. Il ne dit pas expressément, mais il voudrait faire croire qu'il a vécu avec Diderot dans cette intimité qui permet et qui nécessite le plus entier abandon de tous les petits secrets, de tous les mouvements, de toutes les petites faiblesses de l'ame. Or, quoique Diderot, souvent dominé par son imagination vive et forte, vît quelquefois les divers phénomènes du monde physique et du monde moral, non pas tels qu'ils existaient en nature, mais tels qu'ils se passaient dans sa tête; quoique, par l'effet nécessaire de la même cause, il ait en général assez mal connu le monde et les hommes; quoiqu'il ait presque toujours été la dupe de ceux qui ont su l'attirer avec quelque art dans les piéges qu'ils tendaient sans cesse à son ame naturellement ouverte et confiante; je puis assurer que l'abbé de Vauxelles, auteur de la préface dont il est question, ne lui a jamais inspiré que de la défiance et de l'éloignement; il n'en parlait même que de ce ton de dénigrement qui est bien voisin du mépris. Et quel autre jugement pouvait-il porter en

effet de cet homme sans caractère, sans autre règle de conduite que les circonstances, son intérêt et ses passions? de cet homme inquiet, chancelant dans sa foi comme dans son incrédulité; passant alternativement de l'école des philosophes dans le tripot des fanatiques, et de ce tripot de brouillons et d'intrigants, dans l'école des philosophes? de cet homme enfin, chassé ignominieusement

Turpius ejicitur quam non admittitur hospes,

de la société de mademoiselle De Lespinasse et de celle de D'Alembert pour un de ces tours ou plutôt un de ces délits qui peignent d'un seul trait la profonde immoralité d'un homme; un de ces délits du genre de ceux contre lesquels les lois civiles des peuples policés ne prononcent aucune peine, mais dont l'opinion publique, plus sévère, plus redoutable que tous les tribunaux, fait justice et punit l'auteur par le plus froid mépris?

Voici cette anecdote dont je tiens tous les détails de D'Alembert même. En confirmant l'idée générale que je viens de donner du caractère de l'abbé de Vauxelles, elle en marque mieux certaines nuances distinctives; et, ce qui n'est pas moins utile pour déterminer avec exactitude le degré de confiance qu'on doit aux divers témoignages que ce juge très-suspect rend des personnes et des choses, elle le montre en action sur la grande scène du monde, et appliquant, avec moins d'art que d'audace, la pratique à sa théorie.

Ce prêtre devait prêcher dans je ne sais plus quelle

église ou quel couvent, un sermon qu'il avait beaucoup travaillé. Comme il est naturellement étourdi, inconsidéré, et qu'il ne connaît la vraie mesure de rien, il avait inséré dans ce sermon une déclamation très-vive et très-déplacée contre la philosophie et les philosophes, dont, à cette époque, il était ou feignait du moins d'être un des disciples les plus zélés. Mademoiselle De Lespinasse, chez laquelle D'Alembert demeurait alors, réunissait dans sa société plusieurs hommes de lettres, la plupart amis de ce grand géomètre, et qui jouissaient d'une réputation méritée.

L'abbé de Vauxelles y était reçu non comme littérateur, encore moins comme savant, mais comme un homme qui sous une robe suspecte aux philosophes, osait du moins se montrer tolérant, et penser même avec liberté. Fort occupé de son sermon, incertain du jugement que D'Alembert et son amie en porteraient, et jaloux d'obtenir leur suffrage qui lui assurait celui de beaucoup d'autres, il leur en fait lecture. Mademoiselle De Lespinasse et D'Alembert, un peu étonnés de trouver dans ce sermon une invective violente contre ces mêmes hommes qui faisaient la douceur et l'agrément de leur société; frappés l'un et l'autre de l'extrême inconvenance de cette diatribe, font sentir à l'abbé de Vauxelles combien elle était déplacée dans sa bouche, et l'injustice, l'ingratitude même qu'il y avait à décrier, à calomnier publiquement des hommes dont il pouvait d'ailleurs ne pas approuver les opinions, mais dont il ne connaissait

que des actions honnêtes, et qui ne lui avaient jamais donné que des avis utiles et de bons exemples. D'Alembert lui indique même le tour qu'il devait prendre pour parler en orateur chrétien, et même éloquent, contre la philosophie, sans blesser les philosophes et sans se compromettre avec le clergé. L'abbé de Vauxelles convient de la justesse de ces observations, reconnaît qu'un zèle inconsidéré l'a emporté au-delà de la limite, promet de supprimer tout ce morceau, de l'écrire dans un autre esprit, et de suivre exactement la route que D'Alembert venait de lui tracer. Quelques jours après il prêche son sermon. Soit que cette faute de l'abbé de Vauxelles eût aux yeux de mademoiselle De Lespinasse un caractère trop réfléchi pour qu'elle pût la regarder comme une faute d'indiscrétion, une étourderie pure et simple; soit que, persuadée avec raison qu'il est un âge auquel l'homme n'est plus susceptible d'être modifié, et où, bon ou méchant, il faut nécessairement qu'il reste tel toute sa vie, elle n'eût pas beaucoup de foi aux conversions; il est certain que celle de l'abbé de Vauxelles fut trop subite pour laisser sans quelque défiance une femme à qui un long usage du monde et l'habitude d'observer avaient donné, comme à mademoiselle De Lespinasse, une grande connaissance des hommes. Elle voulut donc s'assurer que les changements demandés et convenus avaient été faits; et sans confier son projet à D'Alembert, elle pria un de leurs amis communs, instruit de ce qui s'était passé, d'aller entendre le

sermon en question; mais de se placer de manière que l'orateur ne pût l'apercevoir. L'événement justifia ses soupçons. Elle apprit le jour même que, par un raffinement de fausseté et de perfidie, l'abbé n'avait pas retranché une ligne de sa *Philippique*. Justement indignée de cette mauvaise foi, elle consigna aussitôt à sa porte l'abbé de Vauxelles, lui fit écrire par D'Alembert de ne jamais se présenter chez elle, et exigea même de cet ami, dont elle connaissait d'ailleurs le caractère facile et faible, qu'il ne le recevrait jamais chez lui, s'il avait l'impudence d'y revenir. L'abbé de Vauxelles, qui voulait éviter l'éclat d'une rupture dont la cause le montrait sous un jour odieux, ne négligea rien pour calmer le ressentiment de mademoiselle De Lespinasse; mais elle fut inflexible, et ne voulut jamais revoir un homme qu'elle ne pouvait plus estimer. C'est néanmoins ce même homme qui ose aujourd'hui reprocher à Diderot de *s'être laissé débaucher*[1] *à la manie de l'athéisme*.

En examinant un moment ici, dans l'hypothèse que la croyance d'un régulateur universel est en général le meilleur garant que l'on puisse avoir de la probité d'un homme; en supposant que ce dogme soit un principe réprimant, un frein que l'*enfant robuste* de

[1] Un homme qui se *laisse débaucher à une manie!* Toute cette Préface est écrite de ce style incorrect, trivial et de mauvais goût; mais ce défaut si choquant est ici celui qui blesse le moins. Ce qui révolte, ce qui indigne, c'est l'impudence avec laquelle il accumule mensonges sur mensonges, et dénature le petit nombre de faits qu'il n'invente pas.

Hobbes[1] blanchit quelquefois d'écume, mais qu'il ne brise pas; je demande ce que l'abbé de Vauxelles aurait fait de plus s'il eut été athée? Je ferai la même question sur Rousseau : qu'on juge par la teneur entière de la vie de cet *adorateur*[2] *soumis de la Providence et son panégyriste sublime*, *de cet homme qui cultiva en lui le sentiment religieux naturel à toute ame sensible;* qu'on juge, dis-je, par cet exemple, de ce que tant de vains déclamateurs, parmi lesquels on peut compter ce même Rousseau, ont écrit de l'*Importance des opinions religieuses*, et de la force qu'elles donnent, selon eux, au législateur pour comprimer, effrayer la méchanceté puissante, et assurer un appui, une consolation à la vertu malheureuse; en un mot qu'on suive, dans ses écrits comme dans ses discours et ses actions, l'auteur des *Confessions*, ce défenseur zélé de l'immortalité de l'ame[3], de l'existence et de la providence de Dieu, et qu'on se demande (en raisonnant toujours dans l'hypothèse de ceux qui pensent qu'il est impossible d'être honnête homme sans religion) ce que l'athéisme aurait ajouté de plus à la perversité réfléchie et calculée de cet

[1] *Malus, puer robustus.* Définition sublime dont l'exactitude et l'extrême précision suffiraient seules pour prouver la profondeur des conceptions de Hobbes et l'étendue de son esprit.

[2] C'est ainsi que l'abbé de Vauxelles parle de Rousseau, ce sont les propres termes dont il se sert. (Voyez dans les *Opuscules philosophiques et littéraires* dont il est l'éditeur, la Notice sur Didérot, page 66.)

[3] Voyez, entre plusieurs autres endroits de ses ouvrages, la première partie de *la Profession de foi du vicaire savoyard.*

homme, un des plus malheureusement nés qu'il y ait jamais eu..... C'est qu'en effet, et l'expérience constante de tous les temps le prouve, ce n'est pas seulement *en Dieu* qu'il faut que le méchant croie, c'est *au diable*, et surtout au *bourreau* [1].

Je crois devoir observer encore qu'il faut compter parmi ces assertions fausses que l'abbé de Vauxelles s'est permises pour déprécier Diderot et le rendre ridicule, ce qu'il dit de sa *maladie habituelle de disserter contre Dieu.* J'ai passé avec ce philosophe les vingt-huit dernières années de sa vie; je le voyais presque tous les jours, soit chez lui, soit dans les différentes sociétés qui nous étaient communes : c'en est assez, je pense, pour bien connaître un homme, d'ailleurs très-facile à pénétrer, et dont le cœur simple et franc était, pour ainsi dire, ouvert de toutes parts : et je puis assurer que pendant tout ce temps, qui s'est écoulé si rapidement, mais dont la plupart des moments, marqués pour moi par des circonstances importantes sous divers rapports, sont encore présents à ma mémoire, le hasard n'a pas ramené deux fois dans ces entretiens libres et vraiment philosophiques, qui ont fait si souvent les délices de nos promenades champêtres, la question de l'existence de Dieu. Quoique Diderot regardât avec le sage Dumarsais, l'idée de Dieu,

[1] Cette idée est fort juste; mais elle pourrait être exprimée avec plus de modération : il n'en est pas moins certain que la crainte des supplices arrête plus de criminels que la crainte de Dieu; voilà pourquoi dans un état bien gouverné les lois ne peuvent s'exécuter avec trop de rigueur. B.

quand cette idée était mal comprise, comme une des plus dangereuses qui puissent entrer dans l'esprit humain; quoique dans l'occasion il s'en expliquât même très-nettement, je n'ai point vu d'homme à qui il fût plus indifférent qu'on eût sur ce point, et sur quelque matière que ce fût, des opinions conformes ou contraires aux siennes.

Comme il est bien difficile de creuser jusqu'à une certaine profondeur plusieurs questions de politique, de morale et de philosophie spéculative, sans rencontrer, sans toucher dans quelque point celle de l'existence de Dieu, laquelle même, pour l'observer incidemment, tient aux problèmes les plus importants et peut-être les plus difficiles de l'astronomie physique et de la géométrie; lorsque ce cas arrivait, comme en effet il s'offre assez fréquemment à des philosophes rassemblés qui s'entretiennent librement sur toutes sortes de sujets, c'est alors que Diderot, se détournant un moment de l'objet principal et direct de la discussion, jetait, en passant, sur l'Histoire sacrée, quelques-uns de ces mots profonds qui laissent dans l'esprit de longues traces de lumière, et dont on peut dire ce qu'on a dit énergiquement des projets d'un ministre encore célèbre, qu'ils montrent un homme qui avait un grand champ de vision. C'est donc bien mal connaître Diderot, et le peindre peu ressemblant, que de le représenter à cet égard dévoré du zèle ardent du prosélytisme. Cette ridicule *manie*, quel qu'en soit l'objet, est en général la caractéris-

tique de ces hommes faibles, dont *l'ame ne branle qu'à crédit*, comme dit Montaigne, et qui n'ayant guère d'autre religion ou d'autre philosophie que celle de leur petite société, sont chrétiens, déistes ou athées sur parole, et jugent de la vérité ou de la fausseté d'un système ou d'un principe spéculatif par le nombre de ceux qui l'adoptent ou qui le rejettent, *optima rati ea quæ magno assensu recepta sunt.* Voilà les hommes qui ont nécessairement un grand intérêt à propager leur doctrine, et à faire des prosélytes : mais un philosophe instruit, accoutumé à considérer attentivement les objets sous toutes leurs faces, dans tous leurs rapports, et qui ne forme son opinion qu'après un examen sévère et impartial des preuves qu'on peut alléguer pour et contre, expose avec précision et clarté le résultat de ses méditations, et abandonne à ceux qui l'écoutent ou qui le lisent le jugement de ses conjectures, de ses pensées et de ses raisonnements. Attentif aux progrès des lumières, dont il suit d'un œil curieux tous les effets, à travers cette foule de siècles projetés les uns sur les autres, il voit les époques mêmes où l'ignorance, le fanatisme et la superstition ont exercé avec le plus de fureur leurs ravages destructeurs, marquées dans l'histoire des sciences par des pas d'hommes. Mais malgré tout ce qu'on peut raisonnablement attendre de la perfectibilité de l'entendement-humain; en reculant même, par la pensée, à une distance indéfinie, la borne où nos connaissances peuvent être portées par

le secours de cet instrument, ou comme Bacon l'appelle, de cet organe universel des sciences; on ne peut se dissimuler qu'il y a dans chacune des points absolument inaccessibles aux esprits vulgaires, partout si communs. C'est de ces points qu'il faut dire, *piscis hic non est omnium.*

Mais en supposant que Diderot fût en effet très-occupé du soin de propager ses opinions, et qu'il crût devoir jeter dans quelques bons esprits les germes féconds de ces vérités qu'il a déduites dans ses deux Dialogues, de *l'Observation des phénomènes du corps vivant*, et de *la Connaissance de l'homme physique :* certes ce n'est pas l'abbé de Vauxelles qu'il eût voulu initier à cette philosophie. Il aurait sans doute choisi pour disciples des hommes auxquels ces matières ne fussent pas tout-à-fait étrangères, et qui en entendissent au moins la langue. En effet, pour saisir, pour embrasser dans toutes ses conséquences le système de l'athéisme, pour suivre avec succès les idées de ceux qui ont fondé sur cette base leur philosophie rationnelle; pour s'instruire à leur école, il faut avoir beaucoup étudié, beaucoup réfléchi; il faut joindre à des connaissances très-diverses et bien ordonnées, une logique exacte, un jugement sain, l'art de généraliser ses idées, et une certaine force, une certaine étendue de tête peut-être aussi rare qu'un esprit juste. L'abbé de Vauxelles (et Diderot l'avait encore bien jugé à cet égard) n'a rien de tout cela. Il est même difficile d'être plus superficiel. Quoi-

qu'il parle beaucoup, et avec cette assurance et cette malheureuse facilité que donne une mémoire exercée, il suffit de s'entretenir deux ou trois fois avec lui sur quelque objet de littérature, de science ou d'art, pour se convaincre qu'il ne sait rien, qu'il n'a pas une idée à lui; qu'aucune de celles qu'il a puisées dans la conversation des savants et des gens de lettres, avec lesquels il s'est quelquefois trouvé, n'a pénétré chez lui à une certaine profondeur; et que dans ses discours, comme dans ses écrits, il ne fait que débiter, de ce ton monotone dont il prononçait ses sermons, ou traduire dans son style lâche, incorrect et de mauvais goût,

Tout ce qu'il a jadis entendu dire [1].

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE.

Le *Supplément au Voyage de Bougainville* est le second ouvrage de Diderot imprimé dans le recueil publié par l'abbé de Vauxelles. Il y a joint, par forme de *post-scriptum*, une lettre à *l'éditeur*, écrite de ce style trivial [2] et bas qu'on oserait à peine se permettre dans les entretiens les plus libres et les plus familiers de l'amitié. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est le jugement qu'il porte de cet ouvrage de Diderot;

[1] La mémoire de l'abbé de Vauxelles est surtout chargée d'anecdotes, la plupart fausses ou usées; et ces contes, qu'il a recueillis sans goût et qu'il narre sans grâce, forment même le plus grand fonds de ses idées.

[2] J'observe ici que ce style est celui de sa conversation. Il écrit précisément comme il parle.

jugement d'autant plus insignifiant que le critique n'a aucune des connaissances nécessaires pour sentir le mérite de cet écrit qui a bien plus de profondeur que l'espèce d'abandon et de *desinvolture* qui y règne ne le fait supposer. C'est dans cette lettre, qu'il faut lire pour savoir jusqu'où le sot orgueil et l'ignorance absolue des choses dont on veut parler, peuvent porter l'incohérence des idées, l'absurdité du raisonnement et la témérité des assertions, que l'auteur dit expressément que Diderot était le *raisonneur le plus débridé, le plus à la houzarde; qu'il avait de l'esprit toutes les fois qu'il perdait la tête; et que quand il l'avait bien perdue, c'était alors qu'il excellait, qu'il était éloquent, varié, plein d'images, etc.*; c'est dans cette lettre, dont chaque ligne porte l'empreinte la plus marquée d'un esprit étroit et faux, que l'abbé de Vauxelles semble accuser Diderot d'une espèce de profanation, et lui reproche indirectement d'avoir *osé mêler* aux idylles de Gessner [1] deux de ses Dialogues, *et qui y ressemblent*, dit-il, *à deux Satyres arrivant parmi des Nymphes* [2]. C'est ainsi qu'il

[1] *Les deux Amis de Bourbonne* ne sont point en dialogue; c'est tout simplement un conte dont le fond est même vrai. Cette méprise, qu'il était si facile d'éviter, est une nouvelle preuve que l'abbé de Vauxelles n'a lu ni ce conte, ni l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. Voyez la note suivante.

[2] Cette comparaison ridicule ne confirme pas seulement le vieil adage, *comparaison n'est pas raison* : elle prouve encore que l'abbé de Vauxelles n'a lu aucun des deux Dialogues dont il parle; car je connais peu de livres dont le sujet soit plus grave, plus philosophique

caractérise l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, dialogue d'un naturel et d'une vérité qui charment tout lecteur qui a quelque goût; production qui est à la fois d'un penseur profond et d'un écrivain éloquent; ouvrage enfin qui, pour la forme, comme pour le

que l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, et où l'on agite des questions plus difficiles et d'un intérêt plus général et plus direct que celles dont Diderot s'est proposé l'examen et la solution dans cet excellent Dialogue. Il faut n'avoir absolument aucune idée des objets dont on veut indiquer les rapports, pour comparer cet Entretien et le conte des *deux Amis de Bourbonne*, imprimés à la tête des *Idylles* de Gessner, à *deux Satyres arrivant parmi des Nymphes.*

Il y a d'ailleurs un fait que l'abbé de Vauxelles ignore, qui ne le guérira pas, sans doute, de la fureur de parler sans cesse de ce qu'il ne sait pas, mais qui lui expliquera du moins pourquoi les deux opuscules de Diderot, qu'il appelle *deux Satyres*, se trouvent parmi *les Nymphes* de Gessner.

C'est que c'est Gessner lui-même qui, préparant une nouvelle édition de ses Œuvres, écrivit à Diderot une lettre remplie de témoignages d'estime et de respect, dans laquelle il lui demandait avec instance, et comme une grâce qu'il desirait plus qu'il n'osait l'espérer, quelques-uns de ses manuscrits pour en orner cette nouvelle édition de ses *Idylles*, et la rendre plus digne des regards et de l'attention du public.

Diderot, qui venait d'achever l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, et qui n'avait d'ailleurs dans son portefeuille rien d'assez terminé pour le livrer à l'impression, fit copier ce Dialogue auquel il joignit *les deux Amis de Bourbonne*, conte, et remit le tout à celui que Gessner avait chargé de cette petite négociation. On croira sans peine que ce philosophe ne se dissimula pas l'étrange disparate qu'offriraient ces deux opuscules joints aux *Idylles* de Gessner; mais cette disconvenance ne l'arrêta pas : et le desir de faire quelque chose qui fût agréable à un homme qui jouissait, dans sa patrie et chez les étrangers, d'une réputation méritée, l'emporta sur des considérations que Diderot n'aurait certainement pas négligées dans une autre circonstance.

fond des idées, n'a de modèle dans aucune langue connue, et qui laisse bien loin derrière lui tous les dialogues de Platon, de Lucien, de Fontenelle et de Voltaire même; c'est dans cette lettre que l'abbé de Vauxelles appelle le *Supplément au Voyage de Bougainville*, une SANS CULOTTERIE, une *joyeuseté du philosophe*, qu'il faut imprimer afin que *le public sache quel a été le véritable instituteur de la* SANS CULOTTERIE, *dont le nom digne de la chose n'a été trouvé qu'après elle;* enfin c'est dans cette lettre que ce misérable folliculaire a l'impudence de dire que *Diderot a appris aux Chaumette et aux Hébert à déclamer contre les trois maîtres du genre humain, le grand ouvrier, les magistrats et les prêtres*. Je reconnais ces trois maîtres vraiment respectables aux yeux des bons citoyens, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions sur des objets purement spéculatifs; j'environne surtout de mon amour les magistrats, lorsqu'ils sont justes, humains, éclairés, tolérants, et que, donnant à tous le précepte et l'exemple du respect et de l'obéissance aux lois, sans préjugés, sans passions, comme elles, ils remplissent avec une exactitude scrupuleuse les devoirs de leur état. Ce n'est certainement pas contre ces magistrats, aussi utiles qu'ils sont rares, que Diderot s'est élevé avec force : et si, parmi les différentes causes qui entraînent nécessairement et avec violence la dissolution d'un corps politique, il a indiqué, comme une des plus actives, les mauvaises mœurs de ces hommes qui, placés par le hasard de

leur naissance au timon de l'État[1], ou siégeant dans les tribunaux, déshonorent les augustes fonctions qui leur sont confiées; si, après avoir révélé l'affreux secret de leur vie publique et privée, il les a montrés chargés de la haine et du juste mépris de leurs concitoyens, il a eu raison; il a exercé cette censure qui appartient exclusivement à tous les gens de bien, qui ajoutée aux motifs, d'ailleurs si puissants, que l'homme a d'être bon, leur donne un nouveau poids, une nouvelle énergie, et qui, si l'on en excepte quelques individus bien corrompus, bien profondément pervers, pour lesquels il n'est point de frein assez fort, et qui ne voient même dans le supplice ignominieux qui les attend, qu'une maladie qu'ils ont de plus que les autres hommes, peut dans un bon système de législation, être pour tous les citoyens, considérés en général, un principe réprimant aussi efficace que la sanction de la loi.

On ne réfléchit point assez combien ce que nous sommes pendant le cours de notre vie, dépend, outre ce que notre constitution physique peut ajouter à une infinité de causes, du siècle, du pays et de l'époque où le hasard nous fait naître, des circonstances où il nous place, de notre première éducation, de nos premières lectures, et surtout des opinions religieuses et philosophiques que nous trouvons établies ou combattues, au moment où un sentiment bien prononcé

[1] *Nam generari et nasci a principibus, fortuitum nec ultra estimatur* TACIT. *Hist.*

de nos forces nous presse d'en faire usage. Il n'a peut-être manqué au fameux Arnauld, pour être déiste, sceptique ou athée, que de naître dans un pays et dans un temps où il n'y eût ni protestants, ni jansénistes, ni molinistes. Lorsqu'on lit la vie de ce théologien, qui a écrit tant de volumes de controverse, et dont, à l'exception des *Éléments de géométrie* qu'on lui attribue, et qui sont fort bons pour le temps, il ne reste pas aujourd'hui vingt pages qu'un homme de sens puisse lire sans dégoût; lorsqu'on voit son esprit inquiet et remuant; le desir, le besoin qu'il avait de faire parler de lui, de se distinguer par quelque opinion particulière, et de devenir *chef de parti;* on sent qu'il n'aurait jamais pu s'accommoder d'une vie paisible, solitaire, uniquement consacrée à la recherche de la vérité, et attendre tranquillement que la gloire vînt le chercher au fond de sa retraite et le tirer de sa douce obscurité. Il aurait fallu nécessairement que l'activité prodigieuse de sa tête, que la subtilité de son esprit se portât, s'exerçât sur quelque objet digne de l'occuper tout entier : et ne trouvant point de secte à étendre, point de principes à détruire ou à établir, point de rivaux à éclipser, point de puissance à braver, en un mot, rien qui fût propre à faire briller ses talents, et à mettre en jeu les différentes passions dont il était sans cesse agité; il aurait vraisemblablement choisi pour objet de ses méditations un sujet qui répondît par son importance et sa difficulté à l'énergie de ses facultés intellec-

tuelles, tel que l'existence, la nature et les propriétés de l'être universel; et qui sait où il se serait arrêté? Prenons présentement les plus grands philosophes de ce siècle, et transportons-les dans celui d'Abélard, de saint Thomas d'Aquin, d'Alexandre, de Hales, d'Albert le Grand, de Durand, de Saint Porcien, de Scot, de Descartes, de Leibnitz même à certains égards; et nous les verrons s'occuper gravement à disputer sur les quiddités, sur les catégories, sur l'universel de la part, de la chose, sur la trinité, sur le concours médiat et immédiat, sur la prédétermination physique, sur les formes substantielles, sur les tourbillons, sur les idées innées, sur les monades, sur l'harmonie préétablie, etc., etc., et à raisonner sur toutes ces sottises avec autant d'esprit et de profondeur que nous en trouvons aujourd'hui dans les excellents ouvrages qu'ils ont publiés sur les divers objets des connaissances humaines.

Un de ces écrivains très-rares dans tous les temps, qui dans un siècle et chez un peuple où personne ne s'était encore occupé de l'étude de la nature, en a écrit l'histoire d'un style qui égale presque toujours la grandeur des objets qu'elle offrait à son examen, Pline enfin, qu'il suffit de nommer pour réveiller dans l'esprit des lecteurs instruits une foule d'idées profondes rendues avec cette énergique précision qui caractérise toutes les grandes pensées, et qu'on remarque dans l'ordre et le choix des mots qui en sont l'expression; Pline, dis-je, a jeté dans son livre une

idée dont une longue expérience prouve la vérité, et qui, généralisée, conduit à un résultat très-philosophique; c'est que, pour que la vertu sortît avec son plein et entier effet, le choix du temps et de la circonstance où elle se montrait n'était nullement indifférent, *etenim plurimum refert, in quæ cujusque virtus tempora inciderit*. Il en est de même de tous les talents, de toutes les qualités extraordinaires, et particulièrement des hommes qui ont reçu de la nature un génie propre à la culture et au perfectionnement des sciences. Il est très-important que le siècle où ces grands phénomènes paraissent, soit celui où ils doivent être bien observés, bien jugés; en un mot un *siècle philosophe*.

Je dis un *siècle philosophe;* car il ne faut pas ici se faire illusion. Pour donner ce nom à tel ou tel siècle, il ne s'agit pas seulement d'y voir fleurir les sciences et les arts, et de trouver dans son histoire une longue suite d'hommes célèbres : ces avantages que je ne prétends ni exclure ni affaiblir, feront, si l'on veut, un siècle brillant, imposant même par la masse énorme de lumières, de connaissances et de savoir qu'il présentera de toutes parts, mais non pas un *siècle philosophe*.

Sans une observation exacte et constante de la nature; sans cette espèce de pressentiment et cette finesse d'instinct qui font deviner sa marche au moment même où elle semble affecter de la cacher avec le plus de soin; sans l'étendue d'esprit nécessaire pour généra-

liser ses idées, et enchaîner entre eux des phénomènes toujours aussi obscurs et inutiles, considérés séparément, que lumineux et féconds quand ils sont liés au tout dont ils font partie; sans le talent presque aussi rare d'en découvrir les rapports quelquefois très éloignés, d'en indiquer les causes souvent identiques, de les constater par des expériences extérieures faites avec autant de précision qu'imaginées avéc sagacité; sans une manière particulière d'envisager les objets, de présenter les faits, de les combiner, d'en tirer des résultats; sans l'art de saisir dans les choses les plus communes le côté qui peut donner lieu à des réflexions profondes, de choisir pour sujet de ses méditations des questions utiles et dont la solution importe à l'humanité; de traiter les matières les plus abstraites et les plus épineuses avec agrément, élégance et clarté; de les dépouiller surtout de cet appareil scientifique qui en interdit la lecture à cette partie du genre humain dont la vue seule fait éprouver dans tous les âges la plus douce émotion, et qu'une éducation plus cultivée rendrait plus heureuse et plus intéressante encore; en un mot, sans toutes ces qualités réunies il n'y a point de philosophie : lorsqu'elles forment l'esprit général, le caractère dominant et la manière d'être habituelle d'une société de savants dans une certaine époque de l'histoire, et qu'on en retrouve même des traces dans des ouvrages qui en sont le moins susceptibles par leur nature, et dont les auteurs ne tiennent pas d'ailleurs un rang distingué

dans les lettres; enfin lorsque, par un effet nécessaire de la communication des lumières et des progrès de la raison, ces qualités influent évidemment sur la manière de voir, de penser, de juger et d'agir de tout un peuple, et sont en quelque façon devenues nationales; le siècle où tous ces phénomènes s'opèrent, peut seul être regardé comme un *siècle philosophe*. (C'est celui de 1700.)

Je ne décide rien, mais on me permettra de demander si le siècle précédent qu'on appelle communément le grand siècle (celui de 1600), offre ce spectacle à ceux qui en étudient sans préjugés le génie, les productions et les événements. On y trouve certainement d'excellents poètes, des orateurs illustres, des théologiens très-subtils, des savants du premier ordre en tout genre, et même quelques philosophes profonds; mais si parmi tant d'auteurs fameux on peut en compter six qui aient, si j'ose m'exprimer ainsi, cette espèce d'accent ou de dialecte philosophique que les grands écrivains de notre siècle ont su faire passer dans la langue commune, et qui nous donne à tant d'égards une supériorité si marquée sur les autres nations; on ne niera point, car c'est même un reproche qu'on nous fait, que la plupart des ouvrages même frivoles, publiés dans le *siècle philosophe* dont je parle, n'aient presque toujours une teinte particulière, un signe plus ou moins apparent qui les décèlent promptement à l'œil d'un lecteur attentif et instruit. C'est le lettré de la Chine que tout le

monde reconnaît à la manière dont il fait la révérence.

En généralisant cette observation, elle acquerrait encore un nouveau degré de certitude. En effet, chez tous les peuples on retrouve dans les ouvrages des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens même, des traces du goût national et de la science dominante. L'amour, la poésie, la musique, la peinture, l'érudition, la guerre, la magie, l'astrologie judiciaire, la philosophie scholastique, la controverse, l'économie politique, le commerce et la navigation, ont eu leur règne plus ou moins long dans chaque siècle et dans chaque pays, et forment presque autant d'époques distinctes dans l'histoire des différents peuples. Ouvrez Platon; lisez surtout sa *République* et ses Livres *des Lois;* et vous jugerez que la musique était alors, et long-temps encore après lui, l'art dominant chez les Athéniens, et même dans une grande partie de la Grèce. Il en parle sans cesse; il lui donne l'influence la plus forte sur les mœurs; il examine avec attention le caractère particulier de chaque mode. Il discute gravement les raisons qui doivent déterminer le législateur à préférer l'un à l'autre. Selon Damon, dont il adopte ici les idées, les innovations et les changements dans la musique s'étendaient jusqu'aux lois les plus importantes, et y donnaient de dangereuses atteintes. Il attribue même à certains sons le pouvoir de faire naître la bassesse de l'ame, l'insolence et les vertus contraires. Enfin il fait entrer dans la plupart des sujets qu'il traite, des com-

paraisons ou des raisonnements, empruntés des rapports et des proportions harmoniques.

Voyez, dans le Dialogue de Plutarque, sur la musique, avec quel soin les Grecs cultivaient cet art enchanteur, et l'importance qu'ils attachaient à la conservation du caractère simple et grave de certains modes. Ils croyaient qu'on pouvait former par ce moyen le cœur des jeunes gens en y introduisant une sorte d'harmonie qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien, ajoute Plutarque, n'étant plus utile que la musique pour exciter en tout temps à toutes sortes d'actions vertueuses, et principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Il se plaint à ce sujet que de son temps la musique était parvenue à un tel excès de corruption, qu'on y avait perdu la pratique et même le souvenir de celle qui servait à régler les mœurs.

A Rome, du temps de Cicéron, l'éloquence était l'art national par excellence, parce que sans elle un citoyen pris dans l'ordre du peuple ou des nobles, n'était rien, et que c'était le moyen le plus sûr, et peut-être même le seul d'obtenir la considération publique, et d'avoir une grande autorité dans le sénat. Depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, les disputes théologiques ont occupé, échauffé, divisé tous les esprits; ce fut une épidémie générale dans l'État, et qui porta ses ravages jusque sur le trône. On vit même plusieurs empereurs oublier la dignité et les devoirs de leur rang,

pour s'occuper de questions oiseuses, et, s'abaissant au rôle de controversistes, proposer des points de foi à leur clergé et à leur peuple. Du temps d'*Odin*, la guerre était la passion dominante des Scandinaves, comme on le voit par l'*Edda;* et les poésies erses prouvent que c'était aussi celle des montagnards d'Écosse. Quelquefois la préférence qu'un peuple donne à tel art ou à telle science est une pure affaire de géographie, un effet naturel de sa position et de ses besoins, comme chez les Anglais. Il est certain qu'ils ont dû, et qu'ils doivent nécessairement s'occuper beaucoup de marine. Aussi la nomenclature de cette science est-elle plus étendue, plus complète chez eux que dans les autres pays; et les expressions et les comparaisons qui en sont empruntées, plus communes dans la conversation et les ouvrages d'esprit. Les Français ont eu leurs paladins, leurs chevaliers de la table ronde qui ont passé comme un torrent, mais en laissant après eux des mœurs plus douces, et cette foule de romans d'amour et de chevalerie qu'on ne lit plus à présent, et qui étaient l'aurore de ce sentiment d'honneur, de cet esprit de galanterie qui règne aujourd'hui parmi nous, et qui, en rendant la condition des femmes meilleure et leur état dans la société plus favorable à la sorte d'influence que donne nécessairement l'empire irrésistible de la beauté, a rendu les hommes plus sensibles, et par conséquent plus heureux.

Le siècle dernier, *celui de* 1600, était celui de la

poésie, de l'éloquence, des beaux-arts, en général de tout ce qui demande une imagination un peu exaltée :

Siècle de grands talents bien plus que de lumière ;[1]

comme le caractérise très-bien Voltaire. Les mathématiques ont eu aussi leur règne parmi nous. Maupertuis, qui était en même temps géomètre et bel esprit, leur avait donné cette espèce de vogue que tout ce qui est nouveau, bizarre même, est à peu près sûr d'obtenir en France. Les termes, les phrases destinées à exprimer avec plus de précision certains rapports numériques avaient passé dans la conversation, et, rendues en quelque sorte usuelles, les poètes mêmes ne craignaient pas de s'en servir : ils parlaient la langue du temps, ou plutôt du moment. Aujourd'hui ces mêmes sciences si austères, si graves, si abstraites, et auxquelles, par l'importance et la difficulté même des objets dont elles s'occupent, il convient si peu d'être une affaire de mode et d'engouement ; ces sciences si utiles, si nécessaires dans les arts, pour aider, selon l'expression de Bacon, les puissances de l'homme, et étendre son domaine sur la nature, sont devenues, ainsi que l'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'anatomie comparée, la médecine philosophique, et la philosophie purement expérimentale, les sciences dominantes, et celles qu'on cultive avec le plus de soin, d'exactitude et de succès ; ce qui est la preuve la plus certaine des progrès de la raison, et le moyen le plus sûr de perfec-

[1] VOLTAIRE, *Épître à Boileau, ou mon Testament*. B.

tionner l'entendement humain. Cette époque, la plus brillante et la plus mémorable dans l'histoire d'un peuple, distinguera notre siècle de tous ceux qui l'ont précédé. On l'appellera *le siècle philosophe*, et si quelque événement imprévu replonge jamais l'Europe dans les ténèbres de la barbarie, il servira de fanal à toutes les nations; et dissipant peu à peu la nuit profonde dont elles seront environnées, il leur tracera la route qu'elles doivent suivre dans la recherche de la vérité, et celle qu'il leur reste à parcourir pour reculer les limites des sciences dont l'utilité est généralement reconnue.

Lorsqu'on fait réflexion que pour donner à un siècle une grande impulsion, et y répandre une lumière qui se réfléchisse, qui s'étende en tous sens à de grandes distances, il suffit d'une douzaine d'hommes plus ou moins, on est d'abord un peu étonné que l'histoire, ce dépôt, souvent si affligeant, mais quelquefois instructif, des crimes, des erreurs et des sottises humaines, offre un si petit nombre de siècles qu'on puisse appeler avec raison des *siècles philosophes;* c'est qu'en effet les hommes destinés par la nature à faire la gloire et l'ornement de leur siècle, et à lui imprimer un caractère qui le fasse remarquer entre tous ceux qui l'ont précédé, sont très-rares dans tous les temps et chez tous les peuples. Cette extrême parcimonie, avec laquelle la nature avare distribue sans choix, sans dessein, sur différents points de la terre, et à des époques souvent très-

éloignées les unes des autres, les hommes doués de grands talents dans les divers genres qui sont l'objet des connaissances humaines, rend les droits de ces hommes extraordinaires à l'estime de leurs contemporains, plus légitimes, plus sacrés, et impose partout à ceux qu'un destin aveugle et irrésistible place au timon de l'État pour le bonheur ou le malheur des peuples qu'ils gouvernent, la nécessité d'accueillir, de protéger publiquement, par des distinctions flatteuses, les sciences, les lettres et les arts; et de donner les premiers, dans toute l'étendue de leur empire, l'exemple de la considération, j'ose même dire du respect que doit áu talent, à la science et au génie tout souverain assez éclairé, tout peuple assez avancé vers la civilisation pour connaître, pour sentir tout le prix du savoir et de l'instruction.

Que faut-il donc penser de ces princes, ennemis des lumières, mais habiles à cacher ce petit secret du trône, *arcanum imperii,* et qui, bien loin de favoriser par tous les moyens qui sont en leur pouvoir le progrès des sciences, et d'honorer ceux qui les cultivent avec succès, entendent assez mal l'intérêt de leur propre gloire, pour souffrir que des écrivains obscurs [1], sans connaissances, sans aucun

[1] Règle générale : partout où un journaliste peut, sans craindre d'entendre crier autour de lui, *haro sur le baudet*, imprimer et publier ces diatribes, ces satires remplies du fiel le plus âcre et le plus amer contre des gens de lettres, dont le nom seul réveille dans l'esprit d'un lecteur instruit tout ce qu'ils ont pensé, tout ce qu'ils ont dit ou écrit d'utile et de vrai; soyez sûrs que la police ne fait qu'obéir

goût, aucun sentiment du beau et du bon, insultent tous les jours avec effronterie dans leurs feuilles, la pâture des sots, les seuls hommes qui peuvent un

aux ordres secrets du maître qui craint et qui sait qu'il doit craindre l'influence que ces hommes ont sur l'opinion publique, espèce de tribunal qui est aussi une puissance dans l'État.

Des récompenses promises à ceux qui feront faire quelques pas à la science qu'ils cultivent, ne peuvent pas expier les torts d'un gouvernement qui caresse d'une main des hommes qu'il abandonne de l'autre aux bêtes. Ces prix offerts aux savants et aux gens de lettres peuvent sans doute faire illusion au vulgaire ignorant qui ne voit qu'un côté des objets; mais aux yeux de ceux qui ont ou plus de pénétration ou une plus longue expérience des choses de la vie, *quibus altior intellectus*, pour me servir de l'expression énergique de Tacite, ces divers encouragements auxquels, pour l'observer en passant, il conviendrait, comme à toutes les grandes choses, d'être annoncés avec une extrême simplicité, prouvent bien plus dans les princes qui les proposent, cet esprit de charlatanerie qu'ils portent en général jusque dans la manière dont ils font le bien, et le desir puéril d'étaler partout, même dans les occasions où il est le plus déplacé, le vain faste de la souveraineté, que des vues profondes et saines sur les moyens de perfectionner les sciences, les lettres et les arts.

Ce que je viens de dire, je le crois vrai, et par conséquent utile; mais ce qui ne l'est pas moins (et cet aveu je me plais à le faire), c'est que si dans les divers jugements que l'on porte de la conduite des hommes, dans certaines circonstances de leur vie, on est souvent obligé, pour ne point s'égarer, de se rappeler la maxime, *qui n'est que juste est dur;* c'est surtout lorsqu'il s'agit des actions des princes qu'elle doit servir de règle et de mesure. Il faut négliger dans cette recherche beaucoup de petits faits, de petits détails, de petits motifs connus ou secrets dont un examen rigoureux rendrait souvent, même dans les cas les plus favorables, le résultat total moins avantageux. Il en est à cet égard des rois précisément comme des enfants aux yeux desquels il est essentiel, pour exciter, pour soutenir en eux l'enthousiasme du beau et du bon, de se montrer touché de toutes les petites choses honnêtes et louables qu'ils disent et qu'ils font.

jour sauver de l'oubli le nom de ces princes? Je dis *les seuls hommes* : en effet, retranchez de l'histoire des deux derniers règnes une vingtaine à peu près d'hommes célèbres, et ces règnes, où brillent de toutes parts les monuments du génie de ces grands hommes; ces règnes dont ils ont fait seuls tout l'éclat, et qu'ils ont en quelque sorte entraînés avec eux à l'immortalité, seraient aujourd'hui presque aussi ignorés que si l'histoire n'en eût jamais parlé.

Au reste, cet intérêt que les princes qui n'ont pas perdu tout le soin de leur gloire, ont à honorer les arts, les sciences et les lettres, est, s'il se peut, encore plus pressant, plus impérieux pour ces hommes nouveaux qui, nés d'eux-mêmes, comme ce consul dont parle Tacite, *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus* [1] ne doivent qu'à eux seuls toute leur renommée. C'est surtout à ces êtres rares, que trop souvent le destin ne fait que montrer à la terre; à ces êtres également illustres, soit qu'ils fondent ou qu'ils renversent des empires, qu'il importe de voir leur nom et leurs actions transmis sur le marbre ou sur la toile à la postérité, ou consacrés par des écrivains éloquents, dignes de les célébrer. C'est en ce sens qu'Horace a dit dans ce style énergique et pittoresque qui donne de la couleur, de la vie aux pensées : « Il y a « eu des héros avant Agamemnon, mais ils sont tous « inconnus et plongés dans une nuit éternelle, sans « qu'on accorde une seule larme à leur mort, parce

[1] Tacit. *Annal.* Lib. XI, cap. XXI. B.

« qu'ils n'ont point eu un poète sacré qui les ait im-
« mortalisés. »

Un des objets que je me suis proposé dans ces Mémoires, c'est de donner une idée générale et sommaire des manuscrits de Diderot, et surtout de faire connaître, à l'aide d'une analyse exacte et raisonnée, ceux qui par l'importance de la matière, et par la manière dont elle y est discutée, m'ont paru mériter une attention particulière. Si aux notices précédentes dans lesquelles j'ai tâché d'atteindre ce but, on joint une lecture réfléchie des autres écrits posthumes de ce philosophe, et qui forment aujourd'hui une partie essentielle de ses œuvres, on aura avec assez de précision la mesure de l'utilité dont ces divers opuscules, la plupart d'un grand intérêt, et très-variés de style et de ton, peuvent être aux progrès du goût, des lumières et de la raison. Comme Diderot était très-communicatif, et que dans ses principes de morale pratique, le livre, le bronze, le tableau, l'estampe qu'il avait, était toujours à celui que cette possession pouvait rendre plus heureux que lui, ses manuscrits ont passé successivement dans différentes mains. S'il ne les eût lus et confiés qu'à des hommes éclairés, d'une prudence et d'une discrétion éprouvées et reconnues, ce choix, flatteur pour ceux qui en eussent été l'objet, n'aurait eu aucun inconvénient : mais comme il attachait en général peu d'importance à ses écrits, il les lisait et les prêtait indistinctement à ses amis, à des indifférents, à des étrangers même :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine.

Ceux-ci les faisaient copier, les emportaient ensuite dans leurs pays, et les répandaient sans scrupule, ne croyant pas devoir se montrer sur ce point plus discrets et plus réservés que l'auteur même ne l'avait été envers eux. C'est cette légèreté, cette insouciance que Diderot mettait à cet égard dans sa conduite qui lui attira de la part de mademoiselle De Lespinasse une petite tracasserie, et de celle de D'Alembert, à qui elle avait fait partager ses sollicitudes, des reproches dont cet ami ne prit pas assez de soin d'adoucir l'amertume, et qui causèrent à Diderot un violent chagrin. Se voyant dans l'alternative cruelle de se brouiller avec un ancien ami, ou de jeter en sa présence au feu deux ouvrages, le fruit d'études pénibles et de longues méditations, il prit le dernier parti; sacrifice que D'Alembert exigea impérieusement et qu'il obtint, mais qu'à la place de Diderot peut-être il n'eût pas fait.

Il est un âge où l'homme bon ou méchant est modifié pour le reste de sa vie, et où il demeure ce que la nature et l'éducation qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée, l'ont fait. Parvenu à cette époque de la vie plus ou moins avancée pour chaque homme, on ferait des efforts superflus pour se rendre meilleur ou pire que l'on n'est. La leçon que Diderot reçut dans cette circonstance, et dont il ne pouvait accuser que la publicité qu'il donnait lui-même à des ouvrages qui, par leur objet et surtout par la hardiesse avec laquelle ils étaient pensés et écrits, ne pouvaient plaire qu'à

des lecteurs philosophes très-rares dans chaque siècle; cette leçon, dis-je, quoique très-sévère et même un peu dure, le contrista, mais ne le rendit ni moins communicatif, ni plus difficile dans le choix de ceux auxquels il confiait le dépôt de ses pensées les plus secrètes et souvent même les plus profondes. J'apprenais tous les jours que plusieurs de ses manuscrits qui pouvaient compromettre son repos étaient connus, et que telles et telles femmes qui n'étaient pas d'ailleurs en état d'en entendre quatre pages, mais qui se croyaient fort savantes et presque des esprits forts, parce qu'elles recevaient chez elles quelques académiciens, en avaient même des copies. Pour ne parler ici que de la France, et particulièrement de Paris, on peut dire sans exagération, et en prenant même à la lettre cette expression, que la ville et la cour lisaient presque tous les papiers de Diderot. Plusieurs gens de lettres avec lesquels il avait de ces rapports que l'habitude de vivre dans les mêmes sociétés établit nécessairement, et qu'il ne faut pas néanmoins confondre avec ceux que forme le doux sentiment de l'amitié, ont eu à leur disposition les plus importants de ses manuscrits. C'est même par eux que M. et Mme de Beauvau, M. et Mme de Choiseul, et beaucoup d'autres personnes qui vivaient à la cour et qui en faisaient partie, en ont eu connaissance. J'ai entendu plusieurs fois un de ces littérateurs dire froidement à Diderot : *J'ai fait lire votre Salon*, *vos Dialogues*, etc. *à madame de Beauvau*

qui en a été charmée : mais le bon, le facile Diderot n'apprenait cette indiscrétion, à laquelle il était d'ailleurs accoutumé depuis long-temps, que lorsqu'il n'était plus en mesure de l'empêcher. Si à toutes ces causes, qui ont fort multiplié les copies de ses manuscrits, on ajoute qu'ils formaient la partie la plus intéressante de la *Correspondance littéraire* de Grimm, et la seule même qui méritât d'être lue, on ne sera plus étonné qu'ils soient aussi connus, aussi généralement répandus qu'ils le sont. C'est sur une copie du *Salon de* 1765, trouvée avec beaucoup d'autres papiers d'un genre très-différent dans l'armoire de fer, que ce Salon a d'abord été imprimé. Ce fait, que j'atteste, est connu de beaucoup d'autres personnes. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que cette copie, chargée des notes de Grimm, est absolument conforme à celle qu'il faisait faire pour les différentes puissances du Nord dont il était le correspondant littéraire; ce qui prouve que l'indiscrétion n'a pas été commise à Paris, mais que cette copie où le texte de Diderot est d'ailleurs mutilé, altéré, en une infinité d'endroits, a été communiquée par quelques-uns des étrangers auxquels Grimm envoyait ses feuilles.

Cette facilité avec laquelle Diderot se prêtait aux desirs que les gens de lettres et les gens du monde lui témoignaient de lire ses manuscrits, a produit un autre effet dont il a fait lui-même l'observation. C'est que plusieurs idées très-philosophiques répandues dans ses manuscrits avec cette profusion qui annonce

en ce genre un fonds très-riche, se retrouvent plus ou moins développées dans plusieurs ouvrages publiés de son temps, et dans quelques autres qui ont paru depuis, et qu'on a même beaucoup loués dans certains journaux; on peut d'autant moins douter que ces idées lui appartiennent que, prises à leur source, elles ont toutes, soit dans le tour vif et concis qu'il leur a donné, soit dans le choix même des mots qui en sont l'expression, ce qui caractérise particulièrement les idées mères, originales, et signale en ce genre les premiers inventeurs.

J'ai souvent regretté que Diderot qui, dans les dernières années de sa vie, s'occupait assez du soin de sa fortune, non qu'il fût devenu avare, mais parce qu'il connaissait par une longue expérience tout ce qu'on peut faire de bien avec l'argent, n'ait pas suivi le conseil que je ne cessais de lui donner, de relire, la plume à la main, tous ses manuscrits, d'en soumettre à l'examen le plus rigoureux les raisonnements, le style et les pensées, de n'y laisser aucune de ces expressions familières, aucune de ces petites négligences qui, dans l'ivresse de la composition, échappent à l'écrivain le plus correct, et de livrer ensuite à l'impression tout ce qu'en dernière analyse il jugerait digne de lui, de son siècle et de la postérité. Comme on n'écrit que pour se faire lire, et qu'aux yeux d'un homme de goût l'importance du fonds ne rend pas moins sensibles les défauts de la forme, le style m'a toujours paru une des choses qu'on doit le

plus soigner dans un ouvrage; car il en est d'un livre bien pensé, mais mal écrit, à peu près comme de la probité dans un siècle corrompu, on la loue, mais elle meurt de froid, *probitas laudatur, et alget.* C'est cette précision, cette harmonie de style, cette propriété d'expression si difficile à atteindre, qui embellit, qui soutient un ouvrage : partout utile et nécessaire, elle est, s'il se peut, encore plus indispensable dans des matières philosophiques, dont la sécheresse et l'abstraction rebutent la plupart des lecteurs, et où il faut sans cesse faire disparaître, par le charme et la magie d'une diction élégante et pure, les épines d'une philosophie aride et d'une raison sévère, *Musæo contingens cuncta lepore.* Ce conseil que je donnais à Diderot, et que me dictait le seul intérêt de sa réputation, était, j'ose le dire, d'autant plus sage, que dans un siècle où les esprits sont très-avancés, où chacun éprouve plus ou moins cette agitation, cette inquiétude que donne le desir, le besoin de savoir, quand on a quelque chose de bon à dire, il faut se presser; car on est presque sûr que la vérité qu'on découvre aujourd'hui sera trouvée et publiée demain par un autre. Il est très-indifférent sans doute que l'auteur d'une grande découverte s'appelle Newton ou Leibnitz; ce qu'il importe beaucoup, c'est que cette découverte se fasse; mais il n'en est pas moins vrai que le soin de sa propre gloire n'est pas à dédaigner, et qu'il ne faut pas paraître suivre ceux qu'on peut précéder, ou à côté desquels on a droit de se placer.

démie des Sciences, est encore seul sur la ligne; quel parti ce grand homme n'aurait-il pas tiré d'une collection aussi riche, aussi variée! Combien ne lui aurait-elle pas fourni de ces extraits intéressants et instructifs tels qu'il les savait faire! Quel éclat ces extraits critiques et raisonnés, semés partout de réflexions fines, judicieuses et profondes, n'auraient-ils pas donné à la réputation de Diderot! Combien les divers points de vue sous lesquels ils l'auraient montré eussent été imposants! Avec quel plaisir, avec quelle avidité même des extraits faits dans cet esprit n'auraient-ils pas été lus! Quel fruit les jeunes gens qui cultivent les lettres, et qui se plaisent à perfectionner par l'étude et la méditation leur goût et leur jugement, n'en auraient-ils pas recueilli! et quelle estime n'auraient-ils pas conçue pour le savant critique qui, en leur faisant connaître par une bonne analyse le travail de Diderot, leur aurait appris à l'apprécier; mais, selon le sage conseil de Montaigne, *quelquefois leur ouvrant le chemin, et quelquefois le leur laissant ouvrir!*

A LA MÉMOIRE
DE D. DIDEROT.

PAR M. DE MEISTER.

1786.

A LA MÉMOIRE

DE D. DIDEROT.

O Diderot! que de jours se sont écoulés déjà depuis que ton génie s'est éteint, depuis que l'obscurité de la tombe a couvert ta cendre inanimée! et de tant d'amis à qui tu consacras tes veilles, à qui tu prodiguais et les ressources de ton talent et les richesses de ton imagination, aucun ne s'est encore occupé à t'élever un monument digne de la reconnaissance que te doivent l'amitié, ton siècle et l'avenir!

Quel est l'homme de lettres cependant dont l'éloge puisse être plus intéressant à transmettre à la postérité? Il est vrai qu'il ne fit aucune découverte qui ait agrandi la sphère de nos connaissances, peut-être même n'a-t-il laissé après lui aucun ouvrage qui seul puisse le placer au premier rang de nos orateurs, de nos philosophes, de nos poètes; mais j'ose en appeler à tous ceux qui, capables de l'apprécier, eurent le bonheur de le connaître, en fut-il moins un des phénomènes les plus étonnants de la puissance de l'esprit et du génie?

S'il est des hommes dont il importe à la gloire de l'esprit humain de conserver un souvenir fidèle, ce sont ceux qui eurent des droits réels à l'estime, à l'admiration publique, mais à qui des circonstances

particulières, je ne sais quelle fatalité attachée à leur destinée, n'ont jamais permis de développer toute la force, toute l'étendue de leurs facultés. Quel éloge de Virgile pourrait ajouter encore à l'idée que nous en a laissée *l'Énéide?* quel éloge de Racine à l'idée que nous en donne *Phèdre* ou *Athalie?* Mais combien de sages également révérés et du siècle qui les vit naître et des siècles qui lui ont succédé, dont la mémoire eût été perdue pour nous, si elle n'avait pas été consacrée par les hommages de leurs contemporains!

Ce n'est point ton éloge, ô Diderot! que j'ose entreprendre : à peine mes faibles talents osent-ils se flatter de rassembler ici quelques fleurs dignes de parer ton urne funéraire. Mais moi aussi j'eus souvent le bonheur d'approcher le modeste asyle où tu t'étais renfermé; mais moi aussi j'ai partagé souvent les dons précieux que ton génie répandait autour de toi avec un abandon si facile et si généreux, avec une chaleur si douce et si intéressante. Ce n'est point dans de vaines louanges que s'épanchera ma reconnaissance; mais j'essaierai du moins d'exprimer ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, et ceux de tes amis qui verront cette faible esquisse y trouveront peut-être quelques traits de ton image fidèlement rendus.

L'artiste qui aurait cherché l'idéal de la tête d'Aristote ou de Platon eût difficilement rencontré une tête moderne plus digne de ses études que celle de Diderot. Son front large, découvert et mollement arrondi,

portait l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. Le grand physionomiste Lavater croyait y reconnaître quelques traces d'un caractère timide, peu entreprenant, et cet aperçu, formé seulement d'après les portraits qu'il en a pu voir, nous a toujours paru d'un observateur très-fin. Son nez était d'une beauté mâle; le contour de la paupière supérieure plein de délicatesse, l'expression habituelle de ses yeux sensible et douce; mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelants de feu; sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Quelque nonchalance qu'eût d'ailleurs son maintien, il y avait naturellement dans le port de sa tête, et surtout dès qu'il parlait avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semble que l'enthousiasme fût devenu la manière d'être la plus naturelle de sa voix, de son ame, de tous ses traits. Dans une situation d'esprit froide et paisible on pouvait souvent lui trouver de la contrainte, de la gaucherie, de la timidité, même une sorte d'affectation; il n'était vraiment Diderot, il n'était vraiment lui que lorsque sa pensée l'avait transporté hors de lui-même.

Pour prendre quelque idée de l'étendue et de la fécondité de son esprit, ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil rapide, je ne dis pas sur tout ce qu'il a fait, mais sur les seuls ouvrages que le public connaît de lui[1]? Le même homme qui conçut le projet du plus

[1] Nous n'avons point parlé de ses premiers essais, de sa traduc-

beau monument qu'aucun siècle ait jamais élevé à la gloire et à l'instruction du genre humain, qui en exécuta lui-même une grande partie, a fait deux pièces de théâtre d'un genre absolument neuf, et auxquelles le goût le plus sévère ne saurait disputer au moins de grands effets dramatiques, un style plein de cha-

tion du *Traité* de mylord Shaftesbury *du mérite et de la vertu*, de celle de l'*Histoire grecque* de Stanyan, du *Dictionnaire de médecine*, etc.; nous ne ferons qu'indiquer ici une partie des ouvrages qu'il a laissés en manuscrit. Son *Jacques le Fataliste* et sa *Religieuse* sont deux romans, dont le premier offre une grande variété de traits et d'idées sous une forme tout à la fois simple, neuve et originale; l'autre un grand tableau, plein d'ame et de passion, de la touche la plus pure, et dont l'objet moral est d'autant plus frappant que l'auteur l'a su cacher avec une adresse extrême; c'est en dernier résultat la satire la plus terrible des désordres de la vie monastique, et l'on ne trouve pas dans tout l'ouvrage un seul mot qui semble aller directement à ce but. Son *Supplément au voyage de M. de Bougainville*, ses *Entretiens sur l'origine des êtres*, plusieurs autres Dialogues sur différentes questions de morale et de métaphysique prouvent avec quel naturel il savait allier aux discussions les plus abstraites tous les charmes de l'imagination la plus vive et la plus brillante. Le discours du chef des Otaïtiens dans le *Supplément au voyage de M. de Bougainville*, est un des plus beaux morceaux d'éloquence sauvage qui existe en aucune langue. Le *Plan d'une Université* qui lui avait été demandé par l'impératrice de Russie, et ses réflexions sur le dernier ouvrage de M. Helvétius, sont de tous ses écrits peut-être ceux où l'on trouvera le plus de méthode et de raison; il y a dans le premier surtout prodigieusement de connaissances et de savoir. Ses *Salons* ou ses critiques de différentes expositions des tableaux au Louvre ne satisferont pas sans doute la plupart de nos artistes; mais qui a jamais parlé des arts et du vrai talent avec une sensibilité plus douce, avec un enthousiasme plus sublime? A travers une foule de jugements qui peuvent n'appartenir qu'à une imagination prévenue ou exaltée, que de vues nouvelles! que d'observations également justes, fines et profondes!

leur et de passion; le même homme à qui nous devons tant de morceaux de la métaphysique la plus subtile dans ses *Lettres sur les aveugles, sur les sourds et muets*, dans ses *Pensées philosophiques*, dans son *Interprétation de la nature*, dans cette foule d'articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* sur l'histoire de la philosophie ancienne, le même a fait la description la plus claire, la plus exacte et la plus détaillée qu'on eût encore faite avant lui de tous nos arts, de tous nos métiers. Personne n'ignore sans doute combien ce travail a été perfectionné depuis; mais peut-on oublier qu'avant Diderot l'on n'avait pas écrit sur cet objet important une page qui pût se lire? Le même homme qui nous a laissé tant d'ouvrages pleins de connaissances, de philosophie et d'érudition, même un recueil d'opuscules mathématiques que j'ai souvent entendu citer avec éloge au premier de nos géomètres, a fait encore des contes, des romans, il en a fait un surtout plein d'originalité, de verve et de folie; et c'est par un des meilleurs livres de morale qui existe dans notre langue, son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, qu'il s'est plu à terminer utilement sa carrière littéraire.

Si l'on pense que tant d'ouvrages, et des ouvrages d'un genre si différent, sont d'un homme qui longtemps ne put donner à leur composition que le temps dont il n'avait pas besoin pour s'assurer sa propre subsistance et celle de sa famille, qui dans la suite ne leur donna que le peu d'instants que lui laissaient

l'importunité des étrangers, l'indiscrétion de ses amis, et surtout l'extrême insouciance de son caractère, on avouera sans doute que peu d'êtres furent doués d'un esprit plus vaste, d'une facilité de talent plus rare et plus féconde [1].

Le génie de Diderot ressemblait à ces fils de famille qui, nés et élevés au sein de la plus grande opulence, croient le fonds de leurs richesses inépuisable, et ne mettent par conséquent aucune borne à leurs fantaisies, aucun ordre dans leur dépense. A quel degré de supériorité ce génie ne se fût-il pas élevé ; à quelle entreprise ses forces n'auraient-elles pas pu suffire, s'il les avait dirigées vers un seul objet, s'il eût seulement réservé pour la perfection de ses propres ouvrages le temps, les efforts qu'il prodiguait sans cesse à quiconque venait réclamer le secours de ses conseils ou de ses lumières ! Ce qu'il n'avait fait d'abord que par bonhomie, par habitude, par je ne sais quel entraînement de caractère, il le fit ensuite par nécessité, par principe ; et voici comment sous ce rapport il s'est peint très-naïvement lui-même : « On ne me « vole point ma vie, dit-il, je la donne ; et qu'ai-je de « mieux à faire que d'en accorder une portion à celui » qui m'estime assez pour solliciter ce présent ?.... « Le point important n'est pas que la chose soit faite « par un autre ou par moi, mais qu'elle soit faite

[1] L'éloquente *Apologie de l'abbé de Prades*, un des meilleurs écrits polémiques qui ait paru dans ce siècle, fut l'ouvrage de quelques jours ; le sublime *Éloge de Richardson*, celui d'une matinée ; à peine employa-t-il une quinzaine à faire *les Bijoux indiscrets*.

« et bien faite par un méchant même ou par un homme « de bien.... On ne me louera, j'en conviens, ni dans « ce moment où je suis, ni quand je ne serai plus, « mais je m'en estimerai moi-même, et l'on m'en ai- « mera davantage. Ce n'est point un mauvais échange « que celui de la bienfaisance dont la récompense « est sûre, contre de la célébrité qu'on n'obtient pas « toujours, et qu'on n'obtient jamais sans inconvé- « nient.... Peut-être m'en imposé-je par des raisons « spécieuses, et ne suis-je prodigue de mon temps que « par le peu de cas que j'en fais; je ne dissipe que « la chose que je méprise; on me la demande comme « rien, et je l'accorde de même. [1] » (Ne pourrait-on pas prendre ce qu'il ajoute pour un remords échappé à la conscience de l'homme de lettres?) « Il faut bien « que cela soit ainsi, puisque je blâmerais en d'autres « ce que j'approuve en moi. »

Les circonstances, les habitudes de la vie que ces circonstances nécessitent, ont sans doute une grande

[1] C'est ce qui soutenait son courage et sa patience pendant les deux années entières qu'il s'est occupé presque uniquement de l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*. Qui ne sait aujourd'hui que près d'un tiers de ce grand ouvrage lui appartient? Nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami : *Mais qui*, lui disait-il, *osera signer cela? Moi*, lui répondait l'abbé, *moi, vous dis-je; allez toujours*. Quel est encore l'homme de lettres qui ne reconnaisse facilement et dans le livre de *l'Esprit* et dans le *Système de la nature* toutes les belles pages qui sont, qui ne peuvent être que de Diderot.... Si nous entreprenions de faire une énumération plus complète, nous risquerions de nommer trop d'ingrats, et ce serait affliger les mânes que nous voulons honorer.

influence sur le caractère, l'étendue ou les bornes de nos facultés; mais la nature les a souvent modifiées elle-même d'une manière toute particulière, et c'est en vain qu'on voudrait chercher à ces singularités quelque autre origine. S'il y eut jamais une capacité d'esprit propre à recevoir et à féconder toutes les idées que peuvent embrasser les connaissances humaines, ce fut celle de Diderot; c'était la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé; métaphysique subtile, calcul profond, recherche d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité, quelque divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachait avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité; mais ses pensées le passionnaient tour à tour si vivement, qu'elles semblaient plutôt s'emparer de son esprit, que son esprit ne semblait s'emparer d'elles. Ses idées étaient plus fortes que lui, elles l'entraînaient, pour ainsi dire, sans qu'il lui fût possible ni d'arrêter ni de régler leur mouvement.

Quand je me rappelle le souvenir de Diderot, l'immense variété de ses idées, l'étonnante multiplicité de ses connaissances, l'élan rapide, la chaleur, le tumulte impétueux de son imagination, tout le charme et tout le désordre de ses entretiens, j'ose comparer son ame à la nature, telle qu'il la voyait lui-même, riche, fertile, abondante en germes de toute espèce, douce et sauvage, simple et majestueuse, bonne et sublime, mais sans aucun principe dominant, sans maître et sans Dieu.

Je ne suis point disposé à m'affliger ici sur l'incrédulité de mon siècle : la superstition a fait tant de mal aux hommes, qu'il faut bien remercier la raison d'être enfin parvenue à en briser le joug ; mais quelque volontiers que je pardonne à tous les hommes de ne rien croire, je pense qu'il eût été fort à desirer pour la réputation de Diderot, peut-être même pour l'honneur de son siècle, qu'il n'eût point été athée, ou qu'il l'eût été avec moins de zèle. La guerre opiniâtre qu'il se crut obligé de faire à Dieu lui fit perdre les moments les plus précieux de sa vie, le détourna souvent de la culture des lettres et des arts, lui fit négliger surtout le talent qui semblait devoir lui assurer le plus de renommée. Il s'était fait philosophe, la nature l'avait destiné à être orateur ou poète ; qui nous assurera même qu'en d'autres temps, en d'autres circonstances, elle n'eût encore mieux réussi à en faire un père de l'Église ? Il n'aurait pas été moins propre à marcher sur les traces de Luther ou de Calvin, s'il eût été capable d'une conduite plus soutenue, ou s'il n'avait pas eu dans le caractère presque autant de faiblesse qu'il avait dans l'esprit de force et de fermeté.

Toutes les vertus, toutes les qualités estimables qui n'exigent pas une grande suite dans les idées, une grande constance dans les affections, étaient naturelles à Diderot. Il avait l'habitude de s'oublier lui-même, comme la plupart des hommes ont celle de ne penser qu'à eux. Il se plaisait à se rendre utile aux

autres, comme on se plaît à un exercice agréable et salutaire. Toute la finesse, toute l'activité d'esprit que l'on emploie ordinairement à faire sa propre fortune, il l'employait à obliger le premier venu, souvent même il se permettait de passer la mesure nécessaire; une intrigue bien compliquée, lorsqu'il la croyait propre à le conduire à ce but, prêtait un nouvel intérêt au plaisir qu'il avait de rendre service. Timide et maladroit pour son propre compte, il ne l'était jamais pour celui des autres. *Est-il bon? est-il méchant?* [1] c'est le titre d'une petite comédie où il voulut se peindre lui-même. Il avait en effet plus de douceur que de véritable bonté, quelquefois la malice et le courroux d'un enfant, mais surtout un fonds de bonhomie inépuisable.

C'est de la meilleure foi du monde qu'il se sentait porté à aimer tous ses semblables jusqu'à ce qu'il eût de fortes raisons de les mépriser ou de les haïr; lorsqu'il avait même de trop justes motifs de s'en plaindre, il courait encore grand risque de l'oublier. Il fallait bien que cela fût ainsi, puisque toutes les fois qu'il se croyait sérieusement engagé à s'en souvenir, il s'était imposé la loi d'en prendre note sur des tablettes qu'il avait consacrées à cet usage; mais ces tablettes demeuraient cachées dans un coin de son secrétaire, et la fantaisie de consulter ce singulier dépôt le tourmentait rarement; je ne l'ai vu y recourir

[1] Cette pièce se trouve Tome IV, page 583 de notre édition des *Œuvres de Diderot*. B.

qu'une seule fois pour me raconter les torts qu'avait eus avec lui le malheureux Jean-Jacques.

Diderot conversait bien moins avec les hommes qu'il ne conversait avec ses propres idées. Défenseur passionné du matérialisme, on peut dire qu'il n'en était pas moins l'idéaliste le plus décidé quant à sa manière de sentir et d'exister; il l'était malgré lui par l'ascendant invincible de son caractère et de son imagination. Le plus grand attrait qu'eût pour lui la société où il vivait habituellement, c'est qu'elle était le seul théâtre où son génie pût se livrer à sa fougue naturelle et se déployer tout entier. Lorsque l'âge eut refroidi sa tête, la société parut lui devenir assez indifférente; souvent même il y trouvait plus de peine que de plaisir, et rentrait avec délice dans sa retraite. Ses livres, qui servirent de prétexte aux bienfaits de Catherine II, et dont elle lui avait assuré la jouissance avec tant de grâce et de bonté, ses livres, quelques promenades solitaires, une causerie très-intime, surtout celle de sa fille, devinrent alors ses délassements les plus doux. Cette fille, si tendrement chérie et si digne de l'être, fut jusqu'au dernier moment le charme et la consolation de sa vie; elle lui a fait supporter avec une patience, avec une douceur inaltérable les longues douleurs et le pénible ennui d'une maladie dont il avait prévu depuis long-temps le terme sans crainte et sans faiblesse.

NOTE.

On n'a point parlé dans cette esquisse des persécutions que Diderot eut à essuyer. Il y a tout lieu de croire que c'est le crédit qu'avait madame D*** de Saint-M... [1] sur M. d'Argenson, qui le fit enfermer en 1749 au château de Vincennes, pour se venger de quelques propos indiscrets échappés au philosophe sur son compte. On l'accusa d'avoir fait un conte satirique où il se moquait du roi, de sa maîtresse et de ses ministres. Il est vrai que dans un assez joli conte intitulé *le Pigeon blanc,* dont il avait fait quelques lectures, on pouvait avoir remarqué plusieurs allusions malignes aux intrigues qui occupaient alors la cour. Sa détention dura quatre ou cinq mois : il fut renfermé vingt-huit jours dans le donjon; mais au bout de ce temps-là, transféré dans le château et prisonnier sur sa parole, il eut la permission de se promener dans le parc, et de recevoir chez lui sa femme et ses amis. M. le marquis Du Châtelet, gouverneur de Vincennes, le combla de bontés, et ne négligea rien pour lui rendre ce séjour aussi supportable qu'il pouvait l'être.

L'*Encyclopédie* ayant été arrêtée pour la seconde fois, M. de Malesherbes prévint Diderot qu'il donnerait le lendemain ordre d'enlever ses papiers et ses cartons. — Ce que vous m'annoncez là me chagrine horriblement : jamais je n'aurai le temps de déménager tous mes manuscrits, et d'ailleurs il n'est pas facile de trouver en vingt-quatre heures des gens qui veuillent s'en charger, et chez qui ils soient en sûreté. — Envoyez-les chez moi, lui répondit M. de Malesherbes, l'on ne viendra pas les y chercher. En effet, Diderot envoya la moitié de son cabinet chez l'homme en place qui en ordonnait la visite.

[1] Madame Dupré de Saint-Maur. B.

Ce fut en 1765 que Diderot résolut de vendre ses livres, pour en faire la dot de sa fille, ou pour se rassurer du moins sur le sort qui pouvait l'attendre après lui. L'impératrice de toutes les Russies, à qui la bibliothèque fut proposée par M. le prince de Gallitzin et par M. le baron de Grimm, l'acheta quinze mille francs, et la lui laissa, en lui faisant une pension de mille francs pour en être le bibliothécaire. Cette pension, oubliée à dessein, ne fut point payée pendant deux ans. Le prince de Gallitzin ayant demandé à M. Diderot s'il la recevait exactement, il lui répondit qu'il n'y pensait pas; qu'il était trop heureux que S. M. I. eût bien voulu acheter sa boutique et lui laisser ses outils. Le prince l'assura que ce n'était pas l'intention de sa souveraine. En effet, quelque temps après l'impératrice lui manda que, pour le garantir désormais d'un pareil oubli, elle lui envoyait cinquante années d'avance, et il reçut cinquante mille francs. Il forma dès lors le projet d'aller en Russie porter lui-même aux pieds de Catherine II, l'hommage de son respect et de sa reconnaissance. Pendant le séjour qu'il fit à Pétersbourg, il eut l'honneur de la voir et de l'entendre presque tous les jours; il n'en parlait jamais qu'avec l'enthousiasme de l'admiration. Mais malgré les bontés dont S. M. I. daigna le combler, il était si peu fait pour vivre à la cour, qu'il n'a pu manquer d'y faire un grand nombre de gaucheries. D'ailleurs le froid et les eaux de la Newa dérangèrent prodigieusement sa santé. L'impératrice lui demanda ce qui pourrait le rendre heureux : il la supplia de lui donner une bagatelle qu'elle eût portée, et un homme qui pût le reconduire dans son pays. S. M. I. lui donna une pierre gravée en bague; c'était son portrait : il estimait ce bijou plus que tous les trésors du monde. Elle paya les frais de son voyage, et chargea un homme très-aimable, nommé M. Bala, de le ramener à La Haye.

Diderot habitait depuis trente ans un quatrième étage; sa bibliothèque était au cinquième; son médecin avait déclaré

plus d'une fois qu'il périrait s'il continuait de monter. L'impératrice en ayant été informée par M. de Grimm, lui fit louer un fort bel appartement au rez-de-chaussée, rue de Richelieu. Il desira de quitter la campagne pour venir l'habiter : il en était enchanté; mais il n'en a joui que douze jours.

Il est mort le 30 juillet 1784, des suites d'une hydropisie de poitrine, mais comme l'avaient prédit ses médecins, très-inopinément, après avoir diné de meilleur appétit qu'il n'avait fait depuis plusieurs jours, le coude encore appuyé sur la table pour manger quelques fruits en compote.

Son corps ayant été ouvert, ainsi qu'il l'avait demandé plusieurs fois, on lui a trouvé la tête aussi bien conservée que celle d'un homme de vingt ans, un des poumons plein d'eau, et le cœur des deux tiers plus gros qu'il ne l'est communément. La vésicule du fiel, entièrement desséchée, contenait vingt-une pierres, dont la moindre avait la grosseur d'une noisette.

En 1780, par une délibération de la ville de Langres, le maire et les quatre échevins écrivirent à Diderot pour lui demander son portrait qu'ils voulaient payer, exigeant seulement qu'il donnât à l'artiste le temps nécessaire pour l'exécuter. Diderot répondit comme il le devait à ses compatriotes, et leur envoya son buste en bronze fait par M. Houdon. Il est placé dans la salle de l'hôtel-de-ville, sur une armoire contenant l'*Encyclopédie* et tous les autres ouvrages de Diderot.

(*Extrait d'un manuscrit de M. de Vandeuil Diderot.*)

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

JW





